



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



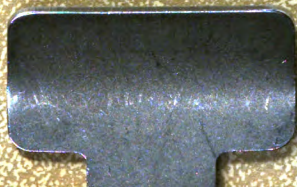
DOM. PROB.
PROV. CAMPANIAE

Travée

Rayon

260

E



A 440/107

1/1
5
1/1
1/1

A 440/107

MIETTES EVANGÉLIQUES

SUJETS DE MÉDITATIONS
POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

PAR

Le R. P. Théodore RATISBONNE

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

SUPÉRIEUR DES PRÊTRES MISSIONNAIRES ET DES RELIGIEUSES DE NOTRE-DAME DE SION

NOUVELLE ÉDITION



BIBLIOTHEQUE S. J.
Les Fontaines
60500 CHANTILLY

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PARIS
VICTOR PALMÉ

DIRECTEUR GÉNÉRAL

25, rue de Grenelle-Saint-Germain

BRUXELLES
J. ALBANEL

DIRECTEUR DE LA SUCCURSALE POUR LA BELGIQUE
ET LA HOLLANDE

5, place de Louvain, 5

1878

DOM. PROB.
PROV. CAMPANIAE

Travée	Rayon
260	E



PRÉFACE.

Ces humbles miettes que nous avons ramassées au banquet de la Parole évangélique servent d'aliments, depuis bien des années, aux religieuses de Notre-Dame de Sion. Le désir de contribuer à l'édification des autres communautés et d'offrir quelques consolations spirituelles à un plus grand nombre d'âmes, nous a déterminé à publier ce manuscrit.

Nous savons que les livres de ce genre ne manquent pas ; mais l'Eglise est comme un jardin où se diversifient, avec une inépuisable fécondité, les plantes nourissantes ou curatives, qui se renouvellent avec les saisons pour répondre à des besoins nouveaux. Notre intention, en publiant ces sujets d'oraison, est principa-

lement de nourrir l'esprit de prière ; et, à cet effet, nous avons renfermé, dans le moins de mots possible, des vérités substantielles, capables de fortifier les âmes, de les éclairer et de les tenir en harmonie avec l'esprit de l'Eglise.

Il ne s'agit point ici d'un enseignement doctrinal, ni d'un choix de méditations divisées et subdivisées d'une manière didactique. Ce sont des rayons de la parole évangélique qui jaillissent du texte, et se relient ensemble par la liturgie de l'année chrétienne.

Tous les maîtres de la vie spirituelle, appuyés sur les exhortations des apôtres et de Jésus-Christ lui-même, insistent sur l'importance de la prière. Mais ce mot, entendu dans son sens large et complet, n'implique pas seulement les formules de piété que prononcent les lèvres ; il comprend tous les actes, tous les élans, tous les mouvements par lesquels l'âme tend à s'unir à son Dieu.

Prier, c'est aimer ; et le terme de l'amour, c'est l'union avec l'objet aimé. La prière répond à l'amour par l'amour. « Vous aimerez de tout votre cœur, de toutes vos forces, de toutes vos facultés ! » Telle est la loi de la vie. Donc, pour vivre de la vie véritable, il faut que toutes les puissances de notre être concourent à la prière. *Orabo et spiritu, orabo et mente*. Cet exercice est le fondement de la piété chrétienne ; et quand on le néglige, rien n'est solide dans la vertu. L'avancement, le progrès spirituel

ne dépend ni de la multiplicité, ni de la longueur des prières ; il dépend des communications intimes et incessantes avec Jésus-Christ, le Saint des saints. Ce n'est pas par les agitations extérieures, c'est par les affections, les aspirations et les élévations de notre âme que nous allons à Dieu : *non pedibus sed affectibus*, dit saint Augustin. Serait-il nécessaire d'exposer les avantages d'un exercice qui nous rapproche de plus en plus du foyer de l'éternel amour ? Si les relations avec les sages nous rendent sages, si la conversation avec les savants nous rend savants, quel bien ne retirera-t-on pas des communications avec le Dieu des vertus, et de la conversation avec le ciel ?

C'est par l'exercice et la pratique, bien plus que par l'enseignement, que l'âme est initiée à ces doux mystères. Cependant il est bon, il est salulaire de s'attacher aux avis des guides expérimentés. Tous nous conseillent de préparer les ascensions de notre cœur par l'application de la pensée aux exercices de la méditation. Avant d'allumer un feu, on réunit le bois et la résine qui entretiennent la flamme. Les aliments de la méditation, ce sont les actes de la vie et de la mort de Jésus-Christ, ce sont les touchantes scènes de sa passion, ou bien les paroles vivifiantes consignées dans l'Ecriture. A moins que l'âme, prévenue de la grâce, ne soit spontanément portée aux effusions d'un irrésistible amour, elle agira sagement si elle s'attache à une méthode de prière

adaptée à ses dispositions et à ses besoins intérieurs. Sainte Thérèse, saint Ignace, saint François de Sales, d'autres directeurs éminents ont expliqué ces saintes méthodes. Les uns s'adressent principalement à l'esprit; les autres vont tout droit au cœur; d'autres combinent ensemble les divers procédés; mais tous recommandent de laisser aux âmes humbles une grande latitude et une liberté sans contrainte dans leurs communications avec Dieu.

Il ne faut point d'art pour régler l'amour. Toutefois, il y a des conseils pour les commençants; il en est pour ceux qui avancent; il en est pour ceux qui atteignent la perfection. La méthode la plus facile est celle qui consiste à lire quelques points dans un livre autorisé; puis à repasser en soi-même la vérité dont on s'est pénétré, à la digérer, en quelque sorte, pour s'en assimiler la substance nutritive, et en retirer la vertu qui passe dans la vie pratique. Pour ce genre de méditation, il faut lire peu et bien. Semblable à la colombe qui se pose sur le bord du ruisseau pour y puiser quelques gouttes, et reprend ensuite son vol vers la nue, l'âme méditative mange les miettes de la parole de Dieu, et, après avoir alimenté ses forces, elle ouvre les ailes de ses bons désirs et s'élève vers le ciel.

Les esprits vigoureux entrent plus avant dans cet exercice spirituel. Ils envisagent d'une manière vivante le mystère qu'ils veulent méditer; ils y attachent d'abord

des considérations générales ; puis ils les appliquent à eux-mêmes et en tirent des conclusions pratiques. Cette sorte de méditation a l'avantage d'occuper toutes les facultés spirituelles ; car en même temps que la mémoire se fixe et que l'entendement réfléchit, les saintes pensées se forment et la volonté prend de la vigueur.

Sainte Thérèse compare toutes ces méthodes d'oraison à des échafaudages sur lesquels l'âme s'élève à une certaine hauteur. Il est évident que, lorsqu'une fois l'âme, saisie dans sa totalité, parvient à l'union avec Dieu ; quand elle laisse jaillir les actes enflammés de sa foi, de son espérance, de son amour, elle ne doit plus s'assujettir au piédestal, et elle n'a pas besoin de redescendre l'échelle pour en remonter méthodiquement les divers degrés.

Il semble que Notre-Seigneur se soit réservé à lui-même l'enseignement de la prière. C'est à lui que le chef des apôtres s'adresse pour acquérir cette science sacrée : *Domine, doce nos orare*. « Seigneur, apprenez-nous à prier. » Écoutons la leçon du divin Maître : « Quand vous prierez, entrez dans votre cellule ; et la porte étant fermée, priez votre Père dans le secret ; et votre Père, qui voit dans le secret, vous exaucera. »

La cellule dont il est ici question, c'est notre cœur : « Mon royaume est au dedans de vous, » dit Jésus-Christ. C'est là que Dieu réside, c'est là qu'il nous parle, nous écoute et nous répond ; c'est là que nous aimons et

que nous sommes aimés. L'Écriture nous révèle qu'il fait ses délices parmi les enfants des hommes.

Mais, pour rendre le cœur accessible à ces touches sublimes, il faut du recueillement, du calme, du silence; il faut que la porte des sens reste fermée, sous la garde d'une attention vigilante, de peur que les bruits du dehors ne viennent troubler la solennité intérieure. Dans ce paisible abandon on parle peu, on contemple, on goûte, on savoure le don de Dieu; et l'âme émue s'épanche avec la simplicité d'un enfant. Comme la corde musicale qui tressaille sous le souffle, elle répond à l'action de l'Esprit-Saint, et pousse ce cri d'amour : *Abba Pater* ! Heureuses les âmes qui, en retour d'une humble fidélité, arrivent à l'expérience de ces profonds sentiments d'amour à l'égard de Dieu, leur père. Elles reçoivent dès ce monde les prémices des joies futures, et elles disent avec David : Qu'y a-t-il pour moi au ciel, et que pourrais-je demander à la terre, sinon vous, ô Seigneur, qui êtes le Dieu de mon cœur et mon partage dans l'éternité ?

C'est Jésus-Christ qui, en nous remplissant de son esprit et de ses sentiments, nous enseigne la divine oraison où nous donnons au Dieu Très-Haut le nom de Père. Nous l'appelons *notre* Père, afin de dilater l'âme dans la charité, en même temps que nous l'élevons dans l'amour. Il nous excite à demander que le nom de ce Père tout-puissant soit à jamais glorifié, que son règne s'éta-

blisse en nous et hors de nous ; que sa volonté, expression de sa sagesse, de sa providence, de sa tendre sollicitude, soit faite sur la terre comme au ciel. Puis, après avoir rendu à l'Auteur de tout bien les adorations qui lui sont dues, nous demandons pour nous-mêmes la grâce qui nous est nécessaire chaque jour ; et puisque nous avons beaucoup reçu, nous promettons de beaucoup donner, de beaucoup pardonner ; nous déversons sur notre prochain la miséricorde qui nous a été prodiguée ; et enfin nous sollicitons un secours contre la tentation, suppliant notre Père céleste d'achever en nous l'œuvre de la rédemption en nous délivrant de tout mal.

Telle est l'oraison divine et, pour ainsi dire, l'oraison-mère d'où sortent toutes les filiations de la prière ; elle résume tous les autres sujets d'oraison, et chacune de ses paroles renferme des applications infinies. Quand donc les autres textes de méditation laissent l'âme dans l'aridité ; quand on n'y trouve ni la lumière, ni les aliments dont on a besoin, il faut revenir et revenir sans cesse à l'Oraison dominicale.

Du reste, si les courtes méditations proposées dans ce livre ne vivifiaient point notre prière, elles procureraient du moins le précieux avantage de nous unir chaque jour à l'esprit de l'Eglise et aux leçons évangéliques qui se lisent à l'autel. En leur consacrant quelques instants à la fin de chaque jour, ces bonnes paroles germeraient comme une semence de lumière pendant le sommeil ;

et le matin on se réveillerait avec une sainte pensée. Les dispositions des premiers instants de la matinée influent sur toutes les heures du jour; elles donnent une impulsion heureuse au temps qui se déroule. C'est dans le sein de Dieu qu'il faut puiser l'eau vive qui se répand comme une bénédiction sur les œuvres et les travaux de chaque jour.

Nous espérons que rien d'inexact n'aura échappé à notre plume pendant que nous avons écrit ces pages. Mais nous remplirons ici un devoir de conscience en les soumettant, comme tous nos autres écrits, au jugement infallible du Saint-Siège, ne voulant et ne pouvant enseigner dans l'Eglise que ce que l'Eglise nous a appris.

MIETTES ÉVANGÉLIQUES

SUJETS DE MÉDITATION

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT

Annonce du jugement dernier.

I. Le saint temps de l'Avent, qui rappelle la première attente du Messie, s'ouvre dans l'Église par la solennelle annonce du second avènement de Jésus-Christ. Ainsi, au début de l'année ecclésiastique, l'Esprit de Dieu fixe nos regards sur la fin des siècles, afin que, dès les premiers pas de la carrière, nous envisagions d'un œil sérieux nos dernières destinées. C'est pourquoi l'Église réveille dans notre conscience la crainte des jugements de Dieu. Son intention est de nous disposer à mieux comprendre la loi d'amour, en nous montrant les suites terribles de la loi de la justice. L'appréhension de la justice qui nous menace nous porte à recourir à la miséricorde qui nous est offerte. Alors la confiance succède à la terreur, et l'amour chasse la crainte.

II. Considérons les deux jugements successifs que

1.

tous les hommes auront à subir : le premier, au moment où ils sortent de ce monde ; le second, au jour où le monde lui-même sera condamné. Au jugement particulier, l'âme seule arrivera tremblante devant Dieu ; au jugement universel, la sentence divine sera promulguée en face de toutes les générations humaines. Ces deux jugements n'en font, à proprement parler, qu'un seul ; car l'un ne sera que la révélation solennelle et générale de l'autre. Si donc le grand jour du jugement dernier ne nous apparaît que dans le lointain, envisageons du moins avec une attention consciencieuse le jugement particulier qui est tout près de nous, et qui fixera pour toujours notre place parmi les bienheureux ou les réprouvés.

Entrons pieusement dans l'Esprit de l'Eglise, et appelons de tous nos vœux le règne de Jésus-Christ, pour n'avoir point à craindre les rigueurs de sa justice.

LUNDI APRÈS LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT

« Il paraîtra des prodiges dans le soleil, dans la lune
et dans les étoiles. »

I. Le Seigneur nous révèle les signes précurseurs du jugement universel. Si la mystérieuse lumière d'une étoile a été pour les Mages l'annonce du premier avènement ; d'autres signes, mais lugubres et formidables, annonceront l'approche du dernier jour. « Ce jour ne sera ni jour ni nuit, dit le prophète ; et sur le soir de ce jour, la justice s'allumera comme une fournaise ardente. »

« Encore un peu de temps, dit un autre prophète, et j'ébranlerai le ciel, la terre, la mer et tous les peuples. Alors le Juge suprême apparaîtra au milieu des flammes, et à son aspect les impies sécheront comme de la paille, sans conserver ni germe ni racine. »

Pénétrons-nous profondément de ces grandes vérités consignées dans les Écritures, afin de nous exciter à la contrition et de préparer les fruits d'une salutaire pénitence.

II. Pourquoi les hommes sont-ils généralement si peu touchés de l'annonce du dernier jour? C'est que, préoccupés des choses terrestres, et distraits par les séductions du monde, ils n'entendent pas les avertissements de Dieu, ou bien ils les éloignent de leurs pensées, comme si les menaces divines ne devaient s'accomplir jamais. Cependant les apôtres nous exhortent à nous tenir sur nos gardes, et le Seigneur lui-même nous dit : « Veillez et priez, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure. » Ce jour éclatera soudainement, comme un éclair qui tout à coup illumine l'orient et l'occident. Il en sera alors, dit l'Évangile, comme au temps du déluge, où les hommes tombèrent à l'improviste dans la perdition, alors qu'ils ne songeaient qu'à jouir de la vie du monde.

Réagissons contre cette fatale insouciance, et, puisque nous ne connaissons ni le jour ni l'heure, vivons, comme les premiers chrétiens, dans une pieuse attente de l'avènement de Jésus-Christ et dans la bienheureuse espérance de contempler sa gloire.

MARDI APRÈS LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVEUT

« Les hommes sécheront de frayeur dans l'attente de ce qui devra arriver. »

I. Examinons si les signes précurseurs du dernier avènement ne se produisent pas de nos jours, et si les paroles des prophètes et de l'Évangile ne s'accomplissent pas visiblement aux yeux de tous. Les peuples se soulèvent et débordent comme les flots de la mer ; le monde est dans l'attente ; la guerre, comme un incendie, prend des proportions effrayantes ; des maladies étranges ont parcouru toutes les contrées du monde, et atteignent même les divers règnes de la nature ; l'ange de la mort frappe la terre. Et cependant l'iniquité augmente, la charité se refroidit, et peu se convertissent. Serions-nous arrivés au temps dont parle Jésus-Christ, quand il disait aux apôtres : « Croyez-vous que je retrouverai la foi parmi les hommes quand je reviendrai sur la terre? »

Quoi qu'il en soit, tenons-nous prêts, puisque nous ne savons ni le jour ni l'heure.

II. Nos jours sont comptés ; nous habitons un corps mortel, cloison fragile qui nous sépare de l'éternité et dont le moindre accident peut briser les ressorts. Si donc l'annonce des bouleversements du monde n'excite point notre vigilance, craignons du moins de nous exposer aux surprises de la mort. Car c'est une vérité certaine, que tout homme paraîtra devant Dieu dans l'état

où il se trouvait à sa dernière heure, et cette heure suprême n'est le plus souvent que le résumé de la vie entière. On meurt comme on a vécu; par conséquent, la meilleure préparation à une sainte mort, c'est une vie chrétienne. « Souviens-toi de tes fins dernières, dit la Sagesse, et tu ne pécheras jamais. »

MERCREDI APRÈS LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT

« Alors ils verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. »

I. Le premier avènement de Jésus-Christ a été humble et mystérieux; le second avènement sera majestueux et solennel. Alors le Fils de Dieu, qui s'est fait Fils de l'homme pour sauver les hommes, sera une épouvante pour ceux qui auront méconnu son amour. Il apparaîtra dans les splendeurs de sa gloire, environné de mille et mille millions d'anges, dit le prophète, et il prononcera les arrêts de la divine justice au milieu d'un silence plein de terreur. Aux uns il dira : « Allez, maudits, au feu éternel ! » Aux autres : « Venez, vous qui êtes les enfants bénis de mon Père; possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement ! » Un cri formidable retentira dans la nuit : « Voici l'Époux ! » Et il dira aux vierges insensées : « Je ne vous connais pas ! » Puis il couronnera les vierges sages au festin nuptial.

Contemplons d'avance l'imposant tribunal de Celui qui viendra juger les vivants et les morts; et pour nous assurer une sentence favorable, soyons dès aujourd'hui tels que nous voudrions être au dernier jour.

II. La croix de Jésus-Christ, autrefois le scandale des Juifs et la folie des Gentils, apparaîtra resplendissante au ciel comme la balance de la justice divine; elle sera la consolation des uns et la réprobation des autres. Elle a été le gage de l'espérance, elle deviendra le sceau du désespoir; elle a été le lien sacré des âmes, elle deviendra le mur infranchissable qui séparera les bons et les méchants. Alors, dit l'Écriture sainte, ceux qui auront fui la croix pour chercher leur félicité en ce monde, à la vue des âmes fidèles, s'écrieront d'une voix lamentable : « Les voilà donc, ces hommes qui furent l'objet de nos dérisions et de nos outrages! Insensés que nous étions, ils ne nous inspiraient que pitié, et maintenant ils sont placés parmi les enfants de Dieu, et leur sort est de triompher éternellement avec les saints! »

O mon âme, si tu participes ici-bas aux humiliations et aux souffrances de la croix, tu participeras aussi à ses ineffables triomphes!

JEUDI APRÈS LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVEUT

« Pour vous, lorsque ces choses commenceront à paraître, levez la tête et regardez en haut, parce que votre délivrance approche. »

1. La ruine du monde, qui réduira en poussière tous les biens d'ici-bas, ranimera, au contraire, les espérances de ceux qui ont renoncé au monde. Ce qui fera l'inconsolable affliction des uns sera le sujet d'une éternelle allégresse pour les autres. Heureuse alors l'âme fidèle! elle verra l'accomplissement des paroles de

Jésus-Christ; ses tristesses seront changées en joies. « Que ceux-là pleurent et se désolent qui avaient placé leur cœur dans l'amour du siècle ! » s'écrie le pape saint Grégoire. Que ceux-là tremblent qui avaient préféré une vie courte et corruptible à une immortalité bienheureuse ! Mais vous, qui n'êtes pas les amis du monde, et qui avez quitté la vie mondaine pour suivre Jésus-Christ, levez la tête et réjouissez-vous, puisque la fin des temps est pour vous le commencement d'une félicité qui ne finira jamais.

Ainsi l'avènement du Souverain Juge fera notre bonheur ou notre désespoir, selon que nous aurons attaché notre cœur à la terre ou au ciel.

II. Considérons attentivement les deux états opposés des élus et des réprouvés, afin de rentrer en nous-mêmes et de nous attacher à ce qui subsistera intact au-dessus des ruines du monde. C'est ici-bas qu'il faut se prononcer entre l'un ou l'autre maître. On ne peut servir à la fois l'esprit du siècle et l'esprit de Jésus-Christ. Qui-conque aime la vie présente et s'y attache, la perdra ; celui qui l'abandonne et y renonce sera sauvé. Si donc nous cessons de vivre pour nous, afin de ne plus vivre que pour Jésus-Christ ; si nous embrassons notre croix pour l'unir à la croix de Jésus-Christ, nous contemplerons au dernier jour cette croix toute radieuse, comme la clef du ciel et le gage de notre délivrance.

Levez la tête avec confiance, vous qui êtes à Jésus-Christ, et dites avec l'épouse : « Venez, Seigneur Jésus, venez, et ne tardez point ! »

VENDREDI APRÈS LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVEUT

« Considérez le figuier et les autres arbres. »

I. Notre divin Maître se plaît souvent à nous montrer, dans les phénomènes de la nature, les enseignements mystérieux qui concordent avec sa parole et avec les pressentiments de notre propre cœur. C'est que le monde visible n'est qu'un reflet du monde invisible, et, à ce point de vue, il nous présente les mêmes vérités que révèlent les saintes Écritures et les lumières de notre conscience. La nature, le cœur humain et la Bible sont trois livres vivants qui, à divers degrés, parlent le même langage. Tous les trois, comme un triple écho de la Vérité éternelle, révèlent à l'univers les merveilles de Dieu ; ils publient les lois de la vie présente et les conditions de la destinée future ; ils racontent l'histoire de l'homme ; ils prophétisent sa grandeur et sa noble immortalité ; ils chantent le cantique des justices et des miséricordes de Dieu. Ces trois livres s'expliquent et se complètent l'un l'autre ; ils sont comme les trois notes primordiales qui constituent l'accord parfait des vérités révélées.

Demandons au Seigneur la grâce de comprendre et de parler les choses de l'éternité.

II. Le figuier, selon la remarque de saint Bernard, est un symbole qui représente le peuple d'Israël. « Il a produit des figes sauvages, » dit le Cantique des cantiques¹.

¹ Ch. I.

« J'ai vu leurs pères comme les premières figues qui paraissent sur les plus hautes branches de l'arbre, » dit le prophète Osée¹. Jésus-Christ se sert de la même figure dans ses divines paraboles : « Un homme, dit-il, avait planté un figuier au milieu de son champ. » Ailleurs il dit à Nathanaël : « Je vous ai vu quand vous étiez sous le figuier. » Une autre fois il maudit le figuier, parce qu'il n'y trouve pas de fruits. Et voilà que l'analogie de ce mystérieux arbre reparait encore parmi les signes précurseurs du second avènement. Est-ce que le réveil de l'arbre desséché annoncerait le retour d'un printemps de grâce et de lumière ? Est-ce que ses feuilles, en revenant à la vie, indiqueraient les prémices du retour d'Israël ? C'est ce que le prophète Isaïe annonce formellement : « Un jour, dit-il, les racines de Jacob se ranimeront avec vigueur ; Israël refleurira, et ils rempliront de fruits toute la face de la terre². »

A cette promesse que l'Église répète après tous les prophètes, il faut nous écrier avec l'Ecclésiaste : « Seigneur, pressez les temps ; hâtez la fin ; rassemblez les tribus d'Israël ! »

Heureuse la vocation des filles de Sion, appelées à contribuer par leurs travaux, leurs sacrifices et leurs prières à l'accomplissement de ces grandes espérances !

¹ IX, 6.

² Ch. XXVII, 6.

SAMEDI APRÈS LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVEUT

« Marie apparaîtra au jugement comme l'arc-en-ciel
au firmament. »

I. L'arc-en-ciel est le rayon de lumière paré des plus vives couleurs du soleil. Quand il apparaît, comme un céleste sourire, au milieu des nuages, il apaise la crainte de l'homme et dispose les cœurs à une tranquillité pleine de confiance. La ligne qu'il trace à l'horizon, vaste et arrondie, semble figurer les bras d'une mère qui s'étendent pour embrasser et couvrir ses enfants. Selon l'Écriture, l'arc-en-ciel est le symbole de la paix, de l'alliance et de la réconciliation. Aussi bien son aspect annonce la fin des orages et le triomphe de la sérénité. Ce phénomène ne présente-t-il point l'image gracieuse de la Vierge immaculée ? L'arc-en-ciel par lui-même ne préserve point la terre des foudres qui la menacent ; il ne ranime l'espérance que parce qu'il est la figure de Marie ; il nous parle de Marie ; il rappelle les divines promesses ; il nous montre du haut du firmament la main qui nous garde, nous défend et nous protège.

Donc, pensons à Marie dans toutes nos peines ; mais surtout recourons à son cœur maternel à l'heure des dernières tribulations.

II. La très-sainte Vierge, inséparablement unie à Jésus-Christ, apparaît à la fin des siècles comme au commencement des voies de Dieu. Elle a été l'espérance du genre humain au jour du péché et des anathèmes ; elle

sera la consolation des hommes au jour du dernier jugement. Elle a veillé au chevet de la crèche ; elle s'est tenue debout au pied de la croix : elle se trouvera assise auprès du trône de la justice divine. Mais au milieu de la terreur universelle, Marie sera comme l'arc dans la nuée ; elle montrera qu'elle est notre mère ; son cœur parlera pour nous ; elle fera surabonder la grâce et la miséricorde.

Bienheureuses les âmes consacrées à Marie ! Elles resteront debout sur les débris du monde.

DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

« Jean, ayant appris dans sa prison les œuvres merveilleuses de Jésus-Christ, lui envoya deux de ses disciples ¹. »

I. L'Eglise, en ces jours d'attente et de préparation, nous rappelle les divers témoignages que saint Jean-Baptiste a rendus au Messie, afin de nous montrer que les prophéties de l'Ancien Testament se sont accomplies en Jésus-Christ. Mais au témoignage de sa parole, le saint précurseur ajoute le témoignage de son exemple. Il ne tient compte ni des périls qui le menacent, ni des contradictions qu'on lui oppose, pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, connu, aimé. Il demeure calme et patient dans ses chaînes ; et sa foi l'élève au-dessus de toutes les appréhensions. Ce calme profond, cette tranquillité immobile, parmi les épreuves les plus cruelles,

¹ S. Matth., XI.

est en effet une des marques les plus éclatantes de la fermeté de la foi chrétienne.

A l'exemple de saint Jean-Baptiste, supportons dignement les afflictions de la vie présente, et abandonnons à Dieu le passé aussi bien que l'avenir.

II. Considérons que le zèle de saint Jean, bien loin de se refroidir au milieu des contradictions et des peines, se déploie au contraire avec plus de force dans sa prison, comme le feu qui devient d'autant plus vif et ardent qu'on cherche à le comprimer davantage. Enchaîné, il ne peut aller lui-même à Jésus ; mais il lui envoie ses disciples. Il laisse volontiers à d'autres la consolation dont il est privé. Modèle de conduite pour nous qui ne devons jamais nous laisser abattre quand Dieu nous éprouve, et qui devons nous appliquer à consoler les autres, lors même que nous n'avons pour notre part que des croix et des privations.

LUNDI APRÈS LE DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVEUT

« Et ils lui dirent : Etes-vous Celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? »

I. La réponse à cette question à laquelle se rattache le salut de l'homme n'est pas douteuse. Elle est nettement donnée par les livres sacrés aussi bien que par l'histoire. Ceux-là même qui n'ont pas de foi en Jésus-Christ n'attendent pas un autre Sauveur. C'est lui qui est le médiateur unique entre Dieu et les hommes. Lui seul, Fils éternel de Dieu, incarné dans la nature hu-

maine, est venu, fidèle à sa promesse, nous apporter la grâce et le salut éternel. Ce n'est ni par nous-mêmes, ni par un autre homme que nous pouvons être guéris, purifiés, réconciliés avec Dieu; il nous faut Jésus-Christ, l'unique libérateur des hommes. C'est lui qui a été promis dès le commencement des siècles; c'est lui que le monde n'a cessé d'attendre. Lui seul, et non point un autre, devait venir pour nous délivrer du joug de Satan; et il est venu, au temps marqué, nous rendant la lumière et la vie. Donc c'est à lui qu'il faut irrévocablement nous unir, sans nous laisser détourner par aucune créature; sans nous laisser arrêter par des raisons humaines ou des considérations terrestres. Rien ne saurait prévaloir contre l'obligation absolue de suivre Jésus-Christ.

Renouvelons-lui du fond de notre cœur l'offrande de notre vie entière.

II. L'exemple que donne saint Jean-Baptiste en envoyant ses disciples à Jésus-Christ, doit servir de règle aux pères, aux mères, à tous ceux qui instruisent ou dirigent les âmes. Malheur à ceux qui, pour un intérêt mercenaire, ou pour contenter une vanité cachée, ou pour obéir à une impulsion d'amour-propre, retiennent dans leurs filets les âmes qu'ils doivent former pour Jésus-Christ! Jésus-Christ est l'Epoux, le Dieu jaloux, l'unique Maître et Seigneur, l'unique foyer où doit aboutir tout amour. Mettre un autre à sa place, c'est adorer la créature, c'est renouveler les prévarications de l'idolâtrie, c'est renverser l'ordre de la création.

Donc, l'amour filial, aussi bien que l'amour fraternel, n'est légitime, salulaire et sacré, qu'autant qu'il a pour principe et pour fin Jésus-Christ, le Dieu d'amour. C'est en Jésus-Christ que les liens de la dilection se purifient, se consolident et se perpétuent dans l'éternité.

Méditons la conduite de saint Jean et la conduite de ses disciples. Ceux-ci ne violent pas les droits de Jésus-Christ pour l'amour qu'ils portent au Précurseur ; celui-là n'usurpe point les titres de Jésus-Christ pour l'amour qu'il porte à ses disciples. Leur amour mutuel ne tend uniquement qu'à Jésus-Christ.

MARDI APRÈS LE DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

« Allez dire à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu. »

I. Entendre et voir : telles sont, selon saint Jean, les conditions de la connaissance de Jésus-Christ.

Entendre d'abord, parce que la foi est la condition de toute science ; dès lors, le premier acte nécessaire à ceux qui aspirent à devenir disciples de Jésus-Christ, c'est l'acte de foi et de confiance ; c'est-à-dire l'ouverture du cœur pour admettre humblement et profondément la parole divine, semence de toute vertu et de toute vérité. Après la foi se développe la vision ; l'âme croyante devient voyante ; elle sent, elle goûte d'une manière ineffable les réalités qu'elle avait commencé par admettre, et elle en acquiert l'évidence avec une clarté qui augmente de plus en plus ; comme un aveugle-

né qui demande sa guérison, parce qu'il croyait à la lumière avant de l'avoir vue, et, après sa guérison, il contemple de ses propres yeux ce qui avait été l'objet de sa croyance. C'est ainsi que la foi, longtemps obscure, se justifie par la considération de ses œuvres et de ses fruits. « Goûtez et voyez, » dit le psalmiste. La parole goûtée dans un cœur humble devient féconde et lumineuse dans la vie pratique.

II. Notre divin Modèle s'étant révélé par ses paroles et ses actions, c'est également par ces deux voies que nous ferons connaître ce que nous sommes. Mais si nos paroles doivent toujours être l'expression simple de la vérité, c'est encore plus par nos actes que nous montrerons ce que nous sommes, puisque c'est d'après nos œuvres que nous serons jugés. Souvenons-nous donc que les témoins de notre vie diront de nous ce qu'ils auront vu et entendu ; et faisons en sorte que l'œil de Dieu qui voit tout, et l'oreille de Dieu qui entend tout, trouvent dans notre vie intérieure, aussi bien que dans notre vie extérieure, les traits auxquels se reconnaissent les vrais disciples de Jésus-Christ.

MERCREDI APRÈS LE DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

« Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent et les pauvres sont évangélisés. »

I. Le prophète Isaïe avait dit : « Dieu lui-même viendra et nous sauvera. Alors les aveugles ouvriront les yeux, les sourds entendront ; le boiteux s'élancera

comme le cerf, et la langue des muets sera déliée¹. » Tous ces miracles, Jésus-Christ les a opérés à la vue des Juifs, et ils attestent sa divine puissance. Mais le miracle qui surpasse tous les autres, miracle permanent, c'est l'aveuglement des Juifs eux-mêmes, dépositaires des livres saints, qui n'ont pas vu, ni compris, ni admis la réalisation éclatante des prophéties. Prions pour que cet aveuglement miraculeux soit miraculeusement guéri. Prions pour que la nation d'où a jailli la lumière sorte des ténèbres de l'erreur et des ombres de la mort.

L'exemple d'Israël doit éclairer les chrétiens. L'aveuglement de l'esprit est une suite de l'endurcissement du cœur; et le cœur endurci par l'orgueil se rend inaccessible à la grâce.

II. Les miracles de Jésus-Christ ont une autre signification. Ils sont, d'après saint Augustin, les signes visibles des opérations analogues que le Seigneur accomplit invisiblement dans les âmes. Les prodiges se perpétuent sans interruption à travers les siècles. Les grâces de guérison ne tarissent point ; elles se propagent par les sacrements et se diversifient selon la nature des infirmités spirituelles. Le sacerdoce catholique reproduit incessamment les œuvres de Jésus-Christ ; pour peu que nous nous rendions attentifs aux œuvres qui éclatent sous nos yeux, nous constaterons avec admiration que les aveugles recouvrent la vue ; les sourds entendent la parole de Dieu ; la lèpre du péché disparaît ; les morts

¹ Ch. XXXV.

reviennent à la vie ; les pauvres d'esprit acquièrent des trésors de science et de lumière.

Ne nous bornons point à admirer ces merveilles, sachons en profiter ; et quand nous gémissons sous le poids de quelque infirmité, adressons-nous avec confiance à Jésus-Christ, le divin médecin de nos âmes.

JEUDI APRÈS LE DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

« Les pauvres sont évangélisés. »

I. Cette parole divine glorifie la pauvreté. C'est là une des merveilles qui, selon le prophète Isaïe, devaient caractériser la prédication de l'Evangile. « Les pauvres, disait le prophète, se réjouiront dans le saint d'Israël. » En effet, ce n'est point aux heureux du monde que Jésus-Christ apporte les biens du ciel. Ceux qui cherchent leurs jouissances sur la terre ne sauraient goûter les dons de Dieu. Riches de leur propre suffisance, ils n'aspirent à rien de plus ; et contents d'eux-mêmes, ils ne sentent pas le besoin d'être guéris, ni éclairés, ni redressés. C'est pourquoi les grâces de l'Evangile sont offertes de préférence aux pauvres, c'est-à-dire à ceux qui connaissent leur dénuement ; car ceux-là éprouvent le besoin d'un secours ; et, pénétrés du sentiment de leur misère, ils s'adressent au Sauveur qui se plaît à les consoler, à les rassasier, à les enrichir.

Si donc nous nous croyons riches de notre propre fonds, dépouillons-nous de cette présomption et deve-

nous pauvres, afin d'obtenir une part à l'héritage des enfants de Dieu.

II. La pauvreté évangélique exige sans doute que nous détachions notre cœur des biens de la terre ; mais elle implique une vertu plus haute. Ce serait peu de dédaigner les fortunes terrestres, si nous ne renoncions à la valeur que nous attachons à nos propres pensées, à nos propres jugements, aux richesses de notre propre esprit. Les vrais disciples, après avoir tout quitté, doivent encore se quitter eux-mêmes ; et en donnant tout à Dieu, ils retrouvent en Dieu le centuple.

A ce point de vue, la pauvreté est la condition de la perfection évangélique ; elle est le piédestal de la vraie grandeur et le gage de la félicité future.

VENDREDI APRÈS LE DEUXIÈME DIMANCHE DE L'ÂVENT

« Jésus leur parla de Jean-Baptiste en ces termes : Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? est-ce un roseau agité du vent ? »

I. Les hommes qui dogmatisent en leur propre nom, semblables à des roseaux qui plient et varient au gré des vents, n'ont point de consistance, et leurs œuvres sont en contradiction avec leurs enseignements. Tel n'était point l'envoyé de Dieu qui prêchait la doctrine du salut. Prophète du Messie, dont il était à la fois le précurseur et la figure, sa vie sainte laissait pressentir les vertus de l'Évangile, comme l'aurore reflète les feux du soleil. Il a accrédité sa mission par sa constance dans les épreuves, par sa patience dans l'adversité, son

courage dans les périls et l'inflexible témoignage qu'il a rendu à Jésus-Christ.

Les âmes appelées à servir d'organes à la vérité ne deviennent de solides instruments de Dieu qu'après s'être longtemps exercées, comme saint Jean, à la pratique des vertus qu'elles doivent enseigner.

II. Saint Jean-Baptiste ne se préoccupe ni des hommages dont il est l'objet, ni de la foule qui l'entoure, ni des prérogatives de sa vocation. Il ne voit que Jésus-Christ ; et, soit qu'il contemple le ciel ouvert sur le Jourdain, soit qu'il considère le Fils de Dieu à ses pieds, il reste humble, détaché de lui-même, uniquement appliqué à son ministère. Tel est l'exemple proposé à l'âme consacrée au Seigneur. Semblable à la fleur mystérieuse qui se tourne sans cesse vers l'astre du jour, et correspond à toutes les impulsions qu'il lui imprime, elle tient ses regards fixés sur Jésus-Christ, son modèle, et s'imprègne des célestes vertus qui se reproduisent dans sa conduite.

Voilà ce qui la console et l'éclaire ; et trop heureuse de vivre pour Celui dont elle reçoit la vie, elle ne se plaint jamais, ne perd jamais confiance et courage ; elle persévère au milieu des épreuves intérieures et extérieures, parce qu'elle sait que tout contribue à la sanctification et au bonheur de ceux qui aiment Dieu.

SAMEDI APRÈS LE DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVEUT

« Marie considérée comme la mère spirituelle de
saint Jean-Baptiste. »

I. Le saint précurseur, fils d'Elisabeth selon les lois de la nature, est bien plus réellement fils de Marie selon les lois de la grâce et de la vie surnaturelle ; car la Vierge immaculée lui a transmis, dans le mystère de la Visitation, les dons de l'Esprit-Saint dont elle était la dépositaire et la dispensatrice ; elle a laissé jaillir la grâce qui débordait de son cœur, et lui a communiqué la vie d'en haut. Elle est donc véritablement sa mère, comme elle est devenue en toute vérité la mère de l'autre saint Jean. Ainsi le premier acte du divin Sauveur à son entrée dans le monde, comme son dernier acte à la sortie du monde, consacre l'auguste maternité qui est le canal de toutes les miséricordes.

Apprenons par l'action visible que Marie exerce sur saint Jean-Baptiste, aussi bien que par les paroles solennelles qui la proclament mère de saint Jean l'évangéliste, ce que Marie est pour nous-mêmes, quand de notre côté nous sommes tout à Dieu.

II. Les liens sacrés qui unissent le précurseur de Jésus-Christ à la Vierge immaculée ont produit entre ces deux grandes âmes une admirable ressemblance. En effet, le trait principal de la perfection de saint Jean-Baptiste, c'est celui qui caractérise la Mère de Dieu : il était foncièrement humble, et, sous le voile de l'humilité, il cachait, comme Marie, l'auréole de la plus émi-

nente sainteté. A l'exemple de Marie, il aimait la solitude et le silence, et c'est parce qu'il s'est complètement effacé comme Marie, afin d'attirer à Jésus tous les hommages et les adorations des hommes, qu'il a été exalté au-dessus de tous, et qu'il est devenu le plus grand d'entre les saints.

Nous qui nous glorifions, à juste titre, d'être les enfants de la sainte Vierge, sommes-nous humbles? Est-ce que nous nous formons à la ressemblance de notre Mère? Avons-nous renoncé à la vaine gloire, pour ne plus chercher que la gloire de Jésus-Christ? C'est en pratiquant la vraie humilité que les enfants de Marie ressemblent à leur Mère.

TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

« Les Juifs de Jérusalem envoient à saint Jean des prêtres et des lévites¹. »

I. La députation de Jérusalem fait ressortir tout à la fois la grandeur et l'humilité de saint Jean ; sa grandeur, puisque les peuples le prennent pour l'un des anciens prophètes dont la vie était pleine de prodiges, et pour le Messie lui-même, c'est-à-dire pour le Saint des saints, pour Celui qui était l'espérance des patriarches et l'attente d'Israël. Mais plus le précurseur est grand dans l'esprit des hommes, plus il se dérobe à leurs hommages, comme l'étoile du matin s'efface au firmament devant le soleil, roi des astres. Saint Jean

¹ S. Jean, I.

disparaît tout entier à l'heure où Jésus-Christ, le Soleil de justice, se manifeste au monde. La réponse qu'il donne aux Juifs est la simple expression de l'humilité ; il ne fait valoir aucune de ses prérogatives ; il ne parle ni de sa naissance illustre, ni de sa mission de prophète, ni du titre d'ange que l'Écriture lui avait donné. Il dit ce qu'il n'est pas, il ne dit pas ce qu'il est.

C'est ainsi que nous devons penser et agir ; c'est ainsi que nous devons parler de nous-mêmes.

II. L'humble attitude de saint Jean, en face de la députation des Juifs, nous donne lieu de remarquer les mouvements opposés de l'humilité et de la vanité. Tandis que la vanité s'attribue des mérites qu'elle n'a point, l'humilité ne se prévaut point de ceux qu'elle peut avoir ; et elle met autant de soin à voiler ses avantages que la vanité emploie d'industrie à les produire et à s'en glorifier. Il y a une vanité spirituelle qui s'attache aux vertus elles-mêmes, comme les insectes hideux qui flétrissent les plus belles fleurs. Rien n'est plus perfide que ces illusions, quand elles se mêlent à la religion. Or la vanité qui fuit la critique et se repaît de louanges, aboutit infailliblement à la confusion ; car il n'y a rien de durable dans la gloire que les hommes se donnent les uns aux autres. L'humilité, au contraire, qui est un saint abaissement, purifie l'âme et la rend capable de s'élever jusqu'aux splendeurs de Dieu.

Ne nous permettons jamais les recherches de l'amour-propre, et n'écoutons, comme Jean-Baptiste, que les inspirations d'une sainte humilité.

LUNDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVEÏT

« Ils lui demandèrent : Qui êtes-vous ? »

I. Mettons-nous en esprit dans la situation où se trouvait saint Jean-Baptiste, et supposons qu'on vienne nous demander : Qui êtes-vous ? Que dites-vous de vous-mêmes ? Si cette question nous était adressée avec autorité, quelle serait notre réponse ? Dirions-nous simplement ce que nous ne sommes pas ? ou bien, serions-nous assez ingénieux pour autoriser dans les esprits l'opinion avantageuse qu'ils auraient conçue de nous ? Ce serait peu de protester que nous n'avons pas les mérites qu'on nous attribue, si nous dissimulions les défauts, les faiblesses que les apparences n'accusent pas. Combien sont rares les âmes qui, à l'exemple du précurseur, sont plus empressées de faire connaître ce qui les abaisse que ce qui les élève ! Si nous n'avons pas le courage de laisser voir les côtés défectueux de notre vie, du moins apportons cette humble sincérité au tribunal de la pénitence. Bien souvent la vanité spirituelle va jusqu'à provoquer la louange là où elle ne devrait chercher qu'une salutaire humiliation.

II. « Qui êtes-vous ? » A cette question, toute créature doit répondre avec saint Jean : Je ne suis rien par moi-même ; tout ce que je suis, tout ce que je possède me vient de Celui qui m'a donné la vie. C'est de lui que procèdent toutes les grâces de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel. « Qu'avez-vous que vous n'ayez

reçu ? s'écrie saint Paul ; et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifier comme si vous ne l'aviez pas reçu¹ ? » Il est dit de Satan qu'il ne demeura point dans la justice et la vérité, parce que, le premier, il refusa son hommage de reconnaissance à l'Auteur de la vie. Ceux qui, à l'exemple du prince de l'orgueil, s'attribuent les dons d'en haut pour s'en glorifier eux-mêmes, commettent un larcin et une prévarication. La vraie humilité rapporte tout à Dieu ; elle seule demeure dans la justice et dans la vérité. •

« Dites aux créatures, s'écrie saint Augustin, que si elles ont quelques charmes, quelques attraits, quelques qualités aimables, elles tiennent ces avantages de Celui qui est plus beau, plus excellent, plus attrayant qu'elles, et qui, par conséquent, est plus aimable et plus digne d'être aimé. »

MARDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

« Je suis la voix qui crie dans le désert. »

I. Telle est la réponse de Jean-Baptiste aux députés de Jérusalem ; il n'en dit pas davantage. Il se regarde comme un léger souffle, comme un son qui par lui-même n'est qu'un vain bruit, comme une voix qui transmet la parole ; mais cette voix, ce son, ce souffle était animé de l'esprit de Dieu. Jean-Baptiste avait donc raison de se considérer uniquement comme une voix ; car la voix ne peut s'attribuer la vérité dont elle est l'or-

¹ Corinth., IV, 7.

gane, pas plus que la plume ne s'attribue la pensée dont elle est l'instrument ; pas plus que le pinceau ne s'attribue l'harmonie des couleurs. L'homme n'est jamais le propriétaire et encore moins l'auteur des dons de Dieu ; il n'en est que l'usufruitier, et son mérite ne consiste que dans leur fidèle emploi à la gloire de Celui qui les lui a confiés. La vraie humilité ne nie point les dons de Dieu ; mais elle se garde d'en tirer vanité ; elle ne récuse pas les talents, mais elle les fait valoir au profit de Celui d'où ils émanent.

Comprenons que l'humilité est la condition de l'intégrité que nous devons apporter au service de Dieu.

II. A l'instar des instruments sonores qui modulent et diversifient les intonations de la musique, il faut que les organes de l'Esprit-Saint soient purs et vides d'eux-mêmes, afin de transmettre sans altération les grâces qu'ils propagent. Tout homme a la mission de faire le bien ; mais ceux qui sont particulièrement consacrés au service de Dieu ont une vocation en quelque sorte analogue à celle de saint Jean-Baptiste. Annoncer Jésus-Christ, le faire aimer et connaître ; sauver les âmes, les élever et les édifier ; tel est le plus noble de tous les ministères. Mais pour le remplir dignement, la parole ne suffit pas ; il faut les œuvres, et la vie tout entière doit être une prédication. Soit donc que vous parliez ou que vous agissiez, ou que vous souffriez, et quoi que vous fassiez, laissez agir l'Esprit de Dieu, afin qu'à travers la transparence de votre vie on reconnaisse Jésus-Christ. C'est la grande recommandation de l'Évangile :

« Que votre lumière luise devant les hommes, et qu'ils voient vos œuvres pour qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. »

MERCREDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

« Pourquoi baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni prophète ? »

I. Les Juifs savaient bien qu'à la venue du Messie, il y aurait un nouveau baptême, car les prophètes leur avaient annoncé ce mystère. « En ce jour-là, dit Zacharie, il y aura une fontaine ouverte dans la maison de David pour y laver le pécheur¹. » Mais, aveuglés par leur présomption, ils ne comprenaient pas que le baptême de Jean n'était qu'une préparation au baptême de Jésus-Christ. Ils n'admettaient pas que le véritable baptême dût être l'application du sang et des mérites de la divine Victime. Le baptême de saint Jean figurait la grâce, mais ne la conférait pas ; il préparait les cœurs, mais ne les purifiait pas.

Nous qui avons été régénérés par le baptême de Jésus-Christ, portons avec dignité le titre de chrétiens ; prou-
vons par une vie sainte et toute céleste que nous sommes devenus des hommes nouveaux.

II. Les Juifs, en reprochant à saint Jean de baptiser, lui qui n'était ni le Christ, ni Elie, ni prophète, nous donnent lieu de remarquer que, depuis l'immolation de Jésus-Christ, la mission de conférer le baptême a été

¹ Ch. XIII, 1.

généralisée. Le Sauveur du monde a voulu faciliter la diffusion de la grâce de la régénération des âmes; mais cette divine prodigalité n'ôte rien à la sainteté du sacrement.

Le baptême du Précurseur était une cérémonie figurative qui impliquait l'obligation d'une vie de réparation et de pénitence; mais le baptême de Jésus-Christ est un acte réel et substantiel qui purifie l'âme de toutes ses fautes, la délie de toutes ses dettes, la rattache comme une branche régénérée à l'arbre de vie et la rend féconde en fruits de bénédiction.

O chrétiens, qu'elle est grande votre dignité! Vous participez en quelque sorte à la nature divine; vous êtes les héritiers de Dieu, les cohéritiers de Jésus-Christ. « Soyez donc aussi les imitateurs de Dieu, » s'écrie le grand apôtre : *Imitatores Dei estote!*

JEUDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

« Il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas. »

I. Dieu est partout, et nul ne peut se soustraire à sa présence. Comme le soleil, sa brillante image au firmament, le trône du Très-Haut est dans les sublinités du ciel; mais toute la création subsiste et nage en quelque sorte dans sa lumière indescriptible. Il nous donne le mouvement, l'être et la vie. L'atmosphère que nous respirons, et dans laquelle nous nous mouvons, peut nous offrir une autre image de cette toute-présence; nous y puisons l'élément vital qui est à la fois en nous

et hors de nous. C'est ainsi que notre vie se nourrit et se conserve par ses communications incessantes avec Dieu, source unique de tout ce qui existe. Mais, outre la présence universelle de la divinité, le Fils de Dieu, en s'incorporant dans notre nature, s'est rapproché de nous d'une manière plus intime : il vit dans l'Église qui est son corps, il réside dans nos tabernacles, il agit par les sacrements, il habite substantiellement en nous par sa grâce et son amour. « Le royaume de Dieu est au dedans de vous, dit Jésus-Christ. Je suis en vous, et vous êtes en moi. »

Recueillons-nous dans la profondeur de notre âme pour y adorer notre Dieu en esprit et en vérité.

II. Si nous contemplons avec admiration la présence de Dieu dans la marche régulière des constellations célestes, combien plus ravissante apparaît cette divine présence dans l'assemblée des âmes chrétiennes, appliquées unanimement à plaire au Dieu qu'elles servent avec amour ! La pensée que le Seigneur nous voit, nous écoute, nous protège, fait naître en nous un profond sentiment de paix et de confiance. Cette pensée soutient principalement la prière : elle jaillit plus fréquente et plus fervente quand on sait que Celui qui exauce est tout près du cœur qui gémit. Aussi c'est pour ranimer la piété que saint Jean-Baptiste rappelle au peuple la présence du Sauveur, trop souvent oubliée ou ignorée. Jésus-Christ lui-même nous dit cette parole consolante : « Là où plusieurs d'entre vous seront unis en mon nom, je serai au milieu d'eux. »

VENDREDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

« Je ne suis pas digne de délier les cordons de sa chaussure. »

I. Les âmes vraiment humbles constatent volontiers leur infériorité et reconnaissent sans peine la supériorité des autres. Ce n'est pas être humble que de sentir nos misères personnelles, si nous n'admettons pas que nos frères soient plus parfaits que nous. Trop souvent ce parallèle nous blesse. Nous voulons bien rendre justice au mérite, pourvu que son éclat n'efface point le nôtre ; nous consentons à louer ceux qui travaillent avec nous, dans les mêmes emplois et les mêmes études ; mais à la condition de conserver la préférence et la première place ; et en général nous nous comparons plus volontiers à ceux qui nous sont inférieurs qu'à ceux qui sont au-dessus de nous, afin de mettre en relief notre distinction et de justifier en quelque sorte l'estime de nous-mêmes. Saint Jean, au contraire, se plaît à la dernière place, aux pieds de Jésus.

Imitons son humilité en regardant toujours ceux qui sont plus saints, plus habiles, plus savants et plus parfaits que nous.

II. Si Jean-Baptiste ne se croyait pas digne de délier les souliers de Jésus-Christ, que devons-nous ressentir nous-mêmes par rapport aux ministères les plus humbles du service de Dieu ? Notre-Seigneur vit dans ses membres ; il vit particulièrement dans les pauvres ; il regarde comme fait à lui-même tout ce que nous faisons

pour le moindre de ses enfants. Dès lors est-il un seul emploi dans la maison du Seigneur, quelque vil qu'il paraisse aux yeux du monde, qui ne soit glorieux? Pour nous pénétrer, à l'exemple du saint précurseur, d'une humilité sincère, il faut nous mettre si bas que tout nous semble réellement au-dessus de nous; et, en effet, si le sentiment de notre extrême faiblesse régnait dans notre cœur, nous n'aurions aucune tentation de nous plaindre jamais, soit de nos emplois, soit de nos supérieurs; nous n'oserions même penser qu'il existe au monde quelque chose qui fût indigne de nous ou de plus imparfait que nous; en sorte que, lors même que la Providence nous placerait au-dessus des autres, nous resterions abaissés devant Dieu, n'usant de notre prééminence que pour exercer plus largement l'abnégation et la charité.

SAMEDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

« Marie est toujours présente au milieu de nous. »

I. Notre céleste Mère est demeurée visiblement au sein de l'Église primitive après l'ascension de Jésus-Christ, pour nous faire comprendre sa présence invisible dans l'Église à travers tous les siècles. Les vocations de Dieu sont irrévocables; elles se perpétuent dans l'éternité. Croyons donc fermement que Marie ne cesse jamais d'exercer son ministère maternel à l'égard de ses enfants. Nos rapports avec elle ne se réduisent point à des hommages de respect et à des invocations lointaines;

ils supposent la présence de celle qui est l'objet de notre culte filial ; elle entend nos voix suppliantes, elle y répond, elle agit en notre faveur auprès du trône de grâce ; elle est la médiatrice par laquelle Dieu descend jusqu'à nous et par laquelle notre âme monte jusqu'à Dieu.

Souvenons-nous donc, dans toutes les circonstances de notre vie, que Marie n'est pas loin de chacun de nous.

II. L'Évangile nous dit : Là où est le Maître, là seront les disciples. Cette parole s'applique, à plus forte raison, à Marie, la mère des disciples et du Maître. Puis donc que Jésus est avec nous jusqu'à la fin des siècles, Marie est également avec nous dans tous les instants de notre vie. Est-ce que le cœur d'une mère peut vivre séparé de ses enfants ? Nous ne pouvons pas sans doute la contempler visiblement ; mais notre cœur sent qu'elle est proche de ceux qui l'invoquent ; et ce sentiment est d'autant plus vif et plus manifeste que notre confiance est plus grande. Vivre sous son regard maternel, lui témoigner sans cesse notre soumission, correspondre avec une humble fidélité à la grâce dont elle est le canal ; apprendre à son école la douceur, la modestie et l'abnégation de nous-mêmes, travailler comme elle et avec elle à honorer Dieu, à édifier notre prochain ; tels sont les fruits évangéliques que produit la conviction de la présence de Marie.

QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

« Préparez la voie du Seigneur ¹. »

I. La préparation de la voie du Seigneur consiste dans les dispositions avec lesquelles notre bonne volonté correspond avec la volonté de Dieu. Or, Dieu veut sauver notre âme, et à cet effet il descend jusqu'à nous; il nous apporte la grâce, la lumière et tous les moyens de sanctification. Il se fait homme pour servir de modèle à l'homme; et en même temps qu'il nous trace les règles d'une vie sainte, il nous donne des forces divines pour les accomplir. Ainsi, de la part de Dieu, la mesure des dons est complète; mais l'homme est libre d'en profiter; et il n'en profite que selon la préparation de sa volonté et sa coopération fidèle à la grâce.

Invoquons Marie, invoquons saint Jean-Baptiste, et prions l'Esprit-Saint d'exciter notre volonté, afin qu'elle s'applique à réaliser les desseins providentiels.

II. Pour concourir aux actes de la miséricorde divine, il faut offrir à Dieu notre bonne volonté, première condition d'une vraie pénitence; car la pénitence prêchée par saint Jean-Baptiste n'a pour but que de rendre notre volonté simple et droite devant Dieu. C'est par la volonté que nous sommes ce que nous sommes; elle seule est responsable des actes de notre vie; c'est par la volonté que nous nous détachons du mal pour nous attacher au bien; c'est par la volonté que nous abaissons

¹ S. Luc, III.

les montagnes de l'orgueil et de la vanité, que nous comblons les vallées d'une vie inutile, que nous redressons les chemins de nos pensées tortueuses, que nous extirpons les défauts d'un caractère inégal et raboteux. Il ne suffit pas de vouloir le but, il faut vouloir les moyens qui y conduisent.

Sachons donc mouvoir notre volonté avec énergie ; tournons-la du côté de Dieu ; rendons-la bonne et sainte en l'unissant à la volonté de Dieu. Alors seulement nous serons comptés parmi les hommes de bonne volonté auxquels les anges apportent la paix du ciel.

LUNDI APRÈS LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

« Faites pénitence, car le règne de Dieu approche. »

I. L'Église, en ces jours de préparation et d'attente, ne se lasse point de nous recommander la pénitence. Pleine de sollicitude, elle veut que nous nous disposions à recevoir les grâces que le divin Messie offre à l'homme de bonne volonté, et à nous purifier de tous les obstacles qui pourraient éloigner ces grâces. La négligence, la dissipation de l'esprit, les préoccupations terrestres nous priveraient des précieux fruits de la réconciliation. Gardons-nous cependant d'une pénitence illusoire. Raconter machinalement une série de fautes au saint tribunal, cela ne suffit point à la rémission des dettes : il faut que le cœur, touché de repentir et animé d'une ferme résolution, soit contrit et humilié. Profitons des avertissements de l'Église, écoutons notre conscience, n'ajour-

nous pas nos résolutions. « Si aujourd'hui tu entends la voix de ton Dieu, n'endurcis pas ton cœur, » dit l'Écriture; le Seigneur veut nous trouver vigilants comme des serviteurs qui attendent leur maître; et le moment de sa visite nous est inconnu. Au milieu de la nuit, un cri se fera entendre : *Ecce sponsus !* Voici l'Époux ! Heureuse l'âme fidèle qui lui répondra : *Ecce ancilla Domini !*

II. Notre-Seigneur vient à nous les mains pleines de grâces ; mais ces grâces se proportionnent à nos besoins et à nos désirs. Or, pour ressentir le besoin de la grâce, il faut connaître les misères humaines ; et pour la désirer, il faut connaître les infinies miséricordes de Dieu. C'est pourquoi saint Augustin, résumant toute la science du salut, s'écrie : « *Noverim te, noverim me !* Seigneur, faites que je vous connaisse et que je me connaisse moi-même ! » Que je me connaisse, afin que je sente mon impuissance ; que je vous connaisse, afin que j'expérimente la force de votre secours. Que je me connaisse pour devenir humble ; que je vous connaisse pour vous implorer avec confiance. Humilité et confiance, voilà les sentiments dont nous devons sans cesse produire les actes ; il n'en est point de plus efficaces pour attirer la grâce d'en haut.

MARDI APRÈS LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVEUT

« Voici que je suis à la porte et je frappe. »

I. Le Seigneur nous dit doucement : « Mon enfant, donne-moi ton cœur. » Il nous prévient, parce qu'il nous

aime ; mais il ne nous force pas, car l'amour n'admet pas la contrainte. C'est à nous à faire un saint usage de notre liberté, en aimant notre Dieu Sauveur d'un amour de choix et de prédilection. Oui, si nous l'aimons de cette sorte, nous écouterons sa voix, nous le recevrons dans notre âme, nous lui soumettrons notre volonté, notre esprit et toutes nos facultés, afin qu'il règne souverainement en nous et nous possède à jamais.

Prions le Bien-aimé qui frappe à notre porte de l'ouvrir lui-même, et demeurons recueillis dans notre intérieur, afin qu'il trouve en nous ce qu'il cherche et fasse ses délices dans ce qu'il aime.

II. L'avènement de Jésus-Christ dans le monde est un prodige plein d'amour et de mystère ; car le divin Sauveur ne vient pas seulement visiter l'humanité en général ; il étend sa sollicitude sur chacun de nous en particulier, et toute âme chrétienne peut dire comme saint Paul : « Il m'a aimé, et il s'est livré pour moi ! » Nul ne saurait en effet plaire au Père céleste qu'autant qu'il porte en soi l'image vivante de Jésus-Christ. En Jésus-Christ seul le Père a concentré tout son amour. C'est pourquoi Jésus-Christ vient en nous, et il nous transforme graduellement pour que nous vivions de sa vie et que notre nature devienne participante de la sienne. Cette nouvelle vie, fruit de notre union avec Dieu, aura pour dernier terme une parfaite ressemblance avec Jésus-Christ lui-même.

Efforçons-nous donc à faire disparaître tout ce qui entrave les progrès de cette divine transformation.

Coopérons avec la grâce pour que Jésus vive et règne en nous.

MERCREDI APRÈS LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

« Je poserai ma pierre dans les fondements de Sion¹. »

I. Méditons la pensée du prophète qui compare le Messie à la pierre fondamentale sur laquelle repose tout l'édifice de l'Eglise. Les âmes régénérées sont les pierres vivantes qui entrent dans la structure de cet admirable édifice, et elles ne sont solides qu'autant qu'elles s'appuient sur le fondement. C'est ce qui faisait dire à saint Bernard : Je suis élevé sur la pierre, je suis affermi sur la pierre, je suis en sûreté sur la pierre ; et comme cette pierre est au ciel, ma conversation est au ciel ; c'est-à-dire ma vie et mon espérance sont au ciel. Toutefois il faut remarquer, avec saint Grégoire, que chacune des pierres vivantes qui reposent sur la pierre centrale soutient elle-même d'autres pierres ; et ainsi l'Eglise, fondée sur la foi, ne se dilate et ne s'élève que par la charité.

Puisque la sainte montagne de Sion est le symbole de cette union chrétienne, appliquons-nous à réaliser ce symbole, en perfectionnant de plus en plus notre foi, notre espérance et notre charité fraternelle.

II. Notre-Seigneur étant l'unique fondement de l'édifice des élus, est par cela même le principe de leur sanc-

¹ Isaïe, XXVIII, 16.

tification, et la source de la vie qui anime toutes les parties de l'Eglise. Il est la fontaine des eaux vives que nous puisons dans les sacrements et le foyer de toutes les vertus évangéliques. C'est Lui que nous devons admirer dans les saints ; c'est Lui que nous devons glorifier dans les œuvres de la charité. Il produit les merveilles des apôtres, la force et la constance des martyrs, le dévouement des confesseurs, la pureté des vierges ; il est le mystérieux moteur qui met en mouvement tous les organes de l'Eglise. Combien nous serions puissants et féconds si, au lieu de compter sur notre habileté, sur nos talents et notre savoir-faire, nous le laissions agir lui-même !

« Ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur, dit le Psalmiste, sont inébranlables comme la montagne de Sion. » Ils espèrent, comme Abraham, contre toute espérance ; ils triomphent par la persévérance ; ils disent avec les livres sacrés : *In Sion firmata sum.*

JEUDI APRÈS LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

« Voici que le tabernacle de Dieu est au milieu de vous. »

I. L'avénement de Jésus-Christ n'est pas une grâce transitoire ; elle est permanente ; le Fils de Dieu incarné dans notre nature demeure avec nous jusqu'à la fin des siècles. Il est le pain vivant descendu du ciel ; mystère auguste qui se perpétue à jamais sur nos saints autels. Mais si les temples terrestres doivent disparaître, le tabernacle vivant subsistera dans nos cœurs. C'est

là que le Dieu d'amour veut faire ses délices. Là s'accomplit l'alliance ineffable de l'homme avec son Dieu; là se trouve l'autel des parfums sacrés; là brûle une lampe mystérieuse qui ne doit jamais s'éteindre. Il n'y a que les âmes recueillies, calmes et humbles, qui goûtent et comprennent les douceurs de cette intime union; il n'y a que celles qui se font violence à elles-mêmes pour s'arracher aux séductions des sens, qui pressentent les attractions de ces extases divines. La prière, l'oraison mentale ouvrent les avenues du tabernacle intérieur, et la persévérance nous y introduit.

II. Le doux Emmanuel est avec nous, il est à nous et en nous. S'il est avec nous, quelle ne doit pas être notre confiance ! Il nous voit, nous entend et nous parle ; il nous protège, nous dirige, nous éclaire, nous console.

S'il est à nous, ce don suprême doit nous remplir de reconnaissance. En effet, il est notre pain, notre vin, notre huile, notre manne céleste, notre inépuisable trésor. Il est à nous, soyons à lui ; donnons-lui notre foi, notre amour, notre cœur tout entier. Il est en nous : « Vous en moi et moi en vous, » dit l'Evangile. Demeurons donc dans sa dilection. C'est en nous donnant à Jésus-Christ, comme il s'est donné à nous, en le laissant vivre et régner en nous, que nous arriverons à répéter avec saint Paul : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Et nous ajouterons avec le même apôtre : « Soit que nous vivions, c'est pour le Seigneur que nous vivons ;

soit que nous mourions, c'est pour le Seigneur que nous mourons. »

VENDREDI APRÈS LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

« Je suis sorti de mon Père, et je suis venu dans le monde. »

I. Le Fils de Dieu sort de son Père comme la flamme sort du feu, et comme la parole vivante surgit de la plénitude du cœur. Il est venu dans le monde et s'est revêtu de la nature humaine, pour la faire participer aux splendeurs de sa divinité. Il a pris l'habit de l'esclave pour le couvrir du manteau royal; il est descendu de son trône de gloire pour y faire monter l'homme transfiguré. Ces merveilles d'un amour infini doivent exciter en nous de profonds sentiments de reconnaissance. Et qu'avons-nous fait pour obtenir ces grâces magnifiques? Dieu nous a aimés quand nous étions encore bien loin de lui. Combien plus nous aimera-t-il quand, purifiés de nos souillures, nous le servirons avec une piété humble et fidèle!

Imitons les saints dont la vie entière n'était qu'un commerce d'amour avec Jésus-Christ.

II. Le Père tout-puissant, nous ayant aimés d'un amour infini, nous a donné son Fils, l'éternel objet de ses prédilections, pour que nous en fassions nous-mêmes nos délices; de manière que Dieu et l'homme se rencontrent en Jésus-Christ dans un saint baiser. Mais pour goûter ces divines voluptés, il faut purifier le cœur par le renoncement à tous les plaisirs fugitifs. Tant que notre

volonté recherche des joies, des consolations, des soulagements en dehors de Jésus-Christ, le sens divin ne se développe point dans l'âme, et on ne goûte que superficiellement les douceurs de la piété. Il n'y a que les âmes généreuses, celles qui abandonnent tout pour suivre Jésus-Christ, et se quittent encore elles-mêmes, qui trouvent en Jésus-Christ la manne cachée. Celles-là expérimentent délicieusement que le pain des anges renferme en soi toutes les délectations et toutes les saveurs divines.

SAMEDI APRÈS LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

Marie concourt à former Jésus-Christ dans les âmes.

I. Si la semence de la parole apostolique, fécondée par l'Esprit de Dieu, enfante Jésus-Christ dans les âmes, on comprend la part active que la très-sainte Vierge doit avoir à ce mystère. La divine Mère, qui a fait naître la racine de l'arbre, donne aussi naissance aux branches et aux rameaux ; et puisque Jésus-Christ vit en nous, Marie est notre Mère comme elle est la Mère de Jésus-Christ. Cette vérité nous donne la clef des rapports qui existent entre Marie et les enfants de l'Eglise, rapports vivants de filiation et de maternité qui expliquent à la fois les sollicitudes incessantes de la mère, et la dévotion vive et profonde des enfants. Le Fils de Dieu, devenu par Marie Fils de l'homme, ne rougit pas de nous appeler ses frères. Il dit à saint Jean : « Voici votre Mère ! » Il dit à Madeleine : « Allez trouver mes frères

et annoncez-leur que je monte vers mon Dieu et votre Dieu, vers mon Père et votre Père ! » C'est ainsi que se consomme notre union avec Jésus-Christ. Le Seigneur, en se faisant tout nôtre, nous a placés dans les relations qui existent entre lui-même et sa Mère. Il est entré dans notre famille et nous a introduits dans la sienne. Voilà les magnifiques titres de noblesse du chrétien.

II. Tous les accroissements de l'Eglise sont les fruits de la fécondité de Marie. Epouse du Saint-Esprit et mère du Fils de Dieu, elle coopère au développement des générations spirituelles. On ne saurait expliquer le mystère de ce concours ; mais tout chrétien peut en ressentir les effets. Plus on demeure attaché à Marie par une dévotion fervente et filiale, plus on reçoit de grâces par son entremise. Elle contribue à notre sanctification aussi bien qu'à notre régénération ; car les sacrements, qui nous transmettent la vie divine, procèdent de Jésus-Christ son Fils, le fruit de ses entrailles. Ce point de vue fait comprendre l'action puissante que sa main pleine de grâces exerce sur l'Eglise et sur chaque fidèle. Que ferons-nous pour mériter les sollicitudes de Marie ? Nous suivrons le conseil qu'elle nous donne elle-même : nous ferons tout ce que Jésus-Christ nous dira.

VIGILE DE NOËL

« O cieux, daignez répandre la rosée d'en haut et faites pleuvoir le Juste ! Que la terre ouvre son sein et donne naissance au Rédempteur¹ !

I. A la veille de célébrer l'avènement de Celui qui est le bien-aimé du ciel et de la terre, tournons vers Lui nos regards, nos désirs et nos espérances. Empruntons aux livres sacrés les paroles qui doivent animer nos oraisons jaculatoires. Disons avec l'Eglise : O sagesse incompréhensible, qui faites toutes choses avec force et suavité, venez-nous montrer le chemin du ciel ! O splendeur du Père, venez et répandez sur nous la lumière de votre visage ! O soleil de justice, venez à nous, et vivifiez tous ceux qui végètent à l'ombre de la mort ! O Sauveur du monde, Roi des rois, maître des nations, venez régner souverainement sur nous ! Répétons ces supplications ardentes, et ajoutons-y nos propres aspirations. En Jésus-Christ seul se trouvent les remèdes, le baume, la lumière, l'onction et les aliments qui peuvent nous guérir, nous éclairer, nous consoler et nous rassasier.

II. Ne nous bornons point à répondre par une ferveur passagère aux prévenances de Dieu ; offrons-lui notre bonne volonté ferme et constante. Bannissons les choses qui l'offensent, ranimons les vertus qui lui plaisent. Notre-Seigneur aime les âmes humbles et généreuses ; développons donc ces précieux sentiments et repous-

¹ Isaïe, LXIV.

sons loin de nous les tentations qui exaltent, aussi bien que celles qui découragent. Que l'amour-propre s'efface devant l'amour de Dieu. Que la céleste charité dilate nos cœurs !

Adressons-nous à la Vierge de Sion, notre Mère, avec une confiance toute filiale. C'est elle qui a préparé la couche du divin Enfant dans une crèche ; c'est elle aussi qui disposera nos âmes à recevoir celui qui vient faire en nous ses délices.

NOËL

« Vous trouverez un enfant enveloppé de langes¹. »

I. Contemplons avec une respectueuse tendresse le Dieu-Enfant et la Vierge, sa mère. L'Évangile nous les montre inséparables, depuis la crèche jusqu'à la croix. A Bethléem comme au Golgotha, Marie est calme, humble et forte ; elle goûte silencieusement dans son cœur les mystères de l'amour de Dieu. Elle voit germer sur la paille le froment des élus ; c'est le grain qui doit mourir, pour fructifier dans les âmes régénérées ; il contient la semence et la substance de toutes les vertus évangéliques ; et ainsi on peut admirer l'humilité, la douceur, la pauvreté, la confiance, la résignation, la mortification et tous les rayons de la sainteté qui re-
luisent, comme une auréole, autour de la tête de Jésus-Christ. Reconnaissons dans cet enfant notre modèle ; ai-

¹ S. Luc, II.

mons-le comme notre vie; et rappelons-nous qu'il faut lui ressembler pour devenir héritier du ciel.

II. Appliquons notre sens intime à entendre la musique des anges qui chantent la naissance du Sauveur des hommes. C'est le chant de la charité : les esprits bienheureux se réjouissent de la grâce qui se donne aux hommes et de la gloire qui revient à Dieu. Le concert de leurs voix angéliques est l'expression de l'accord de leurs sentiments, et la vibration des cœurs qui s'entraiment en Dieu. Ils tressaillent de bonheur au sein de la lumière; parce que la terre est réconciliée avec le ciel et que l'homme est appelé à vivre de la vie des anges.

Apprécions notre félicité, comprenons notre dignité. Mettons-nous en harmonie avec les esprits angéliques, en vivant comme eux d'amour et d'obéissance.

FÊTE DE SAINT ÉTIENNE

« Je vois le ciel ouvert, et Jésus-Christ à la droite de Dieu¹. »

I. L'Eglise place la fête du martyr de saint Etienne au lendemain de la naissance du Sauveur, parce que ces deux grands actes se répondent l'un à l'autre. Après que Jésus-Christ est né sur la terre, ses disciples naissent au ciel; et cette naissance se célèbre le jour de leur mort. La mort proprement dite n'existe point pour les disciples fidèles, nourris du pain de l'immortalité. Aussi

¹ Actes, VI

l'Écriture, en parlant des justes, dit que le jour de la mort vaut mieux que le jour de la naissance. Mais cette parole s'applique surtout à ceux qui vivent et meurent en Jésus-Christ. Tel saint Etienne qui, à l'imitation du divin Maître, a consacré toute sa vie aux œuvres évangéliques. Sa charité s'est épanchée avec son sang; il a succombé en priant pour ses bourreaux; et par sa mort, comme par sa vie, il a attiré les miséricordes divines sur son peuple.

Méditons ce grand exemple, et si nous ne sommes point appelés à verser notre sang pour le salut de nos frères, consacrons-leur du moins nos travaux et nos souffrances.

II. Saint Etienne, au moment d'expirer, voit le ciel ouvert et Jésus-Christ à la droite de Dieu. L'Écriture ajoute que son visage était beau comme celui d'un ange. Grande espérance pour tous ceux qui meurent dans l'amour de Jésus-Christ! A mesure qu'ils se dégagent des liens terrestres, ils aperçoivent les premières lueurs de la patrie; et tandis que le corps est en proie aux humiliations de l'agonie, l'âme tressaille de joie à la vue de Jésus-Christ. Mais cette joie est tellement ravissante qu'elle laisse son empreinte, avec un sourire de beauté, sur le visage des mourants. Soyons fidèles à Jésus-Christ, à la vie et à la mort; afin que, pleins de foi, d'espérance et de charité, nous puissions nous écrier au dernier jour : Je vois le ciel ouvert et Jésus-Christ à la droite de Dieu !

FÊTE DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE

« Un des disciples, que Jésus aimait, reposait sur son cœur¹. »

I. Saint Jean est le bien-aimé de Jésus, et Jésus est le bien-aimé de saint Jean. Le disciple aime et il est aimé. Il est aimé parce qu'il aime, et il aime parce qu'il est aimé. Jésus l'aima le premier, et de même que le feu enflamme le feu et l'excite d'autant plus qu'il y trouve plus d'aliment, ainsi le cœur du Dieu d'amour allume le cœur du disciple qu'il aimait et y produit un embrasement ineffable. Les communications qui se forment entre ces deux cœurs sont d'autant plus vives que les épanchements de l'un sont en raison des attractions de l'autre ; plus ils se donnent mutuellement l'un à l'autre, plus ils se rendent amour pour amour. Heureuse l'âme aimante qui, à l'exemple de saint Jean, se penche sur le cœur de Jésus pour y chercher son repos, sa consolation et sa vie ! C'est surtout dans l'oraison qui suit la sainte Communion qu'elle expérimente ces doux secrets du ciel.

II. C'est sur la poitrine de Jésus que le bienheureux apôtre se nourrit mystérieusement des effusions de la charité ; il se rassasie de la moelle de l'amour. Plongé dans la source de la vie, il est comme une éponge détrempée dans les eaux de la grâce. Son amour se liquéfie en quelque sorte sur le cœur brûlant de Jésus, et se

¹ S. Jean, XIII.

transforme en Jésus lui-même, comme le métal imprégné de feu devient tout feu et apparaît étincelant de splendeur. C'est le propre de l'amour d'unir ensemble ceux qui s'aiment, et de les rendre semblables l'un à l'autre. Saint Jean, parvenu au degré le plus intime de l'union avec le Maître bien-aimé, reproduit son image et sa ressemblance ; comme lui il devient l'enfant chéri de Dieu et l'enfant privilégié de Marie.

En méditant ces mystères de la vie intérieure, comprenons qu'ils n'ont été manifestés en saint Jean que pour nous faire pressentir les précieuses grâces que Dieu réserve à l'âme fidèle.

FÊTE DES SAINTS INNOCENTS

« Ils ont été rachetés d'entre les hommes pour être offerts en prémices à Dieu et à l'Agneau ¹. »

I. Pendant que les anges du ciel chantent la naissance du divin Sauveur, on entend sur la terre une explosion de gémissements. A peine l'Enfant-Jésus commence-t-il à vivre que, tout autour de lui, les petits enfants de Bethléem sont cruellement mis à mort. Comment accorder les tristesses de ce carnage, avec les promesses qui annoncent la paix et la joie à tout l'univers ? C'est que les fruits de la Rédemption sont pour le ciel, bien plus que pour ce monde. Jésus-Christ nous ouvre le ciel ; il nous montre le chemin ; il inaugure sur la terre la vie des

¹ Apocal., XIV.

anges ; il nous apprend à dédaigner les plaisirs fugitifs, les joies vaines, les satisfactions d'une vie courte et rapide ; il nous élève au-dessus des horizons de ce monde. Voilà pourquoi, dès sa naissance, il récolte les prémices de la Rédemption et transplante au ciel les premières fleurs des bienheureux,

Ici-bas, les épreuves, les combats, les souffrances ; en haut, la Patrie, la récompense. C'est donc en haut et non ici-bas que nous devons chercher la félicité vraie et durable.

II. La ruse et le glaive que le roi Hérode emploie pour attenter à la vie du divin Enfant manifestent les procédés de l'esprit du monde à l'égard de ceux qui entrent dans les voies de la vraie piété. Dès que la vie de Jésus-Christ commence à poindre dans une âme, elle doit s'attendre à des épreuves et se préparer à la patience. Mais, soit que l'ennemi nous attaque sourdement par des tentatives insidieuses, ou qu'il nous fasse une guerre ouverte, sachons que les persécutions tournent à bien, parce qu'elles exercent notre vigilance, elles nous détachent de la terre, elles stimulent la vertu, provoquent la prière et amènent les triomphes.

Heureux ceux qui souffrent pour la justice ; ils entreront dans le royaume de Dieu !

QUATRIÈME JOUR DANS L'OCTAVE DE NOËL

« Un petit enfant nous est né ; un fils nous est donné¹. »

I. Le prophète Isaïe, contemplant en esprit le mystère de la crèche, s'écriait dans son extase : Un petit enfant nous est né ! Considérons à notre tour le divin enfant de Bethléem. Cet enfant, c'est le Fils du Très-Haut, c'est l'amour incarné. Pourquoi nous apparaît-il sous les traits de l'enfance ? C'est pour se faire aimer et non pour se faire craindre. Un enfant donne tout, pardonne tout, oublie tout ; rien n'est plus sympathique et rien n'est plus aimable. Il nous sourit sur le sein de sa Mère, il captive notre confiance ; il nous invite tendrement à jouir de sa sainte intimité. Sa douceur, sa simplicité, ses caresses ravissantes, ses divines prévenances pourraient-elles ne point gagner nos cœurs ?

Disons-lui avec David : Vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité !

II. Voulons-nous être aimés de ce Dieu d'amour ? devenons petits comme Lui, soyons enfants comme Lui. « Laissez, dit-il, laissez venir à moi les petits enfants ! » Il cache ses secrets aux hommes qui se croient grands et sages ; il les révèle avec familiarité à ceux qui sont humbles et doux. Lui qui est infiniment grand, s'est fait infiniment petit ; il faut donc nous abaisser pour le trouver ; il faut nous humilier pour le goûter ; il faut lui ressembler pour l'aimer. C'est à l'ombre de

¹ Isaïe, IX.

l'humilité que germent les vertus de l'enfance évangélique. Cultivons ces vertus ; apprenons au pied de la crèche la divine obéissance, la simplicité, l'amour du silence, le goût de la vie intérieure, l'indifférence pour les aises, la patience dans les privations, le sacrifice de nous-mêmes. Alors nous aimerons et nous serons aimés.

CINQUIÈME JOUR DANS L'OCTAVE DE NOËL

« Les bergers se disent les uns aux autres : Allons à Bethléem ! »

I. L'empressement des bergers est pour nous un grand sujet de méditation. Ces hommes simples et vigilants n'ont pas plutôt entendu la voix des anges qu'ils s'excitent les uns les autres à trouver l'enfant qui vient de naître ; et, dociles aux impulsions d'en haut, ils se mettent immédiatement en chemin. Cet exemple doit, en toutes circonstances, exciter notre émulation ; car, nous aussi, ne sommes-nous pas fréquemment invités à chercher notre Sauveur ? Les prévenances de la grâce, les inspirations de notre conscience, les avertissements particuliers et les exhortations publiques n'ont d'autre but que de nous attirer à Jésus-Christ. Les bergers ne s'en tiennent pas à de vagues résolutions : ils obéissent promptement, ils correspondent fidèlement, ils s'animent et s'encouragent les uns les autres, au lieu de se livrer au doute et de laisser passer le temps de la grâce. A leur exemple, soyons attentifs à la voix de Dieu, prompts dans l'obéissance et pleins de zèle pour nous édifier les uns les autres.

II. Si les bergers avaient différé de se rendre à Bethléem, ils auraient couru le risque de ne plus y rencontrer Jésus-Christ. Les ajournements dans la voie de Dieu entravent les desseins de la Providence ; car, aux difficultés qui arrêtent le premier élan succèdent d'autres difficultés imprévues, et alors elles se compliquent ; la bonne volonté se lasse, l'ardeur se refroidit, et la grâce négligée se retire pour se reporter sur des âmes plus fidèles. Lors donc que vous entendez aujourd'hui la voix de Dieu, n'ajournez pas votre réponse à demain. Dites avec l'enfant Samuel : « Parlez, Seigneur, votre enfant vous écoute. » Dites avec les bergers d'Ephrata : « Allons à Bethléem ! » Dites avec Marie : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. »

SIXIÈME JOUR DANS L'OCTAVE DE NOËL

« Marie conservait toutes ces choses dans son cœur. »

I. La très-sainte Vierge, attentive aux grandes choses qui s'accomplissaient sous ses yeux, se recueillait au fond de son cœur pour les méditer et les graver dans son esprit. Telle est, en peu de mots, l'histoire de sa vie. Participer aux mystères de Jésus-Christ et y adhérer par des actes incessants de soumission ; c'était là toute l'occupation de Marie. Bien qu'elle soit la coopératrice des merveilles qu'elle médite, elle ne se prévaut d'aucune prérogative, elle oublie en quelque sorte qu'elle est la fille des rois et la mère de Dieu, elle n'aspire qu'à vivre cachée sous le voile de sa virgine hu-

milité, Si, comme Marie, nous voulons apprendre à goûter les secrets de la vie intérieure, renonçons généreusement à nous-mêmes, et consacrons-nous sans retour à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

II. L'Evangile nous initie aux secrets du cœur de Marie, en nous montrant que sa perfection est le fruit de son humilité. Marie elle-même nous le déclare : « Le Très-Haut a regardé l'humilité de sa servante. » Ce n'est ni le nombre ni la grandeur des actions qui opèrent la sanctification de l'homme. Le chrétien parfait est celui qui, sous l'influence de l'esprit de Dieu, vit humblement avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. Si donc nous aspirons à la sainteté, gardons la parole divine dans nos cœurs et méditons-la sans cesse pour y chercher notre lumière et notre force. Elle sanctifiera nos devoirs de chaque jour et toutes nos pensées d'avenir. C'est en imitant Marie qu'on est sûr de plaire à Dieu.

1^{er} JANVIER. FÊTE DE LA CIRCONCISION

« J'ai dit : Me voici ! Car il est écrit de moi que je ferai votre volonté. Je viens donc pour l'accomplir, et je l'ai gravée au fond de mon cœur¹. »

I. Cette parole prophétique s'est réalisée en Jésus-Christ. Le Fils de Dieu, incarné dans la nature humaine, s'est fait obéissant pour réparer l'insubordination du premier homme. Dès son entrée dans le monde, il ac-

¹ Ps. XXXIX.

cepte, comme les autres enfants d'Abraham, le sceau de la première alliance, afin de sanctifier par son exemple la soumission humble et parfaite aux observances religieuses. Depuis sa naissance jusqu'à l'instant suprême où il expire sur la croix, sa vie entière n'est qu'une suite d'actes généreux d'obéissance, d'immolation et de sacrifice. Telle doit être aussi la vie des vrais disciples de Jésus-Christ. C'est à l'entrée d'une année nouvelle qu'il convient de rappeler cette haute vérité, puisque la sagesse chrétienne, aussi bien que le bonheur solide, consiste à imiter le divin Modèle, depuis le commencement jusqu'à la fin. Laissons donc derrière nous ce qui est passé ; prenons un nouvel élan au service de Dieu, pour nous avancer de plus en plus vers le but élevé de notre destinée.

II. En considérant la rapidité de la vie et la fragilité des choses qui passent avec le temps, il faut réveiller fortement en nous les espérances évangéliques, et nous attacher fidèlement aux biens éternels. Ne revenons sur le passé que pour le recommander à la divine miséricorde ; confions l'avenir à la Providence ; mais appliquons-nous surtout à bien user du temps présent, afin qu'il nous conduise à une bienheureuse éternité. Le Seigneur, en nous accordant cette nouvelle année qui sera peut-être la dernière de notre pèlerinage terrestre, veut continuer à fertiliser notre âme par sa parole, ses grâces et ses sacrements. La volonté de Dieu est que nous portions beaucoup de fruits. Travaillons donc avec un renouvellement de ferveur au service de Celui qui est

uniquement bon ; embrassons avec courage son joug si doux aux âmes aimantes ; rendons-nous dignes de notre vocation.

2 JANVIER.

« Et l'enfant fut nommé Jésus. »

I. Le saint nom de Jésus qui est donné au Dieu-Enfant, le jour de sa circoncision, est à lui seul un intarissable sujet de méditation. Il renferme en substance les mystères du cœur de Dieu et les mystères du cœur de l'homme. Il est l'objet de notre foi, de notre espérance et de notre amour ; il résume toute la religion. Aussi l'apôtre saint Paul nous apprend que ce nom auguste est au-dessus de tous les noms ; et qu'au nom de Jésus tout genou fléchira au ciel, sur la terre et dans les enfers. Il fait tressaillir les bienheureux et trembler les démons. Mais puisque, selon le même apôtre, personne ne saurait prononcer efficacement ce nom sacré sans une grâce particulière, demandons cette grâce et attirons-la d'en haut, en répétant sans cesse le nom de Jésus, comme l'objet de nos aspirations les plus vives et de nos actes d'amour les plus fervents.

II. Le nom adorable de Jésus est plein de vie, de lumière et de vertu. Il nourrit l'âme, éclaire la pensée et guérit toutes les langueurs. Il n'y a pas d'autre nom par lequel on puisse être sauvé. Attachons donc à ce nom unique toutes les affections de notre cœur, toutes les puissances de notre esprit, toutes les fibres de notre

vie. Il est notre salut, notre consolation, notre trésor. C'est par Lui que nous sommes rachetés; par Lui que nous sommes exaucés, par Lui que nos tentations sont domptées. Il est notre caution devant Dieu, notre gloire devant les anges, notre bannière devant les hommes, notre armure devant le monde.

Appuyés à jamais sur ce nom salulaire, ne craignons pas, mais ayons confiance; et protestons qu'au nom de Jésus, nous voulons vivre et mourir.

3 JANVIER. FÊTE DE SAINTE GENEVIÈVE, PATRONNE DE PARIS

I. Considérons le trait principal de la sainteté de cette humble bergère. L'apôtre avait dit : « Que les vierges s'appliquent aux choses de Dieu, afin qu'elles soient saintes de corps et d'esprit. » C'est cette parole que Geneviève a généreusement réalisée. Prévenue des bénédictions célestes, elle se consacra au Seigneur dès son bas âge; et fidèle jusque dans les moindres choses, elle suivait la droite ligne que l'obéissance lui avait tracée. Elle aimait sa pauvreté, sa houlette, son obscurité; elle n'aspirait qu'à conformer sa vie à la vie humble de Jésus et de Marie. C'est par ce chemin qu'elle a gravi les hauteurs de la perfection évangélique. Elle est devenue un modèle pour les vierges, une édification pour ses contemporains, une consolation pour toute l'Eglise.

II. Courage, ô mon âme ! Ouvre-toi aux inspirations généreuses, et donne-toi sans réserve à Celui qui t'a choisie entre mille. La sainteté éminente de l'humble

Geneviève nous montre que les grâces les plus fortes jaillissent au sein de la faiblesse, et qu'on peut tout espérer de Dieu quand on correspond fidèlement avec sa grâce. Si nous aspirons à goûter la paix de Dieu, aimons la sainte obéissance; surmontons la nature par la mortification et la prière; demeurons dans la dilection de Jésus-Christ. C'est ainsi que nous avancerons graduellement dans la voie des saints, et que, montant de vertu en vertu, nous nous unirons par des liens ineffables au céleste Epoux.

4 JANVIER

« Il y avait une prophétesse nommée Anne, qui parlait de Lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël ¹. »

I. Imitons les exemples de la sainte femme de l'Evangile. Ce qu'elle a fait dans le temple, nous devons le faire dans la maison de Dieu. Elle demeurait sans cesse en la présence du Seigneur, le servant jour et nuit dans les jeûnes et l'oraison. La plus excellente pratique du jeûne consiste sans doute à ne donner au corps que le nécessaire; mais elle n'est efficace qu'autant qu'on impose aussi un rigoureux frein aux appétits déréglés de l'amour-propre, de la volonté propre et de la mauvaise nature. C'est ce que nous représente la veuve qui avait atteint le dernier âge de la vie. Elle joint au jeûne la prière et l'oraison, car ces deux pratiques se complètent l'une l'autre. L'oraison nourrit la vie de l'âme et l'aug-

¹ S. Luc, II.

mente, tandis que le jeûne diminue la vie charnelle et la mortifie.

Démolir le vieil homme, édifier l'homme nouveau, mourir tous les jours à nous-même ; vivre de plus en plus de la vie de Dieu : voilà le double travail de la sanctification.

II. L'oraison, dit saint Augustin, ~~est~~ le mouvement du cœur qui tend vers Dieu ; mouvement d'attraction et d'expansion ; car, par un premier acte, il attire l'esprit, la lumière et la vie ; puis, par un second acte, il réagit vers Dieu et lui rend amour pour amour. C'est un commerce, dit le même père ; mais ce commerce ou cette communication réciproque se traite par les effusions du cœur plus que par les épanchements de la parole. Quand on parle à l'oreille de l'homme, on se sert de la bouche ; mais quand on parle à l'oreille de Dieu, il faut se servir du cœur. L'oraison intime et silencieuse rend d'ailleurs la langue elle-même éloquente ; et, à l'exemple de sainte Anne, ceux qui persévèrent dans la piété font connaître Jésus-Christ par leurs œuvres autant que par leur conduite et leurs discours.

5 JANVIER

« L'enfant croissait et se fortifiait en esprit ¹. »

I. Les conditions de la croissance spirituelle sont les mêmes que celles de la croissance corporelle ; et dans

¹ S. Luc, II.

l'ordre de la grâce, comme dans le règne de la nature, les progrès ne s'accomplissent que par gradation. L'humanité de Jésus-Christ a voulu s'assujettir à cette loi; et la plénitude de la sagesse qui résidait dans le divin Enfant ne se manifestait au dehors que d'après les conditions ordinaires de la vie. Notre divin Modèle a voulu traverser les degrés de la croissance pour laisser à tous les âges les types et les grâces de la sainteté. Il nous montre que, dans la vie spirituelle, il faut avancer toujours sans reculer jamais; et graduellement, de vertu en vertu, de clarté en clarté, on arrive à la maturité de l'âge parfait.

II. Puisque le Saint des saints lui-même n'a voulu arriver que par degré à la maturité de son développement, ne nous étonnons pas qu'à notre tour nous n'avancions que selon la même loi dans la vie spirituelle. Les progrès dans l'ordre de la grâce, comme dans l'ordre de la nature, suivent un cours régulier, et ne marchent point par sauts et par bonds. Ils sont le plus souvent imperceptibles, et ce n'est qu'au bout d'une période plus ou moins longue qu'on peut en constater les fruits. Il faut que la semence divine germe longtemps au fond du cœur avant de produire l'arbre de la perfection chrétienne; et ce n'est qu'après une pratique sérieuse de patience suffisamment éprouvée que l'âme enfin s'épanouit et fructifie; elle devient, comme le divin Modèle, un jardin de délices, un temple de la gloire, un sanctuaire de vertus, et en quelque sorte un ciel sur la terre.

● FÊTE DE L'ÉPIPHANIE

« Nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer¹. »

I. L'Épiphanie est le mystère de la manifestation de Jésus-Christ aux mages d'Orient, qui représentaient les prémices de la Gentilité. A peine le Messie est-il né, que des rayons de lumière jaillissent de son berceau, et les bénédictions promises à Abraham se répandent sur toutes les nations de la terre. Nous devons aujourd'hui nous réjouir de la vocation des Gentils, et demander à Dieu qu'il achève ce grand ouvrage. Mais ce qui s'applique personnellement à nous, c'est le mystère de la vocation, figuré par l'étoile mystérieuse. La lumière de la vérité se manifeste sans doute à tous les hommes pour les initier à la connaissance de Jésus-Christ ; et elle marque à chacun le chemin particulier qu'il doit suivre pour arriver jusqu'à Jésus-Christ lui-même. Ainsi, d'une part, l'étoile d'Orient éclaire les mages ; puis elle les guide. D'une autre part, les mages reconnaissent la signification de l'étoile, et la suivent jusqu'aux pieds de Jésus-Christ. Grand exemple de fidélité pour tous ceux qui entendent l'appel de Dieu, et qui obéissent avec courage et droiture.

II. Après la grâce du baptême qui commence notre salut, et la grâce d'une bonne mort qui l'achève, il n'est pas de grâce plus importante que celle de la vocation ;

¹ S. Matth., II.

parce qu'elle est comme le point intermédiaire qui joint la première grâce à la dernière. Elle est le premier anneau d'une chaîne d'or qui s'étend sur toute notre destinée, en ce monde et dans l'éternité. Tout le mystère de notre destination roule sur ce point ; et là se trouve la clef de notre bonheur ou de notre malheur. La théologie nous en explique la raison. Dieu attache sa grâce à l'état auquel il nous appelle ; donc, sortir de cet état ou refuser d'y entrer, c'est se priver volontairement de la grâce, c'est déconcerter les desseins de Dieu ; c'est marcher en sens inverse des vues de la Providence. Combien, en effet, n'y a-t-il pas au fond des enfers de réprouvés qui auraient vécu sur la terre comme des saints, s'ils étaient entrés dans la voie où Dieu les appelait !

Heureux, dit le Livre sacré, ceux qui suivent la voie que le Seigneur lui-même leur manifeste ; qui la parcourent avec constance, et ne s'en écartent jamais ! Malheur, au contraire, à ceux qui, par leur faute, rompent la chaîne de grâces que Dieu avait préparée pour les conduire à la félicité !

« O homme ! s'écrie saint Basile, qui que tu sois, si tu aimes ton Dieu, si tu crains l'enfer, sois fidèle à ta vocation et persévère jusqu'à la fin. »

7 JANVIER. DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE

« Où est celui qui est né roi des Juifs ? »

I. Les rois d'Orient donnent au monde un grand spec-

tacle d'abnégation. Rois eux-mêmes, ils vont à la recherche du Roi des rois, pour se prosterner humblement à ses pieds, et lui présenter leurs adorations et leurs offrandes. Ils marchent devant eux, sans regretter ce qu'ils ont laissé en arrière, sans redouter ce qu'ils auront à souffrir en chemin; et les yeux fixés sur l'étoile qui les dirige, ils suivent avec fidélité leur céleste guide, hâtant ou ralentissant leurs pas, selon les mouvements divers de l'étoile. Exemple d'une docile correspondance à la grâce, que nous imiterons en prenant pour mobile de notre conduite la soumission à la volonté de Dieu. Or cette divine volonté se manifeste à nous par l'impulsion de notre conscience, par la parole de nos supérieurs, par les dictées de notre règle, par les devoirs de nos fonctions. Ce sont là autant de rayons de l'étoile qui nous guide dans la voie de Dieu.

II. Les rois mages ne se laissent déconcerter par aucune considération de la prudence humaine; ils ne se découragent point, alors même que l'étoile se dérobe à leurs yeux. Privés de la lumière visible, ils s'appuient sur la foi toute seule, et poursuivent courageusement leur marche, bien qu'ils ne jouissent plus des célestes consolations. C'est ainsi que, dans les épreuves de la foi, l'âme fidèle doit persévérer; car Dieu semble parfois se cacher pour exercer notre patience, et il nous retire la ferveur sensible pour nous détacher des sens et purifier notre volonté. Le danger, dans ces salutaires épreuves, c'est de s'arrêter en chemin ou de retourner en arrière; le mérite, c'est de continuer l'œuvre commencée, et

de persévérer dans la confiance qui n'est jamais déçue ; de même qu'elle a conduit les rois d'Orient au terme heureux de leur pèlerinage, elle nous conduira également à nos destinées immortelles.

8 JANVIER. DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE

« Hérode se troubla ainsi que toute la ville de Jérusalem ¹. »

I. Si les Juifs attendaient le Messie, pourquoi se troublaient-ils avec Hérode, au bruit des événements de Bethléem ? Subjugués par l'esprit du mal, ils craignaient la lumière de Dieu, comme l'œil débile craint l'éclat du jour. Il en est ainsi de tous ceux qui ont une mauvaise conscience ; ils redoutent les influences qui pourraient les réveiller ou les éclairer. Le seul aspect d'un ministre de Jésus-Christ jette le trouble dans les esprits ténébreux ; et autant les mages ont mis d'empressement à rechercher la voie du salut, autant ces esprits futiles et coupables s'empressent de la fuir. Ils veulent rester en possession d'eux-mêmes et de leurs plaisirs, jouir de leur indépendance, vivre à leur gré, se soustraire à toute espèce de joug et de gêne ; ils évitent toute rencontre, toute parole, tout souvenir qui porterait atteinte à leur fausse tranquillité ; et ils s'inquiètent des choses qui devraient les réjouir et les édifier.

C'est pour nous préserver de ce malheur que Notre-Seigneur a dit à tous : *Celui qui aime sa vie en ce monde*

¹ S. Matth., II.

la perdra, et celui qui renonce à sa vie propre la sauvera.

II. Comprenons la sainte allégresse des rois d'Orient quand ils retrouvent, au sortir de Jérusalem, l'étoile bénie qui les guide jusqu'au berceau du Dieu d'amour. Cette céleste lumière leur est d'autant plus précieuse qu'ils lui étaient demeurés fidèles, alors même qu'ils l'avaient perdue de vue. Aussi leur foi obtient la plus désirable des récompenses. Ils contemplent les traits de Jésus et de Marie! Ils sont inondés de joie. Cette suprême consolation n'est accordée qu'à ceux qui, à l'exemple des mages, persévèrent dans la voie de Dieu, nonobstant les peines, les obscurités, les combats, les fatigues; et qui, au milieu des épreuves de tous genres, conservent un cœur plein de courage et d'espérance.

Heureux ceux qui remportent la victoire! Le Seigneur les nourrira d'une manne cachée et leur fera goûter ses délices.

9 JANVIER. DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE

« Hérode assembla les prêtres et les docteurs pour les interroger sur le lieu où devait naître le Messie¹. »

I. Les investigations du roi Hérode n'étaient point répréhensibles en elles-mêmes. On a le droit de s'éclairer auprès de ceux qui ont mission d'enseigner, à la condition de les consulter avec des intentions sérieuses. Mais telle n'était pas la disposition d'Hérode, qui dissimulait

¹ S. Matth., II.

ses arrière-pensées ; dissimulation qui se trouve malheureusement, à divers degrés, dans bien des personnes qui consultent beaucoup, tout en conservant leur propre manière de voir. Elles demandent volontiers la lumière ; mais elles ne l'admettent que si elle ne contrarie ni leur amour-propre, ni leurs passions, ni leurs intérêts. Elles réduisent tout en question, afin de laisser une porte ouverte au doute, et d'échapper à des solutions qui obligeraient la conscience. Ces personnes se trompent elles-mêmes en trompant les autres, et elles finissent par s'égarer dans un labyrinthe sans issue. Gardons-nous de ces travers, et apportons toujours dans la recherche de la vérité une grande pureté d'intention, soit pour apprendre à la connaître, soit pour la mettre en pratique quand elle nous est connue.

II. Admirons le soin que la Providence a pris de consigner dans les saintes Ecritures tout ce qui regarde la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et les questions qui intéressent le salut. Les enseignements sacrés sont pleins de lumière pour l'homme de bonne volonté, et aujourd'hui nous n'avons besoin ni de révélations nouvelles, ni d'étoile miraculeuse pour avancer dans la voie du salut. Il nous suffit de recevoir avec docilité les leçons de l'Eglise et de les mettre en pratique. A cette école infallible nous apprenons tout ce que nous devons savoir, aimer et espérer. Elle nous apprend que c'est par l'humilité qu'on s'élève à la vraie science ; par la charité qu'on parvient à la sainteté, et par la pureté du cœur qu'on arrive à la vision de Dieu.

10 JANVIER, DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE

« Les mages trouvèrent l'enfant avec sa mère, et s'étant prosternés, ils l'adorèrent. »

I. L'Évangile répète, à l'occasion des rois d'Orient, la parole instructive et douce qui déjà avait été dite à l'occasion des bergers de Bethléem : « *Ils trouvèrent l'Enfant avec Marie, sa mère.* » Grand témoignage qui atteste que, pour aller à Jésus, il faut passer par Marie ; que Marie nous présente à Jésus, et Jésus nous attire à Marie ; que Jésus n'est jamais sans Marie, ni Marie sans Jésus. Puis donc que Jésus et Marie sont inséparables dans tous les actes évangéliques, depuis la crèche jusqu'à la croix, croyons fermement que cette union subsiste au ciel dans les siècles des siècles ; et dès lors ne séparons jamais ces deux noms dans nos pensées, dans nos affections, dans nos espérances. Les mages, ajoute l'Évangile, n'adorèrent que l'Enfant ; car en effet le culte d'adoration n'appartient qu'à Dieu seul. Mais ils se prosternèrent devant Marie, aussi bien que devant Jésus ; parce qu'elle est le trône du Roi des rois, le chandelier saint qui porte la lumière. C'est par Marie que le Fils de Dieu se manifeste au monde ; elle est la nouvelle Eve qui nous offre le fruit de l'arbre de vie.

II. Contemplons le divin Enfant reposant dans les bras et sur le cœur de sa mère, au moment où Il reçoit l'adoration des mages. C'est là aussi, sur le cœur maternel comme dans un nid d'amour, que nous devons

chercher le Seigneur, pour l'adorer profondément et goûter combien il est doux.

Le cœur de Marie tient enlacé le céleste Aimant qui attire mystérieusement les âmes aimantes; il est le tabernacle du Saint des saints. Allons, à l'exemple des mages, devant cet autel sacré; déposons à ses pieds nos affections, nos travaux, nos peines; cherchons-y notre repos et l'aliment de notre cœur. Auprès de Marie, nous sentirons les attraits ravissants de l'amour de Jésus; et nous dirons avec David : « Vos consolations, ô Seigneur, ont rempli mon âme de joie, en proportion des douleurs dont j'étais accablé. »

11 JANVIER, DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE

« Les mages, ayant ouvert leurs trésors, lui offrirent de l'or,
de l'encens et de la myrrhe. »

I. Pénétrons le sens profond des offrandes que les mages apportent aux pieds de Jésus-Christ. La source où ils puisent leurs trésors mystiques, c'est leur propre cœur. Ils en tirent le véritable or, celui que la rouille ne ronge pas, et que les voleurs ne dérobent pas; c'est-à-dire la charité, monnaie précieuse qui achète le ciel. Si l'or est le symbole de la charité, l'encens représente le doux parfum de la prière. Mais à ces deux éléments de la piété se joint la myrrhe, qui est la figure de la mortification et des souffrances. Dans ce triple hommage se trouve tout ce qui constitue le culte

que la créature doit à son Dieu. Ouvrons, comme les rois d'Orient, les vases sacrés de nos cœurs, et offrons à notre Sauveur tout ce qu'ils contiennent de précieux, pour rendre hommage à sa divinité, à son humanité, à sa royauté.

II. Qu'est-ce que le Seigneur donne aux mages d'Orient, en retour de leurs offrandes ? Il leur prodigue également de l'or, de l'encens et de la myrrhe. L'or de Jésus-Christ, c'est le prix de son sang, dont la valeur est au-dessus de toute appréciation. L'encens de Jésus-Christ, c'est le baume de sa Parole, renfermant toute grâce et toute vérité. La myrrhe, c'est la croix, instrument sacré de la rédemption du monde. Ainsi les dons de Dieu répondent aux oblations des hommes ; et dans ce merveilleux commerce, le Seigneur domine par sa générosité. Celui-là reçoit tout, qui se donne tout entier, et il peut dire avec le Cantique : « J'appartiens à mon Bien-Aimé, et le Bien-Aimé est à moi ! »

12 JANVIER, DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE

« Jésus, étant âgé de douze ans, son père et sa mère l'amènèrent à Jérusalem¹. »

I. Il entrait dans les mystérieux desseins de la Providence que Marie et Joseph perdissent de vue, sur la route de Jérusalem, l'Enfant confié à leur amour. Mais comment sonder la profondeur de leur affliction ? Ils

¹ S. Luc, II.

le cherchent partout avec anxiété, sans prendre de repos ni le jour ni la nuit, jusqu'à ce qu'ils l'aient retrouvé au temple. Grande leçon qui apprend aux âmes fidèles à ne point se décourager quand le Seigneur se dérobe à leurs yeux et leur retire les consolations de sa présence sensible. Ces sortes d'épreuves exercent une action purifiante. L'âme qui persévère dans ses travaux et ses fatigues, malgré les sécheresses et les angoisses qui désolent sa piété, s'élève au-dessus d'elle-même ; elle apprend à se posséder dans la patience ; sa volonté devient plus généreuse, ses affections plus surnaturelles ; et dans son dénûment extérieur, elle s'unit plus intimement à Dieu.

Retenons soigneusement cette leçon évangélique, afin d'en retirer du fruit quand, à notre tour, nous subirons l'épreuve.

II. La réponse que Jésus, à l'âge de douze ans, adresse à ses parents, doit fixer notre attention : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il fallait que je fusse occupé au service de mon Père ? » Cette parole déconcerte les sentiments de la nature ; mais elle nous montre que, si le précepte qui ordonne d'obéir à nos pères et mères est un grand commandement, celui qui ordonne l'obéissance à Dieu est plus grand encore ; et dans le conflit de ces deux autorités, on doit se rappeler que, selon l'Écriture, il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Notre divin modèle a voulu, dans cette circonstance, appuyer sur son propre exemple la règle de conduite qu'il nous trace dans l'Évangile : « Celui qui

aime son père ou sa mère plus que moi, nous dit-il, n'est pas digne de moi. Celui qui quitte pour moi son père, sa mère, ses frères, ses sœurs et tout ce qui lui appartient, recevra le centuple en ce monde, et la vie éternelle. » D'où il faut conclure, avec saint Augustin et avec toute la théologie, que, lorsque Dieu nous appelle à son service, nous ne pouvons alléguer aucune considération humaine pour nous dispenser de répondre à son appel; en matière de vocation, toute résistance compromet le salut éternel.

13 JANVIER, OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE

« Jésus descendit à Nazareth avec Joseph et Marie, et il leur était soumis¹. »

I. Ce texte évangélique nous ouvre le mystère de la vie intérieure de Jésus-Christ, vie d'obéissance et d'amour. « Il était soumis. » Tout est dans ce mot. « Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix. » L'obéissance parfaite du Sauveur des hommes a réparé l'insubordination du premier homme; elle a été la condition de notre réconciliation avec le ciel. Jésus-Christ, à Nazareth comme partout, et à tous les instants de sa vie, n'avait qu'une seule pensée, celle de faire la volonté du Père céleste. Disciples de Jésus-Christ, c'est dans cette même pensée que nous devons travailler et souffrir, vivre et mourir. L'obéissance étant la

¹ S. Luc, II.

voie royale qui aboutit au royaume de Dieu, nous devons pouvoir dire, en toute circonstance, comme Jésus-Christ : « Je fais constamment ce qui est agréable à mon Père. »

II. Représentons-nous l'intérieur de Nazareth. Notre-Seigneur, encore bien jeune, travaille avec saint Joseph aux ouvrages les plus rudes; il accomplit la loi primitive qui ordonne à l'homme de travailler à la sueur de son front. Il est plein d'activité, de vigueur, de zèle; et en même temps il se conserve calme, patient, modeste; il demeure tranquillement uni à la volonté de son Père, par son silence, son recueillement et sa prière habituelle. Apprenons de notre suprême Modèle à sanctifier nos emplois et nos actions même les plus communes, par l'oraison du cœur. Comprendons bien que la perfection la plus élevée peut se pratiquer dans les offices les plus humbles, et que l'âme unie à Dieu par l'amour et l'obéissance s'élève de jour en jour à la sainteté la plus éminente.

14 JANVIER, APRÈS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE

« Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes¹. »

I. L'Évangile insiste sur le mystère de la croissance de Jésus-Christ. La sainte humanité du Sauveur se développe selon les lois ordinaires, pour servir de modèle

¹ S. Luc, II.

aux divers degrés de la vie, et pour laisser à tous les âges les types d'une céleste perfection. A son exemple, nous devons croître en vertu, et perfectionner sans relâche notre vie spirituelle; car celui qui cesse de s'améliorer commence par cela même à se détériorer. Si nous n'avancions pas, nous reculons; si nous ne montons pas, nous descendons. La vie spirituelle, pas plus que la vie corporelle, ne reste stationnaire. Elle avance ou recule; elle doit tendre à la perfection par des efforts constants, par des aspirations ardentes; et si nous ne pouvons, en ce monde, acquérir une conformité parfaite avec Dieu, nous devons travailler cependant à nous en rapprocher tous les jours. La volonté de Dieu est que nous devenions saints, et l'idéal de la sainteté, c'est Jésus-Christ.

II. Considérons que l'état religieux, quand le Seigneur nous fait la grâce de nous y appeler, protège et facilite singulièrement la croissance spirituelle, puisqu'il suffit de suivre l'itinéraire tracé par la règle pour gravir d'un pas sûr les degrés de la sanctification. En effet, la règle de la vie religieuse, fondée sur la pratique de l'abnégation, de l'obéissance et de la charité, est en quelque sorte le lien qui subordonne tous les actes de la vie à la volonté de Dieu. Elle trace à notre conduite une ligne droite qui aboutit au ciel; elle maintient l'équilibre des dispositions de l'âme, et l'élève graduellement jusqu'à la conformité avec le divin Modèle.

Les yeux fixés vers notre fin sublime, marchons donc en avant avec courage et constance, soutenus par la grâce et stimulés par les promesses de l'Évangile.

15 JANVIER, APRÈS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE

« La voie des justes est comme la lumière qui pointe le matin et augmente jusqu'au jour parfait ¹. »

I. L'Écriture compare le développement de l'âme chrétienne aux accroissements successifs de la lumière qui, d'abord faible et presque imperceptible, se dilate de plus en plus jusqu'aux splendeurs du midi. Telle est l'image de la croissance de l'âme, qui est un épanouissement graduel dans la charité et une ascension dans l'amour. Par cette marche ascendante, le chrétien doit sans cesse progresser, en passant du bien au mieux et du mieux au parfait. Les vertus s'attirent les unes les autres; chaque progrès accompli prépare un progrès nouveau; chaque grâce amène une grâce nouvelle. Unis à Jésus-Christ, comme les rayons sont unis au soleil, croissons avec lui, et à son exemple, répandons autour de nous la chaleur et la vie.

II. Si l'avancement dans la perfection contribue à la gloire de Dieu et assure notre propre félicité, combien sont malheureux et coupables ceux qui, après avoir fait quelques pas dans la voie sainte, se négligent, s'arrêtent et s'affaissent ! L'Évangile les prémunit contre ce danger par une parole significative : « Quiconque a mis la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas propre au royaume des cieux. » La tentation de rétrograder est en effet pleine de périls; car on descend plus vite

¹ Prov., IV.

qu'on ne monte ; et quand une fois on glisse sur la pente rapide, on risque de s'abîmer. Le sûr moyen d'éviter les chutes, c'est de rester humblement attaché à la règle qui consacre le temps de la prière et sauvegarde les devoirs de chaque jour.

16 JANVIER, APRÈS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE

« Dieu nous a appelés par une vocation sainte à devenir des saints¹. »

I. La destinée du chrétien, disciple de Jésus-Christ, est de vivre éternellement avec le Saint des saints dans la divine patrie. « Là où je suis, dit le Seigneur, là seront les miens. » La grâce qui nous sépare du monde pour nous appeler au service de Dieu, nous élève au-dessus du monde pour nous unir à Dieu, et nous sanctifie pour nous rendre dignes de Dieu. En même temps que Jésus-Christ nous commande d'être saints, il nous montre en sa personne le modèle de la sainteté et nous procure par ses sacrements les moyens de nous sanctifier. Il opère, par son action divine, ce que sa Parole nous ordonne et ce que son exemple nous manifeste. Ce n'est donc pas assez, pour répondre à notre vocation, d'apporter au service de Dieu nos bonnes intentions, nos bonnes pensées, nos bons désirs ; il faut mettre la main à l'œuvre, et persévérer jusqu'à la fin.

II. La vie entière d'une âme engagée au service de Dieu n'est qu'un saint désir ; mais ce désir doit être

¹ II à Timoth., I.

l'acte permanent d'une volonté forte et généreuse. A cet effet, il faut l'alimenter comme on alimente l'huile de la lampe. Le désir est une prière, et la prière est une attraction. Elle attire d'en haut la grâce qui correspond au désir. Si Dieu diffère de l'exaucer, c'est pour l'augmenter, et en l'augmentant, il nous rend capable de recevoir une grâce plus abondante. C'est ainsi que saint Paul s'excitait sans cesse à avancer dans la perfection. « Je ne pense pas, dit-il, que je sois déjà parfait ; mais, oubliant le passé, je me porte par un désir ardent vers ce qui me manque, et je m'efforce de rendre plus brillante la couronne qui m'est destinée ! »

A son exemple, conjurons l'Esprit-Saint de nous faire désirer les dons qu'il veut nous accorder.

17 JANVIER, APRÈS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE

« Nous ne formons qu'un seul corps, où chacun de nous est réciproquement le membre des autres¹. »

I. La sainteté est le rayonnement de la charité évangélique. Le Seigneur, en nous embrassant dans son amour, enlace nos âmes entre elles ; et son vœu, c'est qu'elles ne fassent toutes ensemble qu'une seule et vivante unité : *Sint unum* ! L'apôtre compare cette union à celle qui existe entre les membres d'un même corps. Tous concourent aux fonctions générales de la vie ; mais subordonnés les uns aux autres, et se prêtant une assistance réciproque, chacun d'eux garde sa place dans

¹ Epît. aux Rom., XII.

l'ordre hiérarchique et remplit son office dans sa sphère d'activité. Cette admirable organisation s'applique à l'Eglise, et spécialement aux familles religieuses; elle maintient le bon ordre, la paix, la santé morale. Là où ces conditions de l'union sont violées, le corps défaille et la vie commune tombe en décadence. La source de ce désordre, c'est toujours l'amour-propre qui attire volontiers tout à soi, et qui est plus occupé de son intérêt particulier que du bien général.

Evitons les singularités, les distinctions, les retours sur nous-mêmes, et sanctifions-nous par une charité largement comprise, généreusement pratiquée.

II. Quand chaque membre contribue pour sa part au bien-être du corps auquel il appartient, il travaille aussi à son propre avantage et participe à la prospérité générale. Quelle que soit donc la place que nous occupons dans la corporation; que nous soyons les pieds ou les bras, les yeux ou les mains, nous serons d'autant plus vivants et heureux que nous nous isolerons moins de la vie commune; ce qui suppose l'abnégation de soi-même et le sacrifice des attrait particuliers. Le degré de félicité que Dieu nous réserve ne sera pas mesuré aux charges que nous aurons occupées en ce monde; mais il sera proportionné à la fidélité avec laquelle nous les aurons remplies.

Sacrifions donc à Dieu les attrait de notre amour-propre; n'ayons d'autre désir, d'autre pensée, d'autre ambition que de nous tenir sous la main de Dieu comme des instruments souples, fidèles et dociles.

18 JANVIER, APRÈS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE

« Je demande à Dieu que votre charité croisse de plus en plus ¹. »

I. La charité est la vie du ciel ; et comme elle a son principe en Dieu, on ne saurait assigner aucune limite à son expansion. Jésus-Christ a reporté sur nous la charité du Père céleste, et il veut que nous la déversions les uns sur les autres. « Je vous aime comme mon Père m'a aimé. Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. » Telle est la loi de la dilection surnaturelle des membres du corps de Jésus-Christ, dilection qui ne procède pas de la chair et du sang ; elle ne provient pas de la nature ; mais elle descend d'en haut : elle a été infuse dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné. La perfection consiste à développer cette divine flamme ; car elle renferme dans sa substance toutes les vertus.

Travaillons à devenir de plus en plus charitables, en nous rappelant que, sans la charité, les autres vertus et les œuvres les plus admirables n'auraient aucune valeur devant Dieu.

II. La charité est le ciment de l'union évangélique ; mais elle est aussi le baume qui répare les fautes et guérit les maladies morales. L'Écriture nous apprend qu'elle couvre toute la multitude des péchés ; en sorte qu'on peut la considérer à la fois comme la plus excel-

¹ Epît. aux Philipp., I.

lente condition des progrès dans la sainteté et comme la plus salubre de toutes les pénitences. Beaucoup de péchés ont été pardonnés à Madeleine, parce qu'elle a beaucoup aimé.

La charité est aussi le gage d'une heureuse mort, d'un heureux jugement, d'une bienheureuse éternité. Elle est l'indice de l'état de grâce ; car, dit saint Jean, celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu. Apprécions et chérissons la vie religieuse qui n'est autre chose qu'une vie d'amour et de charité. Unissons-nous intérieurement au cœur de Jésus, pour y puiser la divine onction qui doit animer nos pensées, nos paroles et nos sentiments.

19 JANVIER, APRÈS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE

La vie de Marie à Nazareth.

I. Contemplons l'intérieur de Nazareth. Que voyons-nous ? Une famille pauvre, humble, laborieuse. Jésus vit avec simplicité sous l'œil de ses parents ; il ne projette aucun rayon de ses divines splendeurs. Marie, pleine de grâce, cache dans son cœur la majesté de ses titres de gloire. Elle se complaît dans les travaux obscurs ; et ses bras qui portent le Fils de Dieu, s'emploient aux ouvrages les plus ordinaires. Elle ne réclame ni distinctions ni privilèges ; elle se dérobe aux hommages du monde ; et, durant sa longue résidence à Nazareth, elle ne s'applique qu'à remplir saintement le

devoir de chaque jour. Voilà les traits de la vie humble de celle qui est la fille des rois d'Israël, la Vierge célébrée dans l'Écriture, la mère immaculée du Sauveur du monde. Apprenons de ce beau modèle à nous perfectionner dans la situation et les conditions où nous nous trouvons placés. Ce sont les éléments qui nous entourent qui doivent nous servir d'instruments de sanctification.

II. La sainteté intérieure de Marie se révélait au dehors par un extérieur modeste, et cette modestie extérieure était à son tour comme la gardienne de sa vie intérieure. Il y a en effet une liaison étroite et une action réciproque entre le corps et l'esprit, entre l'homme extérieur et l'homme intérieur; en sorte que tout ce qui s'y passe rejaillit de l'un à l'autre. Quand les mouvements de l'esprit sont bien contenus et dirigés, ceux du corps le sont également; comme aussi les troubles du dehors retentissent au dedans. C'est pourquoi la modestie extérieure est tout à la fois le moyen et l'indice du recueillement intérieur; comme l'aiguille d'une montre marque les mouvements des roues cachées. La patience douce dans laquelle Marie possédait son âme soutenait la paix céleste qui reluisait sur son visage; et cette paix, abritée par la modestie, entretenait mystérieusement son union avec Dieu.

Telle était l'attitude, telles étaient les dispositions de la mère de Jésus. Formons-nous à son image. Veillons et prions, et pratiquons la vertu avec une humble abnégation de nous-mêmes,

DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE ¹

« Il se fit des noces à Cana en Galilée ². »

I. Avant la venue de Jésus-Christ dans le monde, la plus haute faveur que Dieu accordait aux hommes, c'était de les agréer parmi ses serviteurs. Mais après son heureux avènement, il a daigné leur conférer le titre d'enfants de Dieu ; et à cette fin, il les a tellement rendus participants de ses propres prérogatives, qu'ils ne portent pas seulement le nom d'enfants, mais ils le sont en réalité, et ils possèdent les droits des héritiers du ciel. Cependant l'adorable Sauveur a fait plus encore ; et, dans l'excès de son amour, il a voulu choisir des âmes consacrées pour les élever au rang d'épouses et contracter avec elles une alliance véritablement nuptiale. C'est ce grand mystère que célèbrent à l'avance le psalmiste et les prophètes ; c'est ce mariage tout céleste que l'Évangile nous représente sous les formes sensibles des noces de Cana, et que l'Église nous explique par la bouche de ses docteurs, aussi bien que par les cérémonies solennelles de la profession religieuse. Quel grand spectacle devant les anges et les hommes, de contempler le mystère où l'âme consacrée à Dieu entend

¹ Le nombre des dimanches de l'Épiphanie est subordonné à la date de la Septuagésime. Il ne peut pas y en avoir moins de deux, ni plus de six. Les dimanches de l'Épiphanie dont l'office se trouve supprimé avant la Septuagésime sont repris avant le vingt-quatrième dimanche de la Pentecôte.

² S. Jean, II.

cette parole ravissante : « Venez, épouse du Christ, et recevez la couronne que je vous ai préparée dans l'éternité. »

Ce mystère ineffable nous laisse pressentir combien le cœur de Jésus nous aime.

II. Quand, dans les alliances terrestres, une des parties contractantes vient à mourir, le mariage est dissous; il n'y a plus d'engagement, plus d'alliance. Mais les liens du mariage céleste sont immortels; et la mort, loin de les rompre, les resserre davantage et les consolide à jamais. Or, toutes les conditions de ce mariage se résument, selon saint Bernard, en ces deux mots : aimer et être aimé. Aimer, non pas seulement au milieu des consolations, des prospérités et des délices, mais aimer au milieu des épreuves, des tentations, des ténèbres et des aridités. La couronne royale ne sera solennellement décernée aux épouses du Roi des rois que si elles persévèrent jusqu'à la fin dans un amour généreux et fidèle.

LUNDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Présence de la mère de Jésus aux noces de Cana.

I. C'est avec une intention pleine de sagesse et de profondeur que l'évangéliste mentionne la présence de Marie aux noces de Cana; car Marie est le modèle des épouses de Dieu; elle est leur mère, leur protectrice et leur souveraine. Par l'exemple des vertus qu'elle a pratiquées, elle porte l'âme religieuse à aimer, à

servir, à glorifier le Seigneur. Elle est l'instrument dont Dieu se sert pour la sanctification des vierges qui se préparent aux noces sacrées; si bien qu'elles peuvent appliquer à Marie les paroles que Salomon a dites de la Sagesse : « Tous les biens me sont venus par elle, et j'ai reçu de ses mains des richesses infinies. » Ces richesses qui, des mains de Marie, se transmettent à ses dignes héritières, sont celles dont parle Jésus-Christ quand il dit dans l'Evangile : « Quiconque abandonnera pour moi ses frères ou ses sœurs, son père ou sa mère, sa femme ou ses enfants ou ses biens terrestres, recevra le centuple dès ce monde et la vie éternelle dans le siècle futur. »

II. Un Père de l'Eglise enseigne que le mariage céleste opère une transformation qui change la vie naturelle en une autre vie toute surnaturelle et surhumaine; de telle sorte, ajoute ce saint docteur, que quiconque a fait profession religieuse et vit conformément à sa profession, prélude sur la terre à la vie du ciel, et goûte par anticipation les joies des bienheureux. En effet, les épouses de Jésus-Christ, vivant comme les anges d'amour et d'obéissance, prennent possession, dès cette vie, du royaume de Dieu, dans la paix et la joie du Saint-Esprit.

Rendons grâces à la bonté divine de la faveur qui nous a été faite de demeurer dans la maison sainte où la Vierge de Sion est sans cesse présente, et soyons reconnaissants d'avoir pour mère celle qui est la mère de notre vie, de notre espérance et de notre amour.

MARDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Le vin étant venu à manquer, la mère de Jésus dit :
Ils n'ont plus de vin ¹. »

I. Le vin généreux que l'on sert pour l'ordinaire au commencement des festins est l'image de la ferveur plus vive et plus sensible qui anime les âmes quand elles commencent à servir Dieu. Alors elles sont ardentes et pleines de zèle; elles embrassent avec courage les devoirs les plus pénibles et chérissent indistinctement tous les exercices religieux. Mais, dans le cours de la vie spirituelle, il y a des heures d'anxiété et d'épreuves; le vin nouveau de l'amour se concentre, et à la même table où l'âme aimante ne trouvait que douceurs et délices, elle ne goûte plus qu'un breuvage sans saveur. C'est Dieu qui, par son opération mystérieuse, éteint peu à peu tous les goûts sensibles, afin d'attirer l'âme plus profondément au dedans d'elle-même; et en même temps qu'il la détache des consolations extérieures, il la dispose, en la purifiant, à boire un vin plus délicat et plus excellent. Lors donc que nous subissons ces privations mortifiantes, ne nous troublons pas; mais demeurons assis tranquillement au festin des noces : Marie est là; c'est par elle que nous viendra le secours.

II. Considérons les attentions et les prévenances de la

¹ S. Jean, II.

très-sainte Vierge. Elle a remarqué que le vin manquait, bien avant qu'on le lui dise. Elle n'attend pas qu'on recoure à son intercession; elle a toutes les délicatesses et toutes les sollicitudes d'une mère vraiment tendre et vigilante. A peine s'est-elle aperçue du besoin, qu'elle l'expose à son Fils. Mais dans sa prière elle ne témoigne ni empressement, ni inquiétude; elle dit peu de mots, assurée d'avance de la bonté de Celui qui exauce et console. C'est ainsi que, du haut du ciel, cette mère d'amour continue à s'intéresser aux besoins de notre âme. Elle connaît nos faiblesses; elle prévient nos désirs; elle entend nos gémissements; elle identifie nos cœurs avec son propre cœur. Serait-il possible qu'on manquât de courage et d'espérance quand on sait que Marie a sans cesse les yeux ouverts sur les misères humaines pour les soulager?

MERCREDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue ¹. »

I. La réponse intraduisible que le Sauveur a faite à sa mère aux noces de Cana, rappelle une parole analogue qu'il avait prononcée au temple, à l'âge de douze ans. Cette parole promulgue d'une manière absolue la nécessité du détachement des liens terrestres, quand il s'agit des œuvres de Dieu. Elle exclut les empiétements de la nature sur le domaine de la grâce, et marque la bar-

¹ S. Jean, II.

rière où doivent s'arrêter les sollicitudes humaines. Ce complet dégagement exigé par la parole de Jésus-Christ, tranchante comme le glaive du sacrifice, est imposé à tous ceux qui sont appelés à la vie apostolique. Cependant, après nous avoir donné cette leçon importante, Jésus-Christ a pourvu à ce que nul ne puisse l'appliquer à Marie, puisqu'il a exaucé son désir, et qu'il a répondu à son intercession par un éclatant miracle.

Prions comme Marie, avec une confiance tranquille, et attendons les moments de Dieu, sans inquiétude et sans découragement.

II. Le miracle de Cana, le premier que Jésus-Christ a fait en entrant dans sa vie publique, avait comme une liaison mystérieuse avec le dernier miracle qu'il a opéré à la veille de sortir de ce monde. Alors, par un autre changement miraculeux, il transformera le pain en sa propre chair, et le vin en son propre sang; et jusqu'à la fin des siècles, il continuera à opérer ce prodige d'amour sur les saints autels. La mère de Jésus connaissait sans doute cette pensée; elle eût voulu en hâter l'accomplissement, afin de nous donner un avant-goût du froment des élus et du vin qui fait germer les vierges. Mais l'heure des dernières effusions n'était pas encore venue; elle ne devait sonner qu'après bien d'autres miracles de tendresse et de divine miséricorde.

Plus heureux que les convives de Cana, nous avons une nourriture et un breuvage qui ne s'épuisent jamais. De notre côté, ne laissons jamais tarir les épanchements de notre reconnaissance.

JEUDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« La mère de Jésus dit à ceux qui le servaient : Faites tout
ce qu'il vous dira¹. »

I. Gravons dans notre mémoire et dans notre conscience le conseil que la très-sainte Vierge donne à tous ceux qui servent le Seigneur. Ecouter attentivement la voix du Bien-Aimé pour faire ce qu'il nous dit : voilà, de toutes les pratiques religieuses, la plus solide, la plus essentielle et la plus efficace. Elle résume toutes les règles de la vie spirituelle et indique le moyen sûr d'arriver à la perfection. Suivons donc, en toutes circonstances, le conseil de Marie. Ecoutons Jésus, soit qu'il nous parle au dedans de nous-mêmes, soit qu'il nous manifeste sa volonté par l'organe de nos supérieurs. Ecoutons-le, sans jamais raisonner, ni murmurer, ni retarder les actes de notre obéissance. Faisons ce qu'il nous dit, lors même qu'il nous dirait des choses humiliantes; ou qu'il étonnerait notre foi comme il l'a fait aux noces de Cana, en nous prescrivant des choses que nous ne comprenons pas. L'important, c'est d'obéir. L'explication doit suivre l'obéissance et non la précéder. C'est par ses effets et ses fruits que la parole divine se justifie. « Si vous gardez ma parole, dit le Seigneur, tout ce que vous demanderez vous sera accordé. »

II. La plus excellente pratique de la perfection chré-

¹ S. Jean, II.

tienne consiste à mettre nos sentiments et nos actions en accord avec la parole de Dieu; par conséquent, c'est cette règle qui nous donne la mesure de notre avancement dans la voie des saints. Plus nous nous dépouillerons de notre volonté propre pour obéir à la volonté divine, plus nous avancerons dans la vertu, et plus aussi nous nous fixerons dans la paix. Un cœur docile à la parole de Jésus-Christ est toujours heureux, toujours tranquille, parce que sa vie se développe en harmonie avec l'esprit de Dieu. C'est cette harmonie qui distingue la très-sainte Vierge et tous les saints. Elle doit aussi régner en nous-mêmes. Disons donc avec David : « Mon cœur est préparé, ô mon Dieu, mon cœur est préparé à vous suivre et à faire tout ce que vous me direz. »

VENDREDI DANS LA DEUXIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Voici l'Époux qui vient, allez au-devant de Lui. »

I. Le miracle des noces de Cana ne reçoit dans l'Évangile une mention si éclatante que parce qu'il nous révèle, sous la figure de l'époux et de l'épouse, les mystères de l'alliance que le Fils de Dieu contracte avec la nature humaine. L'eau changée en vin signifie la transformation qui s'opère dans l'âme quand elle s'unit à Jésus-Christ. Alors, tout absorbée par le Dieu d'amour, elle n'est plus qu'amour, comme le charbon plongé dans le feu devient du feu. Elle ne saurait sans doute perdre ni sa substance, ni sa nature, mais elle se pénètre si profondément des qualités divines qu'elle devient, en quel-

que sorte, une même chose avec Dieu, et elle peut dire avec saint Paul : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

II. De même que le feu, l'amour a des flammes qui s'élèvent, comme des ailes embrasées, vers le ciel. Ainsi quand Jésus-Christ a pénétré notre âme et l'a remplie de sa vie divine, il en fait jaillir des actes et des œuvres de sainteté ; il lui fait ressentir les prémices d'une béatitude qui multiplient incessamment les désirs du ciel. La béatitude est inséparable de l'amour, car l'amour infini de Dieu, en comblant l'âme chrétienne, y porte nécessairement la joie de Dieu. C'est ce que le Sauveur a déclaré à ses disciples : « Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie demeure en vous et que votre joie soit parfaite. » Mais cette joie divine, figurée par le vin miraculeux de Cana, n'est souvent goûtée qu'après une longue vie de foi et de patience ; ce n'est qu'à la fin du banquet des noces que l'âme, enivrée des vraies délices, sent au dedans d'elle-même qu'elle est aimée, que Dieu est tout en elle, et qu'elle est toute en Dieu.

SAMEDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Marie aux noces de Cana.

I. Contemplons le calme, la simplicité modeste et la douce égalité de la Mère de Jésus au festin de Cana, où elle s'oublie elle-même pour ne s'occuper que des autres. Elle ne s'émeut pas, soit que le vin manque, soit qu'il reparaisse avec surabondance ; mais elle est la pre-

mière qui compatit à l'embarras des convives. Elle accepte avec la même sérénité la parole sévère du Seigneur et la grâce miraculeuse qu'elle obtient par son intercession. Elle parle peu et bien, soit qu'elle s'adresse à Jésus, soit qu'elle donne des conseils de sagesse aux serviteurs. Comme la région supérieure du firmament, elle est toujours tranquille et calme; et elle n'a pas besoin de s'isoler pour garder, en tous temps et en tous lieux, les mêmes dispositions d'esprit et de cœur.

Pour nous conformer à ce modèle, il faudrait garder dans notre vie active les intentions, le bon esprit, les bonnes dispositions qui nous animent habituellement aux heures de la méditation et de la prière.

II. Le rôle de Marie aux noces de Cana nous prouve que, pour conserver le calme de sa vie intérieure, elle n'a voulu se soustraire à aucune des obligations de la charité. Au milieu des convives qui l'entourent, elle reste unie au Seigneur; et, sans se laisser dominer par aucune influence, elle fait prévaloir celle de l'esprit de Dieu qui anime tous ses actes et ses paroles, consacrant ainsi par son exemple la règle de la conduite chrétienne.

Si nous nous tenions nous-mêmes unis à l'esprit de Jésus-Christ, nous accomplirions avec plus de bénédiction et de succès les devoirs souvent pénibles de chaque jour. Le Seigneur nous dit dans l'Evangile : « Celui qui demeure en moi portera beaucoup de fruits. »

TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Jésus étant descendu de la montagne, une troupe nombreuse le suivit, et en même temps un lépreux vint l'aborder¹. »

I. Jésus-Christ, notre Sauveur et notre Dieu, venait d'enseigner au peuple les mystères de la vie nouvelle et le chemin de la patrie. Mais il ne se contenta point d'éduquer ceux qui le suivaient, par ses préceptes, ses conseils et la sainteté de sa vie ; il voulut encore attacher à ses paroles une grâce féconde pour en faciliter l'accomplissement. Presque toutes ses actions étaient des miracles, et ces miracles eux-mêmes qui frappaient les sens, étaient les symboles des opérations plus miraculeuses encore qu'il produisait invisiblement dans les âmes. Ainsi il exerça son pouvoir souverain sur toute espèce d'infirmités corporelles, pour nous faire désirer et espérer la guérison de nos infirmités spirituelles. Il nous déclare qu'il est venu pour les malades et les pécheurs ; par conséquent, si nous voulons participer aux bienfaits de sa miséricorde infinie, il faut que nous reconnaissons au fond de notre conscience combien nous avons besoin de remèdes et de secours. C'est ce qui faisait dire à saint Paul : « Je me glorifie volontiers dans mes infirmités, afin que la grâce de Jésus-Christ habite en moi². »

II. Le principe de toutes les maladies de l'âme, c'est le péché, plaie funeste dont le lépreux de l'Évangile

¹ S. Matth., VIII.

² Epit. aux Corinth., II.

nous représente l'image. La lèpre corporelle est la corruption du sang, comme le péché est la corruption du cœur. La lèpre couvre tout le corps d'une humeur infecte et hideuse; le péché défigure l'âme, obscurcit l'intelligence et la couvre de souillures. La lèpre est un mal contagieux qui se communique par la fréquentation de ceux qui en sont atteints, le péché également exhale une influence pestilentielle. En définitive, le péché exerce sur la vie morale tous les ravages que la lèpre opère sur le corps; il ternit l'image de Dieu, il pervertit la volonté; il sépare l'âme de la société de Dieu et des anges.

Admirons la bonté de Jésus-Christ qui est venu effacer par son sang les péchés du monde; et prions-le de nous en préserver à jamais.

LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Le lépreux, voyant Jésus, l'adora et lui dit : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. »

I. Considérons le pauvre lépreux qui se prosterne aux pieds de Jésus-Christ, avec les sentiments d'une humilité profonde. Il n'a qu'une pensée, et ne dit qu'une parole. Il est malade et il demande sa guérison. Cette disposition doit être la nôtre surtout au Tribunal sacré; et pour l'exciter en nous, quand elle nous manque, il faut sonder profondément notre conscience. Examine avant tout, ô mon âme, si tu aimes ton Dieu plus que toutes choses; si nulle créature ne prend sa place dans

tes affections; si c'est à lui que se rapportent tes actions, tes souffrances, tes pensées. Examine aussi ton cœur par rapport au prochain. Est-ce la charité qui en règle tous les mouvements? cette charité est-elle cordiale, fraternelle, sincère? Faisons-nous pour les autres ce que nous voudrions qu'ils fissent pour nous? L'étude de nous-mêmes est la condition du salut, parce qu'elle est le fondement de l'humilité.

II. Pour acquérir une claire connaissance de notre état intérieur, il faut aussi apprendre, par une recherche journalière, à constater nos défauts cachés et nos imperfections les plus subtiles. C'est l'amour désordonné de nous-mêmes qui en est la source. Examinons donc si les succès ou les louanges nous exaltent, si les reproches ou les humiliations nous abattent et nous découragent. Examinons si nous sommes plus attachés à nos intérêts, à nos consolations, à notre propre gloire, qu'à la gloire de Dieu et aux avantages de nos frères. Quant aux préoccupations qui nous accompagnent dans nos exercices spirituels ou aux langueurs que nous apportons au service de Dieu, recherchons-en soigneusement la cause. Examinons si les vertus ou les talents de notre prochain ne jettent point sur nous un ombrage de tristesse, ou si quelque autre tentation de jalousie ne resserre point notre cœur.

Il importe, malgré les répugnances de l'amour-propre, de sonder les plaies de la nature corrompue, afin de les exposer humblement au médecin de notre âme.

MARDI DE LA TROISIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Jésus, étendant la main, le toucha et lui dit : Soyez guéri, je le veux. »

I. Considérons la douce bonté que le Sauveur témoigne au pauvre lépreux. A l'aspect d'une infirmité si repoussante, il ne manifeste aucun mouvement d'horreur; au contraire, il étend la main et ne dédaigne pas de toucher ses plaies. Il lui dit : Soyez guéri, je le veux ! Et à l'instant même, par le seul acte de sa volonté, par la seule vertu de sa parole, il rend au malade la santé et la vie. Cette parole divine est celle-là même qui, au Tribunal de la pénitence, continue à opérer des guérisons subites et des prodiges de miséricorde. Mais, pour qu'elle produise en nous ses effets merveilleux, il faut, comme le malade de l'Evangile, que nous allions à Jésus-Christ avec une humilité sincère et pleine de confiance. Quoi de plus désirable que la santé de l'âme ? Il faut à tout prix la conserver ou la retrouver; elle se révèle par des signes certains; car elle chasse la tristesse et fait renaître instantanément la paix et la joie.

II. Cette parole : Soyez guéri; je le veux ! s'adresse à tous les hommes; car tous sont atteints de maladie, et tous ont besoin de guérison. Jésus-Christ n'est venu que pour nous guérir; il s'est livré pour tous; et sa volonté, formellement exprimée, est que tous soient sauvés. A cet effet, il nous a laissé sa doctrine, ses sacrements et son sacerdoce. La doctrine évangélique enseigne les

conditions du salut, les sacrements nous donnent les remèdes ; le sacerdoce nous les applique. C'est à nous à puiser dans cette plénitude de grâces afin de nous purifier de plus en plus et de nous avancer sans relâche dans la voie de la perfection. Du côté de Jésus-Christ tout a été fait pour notre bonheur ; il ne s'agit donc, de notre côté, que de vouloir ce qu'Il veut et de faire ce qu'Il ordonne.

MERCREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Alors Jésus dit au lépreux : Gardez-vous de parler de ceci à personne ; mais allez vous montrer aux prêtres. »

I. Notre-Seigneur, après avoir miraculeusement guéri le lépreux, lui donne une leçon de discrétion et de modestie qui s'adresse à tous ; car, dit saint Ambroise, on doit éviter, dans l'exercice des bonnes œuvres, tout ce qui peut tourner en ostentation et vaine gloire, de peur que la lèpre ne passe du malade au médecin ; c'est-à-dire, que les plus précieuses grâces sont redoutables quand elles servent à alimenter l'amour-propre et l'estime de soi-même. Jésus-Christ ne craignait pas pour Lui le danger des éloges, mais Il le craignait pour nous, qui sommes si enclins à la vanité. Il veut que nous déroptions nos actions pieuses aux regards des hommes, afin de les rendre méritoires aux yeux de Dieu, et c'est ainsi qu'Il se plaît à placer toutes les vertus sous la garde de l'humilité. « Si je recherchais encore les louanges des hommes, dit saint Paul, je ne serais point disciple de Jésus-Christ. »

II. En lui ordonnant de garder le secret sur sa guérison, Jésus-Christ commande cependant au lépreux de se montrer aux prêtres; car c'est aux ministres de Dieu à se prononcer sur toutes les questions qui regardent la santé et les maladies spirituelles; ils ont mission de les connaître pour les guérir; et afin d'éviter toute illusion en des matières si délicates, il convient de soumettre à leur appréciation, même les faveurs qu'on reçoit immédiatement de Jésus-Christ. C'est au malade à se montrer tout entier au médecin de l'âme, sans déguisement et sans réticence, car l'omission de cette loi, non-seulement empêcherait la guérison, mais aggraverait le mal.

Repoussons donc toutes les tentations qui pourraient entraver l'ouverture de notre cœur. Il est nécessaire d'apporter au tribunal de la pénitence une intention droite, simple et franche; afin que, dégagé de toute considération humaine, on y trouve la lumière de l'esprit et la santé de l'âme.

JEUDI DE LA TROISIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Un centenier vint trouver Jésus et lui dit : Seigneur, mon serviteur est malade; Jésus lui répondit : J'irai et je le guérirai ¹. »

I. L'histoire du centenier, rapprochée de celle du lépreux, nous laisse entrevoir les divers procédés de la grâce. Tantôt le Seigneur nous exauce instantanément

¹ S. Matth., VIII.

pour donner à l'âme humiliée une impulsion forte et la remplir de reconnaissance; tantôt il diffère de nous accorder nos demandes, pour les rendre plus vives et nous exercer à la patience. Mais quelle que soit sa conduite sur nous, son but est toujours notre sanctification. C'est ainsi qu'il a fait germer dans le cœur du centenier des sentiments admirables dont nous devons nous pénétrer profondément, toutes les fois que nous approchons de Jésus-Christ. « Seigneur, dit-il, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement un mot, et mon serviteur sera guéri. » Paroles que l'Eglise nous fait répéter à la Table sainte pour nous apprendre que ceux-là seulement sont dignes de communier qui sentent et reconnaissent leur indignité. En effet, si, par un sentiment de vraie humilité, nous nous croyons indignes de recevoir Jésus-Christ dans notre maison, nous obtiendrons, comme le centenier, la faveur de le recevoir dans notre cœur.

II. Les paroles du centenier ne doivent pas seulement exprimer les dispositions que nous apportons à la table sainte; elles s'appliquent à toutes les autres circonstances de notre vie; car on n'est pas humble au pied de l'autel quand on n'est pas humble partout et toujours. Combien d'occasions se présentent où nous devrions dire avec le centenier : Seigneur, je ne suis pas digne ! Hélas ! nous faisons trop souvent le contraire, et quand il s'agit d'un emploi, d'une faveur, d'une fonction éminente, nous nous croyons plus capables que d'autres de la remplir dignement. Ces pensées présomp-

tueuses éloignent la grâce, tandis que la vraie humilité l'attire d'en haut.

C'est pourquoi l'apôtre aimait mieux se glorifier de ses faiblesses que de ses mérites. Je me complais, disait-il, dans la considération de mes infirmités, parce que quand je me sens faible, c'est alors que je suis fort¹.

VENDREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« En vérité, je vous le dis : je n'ai pas trouvé une aussi grande foi dans Israël. »

I. Le témoignage que Jésus-Christ rend au centenier est la vraie récompense du chrétien et sa vraie gloire. Les éloges que les hommes se décernent les uns aux autres n'ont point de consistance, point de durée, pas de sanction supérieure. L'homme n'emporte point avec lui, devant le tribunal de la vérité, l'auréole éphémère des louanges du monde; il comparait devant Dieu tel qu'il est, et sa valeur réelle ne réside que dans les œuvres de sa foi. Heureux donc ceux qui, moins appréciés ici-bas, sont connus, aimés et loués de Dieu! Leurs noms sont écrits, non pas dans la fragile mémoire des hommes, mais dans la mémoire de Dieu, c'est-à-dire dans le livre de vie.

Telle est la gloire que nous devons ambitionner; et nous l'obtiendrons si, à l'exemple du centenier de l'Evan-

¹ II épît. aux Corinth., VII.

gile, nous pratiquons l'obéissance avec humilité, si nous servons le Seigneur avec une pieuse confiance.

II. La confiance naît de la foi et en est inséparable ; car, si nous croyons à la parole de Jésus-Christ, nous devons compter fermement sur son amour, sur sa fidélité, sur sa puissance : triple fondement de notre confiance. Le Seigneur nous a aimés alors que nous étions encore dans la disgrâce de Dieu. Comment donc douterions-nous de son amour alors que nous sommes à tant de titres ses enfants ? Il a fidèlement accompli toutes ses paroles, comment ses promesses positives ne se réaliseraient-elles pas ? Il a vaincu le monde, il la commandé souverainement à toute la nature, comment donc sa puissance divine serait-elle entravée à notre égard ?

Si donc le Seigneur loue hautement la foi du centenaire, s'il proportionne ses grâces à la mesure de notre confiance, dilatonos nos cœurs et déposons dans le sein de Dieu notre passé, notre avenir et notre éternité.

SAMEDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'ÉPIPHANIE

« La très-sainte Vierge présente un souverain remède à tous les malades. »

I. Le remède salutaire qui s'applique aux maladies spirituelles, aussi bien qu'aux infirmités corporelles, et que Marie recommande par son exemple, c'est la patience, vertu médicinale qui relève l'âme accablée de souffrance, et qui apaise aussi toutes les douleurs du corps ;

car elle sanctifie les unes et les autres en les unissant à la passion de Jésus-Christ. Or, si nous considérons Marie notre modèle, nous trouvons que, parmi les afflictions de tous genres, elle conserve une patience inaltérable; et que cette patience la conserve elle-même toujours calme et forte. Elle est patiente dès son premier âge, puisqu'elle subit sans murmure les suites humiliantes de la déchéance de sa famille; elle est patiente à un degré sublime, quand elle se résigne au silence en face des perplexités de saint Joseph; elle est patiente au milieu des épreuves d'une vie obscure, durant les trente années que Jésus passe à Nazareth; elle est patiente au milieu des conflits délicats de la grâce et de la nature, alors qu'elle cherche son Fils au temple de Jérusalem. Elle est patiente, en un mot, dans toutes les phases de sa vie, surtout au pied de la croix, où elle s'immole volontairement avec Jésus-Christ.

Voilà le remède héroïque qui fait éclater la vertu de Dieu au sein de la faiblesse et des infirmités humaines.

II. Pour souffrir, il suffit d'être homme; mais pour souffrir avec une patience méritoire, il faut être chrétien; car la patience évangélique est une participation volontaire à la passion de Jésus-Christ; et de là vient sa vertu surnaturelle qui change les afflictions en allégresse et affermit l'âme dans la paix et dans un bien-être profond. Quoi de plus encourageant que l'exemple de Marie? Cette douce mère, tout innocente et immaculée, a voulu endurer la passion de Jésus-Christ; et nous, qui sommes coupables, refuserions-nous de nous char-

ger d'une parcelle de la croix ? Marie a souffert toute espèce de maux, et de la part de toute espèce de personnes. C'est par un exercice continuél que nous imiterons sa patience ; car il faut, comme elle, souffrir les hommes tels qu'ils sont, avec leurs défauts et leurs faiblesses ; il faut souffrir les peines de chaque jour avec leurs assujettissements et leurs ennuis ; il faut surtout se souffrir soi-même, en modérant les désirs, les abattements, les impatiences.

La persévérance dans cet exercice produit dans l'Âme fidèle d'admirables traits de ressemblance avec Jésus et Marie.

QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Jésus étant entré dans une barque, ses disciples le suivirent¹. »

I. Considérons la fidélité avec laquelle les disciples s'attachent à Jésus-Christ. Ils le suivent partout sur terre et sur mer ; ils le suivent sans lui demander où il va ; ils affrontent pour lui les orages et les tempêtes ; rien ne peut les séparer de leur Maître bien-aimé. Ressentons-nous le même dévouement, le même empressement dans la voie où nous conduit le Sauveur, nous qui avons été comblés de ses grâces ? La navigation qu'il nous fait entreprendre au milieu des fatigues et des accidents de la vie, ne rebute-t-elle point parfois notre zèle et notre courage ?

¹ S. Matth., VIII.

Cependant toute âme qui entre au service de Dieu et qui s'embarque avec Jésus-Christ pour gagner les rives de la céleste patrie; doit se rappeler sans cesse les paroles que l'Evangile dit à tous les disciples : « Celui qui veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix de chaque jour et me suive. »

II. Le renoncement dont parle l'Evangile regarde principalement l'amour de la vie présente ; car, ajoute le Seigneur, celui qui aime sa vie en ce monde la perdra ; et celui qui y renonce la sauvera. Ce renoncement ne s'accomplit pas sans beaucoup de souffrances, dont les détails constituent la croix qu'il faut porter chaque jour. Mais les croix elles-mêmes, quelque lourdes et nombreuses qu'elles soient, seraient inutiles, si on ne les portait avec amour, à la suite de Jésus-Christ. Or suivre Jésus-Christ, c'est obéir ; c'est lui soumettre nos pensées et nos jugements ; c'est marcher sur ses traces dans la voie où il nous dirige, c'est vouloir ce qu'il veut et faire ce qu'il nous dit.

Comment oserions-nous croire que nous le suivons, si nous voulions autre chose que ce qu'il ordonne et si nous lui refusions ce qu'il demande ?

Laissons-nous donc conduire par le divin pilote, sans lui résister jamais, et donnons-lui par notre obéissance une preuve de généreuse fidélité. La voie du sacrifice est difficile à son début ; mais elle s'élargit à mesure qu'on avance et elle aboutit à la sainte liberté des enfants de Dieu.

LUNDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Il s'éleva une tempête violente sur la mer. »

I. Les apôtres naviguaient avec confiance dans la barque de Jésus-Christ, quand ils se virent tout à coup assaillis par la tempête ; et malgré la présence du divin Maître, ils s'abandonnèrent au doute, aux frayeurs, à l'abattement. Il est assez ordinaire aux âmes pusillanimes de regarder les tentations qu'elles rencontrent dans leur état, comme des indices que Dieu ne les y appelait point ; tentation plus dangereuse que toutes les autres, puisqu'elle aboutit au découragement et à l'infidélité. L'expérience que firent les apôtres dans la voie où ils suivirent Jésus-Christ, nous apprend que la vocation de Dieu ne soustrait point le disciple aux tribulations de la vie présente ; au contraire, les tribulations ont été prédites à tous ceux qui marchent sur les traces de Jésus-Christ. « Mon enfant, dit l'Écriture, quand tu entreras au service de Dieu, prépare ton âme aux épreuves. »

II. Si la présence de Jésus-Christ ne put préserver les apôtres des tempêtes, à quels terribles dangers ne s'exposent point ceux qui font sans lui le voyage de la vie terrestre ? Les orages sont surtout périlleux et fréquents dans les voies où Jésus-Christ ne nous dirige pas lui-même. Aussi le disciple qui s'éloigne du droit chemin, en suivant sa propre volonté, devient le jouet de toutes les passions. Comme la barque battue par les

vents, il se heurte tantôt contre un écueil, tantôt contre un autre, jusqu'à ce qu'enfin, arrivé à son dernier choc, il se brise et s'enfonce dans l'abîme. Quant à l'âme fidèle, elle reste inébranlable au milieu des vicissitudes. Elle dit avec David : Le Seigneur est ma lumière et mon salut ; qui donc craindrais-je ? Il me protège sur la route de la vie ; qui donc me ferait trembler ? Celui qui garde Israël ne s'endormira pas ; il ne sommeillera point ; il dort, mais son cœur veille.

Répétons avec le Psalmiste : « En vous, Seigneur, j'ai espéré et sur-espéré. » *In te, Domine, supersperavi.*

MARDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« La barque se couvrait des flots de la mer¹. »

I. Cette barque battue par les vagues est la figure de l'âme chrétienne aux prises avec la tentation. Si la tempête fait ressortir l'habileté du pilote ; si le combat fait éclater la bravoure du soldat ; si l'adversité met en relief la constance des grandes âmes ; de même la tentation fait abonder les vertus et les mérites du chrétien. Les vagues menaçantes que le tentateur soulève contre nous sont le plus souvent nos propres passions. Il faut donc les réprimer et les mortifier. Si elles se révoltent contre vous, dit saint Augustin, révoltez-vous contre elles ; dominez-les par l'ascendant de votre piété ; étouffez-les par la vigilance et la prière. Dieu les permet pour humilier votre présomption et abattre votre orgueil.

¹ S. Matth., VIII.

Toujours la grâce qui nous soutient s'élève au-dessus des tentations, et cette grâce divine, fidèlement suivie, assure le triomphe.

II. Le tentateur ne s'attaque point aux âmes déjà vaincues; il n'a pas besoin de renverser celles qui sont par terre. C'est contre les âmes vaillantes qu'il dirige ses efforts. Gardons-nous donc de croire que les tentations soient des fautes ou des châtiments; elles sont au contraire les indices de notre vitalité morale. Dieu nous aime; il ne se plaît pas au spectacle de nos tourments; il ne permet la tentation que pour nous associer aux saintes luttes et aux victoires de Jésus-Christ.

Plaignons ceux qui, dans le trouble du découragement, jettent leurs armes et passent à l'ennemi. Ceux-là seulement qui combattent avec le Sauveur, qui travaillent et souffrent avec lui, partageront sa couronne de gloire.

MERCREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Cependant le Seigneur dormait¹. »

I. Le sommeil de Jésus-Christ, pendant que gronde la tempête, est un mystère qui se rapporte à l'une des plus fréquentes opérations de la grâce. C'est le Sauveur lui-même qui s'endort d'un sommeil volontaire et semble suspendre tous les effets sensibles de sa présence. Il laisse ainsi l'âme en proie aux frayeurs, aux privations,

¹ S. Matth., VIII.

aux tribulations les plus amères. Dans cet état d'abandon, les orages redoublent de fureur, les passions se réveillent et toutes sortes de tentations multiplient leurs efforts. Mais, au milieu de ces crises, la vie surnaturelle se dilate et se fortifie ; l'esprit de prière se ranime, et la grâce, toujours victorieuse, fait prévaloir la patience, la résignation, le détachement de soi-même et l'abandon à Dieu. C'est ainsi que le Seigneur perfectionne la vertu ; c'est ainsi qu'il purifie l'âme, avant d'y verser le baume sacré des consolations ; et si elle ne met pas d'obstacle à cette purification mystérieuse, la sérénité du ciel ne tarde point à succéder à ses angoisses et à ses tourments.

II. Notre-Seigneur Jésus-Christ a traversé la voie de l'abandon et des humiliations pour entrer dans sa gloire. Il marche devant nous ; il faut que nous suivions ses traces. Les souffrances de ce monde servent de purgatoire à l'âme régénérée ; et après le temps des douleurs passagères, la tristesse se change en joie. La condition essentielle de la purification, c'est la constance : car le découragement ferait avorter l'œuvre de Dieu ; et le fruit tomberait de l'arbre avant sa maturité.

Jésus est d'ailleurs sans cesse au milieu de nous, lors même qu'il semble dormir ; et il nous fait sentir sa présence par une incessante protection.

JEUDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Alors les disciples l'éveillèrent, et lui dirent : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ¹. »

I. L'imminence du danger presse les apôtres et les pousse du côté de Jésus-Christ ; ils l'appellent et le réveillent par des invocations vives et ardentes. C'est ainsi qu'au jour des épreuves, nous nous tournons spontanément vers notre Sauveur ; et quand les assistances humaines nous manquent, nous l'implorons comme notre ressource unique.

Le cri du cœur est la prière qui touche le cœur de Jésus. Mais il faut le réveiller au commencement du péril, et ne pas attendre le moment du naufrage pour nous jeter dans ses bras.

II. Le Seigneur dit aux disciples : « Hommes de peu de foi, pourquoi tremblez-vous ? » Ce reproche s'adresse à tous ceux qui laissent défaillir leur confiance. Les apôtres avaient oublié les œuvres de la bonté et de la puissance du divin Maître. N'est-ce pas là ce qui nous arrive trop souvent quand nous sommes aux prises avec la tentation ? Nous doutons de Jésus-Christ, nous le croyons loin de nous, nous pensons qu'il nous abandonne, nous l'accusons de ne point se mettre en peine de nos souffrances ; tandis qu'en vérité il est d'autant plus près de nous que la tribulation est plus proche.

¹ S. Matth., VIII.

« Est-ce que le Seigneur a jamais repoussé ceux qui, dans leur détresse, ont invoqué son secours ? »

Écoutons le Psalmiste : « Le Seigneur est proche de tous ceux dont le cœur est affligé. »

VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme¹. »

I. Le cœur de l'homme est un océan qui a son flux et son reflux; il est agité par des alternatives de peines et de joies, de privations et d'abondance. Parfois il semble en butte à la fureur des éléments ligués contre lui; mais soudainement la situation change; et, au milieu de la nuit obscure, alors que les choses paraissaient arrivées aux dernières extrémités, un rayon de lumière perce les ténèbres et jette des clartés sur l'horizon. C'est le réveil de Jésus-Christ. Il dit un mot, et les nuages se dissipent, les frayeurs s'apaisent, et la sérénité renaît au ciel et sur la terre. « Ne perdez pas le souvenir des épreuves douloureuses aux jours heureux, dit l'Écriture, et n'oubliez pas les grâces passées aux jours malheureux. Souffrez les retardements de Dieu, et ne vous lassiez pas d'espérer et d'attendre². »

Heureux, s'écrie l'Apôtre, celui qui souffre patiemment les tentations et les maux de cette vie, parce que,

¹ S. Matth., VIII.

² Eccl., XI.

après avoir été éprouvé, il recevra la couronne que Dieu prépare à ceux qui l'aiment.

II. Notre-Seigneur commande à la mer; et la mer obéit; elle redevient tranquille et calme. C'est aussi par une soudaine obéissance que notre âme retrouve la sécurité. Quelle paix pourrait-elle goûter au milieu des soulèvements de la volonté et des révoltes de la nature? Les exigences immortifiées produisent un tumulte plein d'orages. La paix est une harmonie; elle ne peut s'établir que dans les âmes soumises à Dieu. Là où il y a divergence, dissonance, il n'y a point de paix, pas de bonheur. Quiconque pratiquera la soumission de cœur et d'esprit éprouvera les effets merveilleux de la puissance de Jésus-Christ, et il expérimentera que les afflictions si courtes de la vie présente n'ont aucune proportion avec les joies que Dieu réserve à l'âme fidèle.

Tout tourne bien à ceux qui obéissent avec amour, et les choses les plus adverses leur deviennent avantageuses.

SAMEDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Recours à Marie dans les épreuves et les tentations.

I. Le tentateur s'appelle dans l'Écriture le prince de l'orgueil; il règne sur les esprits indépendants et présomptueux; mais il n'a pas d'empire sur ceux qui sont doux et humbles de cœur. C'est pourquoi il ne saurait jamais vaincre les âmes qui s'attachent à Marie

comme à leur mère, et l'imitent comme leur modèle. L'humilité de la Vierge immaculée a réparé la coupable exaltation d'Eve ; elle est le contre-poison de la faute originelle. De même, dit un docteur de l'Eglise, que le feu fait fondre la glace, de même l'humilité met en fuite les mauvais esprits. Son parfum céleste chasse les tentations, dissout les nuages et embaume les blessures. « Dieu confondra la race des superbes, dit le prophète, et il sauvera les humbles. »

Enfants de la très-sainte Vierge, réfugions-nous sous la protection de notre mère, et suivons ses exemples.

II. C'est une pensée délicate et fructueuse de faire passer à travers l'humilité du cœur de Marie les prières que nous adressons au cœur de Dieu. Cette médiation les purifie et leur communique une vertu qui les rend efficaces. Jamais le Seigneur ne rejette un cœur contrit et humilié ; « celui qui s'humilie dans la prière, ajoute le Psalmiste, percera les nuées du ciel. » Plus nous nous pénétrons de l'esprit et des sentiments de Marie, plus nous deviendrons puissants devant Dieu et inaccessibles à notre ennemi. L'humilité est une égide qui nous met à l'abri du mal ; et comme l'aimant qui attire le fer, elle fait descendre en nous la force d'en haut.

L'humilité de notre divine Mère sera notre sauvegarde si elle est l'objet de notre imitation. Elle nous maintiendra debout au milieu des orages et des tempêtes, et nous fera parvenir victorieux au port du salut.

CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Parabole du bon grain et de l'ivraie¹.

I. Notre-Seigneur nous aide à comprendre les mystères du monde surnaturel, par la considération des lois qui régissent la nature visible ; car les choses qui se voient, dit saint Paul, sont les images des réalités qui ne tombent pas sous les sens. A ce point de vue, la nature est une école de science et de sagesse dont les leçons nous répètent, sous des formes symboliques, les enseignements de la parole de Dieu. Cette admirable concordance nous a été expliquée par le Seigneur lui-même dans la parabole du bon grain et de l'ivraie. Le champ de blé, c'est le monde ; le bon grain, c'est la figure des enfants de Dieu ; le mauvais grain représente les fruits de l'esprit du mal ; la récolte, c'est le jugement de Dieu ; les moissonneurs sont les anges ; le feu qui doit consumer l'ivraie, c'est l'enfer ; les greniers où sont recueillies les gerbes de blé, c'est le ciel. Remarquons les divers degrés de profondeur de cette parabole. Elle s'applique au monde, que Dieu a créé pur et que le démon a perverti ; elle s'applique à l'Eglise que Dieu a formée pleine de grâce et de vérité, où l'ennemi a jeté des scandales ; elle s'applique à chaque fidèle que Dieu a sanctifié et que le démon cherche à corrompre.

Apprenons à discerner ce qui, en nous et hors de

¹ S. Matth., XIII.

nous, vient de Dieu ou du démon; afin de résister au mal, et de cultiver le bien.

II. La similitude du champ de blé avec la vie du chrétien sur la terre nous conduit à réfléchir sur les conditions de notre immortelle destinée. Notre existence actuelle est le commencement d'une vie qui ne doit pas finir. Nous sommes ici-bas dans la saison des semailles, de la culture et des premiers accroissements; mais la maturité n'arrive qu'au terme de la vie, et la perfection complète ne s'achève qu'au delà de ce monde. Nous vivons dans l'espérance, le champ est ensemencé; mais combien d'herbes inutiles et d'ivraie se trouvent mêlées au froment! On les reconnaîtra à leurs produits. Le maître use de patience : il attend; et ce ne sera qu'au jour de la récolte, quand tous les germes seront pleinement développés, que Dieu rendra à chacun selon ses œuvres.

Quel sera notre ravissement au grand jour de la moisson, si, fidèles à la grâce et victorieux de l'ennemi, nous nous voyons admis dans la société des saints et des bienheureux !

LUNDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Le royaume de Dieu est semblable à un homme qui a semé du bon grain dans son champ. »

I. Tout ce qui est sorti des mains de Dieu était originellement pur et parfait. Les désordres qui surgissent dans le monde, dans l'Eglise, dans le cœur de l'homme, ne sont pas l'ouvrage du Créateur; ils ont été suscités

par une main ennemie. Dieu, qui est la bonté même, n'est pas l'auteur du mal; il n'a pas voulu la dégradation et la perte de ses créatures. C'est l'ange des ténèbres, le séducteur du premier homme, qui a souillé les œuvres magnifiques du Créateur; il a jeté sa semence empoisonnée au milieu de la semence des bénédictions divines; et par ses insufflations, il a fait pousser des ronces et des épines là où le Père céleste avait mis les germes des vertus évangéliques. Telle est la triste cause des complications de la vie actuelle. L'homme porte en lui un mélange d'éléments incompatibles; il est divin dans la partie noble de son être, tandis que sa nature inférieure est infectée de corruption. C'est la grande affaire de la vie présente de combattre les instincts mauvais et de surmonter la nature déchue par les triomphes de la grâce.

Cultivons soigneusement les éléments célestes que Jésus-Christ a implantés en nous, afin que notre âme, comblée de félicité, se repose un jour dans le sein de Dieu.

II. Les hommes dormaient, ajoute l'Evangile, pendant que l'ennemi répandait l'ivraie dans le champ. D'où nous pouvons conclure que le démon ne dort pas; il épie les occasions où nous dormons nous-mêmes, pour accomplir son œuvre ténébreuse. Quand il nous voit négligents ou assoupis dans une fausse sécurité, quand il trouve ouvertes et accessibles les avenues de nos sens, de notre imagination ou de notre cœur, il fond sur nous à l'improviste, et jette des semences qui

porteront avec le temps des fruits de mort. C'est pour nous prémunir contre cet imminent danger que Notre-Seigneur ne cesse de nous exhorter à la vigilance. « Veillez, nous dit-il, parce que l'esprit est prompt et la chair est faible. Veillez, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure. Veillez et priez pour ne pas succomber à la tentation. »

La prière assidue, jointe à la vigilance, nous préservera de toutes les surprises de l'ennemi.

MARDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Le bon grain étant venu à croître, l'ivraie commença également à pousser ¹. »

I. Les épis d'un champ de blé ne sont pas tous de la même qualité; il en est de différentes espèces; mais dans les commencements de la végétation, on ne saurait les distinguer. Certaines tiges, maigres et légères, croissent en hauteur et dissipent leur sève dans un développement stérile; d'autres, moins apparentes d'abord, plient ensuite sous leur propre poids. Pour les apprécier, il faut attendre la saison de la maturité. Il en est de même des chrétiens. Il s'en trouve qui, vains et présomptueux, ne produisent que des œuvres mortes. D'autres, enrichis de vertus, se courbent comme des épis chargés de bons grains. Les uns et les autres vivent du même suc, participent à la même culture; et tous ensemble attendent le jour de la moisson. Or, dans ce

¹ S. Matth., XIII.

mélange des bons et des mauvais, que sommes-nous ? Que sont les autres ? Nous l'ignorons ; et c'est pourquoi l'Écriture nous engage à être sobres dans nos jugements. Bien souvent, dans la phase actuelle de notre existence, nous regardons le froment comme de l'ivraie, et nous prenons l'ivraie pour du froment.

La charité nous interdit de juger les autres ; l'humilité nous défend de nous estimer nous-mêmes.

II. Considérons que l'ivraie, venant à croître, menace d'étouffer le bon grain ; phénomène qui s'applique aussi à l'ordre moral ; car, d'une part, on doit redouter les mauvais exemples dont l'influence peut, à la longue, corrompre les meilleures sociétés ; et d'une autre part, nos propres défauts, nos mauvaises qualités, nos imperfections négligées, peuvent ravager insensiblement notre cœur. Le mal travaille longtemps en secret ; il pousse des racines avant de se produire au jour ; et son triomphe est d'autant plus à craindre que, dans les commencements, il cherche à se dérober aux investigations mêmes de notre conscience.

Comprenons par là l'extrême vigilance avec laquelle il faut réprimer les tentations, soit qu'elles viennent du dehors, soit qu'elles surgissent de notre propre fonds. Faibles à leur début, elles seront aisément surmontées ; mais, enhardies par le progrès, elles deviennent importunes et audacieuses. La culture de notre âme exige de fréquents examens de conscience, afin que, purifiés des moindres taches, nous portions des fruits de pénitence et de sainteté.

MERCREDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Seigneur, voulez-vous que nous arrachions l'ivraie ? »

I. Le grand objet de l'éducation et de la direction spirituelle, c'est d'améliorer le terrain des âmes, en le dégageant des éléments mauvais, et en cultivant avec soin les germes qui viennent du ciel. Mais ce travail n'est pas l'œuvre d'un jour ; il demande du temps, du courage, de la constance. Un zèle précipité compromettrait la récolte tout entière. Celui qui aspire à corriger les autres doit commencer par se corriger lui-même. Il faut qu'il expérimente l'efficacité du remède ; et il ne réussira dans ses saintes entreprises que s'il agit avec un zèle discret, opportun et soumis à l'esprit de Dieu.

II. Les serviteurs de la parabole n'avaient point l'idée du vrai zèle évangélique, quand ils prétendaient supprimer instantanément le mal et changer tout en bien. Les corrections spirituelles, encore plus que les corrections corporelles, réclament de sages lenteurs ; et les meilleurs remèdes, appliqués à contre-temps, pourraient tuer au lieu de guérir. Le zèle qui est selon Dieu sait attendre sans impatience et agir sans précipitation ; il ne se laisse ni abattre par les échecs, ni exalter par les succès ; mais, soit qu'il travaille à sa propre sanctification, ou qu'il se dévoue au salut des autres, toujours il s'appuie sur une direction supérieure.

Le plus sûr moyen de réussir, c'est de seconder la grâce, et de joindre les bénédictions de la prière au génie de la charité.

JEUDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Laissez croître l'une et l'autre semence jusqu'à la moisson¹. »

I. Quand on considère l'ensemble des choses humaines, on y trouve constamment le mélange du bien et du mal. Un même champ produit le froment et l'ivraie; les bons et les méchants vivent dans des relations inévitables. Les uns augmentent leurs mérites, les autres multiplient leurs crimes; ceux-ci remplissent la mesure de leurs iniquités; ceux-là croissent en grâce et mûrissent pour le ciel. Dieu les attend les uns et les autres avec une souveraine patience. Il se sert des pécheurs pour perfectionner les mérites des justes; il se sert des justes pour inviter les pécheurs à la pénitence. Tous ensemble apparaîtront au jugement de Dieu; tous seront jugés selon leurs œuvres. C'est dans l'éternité que se fera la séparation irrévocable des éléments qui se développent dans le temps, et ce discernement fera éclater la justice divine à la face de tout l'univers.

Vivons dans l'attente de ce grand jour; et, au lieu d'imiter ceux qui gémissent sur l'ivraie qui croît dans le champ d'autrui, appliquons-nous à l'arracher de notre propre champ.

II. Le contraste des vertus et des vices, des ombres et des lumières, se trouve partout en ce monde; nulle part on n'aperçoit un horizon sans nuages. Ceux qui, pour éviter les contradictions ou les peines, changent de

¹ S. Matth., XIII.

lieu, d'état ou de condition, courent au hasard, et ne quittent souvent un mécompte que pour en trouver d'autres plus amers. Le chrétien accepte les situations telles qu'elles sont, et les fait servir à son perfectionnement. Il laisse passer ce qui passe, dans l'attente du jour où Dieu séparera de nouveau la lumière d'avec les ténèbres. Alors, dit l'Écriture, les ouvriers d'iniquité seront à jamais réprouvés, tandis que ceux qui auront persévéré dans le bien seront couronnés de gloire et d'honneur.

VENDREDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Le Seigneur leur dit : Arrachez d'abord l'ivraie et liez-la pour la brûler; et amassez le froment pour mon grenier. »

I. L'âme humaine porte en elle un principe de liberté que Dieu n'entrave jamais. L'homme dispose de sa volonté, il se détermine librement, et ce qu'il aura choisi lui sera donné. Celui qui marche dans le sentier des justes s'élève vers le ciel; celui qui descend la pente du péché s'enfonce dans l'abîme. « Que l'homme souillé continue à se souiller, que le juste continue à se justifier, que le saint continue à se sanctifier. » A ce texte de l'Apocalypse, l'apôtre saint Paul ajoute des paroles énergiques : « Quand une terre souvent abreuvée des eaux du ciel produit des fruits agréables au cultivateur, elle reçoit la bénédiction de Dieu; mais quand elle ne produit que des herbes malsaines, elle est maudite et réprouvée, et à la fin elle est livrée aux flammes. »

II. La vie du pécheur, comme celle du juste, se développe sans intermittence jusqu'à la mort. A ce terme inévitable, l'homme reste fixé dans l'état où il se trouve ; et il tombe, comme l'arbre, du côté où il a penché ; ce qui nous montre l'importance de nous affermir présentement dans la disposition où nous voudrions être à notre dernière heure. « C'est maintenant le jour favorable, dit l'apôtre¹. » C'est le temps des labeurs et de la pénitence. « Le Fils de l'homme viendra au moment où nous y penserons le moins². » Ce moment passé, s'ouvrira l'éternité, où nous récolterons au centuple les fruits de nos travaux. Au dernier jour quelle sera notre place ? Quel sera notre sort ? Notre vie aboutira à une éternité de délices ou à une éternité de supplices, selon la direction que nous lui aurons donnée. Si nous vivons pour ce monde, les anges, ministres de la divine justice, nous précipiteront dans le feu qui doit consumer ce monde. Si nous vivons pour Dieu, ils nous porteront, comme des gerbes vivantes, dans les greniers du ciel.

SAMEDI DE LA CINQUIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Marie est la céleste fleur des champs.

I. L'Écriture célèbre la fleur mystérieuse au sein de laquelle a germé l'humanité du Dieu d'amour, fruit béni de ses entrailles. En elle s'est formé le froment des élus,

¹ II Corinth., VI.

² S. Luc, XX.

l'épi de la sainteté, le pain de l'immortalité. Cette fleur du ciel avait été contemplée par le patriarche Isaac, quand il s'est écrié : « La bonne odeur, qui émane des vêtements de mon fils est semblable à l'arome d'un champ de bénédiction. » Marie, en revêtant son divin Fils de la beauté humaine, est restée imprégnée d'une onction qu'elle exhale sur tous les enfants des hommes.

Et nous aussi, qui mangeons le fruit de cette fleur virginale, conservons précieusement dans notre âme la grâce de la charité, et répandons autour de nous la bonne odeur de Jésus-Christ.

II. Héritière des patriarches, des rois, des prophètes et des pontifes, la Vierge de Sion a concentré en elle le foyer de toutes les bénédictions qui ont réparé la nature humaine. Elle a recueilli, selon le langage des livres sacrés, la rosée du ciel et la graisse de la terre; elle a possédé toute l'abondance du blé et du vin; elle a conservé le trésor qui a enrichi le monde; elle a nourri dans son sein la tige de l'arbre de vie. C'est pourquoi cette fleur virginale a été impénétrable aux traits de l'ennemi; jamais aucune ivraie, aucune semence du mal n'a eu avec elle le moindre contact. Toute pure et innocente, elle protège l'innocence, et elle jette ses racines dans les âmes pures. Si donc nous voulons produire des fruits de sainteté, attachons-nous fidèlement à Marie; par elle nous recevrons la sève du Saint des saints. Les âmes consacrées à Marie sont représentées dans l'Écriture sous l'emblème d'une plan-

tation de fleurs variées qui reproduisent son image et sa ressemblance.

SIXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Parabole du grain de sénévé ¹.

I. Le grain de sénévé est petit entre les semences, mais plein de force et de saveur. Il apparaît souvent dans l'Evangile comme un symbole de Jésus qui, sous une forme humble et pauvre, cache toute la plénitude de la divinité. « Il sera semblable à un arbrisseau et à un rejeton d'une terre sèche, dit le prophète Isaïe ; nous l'avons vu, et il n'avait aucun éclat. » Ce grain mystérieux doit mourir dans le sillon ; mais du fond de son abaissement surgira l'arbre vivant de l'Eglise dont les âmes régénérées composent les rameaux. Un même principe de vie, sortant de la racine, anime la tige et les branches ; et quand celles-ci n'opposent pas d'obstacle à la circulation de la sève divine, elles fleurissent et fructifient avec une admirable fécondité. Toutes ensemble ne forment qu'une vivante unité. « Celui qui demeure en moi, dit le Seigneur, portera beaucoup de fruits. »

II. Chaque graine confiée à la terre produit dans sa renaissance un fruit selon son espèce. Cette loi du règne naturel se retrouve dans l'ordre divin. Le Fils de Dieu, en s'incorporant dans l'humanité comme une greffe mystérieuse, se reproduit en quelque sorte dans ses dis-

¹ S. Matth., XIII.

ciples et forme en eux un être nouveau. Aussi, selon le langage des Pères, le chrétien intérieur est un nouvel homme qui se développe pour le ciel à mesure que le vieil homme décroît et se dépouille. Le disciple animé de l'esprit de Jésus-Christ continue la vie de Jésus-Christ. Il est, dit saint Grégoire de Nazianze, un autre Jésus-Christ, *alter Christus*; et de là le profond sens du nom de chrétien. Il signifie, dit saint Ambroise, charité, onction, bonté, suavité, chasteté, humilité, patience, obéissance; il exprime tout ce que signifie le nom de Jésus-Christ. Notre grand devoir est de justifier la sublimité de notre vocation par la sainteté de notre vie.

Demeurons humbles, et laissons le monde nous fouler aux pieds; car, après avoir été comme Jésus-Christ des hommes de douleur, nous deviendrons des saints et des hommes de Dieu.

LUNDI DE LA SIXIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Le royaume de Dieu est semblable à un grain de sénévé. »

- I. Les similitudes du grain de sénévé nous représentent les commencements faibles et les accroissements successifs des œuvres de Dieu. L'Eglise tout entière obéit à cette loi de progression. Petite et presque imperceptible dans son germe, elle étend sous terre de profondes racines, avant de déployer au loin et à la face du soleil les rameaux qui abritent les oiseaux du ciel. Comme un point lumineux qui croît de plus en plus

jusqu'à la plénitude de son épanouissement, la foi se propage graduellement dans toutes les régions du monde; et elle emploie les moyens les plus simples pour opérer les plus grandes choses. C'est par sa marche calme et persévérante, bien plus que par des mouvements impétueux, qu'elle s'élève et se dilate à travers tous les siècles, toujours victorieuse. Et pour accomplir ce grand ouvrage, Dieu s'est servi des instruments les plus faibles; il a choisi ceux que le monde regardait comme des insensés pour confondre les sages et les puissants de la terre.

Que nul n'attribue donc ses succès à ses propres aptitudes! que nul non plus ne prétexte son incapacité pour se dispenser du service de Dieu!

II. Le mystère du grain de sénévé ne s'applique pas seulement à l'Eglise, il regarde aussi l'âme chrétienne; car de même que la semence confiée à la terre ne produit que successivement ses feuilles, ses fleurs et ses fruits, de même le germe de la vie divine, implanté dans l'âme, se développe graduellement jusqu'à une maturité parfaite. Jésus-Christ lui-même, qui est à la fois notre modèle et notre vie, croissait en grâce et en sagesse; croissance mystérieuse qui doit se produire en chacun de nous, et nous élever peu à peu jusqu'à une sublime sainteté. Mais ce n'est pas nous qui donnons l'accroissement à cette vie nouvelle. La part de l'homme dans les œuvres de Dieu consiste à seconder fidèlement le travail de la grâce. La sagesse ne lui commande pas de faire tout ce qui est bien; mais elle lui conseille de

bien faire tout ce qu'il fait, et de remplir dignement sa tâche de chaque jour.

MARDI DE LA SIXIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Le grain de sénévé est déposé dans un champ. »

I. Il faut que le grain de sénévé soit mis en terre pour se dépouiller de ses enveloppes et subir les transformations d'une nouvelle vie ; car, dit l'Évangile, si le grain ne meurt point, il ne portera pas de fruits. Telle est aussi la condition de la renaissance spirituelle de l'homme. C'est par la mort qu'il entre dans la vie ; et cette mort n'est autre chose que le dépouillement de tout ce que le péché a sarajouté à notre nature. Il faut donc que le chrétien, qui aspire à la perfection évangélique, renonce à lui-même, embrasse la croix et suive le divin Maître. C'est-à-dire qu'il traverse les phases par lesquelles Jésus-Christ lui-même a passé ; et ainsi les mortifications, les souffrances et la mort sont les conditions de la vie, de la sainteté et de la béatitude.

Puis donc que Jésus-Christ ne peut régner en nous que sur les ruines du vieil homme, portons notre croix avec amour et subissons avec courage toutes les peines qui s'y rattachent.

II. Saint Paul nous enseigne que nous avons été prédestinés à devenir conformes à l'image de Jésus-Christ ; image qui ne peut apparaître en nous qu'après la destruction des difformités de notre nature. C'est la croix

qui opère ce renouvellement; elle nous mortifie et nous vivifie. Elle nous dégage des liens terrestres et des enveloppes hétérogènes, pour nous rendre accessibles à la divine lumière, et capables de nous unir au Saint des saints. La mortification chrétienne accomplit volontairement et graduellement ce que la mort accomplira forcément; elle nous fait mourir chaque jour aux choses qui ne doivent pas subsister, afin que nous puissions témoigner avec saint Paul que le monde est mort pour nous et que nous sommes morts pour le monde.

Mais du sein de cette mort la vie divine surgit, et alors on répète avec le même apôtre : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis; c'est Jésus-Christ qui vit en moi! »

MERCREDI DE LA SIXIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Quand le grain de sénévé croit, il forme un grand arbre. »

I. L'homme est toujours grand quand il est vraiment chrétien; car la grandeur consiste à s'élever au-dessus du monde jusqu'à Dieu. Mais personne n'arrive d'un seul élan aux sommités de la perfection, pas plus que l'on ne tombe d'un seul coup aux extrémités du vice. On monte ou on descend par degrés. La vertu chrétienne n'est d'abord qu'un germe qui se développe dans l'obscurité; elle commence par l'humilité, elle finit par la sainteté. Si vous voulez devenir grand, dit saint Augustin, commencez par vous faire petit. Soyez petit devant Dieu, par une soumission enfantine; petit devant

les hommes, par une sincère modestie; petit à vos propres yeux, par le sentiment de votre faiblesse et de votre infériorité.

C'est dans cet état d'abaissement que l'âme, semblable au grain de sénevé, se dépouille, se renouvelle et s'élève devant Dieu comme un arbre chargé de fruits.

II. Le grain de sénevé représente encore, selon quelques interprètes, les très-petites actions journalières qui composent la trame ordinaire de notre vie. Ces actions peuvent avoir peu de valeur par elles-mêmes; mais quand elles sont rehaussées par l'intention de plaire à Dieu, elles constituent un riche tissu de mérites et de bonnes œuvres. Les occasions de déployer une vertu magnanime sont d'ailleurs assez rares; mais tous les jours, et à chaque instant du jour, on a tout à la fois l'occasion et la mission de combattre le mal autant que d'exercer le bien. Il est écrit de Jésus-Christ qu'il a bien fait toutes choses; et, après ce témoignage, l'Evangile ajoute qu'il a rendu la lumière aux aveugles et la parole aux muets.

L'ordre de ce récit nous montre que l'accomplissement parfait des devoirs journaliers est le prélude des actions d'éclat.

JEUDI DE LA SIXIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

« Le royaume du ciel est semblable à un levain¹. »

I. Après les analogies du sénevé, Notre-Seigneur

¹ S. Matth., XIII.

compare les opérations divines dans l'âme chrétienne à la fermentation que produit le levain dans la pâte où il a été introduit. En effet, quand la grâce s'est insinuée en nous, elle nous pénètre peu à peu, nous relève et nous communique une énergie surnaturelle. La secrète vertu de ce levain sacré prend toute espèce de formes ; une parole, une inspiration, une pensée généreuse, un exemple édifiant, un souvenir, un sacrifice, un échec, une maladie ; tous ces incidents providentiels cachent parfois des grâces précieuses qui réclament de notre part la soumission du cœur et une pieuse coopération.

II. De même que le levain soulève la pâte, de même la grâce surnaturalise les vertus. Aussi notre constante étude, si nous aspirons à la sainteté, doit consister dans la fidélité à la grâce ; plus on y correspond, plus elle augmente ; car la fidélité à une première grâce est le chaînon qui amène toutes les autres. L'âme fidèle dont les bons désirs commencent à fermenter sous l'action divine, court de vertus en vertus, de clartés en clartés, et s'élève de plus en plus jusqu'au foyer de la lumière.

Ranimons en nous ce levain précieux, et prions ardemment pour que la grâce ne reste pas stérile ; demandons qu'elle fructifie en nous et dans les autres.

VENDREDI DE LA SIXIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Continuation de la parabole du levain.

I. Si le céleste levain de la grâce produit dans les âmes une admirable dilatation de vertus, il y a un autre

levain, d'une espèce dangereuse, qui soulève les prétentions de l'orgueil, fomenté les murmures contre l'autorité et excite la fermentation de toutes les concupiscences. Ce levain est celui que désigne Notre-Seigneur, quand il avertit ses disciples de se tenir en garde contre l'esprit pharisaïque; esprit de vanité et de suffisance qui, toujours content de soi-même, s'irrite habituellement contre les autres. Fermons notre cœur à ce levain de malignité, comme l'appelle saint Paul; car la moindre pensée d'orgueil, quand la volonté y adhère, peut produire des enflures mortelles et rompre les meilleurs sentiments.

II. L'amour-propre, c'est-à-dire l'amour désordonné qu'on se porte à soi-même et qu'on veut captiver dans les créatures, voilà le levain subtil qui gonfle peu à peu le cœur, envahit les pensées et empoisonne la vie entière. Ce mal hideux se concentre dans l'égoïsme, espèce de ver solitaire qui ronge toute la substance de l'âme. Voulons-nous nous préserver du levain pharisaïque? apprenons de Jésus-Christ à être doux et humbles de cœur.

La charité, l'amour de Dieu, les sentiments nobles et religieux ne peuvent s'élever que sur les ruines de l'orgueil. « Celui qui s'aime soi-même, dit Jésus-Christ, se perdra. Celui qui se hait en ce monde sera sauvé. »

SAMEDI DE LA SIXIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

Marie est la femme évangélique qui nous donne le levain céleste.

I. L'Évangile compare les mystères du règne de Dieu au levain qu'une femme dépose dans la farine. Cette parabole fait allusion à Marie, la femme par excellence. C'est elle que la Genèse appelle la mère des vivants, car elle a enfanté l'Auteur de la vie; et elle est la mère de tous ceux qui vivent de la vie nouvelle. Elle a concouru à la formation du levain sacré qui purifie et relève toute la masse corrompue de la nature humaine. Quand ce levain du ciel est mêlé à notre âme, il lui communique la sainteté et l'immortalité, il la rend féconde en bonnes œuvres; il la fait monter de vertus en vertus jusqu'à la perfection la plus éminente. Marie est le vase immaculé qui renferme cette divine substance; mais si elle en est le dépositaire, elle en est aussi la dispensatrice; et c'est à elle que nous devons avoir recours pour obtenir les grâces dont nous avons besoin.

Conjurons-la de vivifier notre âme, afin que nous aimions notre Dieu d'un amour parfait.

II. Le levain qui nous régénère et nous sanctifie, c'est le sacrement de la chair et du sang de Jésus-Christ. Or, dit saint Augustin, cette chair est la chair de Marie, ce sang est le sang de Marie. Grande vérité qui nous laisse pressentir l'intimité et la sublimité des relations qui existent entre Marie et l'âme chrétienne. Ce que Marie a fait visiblement pour Jésus-Christ, elle le fait invisi-

blement pour nous qui sommes les membres de Jésus-Christ et qui recevons dans nos cœurs son esprit et sa vie. Elle a veillé sur la croissance de Jésus-Christ; et c'est également sous son œil maternel que nous devons croître en grâce et en sagesse. C'est elle qui protège et favorise le développement du fruit de vie que nous mangeons à la sainte Table. Mais ce développement est-il proportionné aux grâces que nous recevons? Notre croissance commence-t-elle à réjouir le cœur de notre Mère? Sommes-nous obéissants? Sommes-nous humbles et doux, patients et généreux? Quels sont nos progrès dans la pratique du renoncement, de la pauvreté, du dévouement et de la divine charité?

Puisse le levain de l'Eucharistie faire fermenter toutes ces vertus; car on ne communie dignement que lorsqu'on communie fructueusement. Demandons cette grâce à notre divine Mère.

DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME

Parabole des vignerons.

I. A l'entrée de la Septuagésime, l'Eglise nous prépare à la pénitence; elle nous exhorte à secouer notre langueur; elle excite l'énergie de notre bonne volonté et nous fait hâter le pas pour nous avancer vers nos destinées futures. La parabole des vignerons symbolise tous ces enseignements; elle met en évidence la grande affaire de la vie présente qui est de travailler à notre salut éternel. A quoi en effet nous servirait de gagner le

monde et tout ce qu'il renferme, si nous venions à perdre notre âme?

Mettons notre confiance en Celui qui nous assiste, en même temps qu'il nous exhorte et nous éclaire. Apuyés sur son secours, tout devient facile.

II. La parabole de la Septuagésime marque les épanchements successifs de la divine bonté qui se manifeste en divers temps et sous diverses formes. Le Père céleste convie tous les hommes, sans acception de personne, à travailler à sa vigne, travail qui doit s'appliquer tout d'abord à notre sanctification personnelle. Car notre âme est une vigne d'une merveilleuse fécondité; elle réclame une culture sérieuse, et il faut qu'elle soit taillée, arrosée, émondée, redressée. Ce travail est long, et le temps est court, dit le sage.

Perdre notre temps, ce serait perdre notre vie, ce serait perdre le ciel et l'éternité.

LUNDI DE LA SEPTUAGÈSIME

« Le père de famille sortit au point du jour pour louer des ouvriers. »

I. Méditons le sens de la parabole évangélique. Le père de famille, c'est le Dieu de toute bonté, l'unique et vrai père, source de toute paternité. Sa famille, c'est l'Eglise, où les trésors de la sanctification sont offerts à ceux qui vivent d'obéissance et d'amour. Les ouvriers envoyés à la vigne sont ceux qui sont appelés au service de Dieu; les diverses heures du jour sont les

différents âges et les différentes conditions de la vie; et enfin le denier convenu pour l'œuvre de chaque journée est tout à la fois l'emblème de la grâce quotidienne qui suffit à chaque temps, et de la récompense éternelle qui doit la couronner. Sous ces figures on retrouve tous les mystères de la vie chrétienne. Dieu nous prévient; il nous invite à mettre la main à l'œuvre; il nous sollicite par la voix de ses ministres et par les aspirations qu'il excite en nous-mêmes; il veut que nous correspondions à sa grâce; notre devoir, comme notre avantage, est de nous rendre à son appel.

II. Il y a un travail assigné à chaque homme, c'est celui qui doit produire des fruits de salut. Naître, se réjouir, pleurer, mourir, n'est pas le but de la vie humaine. L'homme a une autre destinée, et pour l'atteindre, il faut qu'il fasse ici-bas son apprentissage. Redresser la volonté, purifier le cœur, surmonter le mal, perfectionner le bien : tel est le grand travail de l'existence terrestre; travail de sanctification qui doit progresser incessamment jusqu'à la maturité parfaite.

Ce but est celui que poursuivent les ouvriers évangéliques; et c'est ce que saint Paul écrit aux Philippiens : Je continue ma course pour arriver au terme où Jésus-Christ m'a appelé; et oubliant ce qui est derrière moi, avançant vers ce qui est devant moi, je cours sans cesse vers le but de la carrière, pour obtenir le prix de la félicité du ciel.

MARDI DE LA SEPTUAGÈSIME

« Le père de famille dit aux ouvriers : Allez travailler
à ma vigne. »

I. La culture de la vigne spirituelle exige une application consciencieuse et assidue. C'est pourquoi Dieu nous appelle dès le matin. Bienheureux ceux qui s'accoutument dès leur jeune âge au joug du Seigneur ! La vie actuelle n'est pas si longue, et le temps n'est pas si assuré, pour qu'on s'expose à perdre la récompense, en quittant ce monde avant d'avoir achevé le travail. Mais quel que soit le moment de l'appel de Dieu, il faut se mettre à l'œuvre sans ajournement, la poursuivre sans découragement et surtout ne pas la compromettre par la négligence ; autrement on risquerait de mériter le reproche que le Seigneur adressa autrefois à sa vigne bien-aimée : Que pouvais-je faire pour elle que je n'aie fait ? Je comptais sur une récolte précieuse et abondante en retour de mes soins ; et voilà qu'elle ne porte que des fruits sauvages !

II. La sentence dont l'Écriture menace toute vigne ingrate doit faire trembler les âmes lâches et paresseuses. L'âme chrétienne qui néglige le travail de la sanctification devient semblable à la vigne qui se dessèche et s'endurcit sur le sol ; les ronces l'étouffent, les insectes la dévorent, les bêtes des champs la foulent aux pieds. En effet, l'âme négligente obstrue par sa faute les canaux de la grâce, elle perd l'esprit de prière et le goût des exercices religieux ; elle se traîne, plutôt qu'elle ne

marche, dans la voie du dévouement; elle ouvre la porte aux tentations et s'abandonne sans résistance à leurs traits empoisonnés. Cette funeste déviation aboutit à une fin terrible; car il est écrit : « Maudit est l'homme qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence¹. »

Ne nous faisons point illusion. Bientôt viendra la nuit où personne ne peut agir. Employons donc sérieusement cette vie destinée au travail, nous rappelant que le remède souverain contre la négligence, c'est une fidélité consciencieuse à l'oraison et aux devoirs de chaque jour.

MERCREDI DE LA SEPTUAGÉSIME

« Pourquoi demeurez-vous oisifs tout le long du jour²? »

I. Quand on considère le vaste champ de ce monde, combien on découvre de personnes désœuvrées! Combien de chrétiens perdent leur temps ou épuisent leurs forces, leurs talents, leur vie entière dans une stérile agitation! L'œuvre de la sanctification ne consiste pas seulement à s'abstenir du mal, il faut faire le bien, et il le faut bien faire. L'activité qui ne procède pas de Jésus-Christ et ne tend point à lui, n'aboutit qu'à des œuvres mortes, par conséquent le reproche d'oisiveté tombe tout à la fois et sur ceux qui ne font rien, et sur ceux qui font mal ce qu'ils doivent faire, et sur ceux qui font autre chose que ce qu'ils ont à faire. Une même sen-

¹ Jérém., XLVIII.

² S. Matth., XX.

tence menace les uns et les autres. « Liez-lui les pieds et les mains, dit le Maître, et jetez-le dans les ténèbres extérieures où il y aura des larmes et des grincements de dents. »

II. Les œuvres chrétiennes consistent bien plus dans une vie saintement occupée que dans la multiplicité des entreprises et des travaux. Il y a une série d'actions journalières qui suffisent à la sanctification, quand elles sont accomplies avec régularité et droiture d'intention. Le lever matinal, la prière et l'oraison, la tâche assignée à chaque heure du jour, l'examen de conscience, les repas, les récréations, les rapports d'édification, le support du prochain, les exercices de piété auxquels se rattachent une foule d'occasions de pratiquer le zèle, la patience, la charité, le sacrifice de soi-même : telles sont les occupations ordinaires des âmes qui aspirent à la perfection ; et en s'y appliquant avec conscience, elles échappent aux ennuis de l'oisiveté, aux assauts de la tentation et aux dangers d'une vie stérile.

JEUDI DE LA SEPTUAGÈSIME

« Le soir étant venu, le maître dit à son économe : Appelez les ouvriers et payez leur salaire. »

I. Après la vocation qui nous invite au travail, arrive le jour du rendement des comptes. C'est le soir, au moment où finit la journée, que se fait la distribution des récompenses ; en effet, c'est à la dernière heure de notre vie que notre destinée sera fixée ; et cette heure

avance incessamment; chaque instant qui fuit enlève quelque chose du temps que Dieu nous donne pour nous sanctifier. Quand elle aura sonné, cette heure suprême, notre âme sera appelée devant l'économe du Père de famille, Jésus-Christ, le juge des vivants et des morts; elle paraîtra en sa présence, ornée des vertus qu'elle aura cultivées, ou bien dépourvue de fruits, et appauvrie par une existence inutile. Une sentence irrévocable sera prononcée; et nous serons éternellement heureux ou éternellement malheureux, selon que nous nous serons comportés au service de Dieu.

Méditons ces vérités tous les jours de notre vie; elles nous animeront au travail; elles soutiendront notre courage; elles nous préserveront de toute infidélité.

II. Considérons que, dans la rémunération des ouvriers, le maître de la vigne apprécie moins la durée du travail que le travail en soi-même; il mesure la récompense, non pas sur la multiplicité ou l'importance des œuvres, mais sur leur perfection. Or, pour que les œuvres soient parfaites, il faut qu'elles procèdent d'une intention droite et pure qui rapporte tout à Dieu. Cette disposition du cœur ennoblit les actions les plus communes et leur imprime le cachet d'une haute valeur; tandis que là où elle manque, les actions les plus nombreuses et les plus éclatantes sont vides de mérites et ne comptent pas devant Dieu.

Faisons donc valoir nos occupations journalières, en les vivifiant d'un esprit d'amour et de charité. Que toutes nos pensées, nos actions, nos démarches aient

pour but de glorifier Dieu, d'édifier notre prochain, de sanctifier notre âme. La récompense qui couronnera nos efforts surpasse toute compréhension.

VENDREDI DE LA SEPTUAGÉSIME

« Les ouvriers, s'étant approchés, reçurent chacun un denier. »

I. Tout ce qu'on fait au service de Dieu, jusqu'à un verre d'eau donné au nom de Jésus-Christ, aura sa récompense. Mais cette récompense, figurée par le denier, n'a aucun terme d'appréciation parmi les choses de la terre. L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, le cœur de l'homme n'a pas compris ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. En ce monde, les biens ne sont que des apparences fugitives; les véritables trésors, les véritables honneurs, les vraies joies ne se trouvent que là où tout est stable, immortel, éternel. La grande et magnifique récompense du ciel, c'est Dieu lui-même, source des célestes délices; il est le foyer de la vie, de la charité, de l'amour, de la lumière, de la beauté. Il étanche la soif de l'âme, il rassasie tous ses désirs; il l'enivre, dit l'Écriture, d'un torrent de voluptés divines.

Si telle est la récompense que le Seigneur accorde à ses disciples, quelle sera la part ineffable de ceux qui ont tout quitté pour travailler uniquement à son service !

II. Bien que la béatitude sublime soit la récompense générale qui sera décernée aux âmes fidèles, néanmoins

toutes n'en jouiront pas au même degré. Chacune recevra la récompense proportionnée à son travail, dit saint Paul, car il y a plusieurs demeures dans le royaume des cieux, et par conséquent plusieurs degrés de gloire et de majesté. Les âmes seront plus ou moins élevées et resplendissantes dans la lumière de Dieu, selon le degré de leur perfection et de leur union avec la Majesté souveraine. De même que les diamants exposés au soleil brillent différemment selon qu'ils sont différemment polis ou taillés ; de même que les astres diversifient leur éclat selon leur situation en regard du roi des astres ; de même les âmes récompensées de leurs travaux participeront aux splendeurs divines, à divers degrés, selon la mesure de leurs souffrances, de leurs combats, de leur dévouement, de leur charité.

O homme, s'écrie saint Augustin, si tu veux t'exciter à la patience et au travail, songe à la récompense !

SAMEDI DE LA SEPTUAGÉSIME

Marie encourage les ouvriers qui travaillent à la vigne du Seigneur.

I. L'Eglise recueille, comme de la bouche même de Marie, les paroles que le livre de la Sagesse dit à l'âme qui se consacre à Dieu : « Mon enfant, quand vous entrerez au service du Seigneur, préparez-vous aux épreuves ; humiliez-vous et attendez avec patience ; c'est-à-dire modérez votre zèle et réprimez l'activité impétueuse de la nature ; supportez les délais de Dieu, ac-

ceptez de bon cœur tout ce qui vous arrive, et ne vous découragez point aux heures de la tentation. L'or et l'argent s'épurent dans le feu; et ceux qui aspirent à suivre le Seigneur passent par le creuset des souffrances. » Leçons précieuses qui regardent, non-seulement ceux qui commencent, mais ceux-là aussi qui ont fait quelques progrès dans la voie sainte.

La douce Marie résume tous ces conseils de perfection en nous exhortant à pratiquer en toutes circonstances la parole de Jésus-Christ. Quelle confiance vive, quelle paix et quelle force cette disposition de notre âme ne nous donnera-t-elle pas dans la maison de Dieu !

II. Aux instructions de la divine Sagesse, Marie ajoute son propre exemple ; car elle a fait ce que nous devons faire ; et comme Jésus-Christ, elle a mis en pratique les vertus qui doivent nous servir de modèles. Dès le commencement de sa vie, elle s'est donnée à Dieu, sans réserve ; et jusqu'à son dernier soupir, elle est restée constante et fidèle. Cette disposition de son cœur a toujours été la même ; et aussi, quand Dieu lui manifesta ses desseins sur elle, il la trouva prête. « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ! » Elle accepte tout, elle n'a d'autre volonté que la volonté de Dieu ; elle se soumet aux épreuves, quelque rigoureuses qu'elles puissent être ; elle accomplit sa vocation au jour le jour ; et sa vie entière n'est qu'un sacrifice perpétuel, uni au sacrifice de Jésus-Christ. C'est ainsi qu'elle est devenue la coopératrice de notre salut, et le

modèle de ceux qui, à son exemple, travaillent au salut des âmes.

Heureux les ouvriers évangéliques qui apprennent, à l'école de Marie, à servir le bon Maître avec courage et persévérance !

DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME

Parabole de la semence ¹.

I. Notre-Seigneur Jésus-Christ se désigne lui-même sous la figure du cultivateur qui enseme la terre. Il est venu pour déposer dans nos âmes les germes de la vie céleste. Mais les dispositions diverses de ceux qui reçoivent la semence de la parole sont comparées à des terrains de qualités différentes. Tous reçoivent les enseignements de l'Evangile ; mais tous n'en profitent pas. Il y a des esprits légers et superficiels qui entendent la parole sans la comprendre ; d'autres l'écoutent attentivement et la comprennent, mais ils manquent de courage pour la mettre en pratique ; d'autres la pratiquent pendant un temps ; mais, faute de patience, ils ne persévèrent point jusqu'à la saison des fruits. Enfin, il en est qui conservent la semence divine au fond de leur cœur et la font fructifier avec plus ou moins d'abondance, selon qu'ils correspondent à la grâce avec plus ou moins de fidélité.

Examinons si nous faisons un saint usage de la parole

¹ S. Luc, VIII.

de Dieu, et si nos progrès spirituels sont proportionnés aux instructions que nous recevons.

II. Nous ne pouvons rien produire par nous-mêmes ; aussi tout notre mérite dépend des dispositions avec lesquelles nous cultivons la semence déposée dans nos cœurs. Soit donc que la parole divine nous instruisse au dedans de nous-mêmes par une secrète onction, soit qu'elle se révèle à nous par les livres sacrés, soit qu'elle nous féconde par la voix des ministres de l'Eglise, nous devons en retenir la substance pleine de lumière et de vertu.

C'est une vérité certaine que si les enseignements de Dieu ne nous rendent pas meilleurs, ils nous rendent plus coupables et plus mauvais. « A celui qui a beaucoup reçu, il sera beaucoup demandé. » Il ne suffit pas d'écouter avec respect la parole ; il faut lui donner un accès profond dans notre âme, et y adhérer par une coopération active et persévérante.

LUNDI DE LA SEXAGÈSIME

La parole de Dieu est une semence.

I. De même que les productions de la terre sortent d'une semence naturelle qui les contenait substantiellement, de même les fruits de la grâce naissent d'une semence spirituelle ; et cette semence, c'est la parole de Dieu. Dans l'une aussi bien que dans l'autre, il faut distinguer l'enveloppe et la substance. L'enveloppe seule, c'est-à-dire la forme extérieure, le son ou la lettre, ne

sert à rien ; elle n'est qu'un moyen de communication qui reçoit sa dignité de l'esprit qu'il transmet. « Mes paroles, dit le Seigneur, sont esprit et vie. » C'est donc l'esprit et la vie de Jésus-Christ que nous recueillons sous les espèces de la parole évangélique ; et si nous l'assimilons à notre âme, elle développe en nous la vie surnaturelle ; elle produit les fruits de la foi, de l'espérance et de la charité.

II. On peut, selon la doctrine des saints, comparer la parole de Dieu au sacrement de l'Eucharistie. En effet, dans le mystère de l'autel, les espèces que nous voyons ne sont que des signes ; mais la substance qu'elles renferment, c'est la vie divine. Ainsi, dans le mystère de la parole de Dieu, les sons qui touchent nos sens sont des signes ; mais la substance qu'ils transmettent, c'est l'esprit et la vie de Jésus-Christ. Il est dit de la parole évangélique, comme de l'Eucharistie, que celui qui la reçoit ne mourra pas. L'une et l'autre déposent dans l'âme chrétienne la semence de la vérité qui ne passera pas, et la semence de la vie qui ne mourra pas. « J'ai trouvé votre parole, s'écrit un prophète ; j'en ai fait mes délices, et elle est devenue en moi une source d'eau vive. »

MARDI DE LA SEXAGÉSIME

« Une partie de la semence tomba le long du chemin,
où elle fut foulée aux pieds. »

I. La comparaison des grands chemins nous fait connaître le dangereux état d'une âme qui vit dans une dis-

sipation habituelle; et qui, toujours jetée hors d'elle-même, n'a pas le sens des choses de Dieu. La parole divine n'est pour elle qu'une musique plus ou moins agréable, qu'elle oublie après l'avoir entendue et qui ne laisse aucune trace. Elle est ouverte comme un grand chemin à toutes les pensées qui la traversent; elle abandonne la semence de la parole à tous les vents qui la dispersent; et, faute d'attention et de vigilance, elle foule aux pieds les plus précieux dons de Dieu.

Prenons garde que la routine ne nous précipite dans cette coupable négligence, et que la parole négligée ou perdue par notre faute ne nous condamne au dernier jour.

II. La semence qui se perd sur le chemin représente aussi les vérités que nous laissons tomber par terre, selon le langage de l'Écriture; car il y a des âmes pleines d'illusions et de présomption qui ne s'appliquent jamais à elles-mêmes les leçons de l'Évangile; elles les appliquent aux autres. Elles saisissent avec clairvoyance tout ce qui peut humilier ou corriger le prochain; mais elles ferment les yeux sur leurs propres défauts. De ce nombre se trouvent celles qui se croient irréprochables et ne reçoivent qu'avec dépit les observations et les réprimandes. Leur amour-propre a des susceptibilités qui entravent toutes les bénédictions d'en haut.

Notre âme est le champ où nous semons pour l'autre vie. Si nous récusons les conditions de cette culture, nous arriverons les mains vides au jour de la moisson.

MERCREDI DE LA SEXAGÉSIME

« Une autre partie de la semence tomba sur une terre pierreuse et se dessécha, parce qu'elle n'avait pas de profondeur. »

I. La terre pierreuse désigne, selon l'interprétation de Jésus-Christ lui-même, les âmes qui éprouvent une certaine jouissance à entendre la parole de Dieu; elles en goûtent la beauté, elles en admirent la sublimité et, dans leur empressement, elles voudraient en récolter les fruits le lendemain des semailles. Mais ces âmes, ajoute l'Évangile, ne sont fidèles que pour un temps; car la semence de la parole s'est arrêtée à la surface de l'imagination; elle n'est pas descendue dans les sillons du cœur; elle a soulevé de bons désirs, mais elle n'a pas touché la volonté; elle a produit des fleurs, mais ces fleurs, dépourvues de racines, se sont flétries avant la saison des fruits. Ces âmes, fécondes en théories et stériles dans l'exécution, promettent beaucoup au printemps; mais elles défont aux approches des orages et des intempéries, et restent abattues dans l'arrière-saison.

Nous échapperons à ces périls, si nous joignons les efforts de chaque jour à la méditation assidue de la parole de Dieu.

II. Les pierres qui remplissent le champ de notre âme et empêchent la divine semence d'y prendre racine, sont d'autant plus dangereuses qu'elles substituent des illusions aux réalités. Le sol sans profondeur donne hâtivement naissance à une foule de bonnes pensées qu'on

prend pour des vertus; on confond les velléités transitoires avec les actes efficaces de la volonté; on se réjouit de la multiplicité des bons désirs, sans profiter des moyens et des occasions de les accomplir; de manière qu'on vit dans une fausse sécurité et dans une stérile espérance. C'est à nous à voir quelles sont les pierres d'achoppement qui obstruent notre âme. Les obstacles les plus ordinaires que rencontre la parole de Dieu, ce sont les points de vue de notre esprit, les retours sur nous-mêmes, les susceptibilités de l'amour-propre, les préoccupations du passé ou de l'avenir, ou bien des antipathies et des affections exagérées. Il faut surtout, selon saint Jean, se tenir en garde contre certaines idoles spirituelles. L'âme pieuse en triomphera par des sacrifices courageux et par la prière persévérante.

JEUDI DE LA SEXAGÉSIME

« Une autre partie de la semence tomba parmi les épines
qui l'étouffèrent. »

I. La semence qui tombe sur les ronces et les épines n'a pas un meilleur sort que celle qui se dessèche dans les terrains pierreux. On ne saurait attendre aucun développement spirituel de la part d'une âme agitée par l'amour des plaisirs, des vanités ou des biens terrestres. Ce sont là les épines dont les impressions et les déchirements attristent l'esprit de Dieu et entravent la séve

de la grâce. Les âmes retirées du monde risquent elles-mêmes de succomber à ces piqures mortelles, si elles emportent dans leur solitude des préoccupations étrangères à leur vocation.

Comment la parole de l'Evangile pourrait-elle répandre sa lumière, sa paix et sa divine onction, au milieu de ces broussailles qui étouffent toutes les inspirations de l'Esprit de Dieu?

II. La culture spirituelle exige un travail de tous les jours ; car il s'agit d'extirper les instincts vicieux qui, sous toutes les formes, surabondent dans la nature humaine. Au commencement, ces épines sont faibles, et pour les déraciner il ne faut qu'un courage ordinaire ; mais si notre négligence les laisse grandir, elles s'enracinent de plus en plus et résistent à tous les efforts. Heureux alors si un coup de la grâce nous arrache ce que nous n'avions pas voulu abandonner nous-mêmes !

Combattons le mal avant qu'il dégénère en habitude, et cultivons le champ de notre âme avec une consciencieuse vigilance.

VENDREDI DE LA SEXAGÉSIME

« Une partie de la semence tomba dans une bonne terre et rapporta du fruit au centuple. »

I. Les bonnes terres, ce sont les âmes droites et généreuses qui, après avoir reçu la parole de Dieu avec foi, produisent des fruits d'amour et de charité. Ces âmes sont tellement fécondes que, selon les termes de

l'Evangile, elles rapportent trente, soixante et cent pour un. Leurs fruits sont en raison de la qualité du sol et de la culture ; car Dieu ne demande pas l'impossible : il ne veut récolter que ce qu'il a semé.

Heureuses les âmes qui proportionnent leur reconnaissance aux bienfaits ! Cependant, celles-là même qui sont défectueuses ne doivent pas perdre courage. Si elles embrassent avec énergie les conditions du perfectionnement, elles peuvent à leur tour s'améliorer et porter des fruits de consolation. Il n'y a pas de terre si ingrate, dit saint François de Sales, que l'amour du cultivateur ne parvienne à rendre fertile.

Travaillons à nous perfectionner de plus en plus, pour que notre âme devienne une terre de bénédiction.

II. La fécondité du cœur de l'homme est intarissable, mais la semence de la parole de Dieu ne peut y germer qu'avec le temps et la patience. Les fruits précoces ne sont pas les plus succulents ; ceux qui sont l'objet d'une culture longue et graduée acquièrent des qualités plus parfaites. « Je tiens vos paroles cachées au fond de mon cœur, » disait David. Cela nous apprend qu'il ne faut pas se hâter de manifester au dehors les grâces de l'esprit intérieur, de peur que la sève ne s'épuise et ne se dissipe.

Modérons donc nos empressements et attendons les moments de Dieu. C'est la patience qui est le grand instrument de la culture morale ; elle est aussi la condition de la persévérance qui couronne toutes les œuvres et toutes les vertus.

SAMEDI DE LA SEXAGÉSIME

« Marie conservait la parole et la méditait dans son cœur. »

I. La Vierge immaculée est la terre de bénédiction qui a produit le froment du ciel. C'est dans ses entrailles qu'a germé l'amour lui-même, semence de toute beauté, de toute bonté, de toute vérité. Mère du Verbe de Dieu, elle a enfanté l'Auteur de la vie, le foyer de la lumière, d'où rayonnent les gerbes des perfections célestes. La parole évangélique a jailli dans son cœur avant de se répandre dans le monde ; en sorte que ce cœur virginal peut être considéré comme le livre de vie, comme la table de la loi, comme l'Evangile des évangélistes.

Plus nous entrerons en rapport avec Marie, comme des enfants avec leur mère, plus nous serons initiés aux mystères de la sagesse et de la science des saints.

II. Vous êtes bienheureuse, dit l'Esprit de Dieu à Marie, parce que vous avez cru. Elle a reçu la divine parole avec foi et l'a gardée dans son cœur ; et c'est ainsi que la Vierge fidèle a réparé l'infidélité de la première femme. Pendant que l'insubordination d'Eve introduit les ronces et les épines dans la nature humaine, la foi humble de Marie ramène sur la terre la sérénité et la sainteté. Quand, à l'exemple d'Eve, nous prétendons juger la parole, au lieu de nous y soumettre, notre âme tombe dans l'incrédulité et dans les ténèbres. Mais si, à l'imitation de Marie, nous faisons de la parole

divine notre méditation et notre règle, nous arrivons par la foi à la lumière et à l'amour.

L'âme croyante, disent les livres sacrés, est semblable à un jardin toujours arrosé et à une fontaine qui ne tarit pas.

DIMANCHE DE LA QUINQUAGÈSIME

« Voilà que nous allons à Jérusalem; et tout ce qui a été écrit par les prophètes au sujet du Fils de l'homme sera accompli¹. »

I. Entrons dans les intentions de l'Eglise qui veut que nous commencions dès aujourd'hui à méditer plus attentivement le mystère des souffrances de notre Sauveur, afin de nous détourner des vanités et des désordres de l'esprit du monde. Pendant que Jésus-Christ annonce qu'il va mourir pour nous, combien de chrétiens ne songent qu'aux plaisirs! Plus coupables que les Juifs qui ne savaient pas ce qu'ils faisaient, ils renouvellent toutes les douleurs de Jésus-Christ, ils le livrent aux dérisions du monde; ils paient ses bienfaits par des outrages, ils se moquent du nom de chrétien en vivant comme des païens; ils le crucifient en eux-mêmes, dit saint Paul, puisqu'ils foulent aux pieds le prix de la rédemption.

Prosternés devant le Saint Sacrement, demandons pardon pour eux et pour nous; déplorons notre tiédeur

¹ S. Luc, XVIII.

et nos ingrattitudes ; implorons la divine miséricorde et l'infinie bonté du Seigneur notre Dieu.

II. Tandis que la multitude reste froide et indifférente en face du Sauveur qui va opérer la rédemption du monde, un pauvre aveugle, assis sur le chemin, s'émeut au bruit des merveilles qui le frappent, et il s'écrie : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! Jésus-Christ l'exauce et lui rend la lumière. Cet aveugle n'est-il point une figure du peuple d'Israël tristement assis dans les ténèbres ? Il reconnaît sa misère et, sans se laisser intimider par la foule qui l'entoure, il invoque le divin Messie. C'est à sa dernière heure que Jésus-Christ accomplit ce miracle. L'aveugle ouvre les yeux au moment où d'autres les ferment ; et la foi s'allume dans son esprit, alors qu'elle s'éteint dans la multitude.

Qui que nous soyons, répétons souvent cette invocation salutaire : Jésus, fils de David, ayez pitié de nous !

LUNDI DE LA QUINQUAGÈSIME

« Les apôtres ne comprirent point ce que Jésus-Christ leur prédisait au sujet de ses souffrances. »

I. Les apôtres, pleins de foi, savaient que Jésus était le Messie promis au monde ; mais ils ne lui appliquaient point les prophéties concernant ses humiliations et son immolation sanglante ; ils s'attachaient de préférence à celles qui prédisent la gloire du second avènement. L'espérance qu'ils avaient conçue d'une royauté terrestre ne s'accordait point avec les ignominies que le

Seigneur leur annonçait. Telle est encore aujourd'hui l'erreur des Juifs, et telle est aussi la cause de l'incrédulité d'une foule de chrétiens qui volontiers partageraient les triomphes de l'Eglise, mais repoussent le mystère de la croix. Ils sont remplis de zèle dans la prospérité, mais leur courage défaille à l'entrée de la voie douloureuse.

Comprenons mieux les vérités du christianisme, et rappelons-nous que c'est en passant par la mort qu'on arrive à la vie véritable.

II. Les disciples n'admettaient point le mystère des humiliations de leur Maître, parce qu'en général on comprend peu ce qu'on n'aime pas à comprendre. Nous aussi, quoique formés à l'école de Jésus-Christ et nourris de sa doctrine, nous manquons parfois d'intelligence dans les occasions où il faudrait accepter une parcelle de la croix et boire une goutte du calice amer. Notre nature, qui ne veut pas renoncer à elle-même, a horreur de la mortification et du sacrifice ; et, par une illusion volontaire, elle regarde comme des pratiques superflues les actes qui contrarient les goûts, les intérêts ou les passions.

L'Esprit de Dieu condamne cette piété commode ; et les âmes vraiment chrétiennes ne discutent point les conditions du salut : elles savent que ce qui est dit du Maître s'applique aussi aux disciples, et elles consentent à souffrir avec lui pour arriver à la bienheureuse immortalité.

MARDI DE LA QUINQUAGÈSIME

« Le Fils de l'homme sera livré aux tourments et à la mort ¹. »

I. Les Livres sacrés avaient annoncé que le Fils de Dieu, devenu fils de l'homme par son incarnation dans la nature humaine, se chargerait des iniquités de l'homme et les expierait par sa mort volontaire. Or cette loi des expiations regarde tous les hommes; car tous doivent souffrir et mourir. Les souffrances de Jésus-Christ ne nous dispensent pas de souffrir nous-mêmes, comme sa mort ne nous dispense pas de mourir. Mais ses souffrances rendent les nôtres méritoires, et sa mort sauve ceux qui meurent en union avec lui. Sans Jésus-Christ, nos souffrances et notre mort ne seraient que les fruits stériles du péché. Avec Jésus-Christ, ce sont des actes expiatoires qui soldent le péché.

Unissons-nous donc par une foi vive à Celui qui marche si généreusement à la mort pour nous tracer la voie du salut et nous aplanir le chemin de la vie.

II. L'arrêt de mort que Jésus-Christ va subir à Jérusalem a été prononcé aussi contre nous, et nous le subirons à notre tour. Chaque pas que nous faisons, chaque instant que nous vivons, chaque heure qui sonne nous rapproche de notre dernière heure. Cette pensée était toujours présente à Jésus-Christ; il la rappelle fréquemment à ses apôtres. Nous ne devrions non plus la perdre

¹ S. Luc, XVIII.

de vue ; car la perspective du terme de notre carrière terrestre nous maintiendrait dans la modération et la patience ; elle nous détournerait des illusions du monde ; elle nous engagerait à employer saintement notre temps et à travailler efficacement pour l'éternité.

Exerçons-nous, comme saint Paul, à mourir tous les jours ; c'est-à-dire à nous détacher graduellement des liens qui nous rivent à la terre et des obstacles qui empêchent de nous unir à Dieu.

MERCREDI DES CENDRES

« Sonnez la trompette à Sion, et annoncez un jeûne solennel ¹. »

I. A l'entrée des quarante jours consacrés à la pénitence, l'Eglise emprunte la voix auguste des prophètes pour nous exhorter à nous renouveler dans la grâce de Dieu. Bienheureuses les âmes qui répondent à cette invitation solennelle ; car le jour approche où la trompette de l'archange annoncera la fin des épreuves terrestres. Alors le temps de la pénitence sera passé, et les regrets seront inutiles. Voici maintenant les jours favorables, dit l'apôtre, jours de grâce et de salut.

Faisons donc maintenant et sans délai ce que nous voudrions avoir fait au dernier jour. Demandons à Dieu qu'il excite en nous le regret de nos fautes et qu'il nous donne un cœur contrit et humilié.

II. La pénitence ne consiste pas seulement dans les

¹ Joël, II.

abstinences ou mortifications corporelles; elle regarde surtout le cœur, la volonté et la conduite. Faire pénitence, c'est détourner notre amour de toutes les affections vicieuses, pour aimer purement notre Dieu; c'est renoncer à toutes les satisfactions passagères, pour obéir filialement à la volonté de Dieu; c'est réformer les imperfections de notre conduite, pour vivre saintement selon la loi de Dieu; en un mot, faire pénitence, c'est travailler à la destruction du vieil homme, pour seconder la résurrection de l'homme nouveau. Mais l'esprit de pénitence ne saurait animer ceux qui se croient justes et vertueux; il ne se donne qu'à ceux qui ont conscience de leurs maladies spirituelles et qui, à titre de pécheurs, implorent la miséricorde du Sauveur.

Empruntons les paroles de David pour demander à Dieu l'esprit de pénitence; et si nous ne pouvons embrasser les austérités volontaires pour nous châtier nous-mêmes, du moins acceptons volontiers les peines, les travaux, les accidents et les sacrifices que la Providence nous impose.

JEUDI DE LA QUINQUAGÈSIME

« Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison; mais dites seulement un mot, et mon serviteur sera guéri¹. »

I. L'Eglise ouvre les enseignements du carême par une mémorable leçon d'humilité; et, pour la rendre

¹ S. Matth., VIII.

plus instructive, elle nous rappelle l'exemple du centenier de l'Evangile. Ce personnage, dit saint Augustin, s'était rendu digne des faveurs de Jésus-Christ, parce qu'il s'en croyait indigne. En effet, la vraie humilité n'est pas celle qui, sous prétexte d'indignité, nous éloigne de Jésus-Christ; elle est au contraire le sentiment qui nous fait désirer et rechercher le Sauveur; car les âmes vraiment humbles recourent à la miséricorde divine qui couvre les misères de l'homme; et toujours elles laissent prévaloir la confiance sur la crainte.

II. Les paroles du centenier expriment avec une admirable perfection le sentiment de la confiance unie à l'humilité; aussi l'Eglise les met-elle dans notre bouche au moment précieux de la sainte communion. Mais ces paroles que prononcent nos lèvres sont-elles toujours l'expression exacte de nos sentiments? Sommes-nous convaincus, comme le centenier, de notre indignité? Sommes-nous animés comme lui d'une confiance vive et entière? Pour augmenter et fortifier en nous ces mêmes sentiments, répétons souvent la prière de saint Augustin : Seigneur, faites que je vous connaisse et que je me connaisse ! Vous connaître, c'est vous aimer, c'est compter sur votre miséricorde; et me connaître moi-même, c'est voir mes misères, c'est détourner mon amour de moi-même.

Notre confiance en Dieu sera proportionnée à la défiance de nous-mêmes; et la mesure de notre humilité en ce monde sera celle de notre élévation dans l'éternité.

VENDREDI DE LA QUINQUAGÉSIME

« Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ¹. »

I. La perfection que l'Évangile propose à l'âme chrétienne n'est pas un simple conseil, c'est un précepte. L'œuvre de Jésus-Christ veut restaurer en nous l'image de Dieu que le péché avait défigurée; car il est écrit que nul n'entrera au ciel et nul ne verra Dieu s'il ne s'est purifié de ses souillures. On ne saurait alléguer aucun prétexte pour se dispenser du travail de la sanctification. Le Saint des saints, qui nous commande d'être saints, nous prodigue les moyens de réaliser ce qu'il ordonne, et il opère en nous ce qu'il prescrit.

La perfection évangélique n'est d'ailleurs que le rayonnement de l'amour; et cet amour se donne lui-même à nous. Aimez, et vous serez parfaits !

II. Saint Denis l'Aréopagite enseigne que Dieu, dans la plénitude de sa lumière, ne souhaite rien davantage que de répandre ses splendeurs dans les âmes, et de se communiquer pleinement à celles qui sont vides d'elles-mêmes; mais il ajoute que ces communications divines ne se font que par degrés, c'est-à-dire qu'elles se proportionnent à la fidélité avec laquelle on les reçoit et aux fruits de sainteté qu'elles produisent. C'est pourquoi l'âme chrétienne, mais particulièrement l'âme consacrée à Dieu, doit s'efforcer, par un désir ardent et par

¹ S. Matth., V.

un continuel mouvement du cœur, de marcher dans les voies de la perfection évangélique. Le sentier du juste, dit l'Écriture, est comme une lumière brillante qui s'avance de plus en plus, et s'accroît jusqu'au jour parfait.

Aspirons donc toujours à de nouveaux accroissements dans la vertu, et rappelons-nous la leçon de saint Bernard : Ne pas faire de progrès, c'est rétrograder ; ne pas monter, c'est descendre ; négliger les petites choses, c'est risquer de grandes chutes.

SAMEDI DE LA QUINQUAGÈSIME

Notre-Seigneur, marchant sur les eaux, est pris par ses disciples pour un fantôme ¹.

I. Considérons que les apôtres, voguant sur la mer orageuse et battus par la tempête, ne perdirent point courage ; ils s'efforcèrent, malgré la tourmente des vagues furieuses, de conduire leur barque jusqu'au port. A leur exemple, ne nous laissons point abattre quand la tentation vient nous assaillir ; ramons de toutes nos forces pour surmonter les plus dures épreuves ; triomphons des obstacles par l'oraison, par les pratiques salutaires de l'humilité et de la pénitence. Le Seigneur n'est jamais loin de ceux qui souffrent, de ceux qui prient, de ceux qui combattent. Toujours il proportionne ses secours à notre courage et à notre confiance ;

¹ S. Marc, VI.

mais quand pour un temps il semble nous livrer à nous-mêmes, c'est pour nous faire faire l'expérience de notre faiblesse, et manifester au sein de notre infirmité la divine force de son bras.

II. L'illusion des apôtres à la vue de Jésus-Christ nous donne lieu de remarquer les deux excès contraires où tombent parfois certains esprits, quand ils manquent d'une direction éclairée. Tantôt ils prennent Jésus-Christ pour un fantôme; tantôt ils prennent des fantômes pour Jésus-Christ. Les premiers attribuent à leur imagination les lumières du Saint-Esprit, et regardent comme des rêveries les dictées de leur conscience, en sorte qu'ils se détournent avec légèreté ou effroi des célestes assistances. Les autres tombent dans une erreur non moins dangereuse : ils se persuadent que toutes les chimères de leur amour-propre sont des pensées saintes, que leurs aspirations exaltées sont des révélations, et que les présomptions de leur orgueil sont des pensées du ciel.

Ces deux tentations sont très-ordinaires, puisque les apôtres mêmes y furent accessibles en l'absence de Jésus-Christ. On ne les évite que dans la voie d'une obéissance humble et fidèle.

PREMIER DIMANCHE DE CARÊME

Les tentations de Notre-Seigneur dans le désert¹.

I. Considérons le Fils de l'homme aux prises avec le

¹ S. Matth., IV.

perfide serpent. Il s'est fait homme pour combattre face à face l'adversaire de l'homme. L'épreuve du paradis terrestre recommence dans le désert. Jésus-Christ triomphe là où Adam avait succombé ; et sa victoire est telle que nous y trouvons tout à la fois la grâce, l'exemple et les moyens de triompher à notre tour. Adam s'était laissé séduire par l'esprit d'orgueil ; Jésus, par son humilité, demeure inaccessible à la séduction. Adam était entré en pourparlers avec le tentateur ; ses raisonnements l'avaient entraîné au doute, et le doute à l'opposition. Jésus ne raisonne point avec le démon ; il ne transige pas ; il se borne à lui opposer ces simples paroles : Il est dit, il est écrit.

A l'exemple de notre Sauveur, nous déjouerons les ruses de l'ennemi en restant humblement attachés à la parole divine dont l'Eglise est l'interprète.

II. La vie de l'homme sur la terre est un combat, dit l'Ecriture. Placé entre le bien et le mal, il faut choisir ; et tout le mérite de l'homme, aussi bien que sa destinée future, dépend de l'usage qu'il aura fait de sa liberté. Cependant, quand Dieu exige l'épreuve, il ne permet jamais qu'elle s'élève au-dessus de nos forces ; il proportionne sa grâce à toutes les situations, et il dit à chaque homme ce qu'il a dit à saint Paul : « Ma grâce te suffit. » Si donc la grâce nous manque, c'est que nous ne la cherchons pas, ou bien nous ne la secondons pas.

Heureux celui qui a traversé victorieusement la période des tentations ! car, dit l'apôtre saint Jacques,

après la lutte et le triomphe, il recevra la couronne de vie¹.

LUNDI APRÈS LE PREMIER DIMANCHE DU CARÊME

« Les uns iront au supplice éternel, les autres à la vie éternelle². »

I. Il n'est point de vérités plus clairement révélées, plus fréquemment répétées que celles qui regardent les fins dernières de l'homme. L'Eglise nous les rappelle en ces jours de pénitence, afin qu'au souvenir des justices de Dieu, nous usions saintement des grâces de la vie présente. Dans la séparation définitive des justes et des méchants qui doit s'accomplir, chacun sera rétribué selon ses œuvres. Les uns tomberont dans les ténèbres qu'ils auront préférées à la lumière; et c'est là, ajoute l'Evangile, qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents; c'est là que le ver qui ronge ne meurt pas, et le feu qui consume ne s'éteint pas. Les autres iront à la vie éternelle où il n'y aura plus ni larmes, ni travail, ni affliction.

En face de ces deux issues de notre vie, c'est à nous de choisir. La vie et la mort sont devant vous, disait Moïse à son peuple : ce que vous aurez choisi vous sera donné.

II. Nous serons placés par la sentence finale parmi les élus ou parmi les réprouvés, selon la direction que nous

¹ S. Jacq., I, 12.

² S. Matth., XXV.

aurons suivie sur la terre. Si nous renonçons à nous-mêmes pour nous dévouer à l'amour de Dieu et du prochain, si nous unissons nos peines à la croix de Jésus-Christ, si nous marchons comme lui dans la ligne droite de l'obéissance, nous serons couronnés avec les bienheureux. Quant à ceux qui vivent pour le monde ou pour eux-mêmes, qui transgressent la loi de l'amour et de la charité ; ou qui, abattus par le découragement, tombent et ne se relèvent point, ceux-là resteront exclus de la société des enfants de Dieu.

Vivons de telle sorte que, toujours fidèles à la grâce, nous entendions au dernier jour ces paroles ravissantes : Venez, les bénis de mon Père ; entrez en possession du royaume qui vous a été préparé dans l'éternité !

MARDI APRÈS LE PREMIER DIMANCHE DU CARÊME

Jésus chasse les vendeurs du temple^f.

I. Notre-Seigneur qui en toutes circonstances manifeste tantôt sa puissance divine, tantôt sa gloire, et le plus souvent sa miséricorde et sa mansuétude, laisse parfois éclater, avec une sévérité terrible, sa juste indignation. Habituellement doux et pacifique, et toujours patient même envers les plus grands pécheurs, il n'est inexorable qu'en face des hypocrites et des mercenaires. Son zèle ne connaît pas de respect humain ; il ne

^f S. Matth., XXI.

craint pas d'affronter la haine des ennemis de Dieu. Seul contre tous, l'œil étincelant du feu du ciel, il chasse impitoyablement de la maison de Dieu ceux qui profanent les choses saintes. Grand exemple qui doit faire trembler tout homme qui ne cherche dans la religion que ses propres intérêts.

Expulsons nous-mêmes de notre cœur les pensées terrestres qui pourraient se mêler à la piété, et bannissons loin de nous les passions cachées ou visibles qui menaceraient d'envahir le domaine de Jésus-Christ.

II. Ce que Jésus-Christ a fait ostensiblement à l'égard de ceux qui vendaient et achetaient dans le temple, il le fait invisiblement dans les âmes cupides et intéressées. Le temple de Jérusalem était la figure du cœur de l'homme. C'est vous, dit saint Paul, qui êtes le temple du Dieu vivant ; ce sont vos cœurs qui sont les temples du Saint-Esprit. Si donc nous abandonnons les trésors du temple au démon, nous devenons semblables à des cavernes de voleurs. Et si nous marchandons avec Dieu, si nous ne donnons que pour recevoir, si notre piété n'est qu'un commerce qui cherche un bénéfice pour chaque sacrifice, nous nous exposons à ce que la colère divine éclate dès ce monde contre nous, et renverse tous les échafaudages de notre fausse dévotion.

Bannissons de notre âme tout ce qui déplaît à Dieu, afin qu'elle soit une maison de prière, un sanctuaire pur et tranquille, une cité de paix, une demeure digne de Jésus-Christ.

MERCREDI APRÈS LE PREMIER DIMANCHE DU CARÊME

Les Juifs demandent à voir un miracle¹.

I. L'histoire de l'ancien peuple de Dieu est la figure prophétique de celle des chrétiens. Les instructions qui en ressortent doivent surtout nous mettre en garde contre l'esprit d'incrédulité de ce peuple, de peur que nous ne tombions comme lui dans une effroyable réprobation. Il y a cependant beaucoup de chrétiens qui demandent, comme les Juifs, à voir des miracles pour justifier leur foi en Jésus-Christ. Ils demandent des miracles, tandis que tout est miracle autour d'eux; et s'ils n'y croient point, ils sont eux-mêmes des miracles d'incrédulité, dit saint Augustin. Toutes les fois que la raison humaine veut s'élever au-dessus de la parole de Dieu, pour l'interpréter à son gré et se poser comme arbitre des divins mystères, elle s'obscurcit dans ses propres pensées; elle perd le sens des choses surnaturelles, et tombe peu à peu dans un incurable aveuglement.

II. Notre-Seigneur répond aux Juifs qu'ils n'obtiendront d'autre miracle que celui du prophète Jonas; miracle qui était la figure de la résurrection. Cette réponse s'adresse aussi aux chrétiens incrédules; car la résurrection du Sauveur est le miracle permanent qui éclate dans tous les siècles. Jésus-Christ est sorti de son tombeau, puisqu'il est vivant au milieu de nous, et mani-

¹ S. Matth., XII.

feste sa vitalité par des actes visibles et palpables. Il est vivant, puisqu'il est toujours l'objet de tant d'amour et de tant de haine. Il est vivant, puisqu'il exerce des attraits si puissants sur les âmes et les enrôle en si grand nombre à son service. Il est vivant, puisqu'il soutient son Eglise inébranlable au milieu des vicissitudes et des ruines du temps. Ce miracle, à lui seul, confirme les enseignements catholiques. Il n'en faut pas d'autres pour justifier la foi et l'espérance des fidèles.

Instruits comme nous le sommes par l'onction de l'Esprit-Saint et par les témoignages de l'histoire, marchons à la lumière de la parole de Dieu, et attendons fermement l'accomplissement des promesses de Jésus-Christ.

JEUDI APRÈS LE PREMIER DIMANCHE DU CARÈME

Prière de la Chananéenne ¹.

I. La femme suppliante qui s'attache aux pas de Jésus-Christ, et demande avec instance la guérison de sa fille, sans se laisser abattre par les rebuts dont elle semble l'objet, peut nous servir de modèle. Voulons-nous, avec cette fervente Chananéenne, obtenir des grâces pour nous et pour les autres? Prions comme elle a prié; prions avec humilité, avec confiance, avec persévérance. Ces trois conditions réunies rendent la prière efficace. Trop souvent l'une d'elles nous manque, et

¹ S. Matth., XV.

c'est pour cela que nous n'obtenons pas les grâces que nous demandons.

La prière faite au nom de Jésus-Christ est toujours exaucée, quand elle est à la fois humble, confiante et persévérante.

II. L'exemple de la Chananéenne nous apprend encore à attendre avec patience les moments où Dieu nous envoie son secours. Du fond de notre misère nous crions vers lui; cependant il semble parfois ne pas nous écouter et ne pas vouloir nous répondre. Ce sont des épreuves qui ne doivent pas nous rebuter. Dieu accorde souvent à la fin de la prière ce qu'il refuse au commencement; ces délais exercent notre patience et nous font mieux sentir notre pauvreté. Or, le sentiment profond de notre indignité nous rend humbles; et l'humilité est la disposition qui attire toutes les grâces. Aussi la Chananéenne trouve dans ses humiliations mêmes de nouvelles raisons d'espérer.

Humilions-nous à notre tour, et demeurons prosternés silencieusement en la présence de Dieu, jusqu'à ce qu'il ait exaucé la voix de nos désirs.

VENDREDI APRÈS LE PREMIER DIMANCHE DU CARÊME

La piscine de Bethesda¹.

I. La piscine dont il est parlé dans l'Évangile de ce jour était la figure du sacrement de pénitence. De

¹ S. Jean, X.

même que dans l'une on trouvait la guérison de toutes espèces de maladies corporelles, dans l'autre on trouve le remède qui guérit toutes les maladies spirituelles. Or, la multitude et la diversité des malades qui venaient se plonger dans les eaux salutaires de Bethesda nous montre avec quelle confiance les plus grands pécheurs doivent s'approcher du sacrement qui rend la santé à l'âme.

Cependant le paralytique, malade depuis trente-huit ans, abandonné de tout secours et incapable de descendre dans la piscine, nous représente le peuple d'Israël, paralysé dans tous ses membres, qui attend une assistance charitable pour participer à son tour aux eaux vives de la grâce.

Méditons le consolant mystère de cet Evangile, et offrons notre dévouement aux âmes qui, par elles-mêmes, ne savent point aller à Dieu.

II. Les maladies de l'âme ne sont incurables que lorsqu'on n'en désire pas sincèrement la guérison. Notre-Seigneur demande au paralytique : Voulez-vous être guéri? Donc pour être guéri, il faut le vouloir ; et il en est peu qui sachent vouloir. C'est la volonté même qui est malade dans la plupart des pécheurs. Ils croient avoir une bonne volonté, et ils n'ont que des velléités. Ils veulent la fin, mais ils ne veulent pas les moyens. On veut aller au ciel, mais on ne veut pas quitter la terre ; on craint les peines, les fatigues, les croix, les combats.

Si donc notre bonne volonté est languissante, il faut,

à l'exemple du paralytique, réclamer une main secourable qui stimule notre courage, excite notre énergie, active nos résolutions et seconde nos efforts.

SAMEDI APRÈS LE PREMIER DIMANCHE DU CARÈME

La transfiguration de Notre-Seigneur.

I. L'Eglise appelle nos méditations; aujourd'hui et demain, sur le mystère de la transfiguration de Notre-Seigneur. Son intention est que nous le considérions d'abord en lui-même, et qu'ensuite nous l'appliquions à notre propre destinée. Contemplons donc notre Sauveur dans toute sa magnificence! La divine lumière qu'il avait jusqu'alors cachée sous le voile d'une impénétrable humilité, se fait jour à travers son corps, et l'illumine tout entier; son visage brille comme le soleil; son attitude est pleine de majesté. Pierre ne peut retenir un saint enthousiasme; il s'écrie : Seigneur! qu'il fait bon ici! La scène du Thabor était en effet un avant-goût du souverain bonheur auquel sont appelées les âmes fidèles. Ce bonheur sera le nôtre; mais si en ce monde il ne nous est pas donné de contempler Jésus-Christ dans sa gloire, nous pouvons du moins jouir de sa présence mystérieuse en face du saint autel.

Il y a des âmes privilégiées qui, après une longue fidélité à l'oraison, arrivent dès ce monde à la contemplation des beautés du ciel; elles goûtent les prémices de la divine béatitude, et répètent devant le

tabernacle cette exclamation ardente : « Seigneur, qu'il fait bon ici ! »

II. Jésus-Christ est le modèle de l'homme dans tous les états de sa vie, et on peut dire de lui sur le mont Thabor ce que Pilate avait dit en le montrant couronné de ronces et d'épines : Voilà l'homme ! Ainsi la glorieuse transfiguration de l'humanité du Fils de Dieu nous laisse pressentir quelle sera la beauté ineffable du chrétien glorifié. Saint Jean nous enseigne que, lorsque Jésus se manifestera, nous serons semblables à Lui et en quelque sorte un même esprit avec Lui. Mais n'oublions pas que, selon l'enseignement de saint Paul, nous ne pouvons arriver à la gloire qu'en traversant, comme Jésus-Christ, les phases de la souffrance ; et que, pour être couronnés avec Jésus-Christ, il faut mourir avec Lui. Il n'y a qu'un seul chemin qui mène au ciel : c'est le chemin de la croix.

DEUXIÈME DIMANCHE DU CARÊME

La transfiguration ¹.

I. L'auréole resplendissante dans laquelle Jésus-Christ apparaît aux apôtres sur la montagne du Thabor nous présente le type sublime de l'homme régénéré. De même que Moïse dut construire le tabernacle du désert d'après le modèle qui lui fut montré sur la montagne, de même le chrétien, tabernacle vivant de

¹ S. Matth., XVII.

Dieu, doit être transfiguré à l'image de Jésus-Christ. C'est le grand travail de la vie de tendre, par des transformations successives, à l'auguste ressemblance qui changera l'homme terrestre en homme céleste; par conséquent, le mystère du Thabor ne nous révèle pas seulement notre gloire future; il se rapporte aussi à la sanctification de la vie présente, et nous en montre les merveilleux effets.

Courage donc, ô mon âme! regarde en haut et contemple avec une sainte espérance la béatitude immortelle promise à la fidélité.

II. Notre Sauveur, au jour de la transfiguration, mène ses apôtres à l'écart et se met en prière; deux actes qui nous apprennent que c'est dans la retraite et dans l'exercice de l'oraison que Dieu se manifeste aux âmes et leur accorde les plus insignes faveurs. « Je la mènerai dans la solitude, nous dit-il par la bouche d'un prophète, et je lui parlerai au cœur. » C'est en effet durant l'oraison que l'âme s'épure et se dégage des entraves terrestres; elle s'élève graduellement, sur les ailes de la prière, jusqu'à la contemplation de la lumière divine dont les splendeurs rejaillissent sur sa face et blanchissent les vêtements de ses pensées. « Pendant que je méditais, s'écrie David, le feu de mon âme s'est embrasé! »

Heureux donc ceux que Jésus, par les prévenances de sa grâce, a éloignés des vanités du monde! Heureux ceux qui goûtent la secrète onction de son amour! Heureux ceux qui acceptent les épreuves du Calvaire et se rendent dignes de jouir éternellement de la gloire du Thabor!

LUNDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DU CARÈME

« Vous mourrez dans votre péché¹. »

I. La parole sévère que Jésus-Christ prononce contre les Juifs infidèles s'applique aussi aux chrétiens mondains. Le Seigneur dit aux uns comme aux autres : « Vous êtes de ce monde, tandis que je ne suis pas de ce monde. » Être de ce monde, c'est vivre pour la vie actuelle et la préférer à la vie future ; c'est rechercher les choses qui passent et négliger les biens immortels ; c'est obéir à l'esprit du monde et résister à l'esprit de Dieu. Ceux qui s'engagent dans cette voie d'égarement marchent à l'encontre de leur destinée ; ils descendent, ils rétrogradent, au lieu de monter. Ils mourront dans leur péché, dit l'Évangile, parce qu'on meurt comme on a vécu. Mais leur mort, ajoute saint Bernard, sera désolante et leur éternité lamentable.

II. Il ne servirait à rien de se séparer corporellement du monde, si l'on conservait au fond du cœur les pensées mondaines et l'attachement aux choses de la terre ; car, dit l'Écriture, l'amour de ce monde est une inimitié à l'égard de Dieu. Être à Dieu, et non pas au monde, c'est accomplir toujours, à l'exemple du divin Maître, ce qui plaît à Dieu. Pour moi, dit Jésus-Christ, je fais constamment ce qui est agréable au Père. En effet, quand on aime, on ne saurait se résoudre jamais à faire quoi que

¹ S. Jean, VIII.

ce soit qui puisse déplaire à celui qu'on aime; et c'est pourquoi saint Augustin a dit : Aimez, puis faites tout ce que vous voudrez.

Il faut que nos intentions et nos actions, nos désirs et nos pensées, nos démarches et nos œuvres, aussi bien que nos souffrances intérieures et extérieures, se déploient dans le rayon de la volonté de notre Père céleste; et que, fidèles à cette pratique sainte jusqu'au dernier instant de notre vie, nous puissions dire avec confiance au moment de la mort : Je me suis appliqué à faire toujours ce qui était agréable à mon Dieu.

MARDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DU CARÈME

« Faites tout ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'il font¹. »

I. Le Seigneur, en nous prescrivant d'obéir à ceux-là mêmes qui sont indignes ou incapables de remplir la charge du commandement, nous montre la haute importance qu'il attache à la subordination envers nos supérieurs. Il veut que nous respections l'autorité dont ils sont revêtus, toutes les fois qu'ils l'exercent conformément à ses lois. Notre devoir, aussi bien que notre avantage, est de nous soumettre à leur ministère, sans examiner leurs qualités ou leurs défauts. « Obéissez à vos supérieurs, dit le Prince des apôtres, non-seulement

¹ S. Matth., XXIII.

quand ils sont doux et indulgents, mais aussi quand ils sont fâcheux et rudes. »

Le grand mérite de l'obéissance, c'est qu'elle réalise le sacrifice de soi-même, et ainsi elle imite la vie de Jésus-Christ qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort.

II. En consacrant la sainte obéissance par sa doctrine et son exemple, Notre-Seigneur nous la recommande comme la plus parfaite pratique de l'humilité. Elle exclut en effet toutes les pensées de présomption et de prééminence. C'est pour cela que Notre-Seigneur enseigne qu'il n'y a qu'un Maître, auquel seul appartient le nom de Père ; ce qui, selon saint Jean Chrysostome, ne doit pas être interprété à la lettre, puisque la religion consacre la paternité naturelle et spirituelle. Mais le Très-Haut est l'unique foyer d'où émane toute autorité, toute paternité ; et il est le terme sublime où remonte toute obéissance. C'est à lui que nous nous soumettons, quand nous obéissons à ceux qui nous commandent en son nom ; et c'est contre lui que nous nous révoltons, quand nous leur refusons notre soumission.

Le divin Sauveur, le Maître de tous, ne s'est pas borné à se faire le modèle de ceux qui obéissent ; il a donné une leçon à ceux qui commandent : il s'est mis aux pieds de ses disciples et leur a déclaré qu'il est venu pour servir et non pas pour se faire servir.

MERCREDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DU CARÊME

La mère des Zébédée sollicite les premières places pour ses fils ¹.

I. Dans le temps même où Jésus-Christ parlait ouvertement de ses humiliations, deux disciples, par l'entremise de leur mère, demandent des distinctions et des honneurs. «Faites que mes deux fils soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche.» L'Evangile ajoute que cette démarche indigna tous les disciples. Ainsi l'ambition des uns excita la jalousie des autres ; deux passions tellement inhérentes à la nature déchue, que les apôtres eux-mêmes en ressentirent les atteintes avant que l'Esprit-Saint les eût transformés.

La grâce divine opère ces changements dans les âmes qui lui sont fidèles ; car il n'y a pas d'homme, quelque imparfait qu'il soit, qui ne puisse, avec la coopération de l'Esprit de Dieu, surmonter ses passions et devenir un grand saint.

II. La jalousie, fruit amer de l'amour de soi-même, est le vice capital qui s'oppose à la charité évangélique. Celle-ci se donne tout au prochain, tandis que la jalousie rapporte tout à soi. La charité est un sentiment expansif qui s'alimente du bonheur des autres ; la jalousie, au contraire, est une passion qui rétrécit le cœur et l'endurcit. Par la charité, nous demeurons en Dieu et Dieu

¹ S. Matth., XX.

demeure en nous; par la jalousie, nous nous éloignons de Dieu et nous nous isolons de nos frères.

On ne peut triompher des exigences de la jalousie que par un généreux oubli de soi-même. C'est l'humilité, jointe à la prière assidue, qui obtient cette victoire; car elle attire l'esprit de Dieu. Ceux-là surmonteront le mal par le bien et grandiront pour le ciel, qui auront aimé sur la terre les dernières places.

JEUDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DU CARÊME

Le mauvais riche et le pauvre Lazare¹.

I. Notre-Seigneur nous dévoile le sort futur du riche et du pauvre. Mais le riche n'est pas seulement celui qui amasse des trésors matériels; c'est l'homme content de lui-même qui cherche dans les choses d'ici-bas sa consolation et sa gloire. Le pauvre, au contraire, le pauvre selon l'Évangile, c'est le chrétien détaché des biens terrestres qui, en vue de l'éternité, se résigne aux privations et aux souffrances. La mort ne tarde point à mettre fin à l'une et à l'autre de ces situations. Alors que se passe-t-il? Jésus-Christ nous l'apprend en termes formels. Le riche, en quittant la terre, tombe dans les abîmes; et le pauvre, en mourant, est porté dans la céleste patrie.

Concluons qu'il vaut mieux souffrir un peu de temps avec Lazare, et recueillir avec lui un héritage éternel,

¹ S. Luc, XVI.

que de poursuivre avec le riche des jouissances fugitives qui aboutissent à la perdition.

II. L'Ecriture nous déclare que Dieu connaît ceux qui sont à lui. C'est pourquoi le nom de Lazare se trouve consigné dans l'Evangile, tandis que le nom du riche reste inconnu. D'ailleurs, on ne raconte de Lazare aucune action éclatante; il a été patient dans ses afflictions et humble dans sa patience: voilà toute son histoire. On ne dit pas non plus que le riche ait commis des crimes: mais il a préféré la terre au ciel, et l'amour de soi-même à l'amour du prochain. Combien les hommes seraient plus sages, plus résignés, plus généreux, s'ils méditaient sérieusement ces deux mémorables exemples!

Il n'est pas nécessaire de faire de grandes choses pour aller au ciel: pratiquer l'humilité et la patience, vivre et mourir sur la croix; telle est la voie du salut.

VENDREDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DU CARÊME

Parabole des vigneronn homicides.

I. La révolte des vigneronn contre le père de famille nous représente l'ingratitude des Juifs envers leur divin Bienfaiteur; ingratitude qui augmente à mesure que les bienfaits se multiplient. En condamnant ces procédés monstrueux, faisons un retour sur nous-mêmes; car les faveurs dont les Juifs ont été comblés n'étaient que les ombres des grâces bien autrement précieuses prodiguées aux chrétiens. Or, quel usage faisons-nous de ces grâces?

Comment répondons-nous à la voix de Dieu et aux secrètes inspirations de notre conscience? Quels sont les fruits des soins providentiels dont nous sommes l'objet? Si nous n'avons point à nous reprocher des révoltes ouvertes contre Dieu; si nous n'avons point tourné contre Lui et à notre propre intérêt les biens que nous avons reçus de sa libéralité; peut-être sommes-nous coupables cependant de plus d'une résistance à ses grâces; peut-être que la parole de Dieu a plus d'une fois rencontré en nous l'ingratitude et le murmure !

Souviens-toi, ô mon âme, que Dieu abandonne ceux qui se retirent de Lui; et qu'Il transfère ses grâces à d'autres qui s'en montrent plus dignes que nous !

II. Quand le Seigneur menace les vigneronns infidèles de confier à d'autres le soin de sa vigne, il s'adresse non-seulement aux Juifs, mais à chaque chrétien en particulier; car la vigne que nous sommes chargés de cultiver, c'est tout d'abord notre âme: nous devons la faire fructifier, afin qu'elle devienne féconde en mérites, en vertus et en bonnes œuvres. Malheur à l'âme négligente, car elle perdra sa couronne, dit l'Écriture.

Veillons donc pour ne pas la laisser pencher sur la terre. Ayons soin de la tenir toujours élevée vers le ciel; de l'arroser des eaux de la prière, de la dégager de toute excroissance aride ou dangereuse. Que nos âmes soient comme autant de branches vivantes qui se nourrissent de la sève de Jésus-Christ.

SAMEDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE DU CARÊME

Parabole de l'enfant prodigue¹.

I. Heureux celui qui n'a pas besoin d'être convaincu par sa propre expérience combien est affreuse la misère de l'âme qui abandonne son Dieu ! Il suffit de méditer simplement ce que l'Évangile nous raconte de l'enfant prodigue, pour comprendre que, loin de Dieu, il n'y a que déception, indigence et tristesse. Quand l'âme chrétienne, entraînée par les chimères de l'indépendance, secoue le joug du plus tendre des pères, elle ne tarde pas à s'engager dans la chaîne d'un autre maître sans pitié et sans amour. Tel a été le sort du prodigue, et telle est inmanquablement la destinée de tout homme qui cherche le bonheur en dehors du service de Dieu. Il dissipe sa substance et ses forces : il perd sa dignité ; il finit par un dénûment si complet que, vide et affamé, il partage les aliments des pourceaux.

A la vue de ces conséquences d'une liberté illusoire, bénissons les liens qui nous attachent à notre Sauveur, et resserrons-les de telle sorte que rien ne puisse jamais les briser.

II. Admirons la bonté de ce père dont les entrailles s'émeuvent de compassion, à la vue de son fils humilié et repentant ! Les larmes de ce fils égaré touchent son cœur ; il ne lui laisse pas le temps de venir jusqu'à ses

¹ S. Luc, XV.

pieds ; il le prévient ; il se jette à son cou ; il le couvre de baisers ; il oublie tous ses justes griefs ; il pardonne toutes les fautes. C'est ainsi qu'en agit la tendresse incompréhensible de notre Père céleste envers ceux qui implorent sa miséricorde. Le repentir commence l'œuvre de la réconciliation, la confession la continue, la réparation l'achève.

Après ce témoignage éclatant de la miséricorde divine, il n'est pas une âme, quelque faible ou coupable qu'elle soit, qui ne puisse espérer son pardon, si, à l'imitation de l'enfant prodigue, elle revient à Dieu avec un sentiment contrit et humilié.

TROISIÈME DIMANCHE DU CARÊME

Jésus chasse un démon muet¹.

I. Les pièges de l'esprit infernal tendent principalement à entraver nos rapports avec Dieu et à nous réduire à notre propre faiblesse, afin de nous subjuguier plus facilement ; son but est d'intercepter toutes les grâces ; et à cet effet il nous frappe de mutisme. En paralysant la langue, après avoir fermé le cœur, il tarit la prière, empêche la communion, et dénoue peu à peu les liens de la charité. L'âme alors devient triste, inquiète, taciturne ; elle recherche l'isolement, sous prétexte d'une vertu plus austère ; elle prend son obstination pour de la résignation ; et enfin, concentrée de plus en plus en elle-

¹ S. Luc, XI.

même, elle ne sait plus parler à Dieu et encore moins le comprendre. Elle ne parle pas même à ceux qui l'entourent : elle est à la fois sourde et muette.

Cet état peut devenir mortel, quand on ne le combat énergiquement par la prière et l'ouverture du cœur.

II. Alors que le démon ne parvient pas à se rendre entièrement maître d'une âme chancelante, il consent au partage, comme la fausse mère dont Salomon a déjoué la ruse. Il dit comme cette femme impitoyable : Que l'enfant ne soit ni à Dieu, ni à moi ; mais qu'il soit divisé ! et telle est la triste situation de bien des âmes qui, sans être au monde, ne sont pas à Dieu ; ou qui, tout en se donnant à Dieu, ne veulent point se quitter elles-mêmes. Elles suivent tantôt la volonté de Dieu, tantôt leur volonté propre, cherchant un milieu pour concilier leurs devoirs avec leurs intérêts, leur travail avec leurs goûts, les dictées de la grâce avec les exigences de la nature ; et ainsi elles espèrent arriver à la félicité de l'autre vie, sans se priver des jouissances de la vie présente. Notre-Seigneur oppose à ces âmes faibles une parole touchante : *Celui qui n'est pas pour moi est contre moi, et celui qui n'amasse point avec moi dissipe*. Sachons donc que celui-là n'est point à Jésus-Christ qui n'est qu'à moitié à Jésus-Christ ; et s'il n'est point à Jésus-Christ, il se trouvera au dernier jour dans le camp des étrangers et des ennemis.

Soyons entièrement et uniquement à Dieu ; et puisque Jésus-Christ nous vivifie, ne vivons que pour Lui.

LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DU CARÊME

« Médecin, guérissez-vous vous-même ¹. »

I. Considérons l'aveuglement des habitants de Nazareth où Jésus avait passé trente années de sa vie. Ils regardent le divin Sauveur comme un homme ordinaire ; c'est-à-dire comme une créature faillible et infirme ; et ils lui appliquent ce proverbe : Médecin, guérissez-vous vous-même ! Si le Messie n'avait été qu'un homme comme un autre, il aurait eu effectivement besoin d'être guéri ; car tous les hommes apportent en naissant le germe de la maladie et de la mort ; et c'est pourquoi aucun homme n'aurait pu justifier un autre homme. Mais le Fils de Dieu s'est fait homme ; et l'homme nouveau est venu couvrir de sa sainteté l'homme déchu ; il est venu guérir par sa pureté l'homme souillé et criminel. Or Nazareth, pour repousser le médecin qui lui apportait le remède, l'accuse d'être malade lui-même. Tel est le procédé de l'esprit d'orgueil. Pour se soustraire à la lumière qui lui montre ses fautes, il accuse les autres ; il croit justifier ses faiblesses en signalant les mêmes faiblesses dans ceux qui les lui représentent. L'expérience nous apprend trop souvent qu'il suffit de reprendre quelqu'un pour l'indisposer contre nous.

Craignons cependant, si la vérité nous blesse, si les observations nous irritent, — que le Seigneur ne nous

¹ S. Luc, IV

abandonne comme il a abandonné les habitants de Nazareth.

II. L'humilité chrétienne nous commande de recevoir sans répulsion les avertissements, de quelque côté qu'ils viennent; mais la charité, à son tour, nous prescrit d'être indulgents et sobres quand il s'agit de reprendre les autres. Dans les maladies et les souffrances corporelles, nous ne sommes ordinairement occupés que de nous-mêmes; mais dans les infirmités spirituelles, nous nous oublions volontiers pour nous occuper de ceux qui en sont l'objet. Soit envie, soit malignité, soit faux zèle, nous nous appliquons beaucoup plus à observer les défauts de notre prochain qu'à corriger les nôtres; nous fouillons jusque dans les intentions pour y trouver quelque matière à censurer ou à condamner; et toujours clairvoyants pour autrui, nous ne consentons pas à être éclairés nous-mêmes.

Exerçons sur notre propre fonds le talent que nous avons de découvrir les faiblesses de la nature et les détours de l'amour-propre. Corrigeons-nous des fautes que nous reprochons à notre prochain. C'est à chacun de nous que s'applique le proverbe de l'Évangile : Médecin, guérissez-vous vous-même.

MARDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DU CARÈME

« Là où deux ou trois sont unis en mon nom, je suis au milieu d'eux¹. »

I. L'œuvre de Jésus-Christ, c'est d'unir les âmes; de

¹ S. Matth., XVIII.

telle sorte que toutes ensemble ne forment qu'une seule unité vivante, dont Jésus-Christ est le foyer central. Ce corps, si admirablement organisé, c'est l'Eglise, vaste famille de frères qui participent tous au même esprit et à la même vie. Mais comme les membres du corps humain, ils ne sont pas tous placés dans les mêmes rapports les uns à l'égard des autres, et à l'égard du cœur qui les vivifie. Ainsi dans le corps, les relations sympathiques qui existent entre les deux yeux, entre les deux oreilles, entre les doigts de la main, sont évidemment plus intimes que celles qu'on remarque entre d'autres organes qui ne produisent pas leurs actes à l'unisson, et qui ne correspondent pas directement les uns avec les autres. Il en est ainsi des divers degrés d'union qui peuvent exister entre les âmes. L'Eglise, comme un cercle immense, embrasse dans son sein une infinité d'autres cercles qui tous participent au mouvement général; mais leur impulsion est plus forte, leur vie plus énergique, selon qu'ils sont plus ou moins éloignés ou rapprochés de la circonférence ou du centre.

Le plus intime degré d'union est celui qui doit régner entre les membres d'une même communauté religieuse; et cette union sera plus étroite entre ceux qui puiseront immédiatement aux sources vives de la charité.

II. Considérons les précieux avantages dont jouissent les membres de l'Eglise. Ils sont unis à Jésus-Christ comme les branches sont unies au cep de la vigne : et de cette divine racine ils reçoivent incessamment une sève de grâce vivifiante. Puis, unis entre eux comme le

sont les rameaux d'un même arbre, chacun participe aux prières, aux souffrances, aux œuvres, aux mérites de tous, et le moindre enfant participe aux richesses spirituelles des plus grands saints. Lors donc que les membres d'une même communauté sont unis par les liens d'une parfaite charité, la vie céleste abonde parmi eux avec d'autant plus de plénitude que Jésus-Christ, le foyer de toutes les grâces, est lui-même au milieu d'eux; et il manifeste sa présence par de continuelles effusions de paix et de joie divines.

Resserrons cette sainte union en faisant disparaître tout ce qui pourrait la troubler ou l'amoindrir; et ainsi nous accomplirons la dernière volonté de Jésus-Christ, et son vœu le plus touchant : Qu'ils soient un !

● **MERCREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DU CARÊME**

« Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi ¹. »

I. Le reproche que les prophètes adressaient aux Juifs, et que Jésus-Christ répète aux pharisiens, s'applique malheureusement aussi à beaucoup de chrétiens. Nous devons faire en sorte de ne jamais le mériter nous-mêmes; car le signe certain de l'affaiblissement de la piété dans une âme, c'est quand elle s'en tient aux pratiques extérieures, tandis qu'elle néglige l'intérieur qui est le principal. Alors l'amour de Dieu n'est plus qu'un

¹ S. Matth., XV.

langage ; ce n'est plus une action et une vérité ; la conscience ne se nourrit que d'illusions ; elle ne s'accuse que de scrupules et de bagatelles, et encore cette accusation lui persuade qu'elle est délicate, pure, timorée. Mais si la sonde, au lieu de s'arrêter à la superficie, plongeait jusqu'au fond de l'âme, elle y trouverait peut-être l'orgueil, l'envie, la nonchalance, l'idolâtrie de soi-même.

Or toute dévotion qui ne tend pas à purger le vice, à perfectionner la vertu, est une dévotion stérile et fausse, sans honneur pour Dieu et sans profit pour les âmes.

II. La piété chrétienne, dit saint Augustin, est l'affaire du cœur. C'est le cœur même qu'il faut purifier et organiser, de manière à mettre toutes ses fibres en harmonie avec l'Esprit de Dieu. Quand notre cœur est pur, tout ce qui en sort, les pensées et les paroles, les sentiments et les prières, les actions et les souffrances, monte vers le ciel, et nous honorons Dieu d'un culte vivant. Or, dit saint Bernard, trois choses sont nécessaires, pour donner à la dévotion les qualités qui la vivifient : la droiture de l'intention, l'intégrité de l'action et la tranquillité de la conscience. O étonnante folie ! ajoute le même père ; comment se fait-il que les hommes s'occupent avec tant de soin à édifier la façade de l'édifice, et s'appliquent si peu à orner le sanctuaire ? « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu ! »

JEUDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DU CARÊME

Jésus guérit la belle-mère de saint Pierre ¹.

I. L'Évangile nous rapporte que cette femme ne se vit pas plus tôt guérie qu'elle se leva pour servir le Seigneur. C'est en cela qu'elle nous donne un édifiant exemple. Quand Jésus daigne venir à nous, et qu'un souffle de sa bouche fait tressaillir notre âme; quand une secousse heureuse nous élève au-dessus de la terre et illumine notre conscience, ne tardons point de tourner vers le Seigneur les efforts de notre volonté. Les grâces qui descendent du ciel doivent remonter au ciel par des actions de grâces. Rien n'est d'ailleurs plus capable de nous attirer les faveurs divines que la gratitude avec laquelle nous les recevons.

Quoi de plus digne et de plus juste que de consacrer notre vie entière à Celui qui nous l'a donnée ?

II. Nous lisons que le Seigneur, après avoir guéri la belle-mère de saint Pierre, imposa ses mains à une foule d'autres malades qui se pressaient autour de lui; car il guérissait toute espèce d'infirmités et ne refusait son assistance à personne. Cette abondante manifestation de la charité divine nous donne un spectacle plein d'enseignements.

Implorons pour nous-mêmes le secours de notre céleste Médecin, et disons avec David : Seigneur, guéris-

¹ S. Luc, XXXVIII.

sez-moi, et je serai guéri ! Mais cela ne suffit pas. Il faut prier aussi pour les autres et demander leur guérison. De tous les parfums qui s'élèvent vers le ciel, le plus pénétrant et le plus précieux, c'est le baume de la charité.

VENREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DU CARÊME

La Samaritaine ¹.

I. Quand la Samaritaine quitta sa maison, pour aller puiser de l'eau à la fontaine de Jacob, elle ne pensait pas à l'heureuse rencontre qu'elle allait faire ; mais Jésus y pensait ; il l'attendait pour lui offrir les eaux vives de la grâce. C'est ainsi que, sur le chemin de la vie, il y a des lieux, des moments, des stations, des occasions où la voix divine frappe soudainement notre cœur ; elle nous réveille et nous éclaire ; la grâce nous apparaît sous la forme la plus analogue à la disposition de notre esprit ; et d'un mouvement imperceptible elle incline notre volonté. La Samaritaine ne comprend pas tout d'abord le prix des dons de Dieu ; mais à mesure qu'elle prête plus d'attention aux enseignements sacrés, elle les goûte plus délicieusement ; et sa foi devient si ardente que, toute pleine d'une flamme évangélique, elle amène à Jésus-Christ une foule de disciples.

Apprécions l'importance de ne jamais laisser échapper les occasions où la grâce s'offre à nous ; car, si nous les

¹ S. Jean, IV.

négligeons, elles disparaissent et souvent ne reviennent plus.

II. Ah ! si vous connaissiez les dons de Dieu ! dit le Seigneur à la Samaritaine. Il lui avait montré la source des eaux vives ; mais il ne la contraignait pas d'y boire. La grâce offerte gratuitement demande à être librement acceptée. Combien d'âmes cependant la refusent, parce qu'elles n'en connaissent pas le prix et les effets salutaires ! Ces âmes sont doublement à plaindre. Elles sont malheureuses et elles ignorent le secret des consolations ; elles succombent sous le poids de leurs peines et ne saisissent pas la main qui s'offre pour les relever. Altérées et affamées, elles cherchent de tous côtés des forces pour réparer leurs défaillances ; mais dans leur aveuglement, elles méconnaissent le Sauveur qui seul peut les rassasier, et n'élèvent pas les yeux vers la montagne d'où vient le secours.

Ce n'est souvent qu'après de nombreux et amers mécomptes qu'on arrive à comprendre que tous les trésors de grâce se trouvent en Jésus-Christ ; et qu'en dehors de lui, il n'y a ni paix, ni consolation, ni bonheur.

SAMEDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DU CARÈME

« Que celui qui n'a pas péché lui jette la première pierre¹. »

I. Jésus-Christ, en confondant la dure sévérité des pharisiens, reproche à ceux qui étaient eux-mêmes pé-

¹ S. Jean, VIII.

chœurs de condamner les péchés des autres ; reproche que nous méritons toutes les fois que nous jugeons notre prochain. L'esprit pharisaïque est inexorable ; l'esprit évangélique, au contraire, est miséricordieux et bienveillant ; il veut que nous soyons sévères envers nous-mêmes, et que nous couvrions du manteau de la charité les défauts d'autrui.

Bienheureux les miséricordieux, dit l'Évangile, parce qu'ils obtiendront miséricorde !

II. Le Seigneur, qui est seul sans péché, absout la femme pécheresse. Il lui dit : Allez et ne péchez plus à l'avenir ! Voulons-nous, à notre tour, entendre une parole de pardon ? jetons-nous avec confiance aux pieds de Celui qui ne veut la perte d'aucune âme. Une fois rentrés en grâce, nous n'avons plus rien à craindre du passé, pourvu que nous ne péchions plus à l'avenir. Cette dernière recommandation a une haute portée ; on l'oublie très-souvent au sortir du tribunal de la pénitence. L'absolution sacramentelle est une grâce inappréciable ; mais elle ne produit tout son effet que lorsqu'on y joint la résolution ferme de ne pas renouveler les fautes pardonnées.

Rappelons-nous toujours que la plus excellente de toutes les pénitences, c'est une généreuse pratique de la charité.

QUATRIÈME DIMANCHE DU CARÊME

Multiplication des pains dans le désert.

I. Considérons le prodige de la toute-puissance et de la bonté divine, que Jésus-Christ opère en faveur des milliers d'hommes qui ont tout quitté pour le suivre dans le désert. Cette multitude, absorbée par les délices de la parole évangélique, veut jouir de Jésus ; elle ne demande pas d'autre contentement ; elle ne songe pas même à la nourriture corporelle. Mais le divin Sauveur veille sur les besoins de ceux qui le suivent et lui demeurent fidèles. Il pourvoit lui-même aux nécessités de la vie du corps, quand nous accomplissons les conditions de la vie de l'âme ; et c'est ainsi que se réalise, en toutes circonstances, la promesse de l'Evangile : Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice ; le reste vous sera donné par surcroît. .

Si nous sommes tout à Dieu, nous pouvons vivre sans inquiétude, au jour le jour, en demandant chaque jour la grâce du jour, et en laissant au lendemain le soin du lendemain.

II. L'Evangile ajoute que les milliers de disciples qui mangèrent le pain miraculeux furent tous pleinement rassasiés ; parole de vérité qui ne saurait être comprise que par les âmes qui goûtent profondément les dons de Dieu. Les choses terrestres ne rassasient point le cœur ; l'homme qui s'en nourrit a toujours faim ; les appétits qu'il satisfait excitent de nouveaux appétits ;

les passions qu'il alimente allument des passions nouvelles ; et la satiété, pour lui, se change en dégoût. Au contraire, l'âme nourrie de Dieu vit d'amour et de lumière ; elle possède tout, quand elle boit aux sources vives de la grâce ; elle est riche ; elle est opulente ; elle est rassasiée, quand l'onction de Jésus-Christ étanche sa soif et comble sa faim d'amour. Aussi, tandis que, du côté des hommes terrestres, tout est vanité et affliction d'esprit, du côté des âmes fidèles, tout est paix et joie dans le Saint-Esprit.

A la vue de la bonne part que nous avons choisie, attendons avec confiance l'accomplissement des promesses de Dieu, et disons avec le psalmiste : « Un seul jour dans la maison du Seigneur vaut mieux que des siècles dans les pavillons des pécheurs ! »

LUNDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DU CARÊME

« Jésus ne se fiait point à eux, parce qu'il les connaissait tous et qu'il n'avait pas besoin qu'on lui rendit témoignage d'aucun homme ¹. »

I. Notre-Seigneur nous connaît tous ; l'Évangile d'aujourd'hui l'atteste positivement. Il nous connaît chacun en particulier ; il sait ce qu'il y a en nous ; il lit dans notre conscience ; il plonge dans la profondeur de notre cœur ; vérité terrible pour ceux qui n'ont pas le cœur droit ; puisqu'en obligeant le Seigneur à se méfier d'eux,

¹ S. Jean, II.

ils perdent la grâce. Mais vérité douce et encourageante pour les hommes de bonne volonté qui marchent droitement dans la voie de Dieu; puisqu'ils sont assurés que Dieu les connaît; et dès lors ils vivent avec sécurité sous l'œil de la Providence. David ne se borne point à admirer le Seigneur dont les regards sont constamment ouverts sur les enfants des hommes; il s'écrie : De mon côté, j'aurai également les yeux tournés vers le Seigneur! Assurément, celui-là ne tombera jamais dans la négligence qui, sachant que Dieu le regarde toujours, ne cesse pas lui-même de toujours regarder Dieu. Ce regard attentif est semblable à celui du navigateur qui reste attaché sur la boussole; il indique le point qui nous dirige, nous attire et nous protège. Le point sublime, c'est Jésus-Christ; et suivre Jésus-Christ, c'est marcher dans la lumière.

II. Je vous enseignerai, dit le prophète Michée, ce qui vous est utile et ce que le Seigneur demande de vous. Il demande que vous marchiez en sa présence avec une attention respectueuse et vigilante. Cette parole sainte résume les règles de la sagesse. Aussi le Seigneur dit-il à Abraham, le patriarche de tous les saints : Marchez en ma présence et soyez parfait! Il est évident, d'après l'Écriture, que Dieu considère tout ce qui est sous le ciel; il observe nos voies et nos démarches; il compte nos pas; il sonde nos pensées; il éclaire tous les actes de notre vie; ses yeux, dit Job, sont plus lumineux que le soleil; il pénètre les choses les plus profondes et les abîmes les plus cachés. Car, ajoute saint

Paul, Dieu n'est pas loin de chacun de nous; c'est en Lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous subsistons.

Heureux l'homme qui vit en union avec le Seigneur; jamais il ne s'égarera, parce Dieu le conduit. Jamais il ne s'affaiblira, parce que Dieu le fortifie. Jamais il ne mourra, parce que son cœur est en Dieu et Dieu est dans son cœur.

MARDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DU CARÊME

« Celui qui veut accomplir la volonté de Dieu reconnaîtra que ma doctrine vient de Dieu¹. »

I. La condition essentielle de la science chrétienne, c'est la pratique des commandements. Il faut commencer par faire; ensuite on comprend, et on devient capable d'enseigner. Celui qui n'a pas goûté les douceurs de la doctrine, n'en aura jamais l'intelligence; mais après avoir fait cette expérience au fond de l'âme, on est véritablement savant; et rien ne saurait ébranler la conviction. Pour comprendre combien le joug du Seigneur est suave et léger, il faut commencer par le porter; de même pour connaître les délices du service de Dieu, il faut les avoir goûtées. La théorie sans la pratique ne donne qu'une lumière froide et pâle. Aussi ceux qui ne se donnent à Dieu qu'avec réserve, qui ne puisent dans l'Évangile que ce qui ne contrarie pas la nature, qui recherchent tout à la fois les satisfactions terrestres et

¹ S. Jean, VII.

les consolations du ciel, n'auront jamais la science des saints.

II. L'esprit du monde ne comprend pas, et ne saurait jamais comprendre, les célestes joies de la piété. On n'arrive point à cette connaissance par le travail de l'esprit ; il faut qu'elle passe par les flammes du cœur pour s'illuminer. Si donc nous aspirons à être initiés à la science des saints, il est nécessaire avant tout de purifier notre cœur. La vérité se dérobe aux investigations des savants du siècle, elle se révèle aux humbles et aux petits, comme les rayons du soleil fécondent les fleurs de la vallée, tandis qu'ils laissent arides les cimes des montagnes. Voulons-nous que la lumière jaillisse des ardeurs de notre foi ? Faisons avec une confiante docilité tout ce que Notre-Seigneur nous commande. Tel est aussi le conseil que nous donne la très-sainte Vierge : «Faites tout ce qu'il vous dira.» L'obéissance à la parole de Jésus-Christ développera en nous le sens du vrai et le goût du bien ; elle éclairera notre esprit, tout en perfectionnant notre cœur.

Demandons, étudions, cultivons la science des saints ; et à cet effet, pratiquons saintement tous les exercices de la vie religieuse.

MERCREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DU CARÈME

Guérison de l'aveugle-né¹.

I. Si l'Évangile nous rapporte avec tant de détails la

¹ S. Jean, IX.

guérison de l'aveugle-né, tandis qu'il mentionne à peine une foule d'autres miracles, c'est que ce prodige renferme des instructions mystérieuses. L'aveugle de naissance, selon l'interprétation des docteurs, est le genre humain tout entier. « Nous savons que celui-ci est notre fils et qu'il est né aveugle. » Ce témoignage s'applique à tous les hommes. La prévarication originelle nous fait naître dans une profonde obscurité par rapport à la lumière divine ; en sorte que le monde surnaturel est pour nous un monde invisible dont nous ne pouvons nous former aucune idée. C'est la foi, selon saint Jean, qui remplace le sens que nous avons perdu, et nous devons nous y attacher comme à une lampe qui luit dans les ténèbres, jusqu'à ce que l'œil de notre cœur s'ouvre sous la main de Jésus-Christ.

Dans cette attente et cette espérance, répétons souvent l'invocation de l'aveugle : « Seigneur, faites que je voie ! » Et disons avec saint Pierre : « Seigneur, daignez augmenter notre foi ! »

II. L'aveugle de naissance n'est pas seulement la figure de l'humanité ; il représente aussi l'état de chaque homme en particulier ; car il y a diverses sortes d'aveugles spirituels. Il en est qui tiennent les yeux fermés de peur de voir clair ; et parce qu'ils aiment mieux se regarder eux-mêmes dans les illusions de l'obscurité que sous les rayons de la vérité, la lumière les blesse et les importune. Il en est d'autres qui dédaignent de s'éclairer quand la vérité ne leur est point offerte par des bouches éloquentes ; ils repoussent les instruments humbles ; il

leur faut des flambeaux brillants. Ceux-là oublient que le Seigneur se plaît parfois à se servir d'un peu de boue pour guérir les aveugles; et ils ne comprennent pas que la lumière est l'auréole de l'humilité.

Donc si nous sommes des lumières par rapport à ceux que nous instruisons, considérons-nous néanmoins comme un peu de boue entre les mains de Dieu. Et si, aveugles nous-mêmes, les autres nous instruisent, dusent-ils n'être que de la boue, considérons-les comme des lumières. L'humilité attire d'en haut les rayons lumineux, comme le miroir concave reçoit et reflète le soleil.

JEUDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DU CARÈME

Notre-Seigneur ressuscite le fils de la veuve de Naïm¹.

I. La pensée de la mort nous est rappelée à tout âge, en tous lieux et par une infinité d'accidents. Salutaire pensée; mais généralement elle ne produit qu'une émotion fugitive, soit parce qu'elle nous importune, soit qu'on ne l'envisage que dans un vague lointain; en sorte que la plupart des hommes arrivent au seuil de l'éternité au moment où ils y pensent le moins. Cependant la prudence nous commande de nous disposer à nos fins dernières. «Soyez toujours prêts, dit l'Évangile, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.» La vie actuelle n'est qu'un acheminement vers la mort, et la mort est le passage qui mène à la vie. Mais du berceau à la tombe

¹ S. Luc, IX.

le chemin est périlleux. Cette réflexion est la première que provoque le convoi funèbre du jeune homme de l'Évangile.

Dieu est le maître de la vie et de la mort ; c'est pour lui que nous devons vivre et mourir.

II. La résurrection du fils de la veuve de Naïm démontre tout à la fois la puissance de la parole de Jésus-Christ qui a opéré le miracle, et la puissance des larmes de la femme qui l'a provoqué. La veuve de Naïm était soumise aux ordres de la Providence ; elle gémissait, mais ne murmurait point ; elle pleurait, mais elle ne se décourageait point, et au contraire, pleine de force, elle accompagnait elle-même son fils à sa dernière demeure. Ainsi les larmes sanctifiées par la résignation et le courage touchent le cœur de Dieu, et font éclater des merveilles ; tandis que les larmes qui ont pour principe une secrète opposition aux desseins de Dieu, ou bien quelque amour-propre blessé qui s'apitoie sur soi-même, sont inutiles et stériles.

Ne séparons pas notre deuil des espérances futures ; et ne désespérons jamais des morts pour lesquels nous prions ; car la charité de l'homme, unie à la puissance de Dieu, ne connaît rien d'impossible.

VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DU CARÊME

Résurrection de Lazare¹.

I. On peut considérer dans le miracle de la résurrec-

¹ S. Jean, XI.

tion de Lazare les destinées mystérieuses du peuple d'Israël. Lazare tombe malade pendant qu'il est éloigné de Jésus ; il meurt, et depuis quatre jours il se corrompt dans son sépulcre. Cependant le Seigneur l'aimait. Il dit à ses disciples : « Retournons en Judée. » Il pleure sur lui, comme autrefois Joseph pleura sur ses frères. Puis, au milieu d'un silence plein d'anxiété, il s'adresse au mort et s'écrie : « Lazare, sortez ! » Ainsi se réaliseront les paroles des prophètes : « Sion a dit dans son deuil : Le Seigneur m'a abandonnée, le Seigneur m'a oubliée ! Et pendant ce temps, le Seigneur lui préparait des merveilles de grâce. » « Tout Israël sera sauvé, » ajoute Isaïe.

C'est ce grand acte de la miséricorde divine qui a fait dire à l'Apôtre : « O profonds abîmes de la sagesse de Dieu ! Que ses voies sont impénétrables et ses jugements incompréhensibles ! »

II. Marthe et Marie-Madeleine, les sœurs de Lazare, représentent les filles de Sion qui, par leur foi, leur charité ardente et leur compassion pleine de douleur, obtiennent la résurrection de leur frère. Elles unissent leurs prières et leurs larmes aux larmes et aux prières de Jésus. Elles répètent sa dernière supplication : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Et comme elles ne doutent pas que la prière de Jésus-Christ ne s'accomplisse, elles rendent d'avance grâce à Dieu ; et, pleines de confiance, elles disent avec le divin Maître, bien avant que Lazare ne soit sorti du tombeau : « Mon Père, je vous remercie de ce que vous m'avez exaucé ! »

Pénétrons-nous des sentiments de Marthe et de Marie; à leur exemple, persévérons dans une sainte espérance; témoignons notre amour à Jésus par notre charité compatissante envers les morts d'Israël, et comptons fermement sur la réalisation des divines promesses.

SAMEDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DU CARÈME

« Personne ne mit la main sur Jésus, parce que son heure n'était pas venue¹. »

I. Les enfants de Dieu sont placés sous la protection spéciale de la Providence, et rien ne leur arrive sans sa permission. Lors donc que nous servons fidèlement le Seigneur dans la voie de l'obéissance, nous demeurons dans une sainte sécurité. Si les épreuves surviennent, si des oppositions imprévues se dressent devant nous, le Seigneur lui-même nous assiste et fait tourner à bien les choses les plus adverses. A chaque jour, à chaque heure, à chaque instant, se rencontrent des grâces qui répondent à toutes les situations. Les soins inquiets que nous prenons de l'avenir, les prévisions humaines atteignent rarement leur objet. Elles décèlent d'ailleurs un manque de foi; elles entravent souvent les voies de Dieu, au lieu de les seconder; notre activité propre suit un mouvement qui n'est pas toujours celui de la Providence.

« Comptez sur le Seigneur, dit le Psalmiste, et laissez-le faire. »

¹ S. Jean, VIII.

II. Si Jésus-Christ eût écouté les conseils de la prudence humaine, il ne se fût point exposé dans le temple à la malveillance de ses ennemis ; mais sa ligne de conduite, tracée par la sagesse de Dieu, ne se préoccupait nullement des vains projets des hommes. Il savait que ses contradicteurs n'auraient aucun pouvoir sur lui, si Dieu ne le permettait pour accomplir ses desseins éternels. Pour les disciples comme pour le Maître, il y a des heures d'épreuve ; et ce serait une pusillanimité dangereuse de les éluder par des concessions ou des ménagements. Ceux qui prétendent satisfaire tout à la fois l'esprit du monde et l'esprit de Dieu encourent ordinairement les disgrâces de Dieu et du monde. En voulant sauvegarder leurs intérêts, ils les compromettent, et en fuyant la croix, ils tombent dans des embûches qui les perdent.

« Ne craignez pas, dit Jésus-Christ, ceux qui peuvent tuer le corps, mais craignez Celui qui a la puissance de précipiter dans les enfers et le corps et l'âme. »

DIMANCHE DE LA PASSION

« Celui qui est de Dieu entend les paroles de Dieu ¹. »

I. La sympathie spontanée que la parole de Dieu rencontre dans l'âme droite est une des marques auxquelles on reconnaît les enfants de Dieu. Or la parole divine nous commande la charité ; elle nous arrache à la va-

¹ S. Jean, VIII.

nité, elle nous recommande la patience, la douceur, le renoncement à l'amour du monde ; elle élève nos désirs et nos espérances vers le ciel. Si ces prescriptions évangéliques dirigent effectivement notre conduite, nous pouvons nous regarder à juste titre comme des enfants de Dieu. Evidemment il ne suffit pas d'entendre la parole comme l'objet d'une foi spéculative ; il faut que la vérité, admise au fond du cœur, passe dans la pratique et se traduise en œuvres.

Tous les arbres du verger sont exposés aux rayons du soleil ; mais ceux-là seulement sont vivants qui fleurissent et fructifient ; les autres, comme un bois aride, durcissent et se dessèchent.

II. Il n'est personne, dit saint Augustin, qui n'aime la vérité. Elle est par elle-même si pleine de charmes que ceux qui aiment autre chose veulent que cette chose qu'ils aiment soit la vérité. Mais la vérité, que nous écoutons si volontiers quand elle nous flatte ou nous console, nous la repoussons parfois quand elle nous éclaire, nous corrige ou nous humilie. C'est ainsi que le jeune homme dont parle l'Evangile se montre tout joyeux de suivre le Maître, tant qu'il n'envisage que les prérogatives de l'apostolat ; mais il se décourage et se retire quand la vérité lui impose des sacrifices.

Nous serons de vrais enfants de Dieu si, après avoir reçu la parole dans notre cœur, nous la faisons fructifier par une vie chrétienne et fervente.

LUNDI APRÈS LE DIMANCHE DE LA PASSION

« Des fleuves d'eau vive jailliront du cœur de celui qui croit
en moi ¹. »

I. Croire en Jésus-Christ, ce n'est pas une simple croyance ; ce n'est pas seulement un acte de soumission de notre esprit, c'est un profond acquiescement du cœur, c'est l'adhésion intime de notre volonté et de toutes nos facultés à celui qui est l'objet de notre foi ; en sorte que, par la foi vive, nous communiquons avec Dieu pour y puiser la vie. Croire chrétiennement, c'est donc boire la vie divine, c'est prier en esprit, c'est communier, c'est goûter l'onction de la vérité ; c'est aimer l'amour, c'est vivre de Dieu, en Dieu et pour Dieu. Les vrais disciples sont les hommes de l'intimité de Jésus-Christ ; ils marchent avec Lui ; ils agissent selon son esprit ; ils se nourrissent de sa substance ; ils étanchent leur soif aux épanchements de son cœur ; ils ne se meuvent qu'en Lui et par Lui ; ils font partie de Lui-même jusqu'au point de pouvoir dire : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Or, ceux qui reçoivent les effusions de cette source d'eau vive deviennent eux-mêmes des canaux qui répandent l'esprit de vie.

II. L'Évangile nous dit que de la profondeur de l'âme croyante jaillissent des fleuves d'eau vive ; non pas un

¹ S. Jean, VII.

fleuve, mais des fleuves; fleuves de paix, fleuves de lumière, fleuves de sagesse, fleuves d'amour et de charité. Et ces fleuves intarissables ne sortent pas du cœur pour se perdre; ils se communiquent à d'autres cœurs; ils descendent de degré en degré, comme une riche cascade dont la source est au ciel et dont les torrents de grâce retombent sur la terre pour l'embellir et la fertiliser.

Si donc nous buvons le breuvage de la vie divine, si nous mangeons le pain de l'amour, nous devenons les organes de Jésus-Christ, les membres de son corps, les coopérateurs de ses œuvres, les instruments de sa volonté, les dispensateurs de son esprit et de ses grâces. A ces titres, notre devoir, comme celui des anges, est de répandre autour de nous la bénédiction, l'édification et la bonne odeur de Jésus-Christ.

MARDI APRÈS LE DIMANCHE DE LA PASSION

« Ses parents lui dirent: Puisque vous faites de si grandes choses, pourquoi ne vous produisez-vous pas dans le monde ¹. »

I. Le conseil des parents de Jésus-Christ est le langage secret ou avoué des affections naturelles qui, toujours préoccupées de la vie présente, ont autant d'horreur des humiliations et des souffrances qu'elles sont avides de louange et de gloire humaine. Il semble, à leurs yeux, que les grâces les plus gratuites ne soient destinées qu'à nous acquérir l'estime du monde; et si

¹ S. Jean, VII.

nous écoutions la voix de la chair, nos talents, nos qualités, nos vertus et nos actions les plus saintes seraient sacrifiés à la vanité et à l'amour-propre. Cette tentation est, de toutes celles qui nous attaquent, la plus subtile et la plus dangereuse ; car elle nous présente Dieu lui-même comme le marchepied de l'ambition.

Jésus-Christ, par ses paroles et ses exemples, nous inspire d'autres vues ; il nous apprend à rendre gloire à Dieu, et il veut que, dans nos plus humbles travaux comme dans nos actions d'éclat, nous rapportions à Dieu seul tout succès et toute louange.

II. Tandis que les parents de Jésus-Christ lui conseillent de se produire dans le monde, afin d'y laisser briller sa doctrine et ses œuvres merveilleuses, Jésus-Christ se dérobe aux hommes et demeure dans l'obscurité. Grande leçon qui nous fait comprendre les avantages de la vie cachée. En effet, la séparation du monde, les exercices réguliers et paisibles de la retraite, l'application sérieuse à la prière, la pratique constante de l'amour et de la charité, sont tout à la fois les conditions qui fécondent les travaux de la vie publique, et les moyens les plus efficaces d'attirer d'en haut les grâces du salut sur le prochain.

Laissons mûrir notre zèle avant de le produire au dehors ; préluons aux œuvres extérieures par les actes humbles et cachés de la vie intérieure ; exerçons-nous aux grandes choses par la fidélité aux petites choses ; glorifions Dieu, à l'imitation de Jésus-Christ, par nos sacrifices de tous les jours et de toutes les heures du jour.

MERCREDI APRÈS LE DIMANCHE DE LA PASSION

« Si vous ne croyez point à mes paroles, croyez à mes œuvres¹. »

I. Les paroles de Jésus-Christ, aussi bien que ses œuvres, attestent sa divinité. C'est par les actes principalement qu'on peut reconnaître ce que tout homme est en lui-même. Les paroles ne traduisent pas toujours exactement la pensée; elles sont sujettes aux erreurs et aux illusions. Mais les œuvres ne trompent pas. Sans doute, l'hypocrisie peut imiter jusqu'à un certain point les actes extérieurs de la religion, comme les magiciens d'Egypte imitèrent les miracles de Moïse. Toutefois ce que l'esprit du monde n'imitera jamais, c'est la charité évangélique. Or cette charité marque d'un sceau divin toutes les actions de Jésus-Christ; elle est le signe auquel on reconnaît en lui le Dieu d'amour, et à ce même signe Jésus-Christ veut reconnaître ses disciples.

II. Le ministère d'édification que nous avons à remplir au service de Dieu doit s'exercer par nos œuvres plus encore que par nos paroles. L'âme consacrée à Dieu reçoit beaucoup; elle a beaucoup à donner, et il lui sera beaucoup demandé.

Si la Providence nous fait participer dans une large mesure à ses dons splendides, il faut que, de notre côté, nous formions une école de bons exemples. C'est par notre charité surtout que nous prêcherons au

¹ S. Jean, X.

monde. Ce sont les œuvres de la charité qui accrédi-
teront notre mission et justifieront notre titre d'enfants
de Dieu.

JEUDI APRÈS LE DIMANCHE DE LA PASSION

« Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup
aimé ¹. »

I. Considérons le triomphe de la grâce dans le cœur
d'une pécheresse. Madeleine avait beaucoup aimé, mais
elle avait aimé la créature à la place du Créateur ; et en
cela elle avait beaucoup péché, puisque l'adoration de
la créature est le péché de l'idolâtrie. En arrachant son
cœur aux choses vaines pour le restituer à son Dieu, elle
répara l'amour profane par un amour sacré, et ce fut là
sa parfaite pénitence. Le vrai amour, selon l'Écriture,
couvre toute la multitude des péchés. Ainsi Madeleine,
en se donnant à Jésus-Christ, ne cessa pas d'aimer ; elle
changea seulement l'objet de son amour, et au lieu d'un
amour faux et temporaire où l'on ne puise que troubles,
déceptions et douleurs, elle se fixa dans l'amour éter-
nel où se trouvent la paix, la dignité et la sainteté.

Mon Dieu ! s'écrie un illustre pénitent, le cœur de
l'homme est fait pour vous, et ses agitations sont inces-
santes jusqu'à ce qu'il ait fixé en vous son centre et son
repos.

II. L'âme chrétienne qui a moins péché que Made-

¹ S. Luc, VII.

leine ne doit pas se croire moins obligée à la divine miséricorde. Car si le Seigneur a pardonné à celle qui a beaucoup péché, il a préservé celle qui a moins pêché. Il a donné le remède à l'une et le préservatif à l'autre. Il a soutenu celle qui était debout et a relevé celle qui était tombée. D'où il faut conclure que les âmes innocentes, aussi bien que les âmes pénitentes, sont également redevables envers le divin Sauveur. Soit qu'elles aient succombé à la tentation, soient qu'elles l'aient surmontée, la reconnaissance, comme la pénitence, impose le devoir d'aimer Jésus avant tout et par-dessus tout.

Jésus-Christ est notre justification; il est l'amour et la vie. Qui donc aimerions-nous, si nous n'aimons Jésus?

VENDREDI APRÈS LE DIMANCHE DE LA PASSION

Compassion de la très-sainte Vierge.

I. L'amour nous unit de telle sorte à l'objet aimé, qu'il met en commun les sentiments, les émotions, les pensées. Plus on aime, plus on ressent les souffrances de ceux qu'on aime; et c'est le degré de l'amour qui donne la mesure de la compassion. Remarquons encore que la souffrance qu'on partage n'est pas moins vive que celle qu'on subit soi-même. D'où l'on peut pressentir l'intensité des souffrances de Marie. Sa compassion, c'est toute la passion de Jésus-Christ reproduite dans son âme comme dans un miroir qui absorbe et réfléchit les ardeurs du soleil. Marie avait été associée à tous les

actes de la vie cachée et de la vie publique de Jésus-Christ. Elle dut aussi participer à ses humiliations, à son agonie, à son supplice ; et son cœur transpercé a gardé les empreintes des clous, des épines, du marteau, de la lance et de toutes les plaies sanglantes du Calvaire. Elle est restée debout au pied de la croix, parce que cette attitude est celle de la souffrance volontaire, acceptée en union avec la volonté de Dieu.

II. Marie demeure calme et forte dans sa douleur. Le sentiment qui la remplit n'est pas une pitié naturelle ; car la pitié, c'est l'horreur instinctive de la souffrance, qui s'exprime par des plaintes et des attendrissements. La compassion de Marie est surnaturelle et résignée ; elle procède d'un sentiment plein de force qui accepte la souffrance et la partage. Digne fille d'Abraham, elle unit son obéissance à celle de l'auguste Victime, et elle offre l'immolation de son Fils, dont Isaac n'était que la figure. Le supplice de sa compassion est une participation au sacrifice, une coopération volontaire à la grande œuvre de la rédemption. Autour de la Vierge sainte, sur le Calvaire, se groupent les filles de Sion qui mêlent leurs larmes aux larmes de Marie et au sang de Jésus-Christ ; elles recueillent, comme le disciple bien-aimé, les derniers mots qui descendent de la croix : *Ecce Mater tua !*

SAMEDI APRÈS LE DIMANCHE DE LA PASSION

« Celui qui aime sa vie la perdra, et celui qui la hait en ce monde la sauvera¹. »

I. Nous avons en ce monde deux vies distinctes. L'une est celle de la nature viciée par le péché, qui a sa racine dans l'égoïsme de la volonté propre ; c'est la vie de la chair et du sang qu'on appelle le vieil homme. La seconde vie a été greffée en nous par le baptême : vie surnaturelle dont Jésus-Christ est le principe et le germe ; c'est l'homme nouveau qui se développe dans les conditions de ses destinées sublimes. Ces deux vies ont une direction opposée : l'une attache son amour aux choses de la terre ; l'autre porte ses espérances au ciel.

Notre salut ou notre perte doit dépendre du choix que nous aurons fait entre ce qui passe ou ce qui est éternel : nous vivrons là où nous aurons placé notre amour.

II. Celui-là perd inmanquablement son âme, qui aime la vie telle qu'elle apparaît en ce monde, avec ses passions, ses instincts, ses concupiscences. L'Évangile nous apprend à la haïr pour nous sauver ; c'est-à-dire qu'il faut la combattre pour assujettir la chair à l'esprit, et l'amour de soi-même à l'amour de Dieu. La sainteté de l'homme nouveau ne s'épanouit que sur les ruines du vieil homme.

Demandons à Dieu l'intelligence de cette haine salu-

¹ S. Jean, XI.

taire, afin que, pleins de courage, nous immolions ce qui doit mourir, et que nous aimions dès maintenant ce que nous aimerons éternellement.

DIMANCHE DES RAMEAUX

« Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous, plein de douceur ¹. »

I. Contemplons l'auguste Roi, à son entrée solennelle dans Jérusalem. C'est le Messie, le roi d'Israël, le Dieu d'amour, le Sauveur du monde, l'Agneau destiné au sacrifice, le céleste Epoux de la fille de Sion. Il est grand par Lui-même, et n'a pas besoin, comme les princes de la terre, d'emprunter des pompes mondaines pour relever sa grandeur aux yeux des hommes. Sa douceur seule lui assujettit les peuples, et son humilité pleine de charme triomphe de tous les cœurs. Scène toute prophétique et consolante ! Jérusalem, avant de tomber dans l'abîme, projette un dernier éclat ; elle nous laisse entrevoir, comme à la lueur d'un rapide éclair, une image de ses destinées futures, alors que ses enfants, convertis à Dieu, courront avec une sainte ardeur au-devant de Jésus-Christ et béniront d'une voix unanime le Roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur.

Ouvrons avec empressement nos âmes à notre Sauveur bien-aimé, et demandons que son règne arrive en nous et hors de nous !

¹ S. Matth., XXXI.

II. Le peuple qui rend aujourd'hui ses hommages à Jésus-Christ, comme au Messie et au Fils de Dieu, le renoncera dans quelques jours; et à son enthousiasme chaleureux succédera un refroidissement subit et une haine sans mesure. Telles sont les variations étranges du cœur de l'homme! Sondons nos propres dispositions. Interrogeons nos souvenirs. Sommes-nous toujours dans les mêmes sentiments par rapport à Jésus-Christ? Ne cédon-nous pas bien souvent à des influences qui renversent soudainement toutes nos promesses de fidélité? Combien d'âmes, toujours généreuses quand elles contemplent le Seigneur dans sa gloire, le quittent avec précipitation aux approches de la croix! Combien d'âmes semblent résolues de le suivre jusqu'au sacrifice, et se trouvent parmi ceux qui le crucifient!

Au-dessus de ces tristes réalités apparaît la fille de Sion; elle est le type de la fidélité. Aussi c'est à elle que le prophète annonce le règne glorieux de Jésus-Christ; car, comme elle prend part aux humiliations du Calvaire, elle participera aux solennités du ciel.

LUNDI DE LA SEMAINE SAINTE

Amertumes de Jésus-Christ au jardin des Olives.

I. Notre divin Sauveur, dans l'immensité de son amour, s'étant revêtu de notre nature mortelle pour expier nos fautes, se rendit semblable en toutes choses à l'homme pécheur. C'est pourquoi, aux approches du suprême sacrifice, il est en proie aux frayeurs et aux

angoisses les plus terribles. Contemplant cette douce victime qui se livre volontairement à ceux qui vont l'égorger ! A l'horreur qu'elle éprouve, on reconnaît les défaillances de la nature humaine. Jésus tremble et frémit ; il envisage le chemin qu'il va parcourir. Le trajet du jardin des Olives au Calvaire ne sera qu'une suite d'outrages, d'insultes, de tortures inouïes ; les préparatifs de l'immolation sont amers et cruels autant que l'immolation elle-même.

Pénétrons-nous des sentiments de Jésus-Christ, et disons avec Lui : Père ! que votre volonté soit faite et non pas la mienne !

II. C'est dans la solitude et le recueillement que l'Agneau de Dieu se dispose au sacrifice ; et pour que cet exemple nous soit toujours présent, il répète plusieurs fois aux disciples ces deux mots : « Veillez et priez ! » Les sollicitudes que Jésus-Christ, oubliant ses propres douleurs, témoigne à ses apôtres, nous montrent la prédominance de sa charité.

Heureuses les âmes qui participent tout à la fois au calice et à l'abnégation du Seigneur ! Les scènes mystérieuses de Gethsémani nous apprennent comment il faut nous immoler pour Dieu et pour nos frères ; elles donnent aussi au chrétien mourant l'exemple d'une sublime résignation.

MARDI DE LA SEMAINE SAINTE

Découragement des disciples.

I. Parmi les peines de cœur, innombrables et incisives, qui désolent amèrement le divin Sauveur, il faut considérer celles que lui causent la lâcheté des disciples et le découragement des apôtres ! Tous abandonnent Jésus au moment du danger ; tous se scandalisent et oublient leurs promesses de fidélité ! Peine tellement vive que les prophètes l'avaient prédite. « On frappera le pasteur, dit l'un d'eux, et le troupeau se dispersera. » — « J'ai regardé autour de moi, et il n'y avait personne pour me consoler ! » Amis, parents, disciples, tous ceux avec lesquels il vivait dans l'intimité, le laissent seul au milieu de ses humiliations et de ses tristesses.

Confondons-nous aux pieds de Jésus-Christ d'avoir, nous aussi, manqué de confiance dans les épreuves de la vie chrétienne, et réparons nos défaillances au service de Dieu, nous rappelant que les filles de Sion ne se sont point découragées ; elles ont accompagné Jésus et Marie sur le chemin de la croix.

II. Avant les jours d'épreuve, les apôtres, pleins de confiance en eux-mêmes, se regardaient comme invincibles. Mais quand arriva la tentation, ils crurent que tout était perdu. A deux heures d'intervalle, ils se heurtent à deux excès contraires. D'abord ils sont présomptueux, puis incrédules. Le premier excès doit

amener le second ; parce que les fautes s'attirent les unes les autres, et que la confiance en soi-même aboutit toujours aux déceptions.

Ce n'est qu'aux âmes véritablement humbles qu'appartient le vrai courage ; et plus elles se défont d'elles-mêmes pour ne compter que sur Dieu, plus elles deviennent fortes, non pas de leur propre force, mais de la force de Dieu.

MERCREDI DE LA SEMAINE SAINTE

Jésus crucifié implore le pardon de ses bourreaux.

I. Contemplons le Calvaire et levons les yeux vers la montagne d'où nous vient le secours. Spectacle effrayant ! Jésus, les pieds et les mains transpercés, la tête meurtrie et tout le corps souillé de boue et de blessures, est suspendu sur la croix. Son regard et ses bras sont tournés vers Jérusalem ; sa tête penchée respire la douceur et la charité ; toute son attitude exprime la divine soif de l'amour. Cependant autour de la croix s'agite sans pitié une multitude furieuse. Tous, bourreaux ou spectateurs curieux, juifs et païens, prêtres et peuples ; princes, magistrats et soldats, font retentir le Calvaire de leurs cris de haine et de blasphème. Les convulsions de la nature se joignent aux vociférations de l'enfer ; et c'est au moment où le sang ruisselle des veines ouvertes de la victime qu'on entend la voix de la divine miséricorde : Père, pardonnez-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font. Cette prière divine, dont les filles

de Sion répètent les échos, renferme toutes les espérances d'Israël.

II. L'Agneau de Dieu, immolé pour l'expiation des péchés du monde, ne se borne point à implorer le pardon en faveur de ses ennemis ; il les excuse et rejette leur cruauté sur leur ignorance. En effet, selon le témoignage de l'apôtre saint Pierre, les Juifs n'eussent jamais crucifié Jésus-Christ s'ils l'avaient reconnu pour le Fils de Dieu, l'auteur de la vie ; et, bien que leur aveuglement fût une suite de leur orgueil, et que par conséquent leur péché fût énorme, ils ne comprirent pas la monstruosité de leur ingratitude ; et dès lors, comme l'explique saint Thomas, ils ne savaient réellement pas ce qu'ils faisaient. C'est cette justification que le Sauveur confirme sur la croix. Sa prière miséricordieuse retentira éternellement au sein de l'amour infini de Dieu, et elle ne cessera d'intercéder au ciel en faveur des pauvres pécheurs.

Supplions notre Père céleste de nous appliquer à nous-mêmes, aussi bien qu'aux autres, les fruits de cette divine prière ; et de notre côté, pardonnons également à ceux qui nous ont offensés.

JEUDI SAINT

La sainte Cène.

I. Contemplons sur nos saints autels les mystères qui reproduisent et perpétuent l'œuvre de notre rédemption. L'Agneau de Dieu s'offre en sacrifice par une im-

molation non sanglante ; et il se donne en nourriture dans le sacrement d'amour. « Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. » C'est l'explication du mystère, telle que la donne l'évangéliste qui reposa sur le cœur de Jésus. L'amour divin franchit les bornes d'un amour ordinaire ; il déborde dans l'infini. Les grâces divines semblaient épuisées ; Jésus avait tout donné ; à la fin, il se donna lui-même. Comme une mère qui allaite son enfant de sa propre substance, il fait de sa chair et de son sang une nourriture et un breuvage ; afin que par cette manducation mystérieuse nous demeurions unis à lui comme les membres de son corps, comme les os de ses os, la chair de sa chair. « Prenez et mangez, car ceci est mon corps. » C'est cette nourriture qui fait les vierges, les martyrs et les saints. Quiconque mange de ce pain descendu du ciel vit en Jésus-Christ et Jésus-Christ vit en lui.

Que les épouses de l'Agneau reconnaissent le divin Epoux sous les voiles du sacrement ! Qu'elles s'écrient : Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! vous êtes ma vie, mon amour et mon tout !

II. Dans les mystères sacrés de l'autel subsiste en réalité la passion de Jésus-Christ, avec toutes ses vertus et tous ses fruits ; mystères pleins de vie, pleins de force et d'efficacité, qui nous appliquent le sang de l'Agneau pour nous régénérer et nous abreuver du nectar de l'immortalité. Ce sang est le prix de notre rédemption ; la chair du divin Agneau est la semence de toutes les per-

fections, le gage de notre résurrection, le germe de notre vie future. Le feu qui brûle invisiblement sur l'autel, c'est l'amour divin réduit en breuvage et en nourriture. Il est à la fois sacrement et sacrifice. Par le sacrement, Jésus-Christ, selon sa promesse, demeure avec nous jusqu'à la consommation des siècles et nous alimente de la moelle de son cœur. Par le sacrifice, il renouvelle incessamment les mystères de sa passion, de sa résurrection et de son ascension glorieuse. C'est l'agneau pascal qui nous fait passer des ténèbres à la lumière, de l'esclavage à la liberté, de la mort à la vie, de la terre au ciel. Ainsi subsistent éternellement dans l'Eglise, d'une manière ineffable, la sainte Cène, le Calvaire et le mystère de la résurrection.

Epuisons tous nos sentiments de reconnaissance pour célébrer les dons magnifiques de l'autel. O Sion, chante ton Dieu, s'écrie le royal psalmiste; loue ton Dieu, parce qu'il a placé la paix sur tes frontières et qu'il te rassasie du plus pur froment¹.

VENDREDI SAINT

Jésus-Christ exhale son dernier soupir.

I. Notre-Seigneur, cloué sur la croix comme sur un lit de douleurs, abreuvé d'amertumes et de tristesse, oublie en quelque sorte ses propres souffrances pour multiplier les témoignages de son inépuisable charité.

¹ Ps. CXLVII.

Son cœur, comme le buisson ardent, brûle sans se consumer. Ses dernières paroles, prononcées d'une voix forte, mais pleine de larmes, sont à la fois des preuves de sa divine sollicitude et des sources de consolations pour tous les hommes de bonne volonté. Il nous lègue sa Mère, le seul trésor qu'il possède sur la terre; trésor qui renferme la totalité des biens célestes et terrestres. Il ouvre le ciel au pécheur repentant, et enfin, son amour croissant à mesure que le sacrifice se consomme, Jésus élève vers le ciel son visage sacré, et dépose dans le sein de Dieu toutes les âmes attachées à la sienne. « Père, je remets mon âme entre vos mains! » Parole que tout chrétien doit répéter à l'heure de sa mort, en union avec Jésus-Christ.

II. Le Sauveur du monde, après avoir bu jusqu'à la lie le calice de toutes les douleurs humaines, incline sa tête; son front se couvre de pâleur; son œil s'éteint; il pousse un cri déchirant; tout est consommé; il expire! A ce moment suprême, le démon est vaincu; la dette du genre humain est acquittée; l'arrêt de réprobation prononcé contre l'homme coupable est effacé; la mort n'est plus un châtement; elle est une délivrance; la réconciliation est scellée; le ciel se rouvre, la patrie est reconquise. Désormais tout homme qui vit et meurt avec Jésus-Christ sort de ce monde comme un exilé qui rentre dans ses foyers, comme un enfant qui se jette dans les bras de son père, comme une épouse qui court au-devant de l'époux. Ainsi le mystère de la croix détruit l'aiguillon de la mort. La mort devient une

pâque, c'est-à-dire un passage, un doux réveil, un heureux enfantement, une rédemption accomplie.

Prosternons-nous au pied de la croix, et adorons avec de vifs sentiments de componction et de reconnaissance la divine Victime qui s'est livrée pour nous.

SAMEDI SAINT

La sépulture de Jésus-Christ.

I. Contemplons l'Agneau de Dieu sacrifié, la Victime immolée, l'Amour crucifié ! De son cœur ouvert et de ses larges plaies jaillit le sang qui efface les péchés du monde. Cependant le Calvaire change d'aspect ; le tumulte s'apaise ; la multitude, frappée de terreur, se disperse ; plusieurs voix proclament la divinité du Messie. Bientôt la croix n'est plus entourée que de quelques âmes aimantes et fidèles. Marie, transpercée du glaive de la douleur, conserve toujours son attitude calme et sublime ; elle soutient le courage de saint Jean ; elle essuie les larmes de Madeleine ; elle relève l'espérance des autres Marie ; elle excite la foi du centurion, de Nicodème, de Joseph d'Arimathie. Ceux-ci détachent pieusement le corps du Seigneur et le déposent dans le sépulcre, au milieu des parfums et des aromates que présentent les saintes femmes.

Et nous aussi, joignons-nous à cette petite troupe fidèle, et mêlons le baume de notre amour aux consolations que les filles de Jérusalem versent sur les plaies du cœur de Jésus.

II. La sépulture de Jésus-Christ, selon l'enseignement des apôtres, est l'image de la vie chrétienne en ce monde, vie qui peut être considérée comme une mort, quand on la compare à la vie future. De là cette parole de saint Paul : « Vous êtes maintenant dans la mort, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Mais quand apparaîtra Jésus-Christ qui est votre vie, vous apparaîtrez avec lui dans la gloire¹. » Le chrétien régénéré par le baptême crucifie sa chair avec ses convoitises ; il meurt aux choses terrestres, et conserve la semence de son immortalité dans une parfaite solitude de cœur et d'esprit. Il attend, il espère, et se forme pour l'éternité ; il meurt avec Jésus-Christ pour ressusciter avec lui. « Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur² ! » Ils se reposeront de tous les travaux ; et leurs bonnes œuvres les accompagneront devant Dieu.

DIMANCHE DE PAQUES

Il est ressuscité³.

I. Qui nous ôtera la pierre qui est à l'entrée du sépulcre ? Telle était la préoccupation des saintes femmes qui, dès le matin, venaient offrir au corps de Jésus-Christ les parfums de leur piété et le baume de leur amour. Et nous aussi, demandons que la pierre soit en-

¹ Coloss., III.

² Apoc., XIV.

³ S. Marc. XVI.

levée de nos cœurs, afin que, délivrés de tout fardeau, de tout endurcissement, de toute entrave, nous contemplions avec allégresse la résurrection de notre Sauveur. Imposons silence à notre raison stupéfaite ; n'écoutons que la voix des anges : « Il est ressuscité ! » Ce cri du ciel, sorti de la profondeur du sépulcre, est porté par Madeleine et ses compagnes à saint Pierre et aux apôtres. Ceux-ci le répètent à Jérusalem ; et de Jérusalem il se propage, comme un écho formidable, à travers le monde et à travers les siècles des siècles. Il est ressuscité ! Les promesses de Dieu sont accomplies ; les prophéties sont réalisées ; le démon est vaincu ; la mort rend ses dépouilles ; le Libérateur des hommes triomphe.

Unissons-nous aux saintes joies de l'Eglise, et dilatons nos cœurs dans une immortelle espérance.

II. La résurrection de Jésus-Christ est le commencement de la glorification de l'homme et le gage de toutes les espérances futures. Jésus-Christ est la vigne, et nous sommes ses rameaux. Si la racine a pris une vie nouvelle, les branches refleuriront à leur tour ; si la tête de l'humanité rachetée est sortie radieuse du tombeau, les membres de son corps mystique triompheront également de la mort. Jésus-Christ les précède dans la Galilée, qui signifie région de la lumière ; c'est là que nous le rejoindrons. Les premières messagères de la bonne nouvelle sont les courageuses filles de Sion qui, dans toute la carrière évangélique de Jésus-Christ, l'avaient fidèlement suivi, servi et aimé. Elles ont été les apôtres

des apôtres, les évangélistes des évangélistes, comme s'exprime saint Bernard; récompense de l'inviolable attachement qu'elles avaient témoigné au Seigneur, alors même que les apôtres manquèrent de confiance et de courage. Admirons le plan divin de la sagesse qui choisit les faibles pour confondre les puissants, et qui fait éclater au sein de la timide humilité une force d'âme pleine de vertus.

Voulons-nous marcher sur leurs traces? attachons-nous comme elles à la parole de l'Écriture et disons avec Job : « Je sais que mon Rédempteur est vivant et qu'au dernier jour je ressusciterai du sein de la terre; je le verrai de mes yeux, moi-même, et non un autre. Cette espérance repose dans mon cœur, parce que mon Rédempteur est vivant¹. »

LUNDI DE PAQUES

Les disciples d'Emmaüs².

I. Pendant que deux disciples fidèles s'entretenaient tristement de la mort de leur Maître bien-aimé et se troublaient dans leurs espérances, le Seigneur lui-même leur apparaît; et, sans se faire connaître, il les instruit, les fortifie et les console. Ainsi se réalise la divine promesse consignée dans l'Évangile : « Là où deux ou trois seront unis en mon nom, je serai au milieu

¹ Job, XIX, 23.

S. Luc XXIV

d'eux. » Ce mystère, visiblement accompli sur la route d'Emmaüs, nous apprend ce qui se passe invisiblement sur tous les chemins de la vie. Que de fois le Seigneur est tout près de nous, quand la charité fraternelle nous unit dans une même prière et une même pensée ! Nos yeux corporels ne le voient pas ; mais nous sentons sa présence par les inspirations douces qui éclairent notre foi et dilatent notre confiance.

Nous ressentirons indubitablement les effets de cette présence si, de notre côté, nous marchons sous l'œil de Dieu, et si nos entretiens sont tels que Jésus-Christ puisse y prendre part.

II. Remarquons, avec saint Grégoire, que les disciples n'avaient pas reconnu leur Maître pendant qu'il leur expliquait les prophéties ; mais ils le reconnurent à la fraction du pain ; mystère que les âmes pieuses ont souvent expérimenté. La parole de Jésus-Christ, pleine de vie et de lumière, renferme un feu qui rend tout brûlants les cœurs qui en reçoivent les effusions ardentes. Mais la fraction du pain, au banquet de l'Eucharistie, donne une évidence plus intime et plus complète. Alors ce n'est plus l'harmonie de la parole qui nous fait tressaillir, c'est Jésus-Christ lui-même qui nous touche, nous illumine, et nous embrase.

Le Seigneur se manifeste aux âmes croyantes qui savourent sa parole, se nourrissent de sa vie et font leurs délices de son amour. Si donc nous apportons ces dispositions à la Table sainte, nous reconnaitrons Jé-

sus-Christ à la fraction du pain, et nous contemplerons un jour dans la majesté de la gloire Celui que nous adorons dans les mystères de la foi.

MARDI DE PAQUES

« La paix soit avec vous¹. »

I. Les disciples étaient assemblés en un même lieu; et les portes étant fermées, Jésus-Christ leur apparut et leur dit : *Pax vobis!* C'est le salut de Jésus-Christ; il transmet le plus précieux de tous les dons. La paix céleste est un souffle de l'éternité qui descend sur la terre comme un parfum de contentement et de rassasiement. Elle n'a rien de commun avec la paix inconstante et superficielle du monde; elle est sereine, profonde et stable, comme la source d'où elle émane. Ce don sacré est au-dessus de tous les dons, parce qu'il est une effusion de Jésus-Christ lui-même, « le Prince de la paix², » dit le prophète; et il la communique aux hommes de bonne volonté. C'est pourquoi les âmes qui vivent sous son sceptre sont appelées les enfants de Dieu. Heureuses sont celles qui reçoivent la paix de Jésus-Christ et la propagent autour d'elles dans la maison du Seigneur! Elles participent à la mission des anges qui chantent la gloire de Dieu. « Elles vous loueront, ô Seigneur, dans les siècles des siècles³. »

¹ S. Jean, XX.

² Isaïe, IX.

³ Ps, LXXXIII.

Fermons les portes de notre intérieur ; demeurons dans le recueillement et le silence, afin de participer à ce don céleste qui distingue les enfants de Dieu.

II. Remarquons qu'avant comme après la résurrection, le divin Sauveur n'aborde ses disciples qu'avec des paroles de paix. C'est que pour recevoir la plénitude de la paix divine il faut déjà en posséder les prémices, et le fleuve des effusions célestes ne peut couler que dans les âmes paisibles et tranquilles. L'esprit de Dieu, qui est un esprit de paix, ne saurait habiter dans des cœurs inquiets, agités et troublés ; il recherche la paix, tandis qu'il s'éloigne du tumulte et de la confusion. C'est pourquoi il a établi ses disciples dans la paix avant sa résurrection, afin de combler la mesure après sa résurrection.

Recherchons nous-mêmes tout ce qui peut nous maintenir dans la paix intérieure, et à cet effet repoussons tout d'abord les pensées qui resserrent le cœur, affaiblissent la confiance, abattent le courage ; puis ouvrons-nous aux influences qui nous calment, nous tranquillisent et nous rassurent. Ces influences sont les indices certains de la présence de Jésus-Christ.

MERCREDI DE PAQUES

Jésus apparaît de nouveau à ses disciples sur le rivage¹.

I. Notre-Seigneur, continuant à se manifester corporellement à ceux qui devaient servir de témoins à sa ré-

¹ S. Jean, XXI.

surrection, leur apparut sur les bords de la mer de Tibériade; mais les apôtres ne le reconnurent pas au premier abord, parce qu'il se montrait à eux sous des formes différentes. Cette diversité d'aspects nous prouve que le Seigneur ne prétend pas fonder notre foi sur le témoignage des sens, pas plus qu'il ne l'établit sur les argumentations de la raison humaine. Il veut qu'elle repose sur la vérité de sa parole; et, loin de contenter nos sens, il les mortifie; car, dit saint Jean Chrysostome, son but est de nous arracher aux choses extérieures, afin de nous initier d'une manière plus sûre et plus profonde aux mystères de l'ordre divin.

L'Evangile loue ceux qui, sans avoir vu Jésus-Christ, s'attachent fidèlement à sa doctrine. « Vous croyez, dit le prince des apôtres, quoique vous ne voyiez pas encore. En croyant de cette sorte, vous serez comblés d'une joie ineffable, et vous remporterez le prix de votre foi qui est le salut de vos âmes¹. »

II. Les apôtres, qui n'avaient pas reconnu le Seigneur à la simple vue, le reconnurent à leur pêche miraculeuse. Les visions sont des grâces exceptionnelles; mais elles sont sujettes aux illusions, et l'on ne doit les regarder comme des réalités que quand elles se justifient par des actes dignes de Jésus-Christ. Les consolations sensibles, les faveurs extraordinaires ne prouvent pas toujours l'action toute pure de l'Esprit de vérité. Pour savoir d'une manière certaine que cet esprit est celui

¹ S. Pierre, I, 18.

de Jésus-Christ, il faut considérer ses effets, qui se montrent surtout dans les accroissements de l'humilité, de la charité et de la piété. Tels sont les fruits qui attestent la présence et l'intervention de Jésus-Christ.

JEUDI DE PAQUES

Apparition de Jésus-Christ à sainte Madeleine¹.

I. Marie-Madeleine reste attachée au sépulcre, pleine d'anxiété et baignée de larmes. Son cœur est là où est son trésor; elle ne peut s'en détacher. Tout éprise de son Dieu, elle n'est plus à elle-même; elle est tout entière à Lui; elle ne pense qu'à Lui, ne parle que de Lui. C'est l'effet du vrai amour de produire dans l'âme aimante un oubli total de soi-même, et cette complète abnégation produit à son tour les vertus les plus héroïques. Quand on aime, on marche en avant dans la voie de Dieu sans retour sur soi, on brave le danger, on surmonte la souffrance, on ne veut qu'une chose : Jésus-Christ, l'unique amour de nos cœurs. Cependant un ange éclatant de beauté apparut à Madeleine et lui dit d'une voix douce : « Femme, pourquoi pleurez vous ? » Elle répond : « Ils ont enlevé mon Maître, je ne sais ce qu'ils en ont fait. »

Et nous, quand nous pleurons, est-ce là le sujet de nos larmes? Il n'y a pour l'âme pieuse qu'une seule raison de s'affliger et une seule raison de se réjouir.

¹ S. Jean, XX.

Trouver Jésus, c'est le bonheur ; le perdre, c'est la désolation et la mort. Quand cette vérité n'est pas comprise, on pleure souvent ce qui devrait être une cause d'allégresse, et on se réjouit de ce qui devrait provoquer des larmes.

II. Le Seigneur ne se manifeste que graduellement à Madeleine. Il en agit ainsi à cause de la faiblesse de l'âme aimante qui ne pourrait supporter une extrême joie après une excessive douleur. Jésus l'appelle de son nom : « Marie ! » Toute la tendresse de Jésus était dans l'accent de ce mot. L'heureuse servante du Seigneur lui répond avec une émotion non moins expressive : *Rabboni !* O mon Maître ! A ce moment, le cœur de Marie-Madeleine, semblable à ce vase d'albâtre qu'elle avait brisé aux pieds du Sauveur, éclata dans les épanchements de son amour ; c'étaient les parfums du nard le plus précieux.

Les âmes saintes que la charité met à l'unisson n'ont pas besoin de beaucoup de paroles pour se comprendre ; un mot leur suffit, et leurs communications avec le Dieu d'amour se font dans le silence, bien mieux que par les expressions de la pensée et du langage. Ces aspirations courtes, ferventes et profondes nous offrent un modèle d'oraison, et nous montrent combien sont faciles et simples les épanchements mutuels de Dieu et de l'âme fidèle.

VENDREDI DE PAQUES

Jésus-Christ apparaît aux apôtres dans la Galilée¹.

I. Les apôtres s'étant rendus en Galilée, sur la montagne qui leur avait été désignée, y virent de nouveau le Seigneur, et reçurent de sa bouche le ministère de la prédication évangélique. « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé. » Ils vont s'élancer, comme le soleil, pour éclairer toutes les contrées du monde et y répandre les rayons de la parole de vie. Ce n'est pas qu'avant Jésus-Christ Dieu ait laissé le monde sans enseignements ; mais la révélation confiée aux patriarches, et transmise par les prophètes aux pontifes d'Israël, n'avait pas encore franchi les limites de la Judée. « Dieu avait parlé à nos pères en bien des circonstances et bien des manières : et à la fin il parla par son propre Fils². » Alors la doctrine du salut rompit ses digues et s'élargit comme un fleuve immense, pour embrasser tous les peuples dans une même unité.

Cette unité, grand objet du christianisme, ne peut s'établir et subsister que là où la parole divine captive la soumission de l'esprit et l'adhésion du cœur.

II. Les douze apôtres sont les patriarches du nouveau peuple de Dieu. Ils reçoivent et ils transmettent à leurs

¹ S. Matth., XXVIII.

² I Héb., I.

successeurs la mission de féconder les âmes par la parole et de les régénérer par le baptême. Le Seigneur appuie la mission apostolique sur une puissante promesse : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » La présence de Jésus-Christ dans son Eglise ne sera plus visible après son ascension ; mais elle est réelle et permanente dans le sacrement du saint autel, dans le mystère de l'infaillibilité du Saint-Siège, et dans les fonctions sacramentelles du sacerdoce catholique. Jésus-Christ continue en toute réalité à gouverner son Eglise, et il y manifeste son assistance au milieu des combats, des humiliations et des adversités, aussi bien qu'au milieu des conquêtes, des triomphes et des œuvres divines. De là l'inébranlable confiance chrétienne ; elle est inaccessible à la crainte et au doute ; elle repose sur le roc de la promesse de Dieu ; elle est solide comme la montagne de Sion, dit le royal psalmiste.

SAMEDI DE PAQUES

Pierre et Jean courent ensemble au tombeau ¹.

I. Simon-Pierre et l'autre disciple que Jésus aimait se hâtèrent, dès le matin, d'aller au saint tombeau. Ils couraient tous les deux, le cœur plein d'anxiété et d'espérance. Jean arriva le premier ; mais il n'entra dans la grotte sépulcrale qu'après saint Pierre. Ce détail qui termine le récit évangélique, n'a évidemment été conservé que pour nous donner une instruction importante.

¹ S. Jean, XX.

On y reconnaît la déférence respectueuse que les apôtres eux-mêmes témoignaient à celui qui avait été institué le chef de tous. Cet esprit de soumission s'est perpétué dans l'Eglise à l'égard du pontife romain qui tient la place du prince des apôtres, et ce même esprit se retrouve à tous les degrés de la hiérarchie. Partout où règne Jésus-Christ, les supérieurs qui participent d'une manière quelconque à son autorité reçoivent les témoignages d'une religieuse déférence.

II. Quand nous considérons les saintes femmes et les apôtres qui vont et viennent autour du sépulcre, nous pouvons croire aisément qu'ils apportèrent toutes leurs impressions à Marie; car Marie est le foyer des âmes fidèles; c'est elle qui dirige tous leurs mouvements et qui en comprend le mystère. Dans la course mystérieuse des apôtres, selon l'interprétation des Pères de l'Eglise, saint Jean symbolise la synagogue et saint Pierre représente l'Eglise. La synagogue arrive la première au sépulcre, mais n'y entre pas; elle y entrera après que la plénitude des nations aura apporté sa foi à Jésus-Christ. Saint Paul donne la raison profonde de ce mystère. Ceux qui cherchaient leur salut dans leurs propres mérites ne l'ont pas trouvé; mais ceux-là y parviennent qui le cherchent dans les mérites de Jésus-Christ¹. L'apôtre ajoute cette parole d'Isaïe : « Lors même que les fils d'Israël seraient nombreux comme le sable de la mer, leurs restes seront sauvés². »

¹ Rom., IX, 30.

² Isaïe, X, 21.

Le cœur de Marie garde en dépôt cette prophétie sacrée, et sa joie ne sera parfaite que quand son peuple viendra, à la suite de tous les autres, apporter ses adorations au Sauveur ressuscité. Prions avec Marie, et travaillons avec les apôtres, pour hâter l'accomplissement de ces divines espérances.

OCTAVE DE PAQUES, DIMANCHE *in albis*

Incrédulité de saint Thomas¹.

1. Remarquons que saint Thomas s'était privé des consolations de la présence de Jésus-Christ en s'éloignant de la compagnie de ses frères. En effet, rien n'est plus préjudiciable à l'âme chrétienne que de s'isoler et de suivre une voie particulière. Dieu répand ses bénédictions sur les moindres exercices qui se font en commun ; tandis qu'il refuse ses faveurs à l'âme qui se singularise et marche en dehors de la vie commune. Saint Thomas commit une autre faute en récusant les témoignages des apôtres. « Si je ne vois la plaie des clous dans ses mains et si je ne pose mon doigt dans la blessure de son côté, je ne croirai pas. » Étonnante incréduité de la part d'un apôtre qui avait été le témoin de tant de prodiges ! Mais cet aveuglement se retrouve dans bien des âmes chrétiennes qui voudraient des miracles pour vaincre chacune de leurs tentations et de leurs peines d'esprit. Notre foi s'appuie sur la parole de Dieu qui, par son

¹ S. Jean, XX.

onction lumineuse, confirme au dedans de nous la vérité révélée. C'est ce que nous enseigne l'apôtre saint Jean¹. Et saint Paul ajoute en d'autres termes : « Nous ne contemplons pas les choses qui se voient, mais celles qu'on ne voit pas ; car les choses visibles sont passagères, et les invisibles sont éternelles². » Le Seigneur lui-même dit à saint Thomas : « Parce que vous m'avez vu, Thomas, vous avez cru ; heureux ceux qui ont cru sans avoir vu ! »

Puissions-nous, éclairés par les fautes de saint Thomas, faire tourner nos propres fautes à l'avantage de notre humilité et des autres vertus évangéliques !

II. L'incrédulité de saint Thomas disparut à jamais sous l'action d'une foi ardente, quand le Seigneur lui montra les plaies de son corps ressuscité ; et par ce moyen, la vérité de la résurrection devint pour la suite des siècles le plus manifeste de tous les dogmes sacrés. Aussi l'heureux apôtre s'écrie avec un transport de foi : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu. » Confus de son incrédulité, et tout ébloui par l'illumination de sa foi, son bonheur de croire égale son malheur de n'avoir pas cru. L'adhésion intime et confiante à la parole de Dieu donne une certitude plus évidente que ne sauraient donner les démonstrations humaines ; et notre foi n'est solide qu'autant qu'elle repose sur ce fondement.

Si donc nous sommes éprouvés par des tentations de doute ou de découragement, portons nos regards sur les

¹ S. Jean, II, 27.

² II épît. aux Corinth., IV, 18.

plaies de Jésus-Christ et disons de cœur et de bouche :
Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu !

LUNDI APRÈS L'OCTAVE DE PAQUES, QUASIMODO

Les apôtres à la vue du Seigneur sont comblés de joie ¹.

I. Notre-Seigneur n'a voulu laisser subsister aucune incertitude par rapport au mystère de sa résurrection. Dans ses diverses apparitions, il se laisse toucher par les apôtres; il leur parle, il les écoute, il mange avec eux, afin qu'ils puissent publier dans le monde le grand témoignage de saint Jean : « Ce que nos oreilles ont entendu, ce que nos yeux ont vu, ce que nos mains ont palpé, nous vous l'annonçons et nous vous l'attestons ². » Rien n'est comparable à la joie que ressentirent les apôtres quand la foi vive chassa les dernières traces du doute. C'est la dilatation de la confiance qui succède aux serremments de cœur, c'est la lumière divine qui triomphe des obscurités de l'esprit humain. En dehors de la foi, il n'y a ni repos, ni sécurité.

L'homme éprouve un invincible besoin d'aimer et de croire ; il ne goûte la paix et la félicité que dans la possession de la vérité.

II. A l'exemple des apôtres, nous devons nous réjouir en Notre-Seigneur, et c'est ce que le grand saint Paul ne se lasse de nous recommander ³. « Réjouissez-vous,

¹ S. Jean, XX.

² S. Jean, I, 2.

³ Philipp., IV.

je vous le répète ; soyez dans l'allégresse. » Mais il faut dédaigner les jouissances de ce monde, pour goûter celles qui naissent du contact intime de l'âme avec Jésus-Christ. « Délectez-vous dans le Seigneur, » dit le Psalmiste ; car il est venu nous apporter la joie, et il veut que nous la goûtions abondamment. Les vraies joies sont des flammes qui jaillissent de l'amour. « Dieu est amour, » dit saint Jean ; il est lumière, il est le souverain Bien.

Donc, plus on se rapproche de Dieu, plus on aime, plus on jouit, et plus on est heureux.

MARDI APRÈS L'OCTAVE DE PAQUES

Jésus revient à ses apôtres et leur dit encore une fois :

*Pax vobis*¹.

I. Le Seigneur, en abordant de nouveau ses disciples, leur donne la paix. Il renouvelle à plusieurs reprises ce salut évangélique qui se transmettra d'âge en âge jusqu'au dernier jour. La paix est le fruit suprême de la rédemption. Elle ne pouvait exister ni au dedans de l'homme, ni dans les relations des hommes entre eux, ni dans les communications de l'homme avec le ciel, aussi longtemps que le péché régnait sur la terre. Car l'œuvre du péché, c'est d'intercepter la grâce qui attache l'homme à son Dieu, de troubler les rapports des hommes entre eux, et de porter le désordre jusque dans le cœur de l'homme lui-même.

¹ S. Jean, XX.

Jésus-Christ, par sa passion et sa résurrection, a rompu les chaînes du péché; il a rétabli l'harmonie dans l'amour et la charité, il a réconcilié l'homme avec le ciel et la terre.

II. Jésus-Christ, en restituant à Dieu toute gloire et toute obéissance, a ramené sur la terre la justice et la vérité. Il a vaincu l'égoïsme, source de toutes les cupidités qui jettent la division parmi les hommes; et par cette victoire, il nous a laissé la grâce de nous dompter nous-mêmes, de manière à soumettre les sens à la raison, la raison à la volonté, et la volonté humaine à la volonté de Dieu.

C'est à ceux qui accomplissent ces lois évangéliques que Jésus-Christ promet les trésors de la paix divine. « Vous serez mes amis, dit le Seigneur, si vous faites ce que je vous commande¹. Prenez mon joug; soyez doux et humbles de cœur, et vous trouverez la paix de vos âmes. »

MERCREDI APRÈS L'OCTAVE DE PAQUES

Jésus-Christ confère le pouvoir de remettre les péchés².

I. Notre-Seigneur, après avoir donné la paix aux apôtres, répand sur eux un souffle de sa bouche divine, et leur dit : « Recevez le Saint-Esprit; les péchés que vous remettrez seront remis, et ceux que vous retiendrez seront retenus. » Ces paroles consacrent la puissance que

¹ S. Jean, XV, 14.

² S. Jean, XX.

le Sauveur a déposée dans l'Eglise par sa mystérieuse insufflation, puissance qui a passé des apôtres aux évêques, et des évêques aux prêtres, afin de propager, par la voie des sacrements, la réconciliation offerte aux pécheurs. Jésus-Christ est venu pour effacer les péchés du monde. Ce qu'il a fait lui-même durant sa vie mortelle, il continue à le faire par le sacerdoce catholique, jusqu'à la consommation. Le sang de l'Agneau contient l'antidote du péché; il a été versé pour le salut de tous, et sa vertu purifiante jaillit des plaies du Sauveur comme d'une fontaine dont les eaux ne tarissent jamais.

II. Jésus-Christ est mort pour tous; mais les mérites de cette mort doivent être appliqués avec discernement à chaque pécheur en particulier. « Dieu nous a confié le ministère de la réconciliation ¹, » dit saint Paul. Il a voulu conférer à des hommes, pécheurs eux-mêmes, le pouvoir d'absoudre les péchés des hommes. Ministère éminent, puisqu'il touche aux prérogatives divines; mais redoutable, puisque le pouvoir de lier et de délier confère l'arbitrage des consciences. S'il suffisait de croire, comme l'enseignent certains hérétiques, à la vertu du sang de Jésus-Christ, pour recevoir le pardon et la justification, le Sauveur n'eût pas donné ce pouvoir aux apôtres. La justification est, par rapport à l'âme, ce que la santé est au corps. Il faut que le pécheur, comme le malade, avoue le mal au médecin, et observe

¹ II Corinth., V, 18.

l'ordonnance; c'est-à-dire qu'il accomplisse les choses prescrites et s'abstienne des choses défendues.

JEUDI APRÈS L'OCTAVE DE PAQUES

Jésus a fait un grand nombre d'autres miracles qui ne sont pas écrits dans ce livre¹.

I. Il n'est pas possible d'énumérer les merveilles accomplies par le Sauveur du monde, pas plus qu'il ne serait possible de rapporter toutes ses paroles; les unes et les autres se perpétuent dans l'Eglise. Les miracles n'ont jamais cessé, et la parole évangélique retentit comme au temps où le Seigneur était visible sur la terre, par le ministère sacerdotal toujours actif et vivant. Mais les fruits de ce ministère germent dans le silence et restent souvent inconnus. Ce n'est qu'au dénouement de l'histoire humaine qu'on embrassera le plan général de la Providence et qu'on admirera l'ensemble des œuvres de Dieu. Aussi l'homme sage ne se hâte pas de juger; il médite et attend; il sait que les choses cachées deviendront lumineuses, et que les actions qui auront été accomplies dans le secret seront promulguées au grand jour.

II. En déclarant que le Seigneur a dit et fait beaucoup de choses qui ne sont pas écrites dans son livre, l'évangéliste a voulu consacrer par ce témoignage la tradition vivante de l'Eglise. Cette tradition n'est pas moins que

¹ S. Jean, XX.

l'Écriture l'objet de notre foi et de notre obéissance. L'une et l'autre nous arrivent incorruptibles par la voie de l'Eglise qui nous transmet, avec les préceptes et les conseils évangéliques, les recommandations verbales, les institutions et les observances des temps apostoliques. Le respect avec lequel l'Eglise conserve l'héritage du divin Maître sert d'exemple aux communautés religieuses qui, elles aussi, doivent vénérer leurs traditions, au même titre que leurs constitutions écrites.

La piété filiale ne s'attache pas seulement à l'acte testamentaire du père de la famille ; elle recueille avec un égal respect les intentions et les pensées qui n'ont pas été littéralement formulées. C'est surtout la tradition verbale qui protège et distingue l'esprit de famille ; elle sauvegarde la ferveur primitive et toutes les conditions de prospérité.

VENDREDI APRÈS L'OCTAVE DE PAQUES

« Mes petits enfants, gardez-vous des idoles ¹. »

I. Le disciple bien-aimé de Jésus-Christ termine son épître par une recommandation courte, mais significative. Remarquons les mots tendres et pleins d'amour dont il se sert : « Mes petits enfants ! » Ces mots manifestent les sentiments du pasteur à l'égard des vrais fidèles ; ils expriment les rapports de paternité que le

¹ S. Jean, XX.

divin Sauveur a formés entre les générations spirituelles de l'Eglise. Les saints des temps apostoliques étaient non-seulement enfants, mais petits enfants; réalisant ainsi cette parole divine : « En vérité, si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Cet esprit d'enfance est le germe de toutes les célestes vertus; car un petit enfant n'a ni soin ni préoccupation de lui-même; ainsi les enfants évangéliques demeurent en repos sous la conduite de Dieu, ne vivant que d'amour et d'obéissance.

Désirez donc, nous dit l'Eglise, en répétant les paroles du Prince des apôtres, désirez ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le lait spirituel et pur; afin qu'il vous fasse croître pour le salut, si toutefois vous avez goûté combien le Seigneur est doux.

II. L'apôtre exhorte ses enfants à se tenir en garde contre les idoles. Ces idoles sont les créatures qu'on préférerait à Dieu, et qui, par cette déviation de nos sentiments, prendraient dans le sanctuaire de notre cœur la place de Dieu. Cette grande prévarication ne serait surpassée que par la prétention odieuse d'un homme qui voudrait être l'idole ou le Dieu d'un autre homme. On n'arrive pas inopinément à cet excès d'orgueil; mais on risque d'y tomber peu à peu, quand on agit ou qu'on parle de manière à devenir pour le prochain un objet de préoccupation et de culte particulier.

Pour éviter l'idolâtrie spirituelle, il faut constamment tenir en éveil la vigilance et garder soigneusement les avenues de notre cœur. La vigilance tant recomman-

dée nous aidera à nous détacher de nous-mêmes, à surmonter l'amour-propre et à nous abandonner totalement à l'amour de Jésus-Christ.

SAMEDI APRÈS L'OCTAVE DE PAQUES

Regina cœli, lætare, alleluia !

I. Marie a eu son jour d'épreuves; elle a aussi son jour de triomphe. Les épreuves sont passées : le triomphe est éternel. Aujourd'hui l'Eglise ne cherche plus Marie qu'au plus haut du ciel, et elle l'invoque par cette ardente exclamation : « Reine du ciel, réjouissez-vous ! » La compassion au pied de la croix est changée en participation aux joies divines. Dieu proportionne les consolations aux souffrances, et puisque le Seigneur a voulu apparaître avec un si tendre empressement aux saintes compagnes de sa mère, qui pourrait douter que sa première apparition, au sortir du tombeau, n'ait été pour sa mère elle-même ? Les traditions de l'Eglise excluent à cet égard le doute ; et si l'Evangile n'en fait pas mention, c'est que Marie est au-dessus de toute mention ; ses extases comme ses larmes ne sauraient être racontées, même dans la langue évangélique, et nous devons admirer son silence au sépulcre comme au Calvaire, au Calvaire comme à la crèche. Les grandes émotions du cœur n'éclatent qu'au ciel.

Apprenons de Marie à posséder notre âme, car la vraie humilité modère les joies aussi bien que les douleurs.

II. L'immaculée Vierge, si étroitement unie à tous les états intérieurs de Jésus-Christ, a dû participer au plus haut degré à la grâce de la résurrection ; et après avoir souffert et pleuré avec son divin Fils, elle est sortie avec Lui de la tombe des douleurs, pour vivre avec Lui et comme Lui d'une vie toute nouvelle. Les années qu'elle a passées sur la terre après le prodige du saint sépulcre, afin de remplir son ministère maternel au berceau de l'Eglise, avaient été symbolisées par les quarante jours que Jésus-Christ lui-même a passés dans la Judée avant de remonter au Ciel. Le Seigneur conversait et mangeait avec ses disciples ; mais il ne tenait à la terre par aucun lien. Telle Marie après la résurrection ; elle était en quelque sorte morte et ressuscitée ; elle demeurait en ce monde, mais son cœur était au ciel. Elle pouvait dire comme le grand apôtre : « Pour nous qui, la face illuminée, contemplons la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en sa ressemblance, allant de clarté en clarté dans l'esprit du Seigneur¹. »

Des milliers d'âmes consacrées à Jésus-Christ et marchant sur les traces de Marie se distinguent par cette résurrection anticipée ; elles soupirent avec David ces paroles d'amour : « Qu'est-ce que je veux dans le ciel, et qu'est-ce que je désire sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu, qui êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité² ? »

¹ II épît. aux Corinth., III, 18.

² Psalm., XXV.

DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

« Je suis le bon Pasteur ¹. »

I. Les textes sacrés d'Isaïe nous montrent le Sauveur comme le Dieu des armées, le Dieu fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix ². Ezéchiel ajoute qu'il est le Roi des rois et le Dominateur des mondes ³; et David, qu'il est le Juge des vivants et des morts ⁴. Mais, au lieu de récapituler ces noms magnifiques, l'Eglise nous rappelle les traits sous lesquels Jésus-Christ se plaisait à se désigner lui-même et qu'il préférerait à tous les autres : « Je suis le bon Pasteur. » Ce mot est plein de ravissantes significations; car le sentiment pastoral, dans son acception complète, renferme toutes les tendresses d'une mère, toutes les sollicitudes d'un père, toutes les dilections d'un frère, tous les dévouements sublimes d'un ami. Il y a dans le cœur de Jésus-Christ des rayons d'amour qui répondent à chaque fibre du cœur de l'homme; et pour les mettre à notre portée, il se dépouille en quelque sorte des splendeurs de la divine majesté pour se produire sous la figure d'un aimable pasteur.

Chérissons ce vrai bon Pasteur de nos âmes; attachons-nous à ses pas; reposons-nous avec sécurité sous sa divine houlette.

¹ S. Jean, X.

² Isaïe, IX.

³ Ezéchiel, XXXVII.

⁴ Ps. XCV.

II. Le Psalmiste a prophétisé les bienfaits que le bon Pasteur prodigue aux âmes fidèles. « Dieu lui-même, dit-il, sera mon Pasteur, et rien ne me manquera. Il m'a placé au milieu de gras pâturages ; il m'a conduit auprès d'une source pure et tranquille ; il rend la force à mon âme, et me fait marcher dans les voies de la justice. Aussi, lors même que je serais enveloppé des ombres de la mort, je ne craindrais aucun mal ; parce que vous êtes avec moi, votre houlette me rassure, et votre verge même me console. Vous répandez sur ma tête l'huile des parfums célestes, et le calice de votre amour est plein de délices. » Toutes ces grâces abondent dans les communautés religieuses ; ce sont les champs fertiles de l'Eglise. L'onction du cœur de Jésus-Christ coule avec plénitude dans l'âme aimante ; là l'esprit évangélique répand son parfum de paix et de joie, là les brebis bien-aimées se nourrissent de la moelle de l'amour.

Le bon Pasteur nous dit : « Suivez-moi. » Répondons-lui avec saint Pierre : « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle ¹ ! »

LUNDI QUI SUIT LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

« Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis ². »

I. Le Prince des pasteurs nous déclare qu'il connaît ses brebis ; il les distingue à leur docilité, à leur cor-

¹ S. Jean, VI.

² S. Jean, X.

respondance à la grâce, à leur abandon, à leur simplicité. Telles sont, en effet, les qualités des âmes qui suivent le divin Maître dans les voies du salut éternel. Elles sont connues de Dieu, parce qu'elles cherchent elles-mêmes à le connaître; et dans cette connaissance, c'est-à-dire dans ces relations réciproques, elles trouvent la paix, la joie et les saintes espérances. Elles font leurs délices dans l'accomplissement de la volonté de Dieu qui est une loi d'amour, et cette loi est l'unique règle de leurs actions et de leurs pensées; en sorte qu'elles ne vivent plus pour elles-mêmes; elles vivent pour Dieu; elles ne cherchent plus leurs propres avantages; elles n'aspirent qu'à la gloire de Dieu.

Heureuses les brebis qui se font connaître au ciel par ces vertus évangéliques ! C'est à elles que le bien-aimé Pasteur a dit : Je leur donnerai la vie éternelle, et personne ne les ravira de mes mains !

II. Les brebis fidèles s'abandonnent totalement, pour les choses intérieures comme pour celles du dehors, à la conduite du divin Pasteur; elles écoutent sa voix qui parle au cœur; et elles lui témoignent leur amour par une soumission confiante. Or cette voix divine recommande principalement la charité; et c'est pourquoi l'Évangile nous avertit que la charité est la marque distinctive à laquelle le Pasteur reconnaît ses vraies brebis. Voulons-nous compter parmi ces âmes bienheureuses? Voulons-nous obtenir une large part aux sollicitudes pastorales, aux prédilections célestes, aux promesses immortelles?

Écoutons la voix du bon Pasteur et suivons-la avec persévérance. Son commandement n'est pas difficile ; il nous ordonne de nous aimer les uns les autres, et de demeurer unis tous ensemble dans son amour.

MARDI QUI SUIT LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

« Je suis venu pour que mes brebis aient la vie, et qu'elles l'aient abondamment¹. »

I. Le bon Pasteur, comme la plus tendre des mères, nourrit ses brebis de sa propre substance. Comme le pélican, il ouvre les veines de son cœur et laisse couler sa vie avec son sang dans le cœur des brebis fidèles. C'est ainsi que les flots vivifiants de la grâce nous transmettent avec une intarissable abondance le mystérieux aliment de l'amour et de l'immortalité. O charité infinie du Pasteur qui donne sa chair et son sang pour nourrir les âmes bien-aimées ! Mais quelle ingratitude effroyable quand ces brebis divinement nourries ne veulent point se laisser diviniser ! Et cependant elles se rendent coupables de cette faute énorme toutes les fois qu'elles suivent leur propre esprit au lieu d'obéir à Jésus-Christ, et qu'elles se dirigent elles-mêmes au lieu de se laisser diriger par l'autorité de l'Eglise.

Souvenons-nous que, si Jésus-Christ a pris la ressemblance d'un agneau, c'est pour que nous-mêmes, après l'avoir mangé, nous prenions la ressemblance de Jésus-Christ.

¹ S. Jean, X.

II. La brebis qui cherche sa vie en dehors du bercail est toujours triste et altérée; parce que le véritable aliment de l'âme ne se trouve qu'au bercail catholique. C'est là que Jésus-Christ a dressé sa table, où nous mangeons et buvons la grâce. C'est là que s'élève le saint autel, où il a déposé le pain de l'amour. Or ce pain renferme toutes les vertus célestes; il nous communique la force d'en haut, l'onction du ciel et les dons mystérieux qui répondent aux besoins les plus intimes de notre cœur.

Après tant de témoignages, pourrions-nous douter de l'amour immense que nous porte Celui qui est vraiment le bon Pasteur? Disons-lui avec David que nous le suivrons pas à pas tous les jours de notre vie, et que nous habiterons la maison de Dieu dans les siècles des siècles.

MERCREDI QUI SUIT LE DEUXIÈME DIMANCHE DE PAQUES

« Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent ¹. »

I. Notre-Seigneur se plaît à nous répéter plusieurs fois qu'il nous connaît; il appelle chacune de ses brebis par son nom propre; il voit tout ce qui est en nous, le bien et le mal, les bons désirs et les défaillances, nos luttes, nos peines, nos défaites et nos victoires; il entend nos supplications, il vient au-devant de nos besoins et de nos prières. Oh! qu'elle serait grande notre sécurité si, comme des brebis humbles et confiantes, nous aban-

¹ S. Jean, X.

donnions à Dieu le soin de tout ce qui nous regarde, sans nous embarrasser dans des inquiétudes inutiles ! Nous entravons souvent l'action divine par l'activité déréglée de nos propres efforts. Nous doutons de Dieu, parce que nous ne sommes pas assez pénétrés de sa parole qui nous affirme si positivement qu'il nous aime, nous connaît et veille sur nous.

Attachons-nous à l'unique nécessaire : le reste ne nous manquera jamais.

II. Si le bon Pasteur connaît sa brebis, la brebis fidèle connaît aussi son Pasteur ; et plus elle le connaît, plus elle l'aime ; et plus elle l'aime, plus elle le connaît. C'est par le cœur qu'on apprend à le connaître et à l'aimer. Le connaître et l'aimer, c'est le servir ; car servir c'est obéir ; et on obéit volontiers à ce qu'on aime. Aussi les brebis de la céleste bergerie ne vivent que d'amour et d'obéissance. Seigneur, disait saint Augustin, vous vous occupez de moi comme si, négligeant tout le reste, vous ne songiez qu'à moi seul. Vous êtes toujours proche de ceux qui recourent à vous, et vous m'offrez votre assistance dès que je suis prêt à la recevoir. Jamais vous ne m'abandonnez, à moins que je ne vous abandonne le premier ; et nos consolations surpassent nos espérances. Oh ! bonheur de vivre sous une telle houlette et sous un tel Pasteur. En vous, Seigneur, je me reposerai et je dormirai en assurance.

JEUDI QUI SUIT LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

« Les brebis fidèles ne suivent pas l'étranger et le mercenaire¹. »

I. L'étranger, c'est l'esprit du monde qui n'a rien de commun avec l'esprit de Jésus-Christ. Le mercenaire, c'est la nature humaine, viciée par l'égoïsme, qui ne cherche dans la direction des âmes que ses propres lumières et ses propres intérêts. L'esprit du monde est l'antagoniste de l'Esprit de Dieu; car il contredit ouvertement la parole de Dieu, et tend à nous rendre étrangers au ciel, en nous enchaînant à la vie de ce monde. La nature terrestre est toujours mercenaire, puisqu'elle rapporte tout à soi-même et n'admet rien de surnaturel.

C'est contre ces deux influences dangereuses que le vrai Pasteur nous met en garde, afin que, renonçant aux vues mondaines et charnelles, nous le suivions, comme des brebis fidèles, dans les régions de la grâce et de la vérité.

II. L'étranger et le mercenaire, ajoute l'Évangile, ne viennent que pour voler, égorger et perdre. Ils volent les dons de Dieu en les faisant servir à la vanité; ils égorgent les brebis en les immolant aux exigences de la nature et aux séductions du monde; ils perdent les âmes en les poussant à l'incrédulité, au découragement, au désespoir. Ainsi ces deux adversaires de Dieu tra-

S. Jean, X.

vaillent à ruiner l'œuvre du bon Pasteur; ils veulent perdre ce qui était sauvé, tandis que Jésus-Christ est venu pour sauver ce qui était perdu.

Malheur à la brebis qui abandonne la bergerie pour suivre des voix autres que celle du bon Pasteur ! Mais heureuse, et éternellement bienheureuse la brebis fidèle qui persévère jusqu'à la fin !

VENDREDI QUI SUIT LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

« J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut aussi que je les amène, et il n'y aura plus qu'un troupeau et un pasteur¹. »

I. Le bon Pasteur n'oublie pas les brebis éloignées ; il s'en inquiète ; il les enveloppe dans sa pensée et dans les sollicitudes de son cœur. Il a donné sa vie pour le salut de tous les hommes, et il n'exclut de sa grâce que ceux qui s'excluent eux-mêmes, quand ils refusent la grâce et préfèrent la vie présente aux biens immortels. Mais, de même que le soleil luit pour tous, de même la rédemption a été offerte pour tous ; par conséquent, nous devons, à l'exemple de Jésus-Christ, nous intéresser au salut de tous, et y coopérer par nos prières, nos dévouements et nos sacrifices.

Pénétrons-nous des desseins de la miséricorde de Dieu ; et souvenons-nous de la recommandation particulière

¹ S. Jean, X. †

que Jésus-Christ a adressée à ses apôtres : « Allez avant tout aux brebis perdues de la maison d'Israël. »

II. Jésus-Christ annonce qu'il n'y aura plus qu'un troupeau et qu'un seul pasteur. Cette divine prophétie s'accomplira quand la prédication apostolique aura achevé son cours, et que l'Eglise, victorieuse des épreuves, sera consolidée à jamais dans la charité. Les communautés religieuses, qui sont les diverses portions de cette vaste bergerie, doivent préluder à ce grand événement : les brebis d'élite qui les composent ne sont pas seulement réunies dans une même foi, une même espérance et une même charité ; mais affranchies de toute possession particulière, de tout intérêt personnel, de toute vie propre, elles échappent aux causes les plus ordinaires qui divisent les brebis du monde ; elles possèdent le ciment évangélique qui unit indissolublement les âmes ; et, liées entre elles par des liens surnaturels, elles ne forment ensemble qu'un cœur et une seule unité. Telle était la sainte union qui caractérisait la bergerie de l'Eglise primitive ; union qui doit se reproduire et se perpétuer dans chaque communauté ; et telle sera l'Eglise catholique tout entière dans les derniers temps et dans l'éternité.

Contribuons pour notre part à l'accomplissement des promesses divines par nos prières ferventes, par nos travaux, notre abnégation et notre charité.

SAMEDI QUI SUIT LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

La houlette de Marie.

I. L'Eglise décerne à Marie tous les titres qui correspondent à ceux de Jésus-Christ lui-même, et ces titres ne sont pas seulement honorifiques ; ils désignent des fonctions actives, des missions réelles. La vie entière de Marie n'a été qu'un doux reflet de la vie de Jésus-Christ. Elle a été constamment associée à tous les actes de la rédemption, étroitement unie à tous les desseins de la miséricorde divine. Elle a travaillé, elle a souffert, elle a pleuré avec Jésus-Christ, elle a recueilli toutes ses paroles, conservé toutes ses pensées, partagé toutes ses sollicitudes ; elle a participé aux sentiments tendres et miséricordieux que le divin Maître témoignait aux âmes. Mère du Roi des rois, elle est Reine ; et à ce titre, elle commande aux anges. Mère du bon Pasteur, elle est Bergère ; et en cette qualité, elle gouverne les brebis. Le signe de son pouvoir est tout à la fois un sceptre royal et une houlette pastorale ; car elle est la Reine des anges et la Protectrice des pasteurs et des agneaux.

Que ferons-nous pour lui exprimer notre amour ? Nous vivrons comme elle, tout pour Dieu.

II. Bien que Marie soit la souveraine de toute l'Eglise et la Mère de tous les fidèles, elle est plus spécialement la Bergère des âmes qui lui sont particulièrement consacrées. Elle est leur guide, leur protectrice et leur modèle. Elle les guide par sa vigilance maternelle et son

incessante sollicitude ; elle les protège par la prédilection avec laquelle elle leur réserve les plus gras pâturages, et par la victoire qu'elle leur donne sur l'ennemi. Elle leur sert de modèle par l'exemple de sa douceur, de son humilité, de sa fidélité et des autres vertus évangéliques. Sa mission est de conduire les brebis dociles jusqu'au sommet de la gloire, selon cette parole du prophète : Beaucoup de vierges seront présentées après elle au trône du Roi des rois. Elles formeront son splendide cortège ; elles le suivront dans les hautes régions de la lumière ; elles tressailliront de bonheur aux noces de l'Agneau.

Que ces divines vérités reposent dans nos cœurs et nous excitent à vivre saintement sous la houlette de la Vierge de Sion !

TROISIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

« Dans peu de temps vous ne me verrez plus, et dans peu de temps vous me reverrez ¹. »

I. Le peu de temps dont parle Jésus-Christ, c'est la vie présente qui n'est en effet qu'un moment fugitif quand on le compare à l'éternité. Mille années devant Dieu sont comme le jour d'hier, dit le prophète². Ce moment passager doit cependant décider de notre avenir. Quoi de plus capable de stimuler notre espérance et de nous détacher des choses de ce monde !

¹ S. Jean, XVI.

² Ps. LXXXIX.

Notre-Seigneur nous console en nous assurant que dans peu de temps nous le reverrons. Divine promesse qui encourage ceux qui travaillent, relève ceux qui tombent et enflamme ceux qui aspirent à voir Jésus dans la gloire.

Méditons la brièveté et la fragilité de la vie pour nous détacher des ombres fugitives et nous attacher aux biens qui ne passent pas.

II. La vie de ce monde est un voyage rapide. C'est pourquoi l'apôtre nous exhorte à nous abstenir, comme des étrangers et des voyageurs, des désirs charnels qui combattent contre l'esprit¹. A titre d'étrangers, tenons-nous à l'écart du monde, et gardons-nous d'adopter son esprit, ses maximes et ses vanités. Comme voyageurs, ne nous fixons point au char qui nous transporte, et n'établissons pas notre demeure permanente à l'hôtellerie où nous ne faisons que passer. Laissons derrière nous le chemin que nous avons parcouru, et efforçons-nous d'avancer sans cesse vers le but supérieur où nous tendons.

La grâce nous attire en haut ; ne nous engageons pas dans les intérêts qui rabaisent l'esprit en l'attachant à la terre.

¹ I S. Pierre, II,

LUNDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE PAQUES

« Les disciples se demandaient : Qu'est-ce que cela signifie :
Encore un peu de temps ! ? »

I. La vie spirituelle se perfectionne dans le creuset des mortifications. De là les alternatives d'absence et de présence de Jésus-Christ dont l'Évangile parle à plusieurs reprises; elles se rapportent aux divers états intérieurs de l'âme et aux épreuves qui doivent la purifier. Tantôt le Seigneur l'assiste d'une manière sensible, et alors elle est dans la joie; tantôt il la laisse dans l'obscurité, et elle ne sent plus la main qui la soutient. Jésus-Christ ne dit pas qu'il se retire de nous; car jamais il ne prive les âmes de la grâce dont elles ont besoin; mais il nous ôte son appui visible, afin de spiritualiser notre foi et d'exciter les élans de la prière. Quand Jésus-Christ est présent, tout est suave et facile; mais quand il semble absent, la vertu exige plus d'efforts et acquiert plus de mérites.

Dans ces diverses situations, l'âme chrétienne, en acquiesçant à la volonté de Dieu, trouve un doux repos. Sa constance au milieu des vicissitudes passagères la prépare à la stabilité du bonheur futur.

II. Les disciples ne comprenaient pas cette parole : « Dans peu de temps vous ne me verrez plus, et dans peu de temps vous me reverrez. » Le Seigneur ne leur

¹ S. Jean, XVI.

expliqua pas la signification de ce mystère. C'est par la pratique, et non par les théories, que les âmes humbles arrivent à la compréhension de la vérité. A l'école de l'Evangile, la science se justifie par ses fruits; et la disposition nécessaire au progrès dans la lumière, c'est une humble soumission d'esprit. Quand on a expérimenté les effets de la présence ou de l'absence de Jésus-Christ, on évite tout à la fois les excès du contentement et les défaillances du découragement.

Soit que Jésus-Christ nous console, soit qu'il nous mortifie, notre confiance en son amour doit rester égale et inébranlable.

MARDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE PAQUES

« Dans peu de temps vous me reverrez, parce que je vais à mon Père¹. »

I. Le Seigneur console ses apôtres en leur disant qu'ils le reverront bientôt, parce qu'il va à son Père. En effet, il n'y a pas de séparation pour ceux qui se dirigent vers le sein paternel. Là où est le Maître, là seront les disciples; et si nous restons fidèles à son esprit, si nous lui demeurons attachés comme des membres à leur chef, nous le retrouverons dans la patrie et notre réunion sera perpétuelle.

Il faut donc aller à notre Père avec Jésus-Christ, et gravir cette voie ascendante, en suivant la ligne que Lui-même nous a tracée.

¹ S. Jean, XVI.

II. Ceux qui ne prennent pas le chemin de la céleste patrie s'égarent dans les voies incertaines de ce monde, et risquent de ne jamais rejoindre le Seigneur. Vivre sur la terre sans aspirer vers le ciel, c'est vivre inutilement et manquer le but pour lequel nous sommes créés. Les bonnes intentions ne suffisent pas; il faut nous unir à Jésus-Christ par une volonté ferme et fidèle; il faut que chacun de nos pas et chacun de nos actes dans la vie témoignent la vérité de cette parole : « Je vais à mon Père. » C'est là ce qui donne droiture à la direction, solidité à la conduite, sécurité et consolation aux approches de la mort.

MERCREDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE PAQUES

« Vous pleurerez et vous gémirez, tandis que le monde sera dans la joie¹. »

I. Les afflictions sont inévitables en cette vie; nous en portons les causes en nous-mêmes, et nous les retrouvons autour de nous dans les inimitiés et les adversités de ce monde. Le chemin que nous parcourons, du berceau à la tombe, n'est qu'une série de souffrances causées par les dépouillements et les brisements qui nous préparent à la mort. Cette condition de notre existence assujettit toute la race humaine, et nul ne peut s'y soustraire. Mais ce qui distingue les enfants de Dieu de ceux qu'on appelle les enfants du siècle, c'est que les pre-

¹ S. Jean, XVI.

miers acceptent la souffrance comme une pénitence salutaire, tandis que les autres l'éluent autant que possible par les dissipations des joies mondaines.

II. Souffrir et mourir, c'est le partage de tous les hommes. Mais cette loi ne suffit pas pour acquérir des droits aux récompenses futures. Par elle-même la souffrance est stérile; elle n'a ni vertu ni mérite; elle n'est devenue un remède et un moyen de salut que parce que Jésus-Christ l'a sanctifiée sur la croix et en a fait une expiation salutaire. Aussi la souffrance que le chrétien accepte dans cet esprit change de nom : elle s'appelle une croix; elle nous unit à Jésus-Christ, et en nous associant à sa passion et à sa mort, elle nous fera participer également à sa divine béatitude. L'apôtre prédit des afflictions à tous ceux qui suivent Jésus-Christ; mais il ajoute que les souffrances de la vie présente n'ont pas de proportion avec les jouissances à venir. Le monde, au contraire, sacrifie les joies de l'éternité à des plaisirs momentanés qui s'éteindront à la mort et laisseront l'âme dans une nuit éternelle.

JEUDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE PAQUES

« Vous serez dans la tristesse ¹. »

I. Il y a deux sortes de tristesses : l'une procède de l'amour de Dieu, l'autre de l'amour-propre. La première est un sentiment surnaturel qui s'empare de

¹ S. Jean, XVI.

l'âme aimante; tristesse calme et sainte, qui fait couler les larmes de la componction et de la prière. L'autre tristesse cache dans son fond le venin d'une opposition à la volonté de Dieu, ou d'une irritation contre le prochain, ou d'un attendrissement sur soi-même. Elle est appelée dans l'Écriture « une mauvaise tristesse, » parce qu'elle décolore la piété, refroidit la charité, énerve le courage et dessèche la vie intérieure. La mauvaise tristesse, dit saint Bernard, dévore la substance de l'âme, comme le ver caché ronge le bois.

II. Les esprits élevés ne se laissent point atteindre par les nuages d'une sombre tristesse. C'est la prière ardente et persévérante, c'est le sacrement de la pénitence et surtout la sainte communion qui les préservent ou les dégagent de cette tentation mortelle. Mais le plus excellent antidote de la mauvaise tristesse, c'est la tristesse qui est selon Dieu. En effet, nous ne sommes plus tentés de gémir sur nos propres peines quand nous pleurons sur nos fautes; et nos souffrances personnelles nous semblent légères quand nous les comparons à celles de Jésus-Christ.

Si donc les pensées de la mauvaise tristesse viennent s'appesantir sur nous, portons nos regards sur Jésus crucifié, et conjurons-le de nous délivrer de la tentation.

VENDREDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE PAQUES

« Vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se trouvera changée en joie ¹. »

I. Il y a une tristesse qui enfante la joie, et une joie qui enfante la tristesse. L'âme chrétienne qui se sent étrangère en ce monde est comme saisie d'un mystérieux mal du pays. Elle pressent un bonheur qu'elle ne trouve pas dans les éléments qui l'entourent; elle éprouve une soif que nulle consolation humaine ne peut étancher. Dans cette disposition de céleste mélancolie, elle s'attriste de son exil et cherche dans la prière un apaisement qui lui donne l'avant-goût des choses surnaturelles. L'âme mondaine ne connaît pas ces émotions de la vie intérieure; les jouissances qu'elle convoite peuvent l'étourdir un moment, mais ne lui laissent que des déceptions.

II. Jésus-Christ ne dit pas que notre tristesse sera remplacée par la joie; il dit qu'elle se changera en joie, parce qu'elle porte effectivement en elle-même les germes du vrai bonheur; comme la nuée cache le rayon lumineux, comme le calice de la fleur contient le parfum. Mais il faut que la nuée soit déchirée pour faire jaillir l'éclair; il faut que le bourgeon soit dépouillé pour que la fleur s'épanouisse. De même la joie sort de la tristesse après les épreuves de la souffrance et de la

¹ S. Jean, XXI.

patience. L'arbre de la croix distille un baume qui, avec le temps, change les amertumes en douceurs.

SAMEDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE PAQUES

Marie est la cause de nos joies.

I. Nous trouvons en Marie, au plus haut degré d'intensité, les tristesses et les joies ; car elle a partagé toutes les douleurs de Jésus-Christ et elle participe à toutes ses béatitudes. Pour avoir une idée de son ineffable félicité, il faudrait connaître la mesure de ses abaissements et de ses souffrances. Elle est heureuse surtout, parce que sa mission est de faire des heureux. Sa jouissance, selon les paroles de son Cantique, c'est de transmettre de génération en génération les grâces dont elle a reçu la plénitude. Le royal psalmiste la contemplait entourée d'enfants, sous l'emblème d'une vigne féconde, au milieu d'une plantation de jeunes oliviers¹.

II. La très-sainte Vierge est véritablement la cause de nos joies, puisque par elle le salut est arrivé jusqu'à nous, et par ses mains les bénédictions divines se propagent de race en race. Le Très-Haut a déposé dans son cœur virginal Celui qui fait la félicité des anges et des bienheureux ; paradis du divin amour d'où se répandent les fleuves d'eau vive qui étanchent la soif des âmes aimantes. Elle est la dépositaire et la dispensatrice des trésors du ciel.

¹ Psal. CXXVII.

Si donc nous nous attachons à Marie par les liens d'une piété fervente, nous demeurerons dans sa maison comme autour d'une mère qui aime à réjouir ses enfants¹, et nous verrons la réalisation de cette parole du prophète : « Une allégresse immortelle étincellera sur leurs têtes, et ils tressailliront dans les joies de l'éternité². »

QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

« Maintenant je vais à Celui qui m'a envoyé³. »

I. Notre divin Sauveur, au moment de remonter au ciel, veut élever notre pensée et nos désirs vers Celui qui est le premier principe et la dernière fin de toutes choses; car c'est du Père, comme d'une source unique, que procèdent les dons parfaits. C'est aussi au sein du Père que doivent aboutir nos espérances et nos actions de grâces. Jésus-Christ a rétabli les liens de la religion que le péché avait rompus. Par lui, nous rendons à notre Père céleste le culte d'amour et d'adoration en esprit et en vérité.

II. Méditons les ineffables perfections du Dieu trois fois saint, qui n'est pas seulement notre Créateur, mais qui a voulu être notre Père. Sa puissance nous a été manifestée par les merveilles de la création; son amour triomphe dans les actes de notre rédemption; sa bonté,

¹ Psal. CXII.

² Isaïe, XLI, 11.

³ S. Jean, XXVI.

sa miséricorde, sa providence se montrent à travers tout l'enchaînement de notre vie. Mais pour nous former une idée juste de ce qu'il est, il faut regarder Jésus-Christ, il faut écouter Jésus-Christ : « Celui qui me voit, voit mon Père. »

LUNDI APRÈS LE QUATRIÈME DIMANCHE DE PAQUES

« Parce que je vous ai dit ces choses, votre cœur est rempli de tristesse¹. »

I. Le Seigneur venait de prédire aux apôtres qu'ils auraient à subir de grandes tribulations dans le monde. Cette prédiction regarde tous les chrétiens, et ainsi il ne faut pas que les adversités étonnent la foi, ni que les épreuves ébranlent la confiance. Cependant, aux peines extérieures se joignent souvent d'autres souffrances plus douloureuses, qui se rattachent aux sacrifices que Jésus-Christ lui-même nous impose, et alors les consolations manquent tout à la fois au dehors et au dedans. Ces sortes de douleurs produisent évidemment des effets salutaires : elles nous détachent, nous purifient et nous rendent plus capables de nous élever vers les choses du ciel. Les afflictions sont de précieux instruments de sanctification, quand on les accepte chrétiennement avec une patience courageuse.

II. Le Dieu de notre cœur nous délaisse ou nous visite, selon qu'il est avantageux à notre perfectionnement; et

¹ S. Jean, XVI.

dans l'une et l'autre de ces alternatives, il proportionne sa grâce à notre fidélité. Mais souvent aussi c'est nous qui éloignons Jésus-Christ, et c'est nous qui le rappelons. L'Écriture nous dit que sa grâce se détourne des présomptueux et se repose sur les humbles. Voulons-nous attirer Jésus-Christ et goûter les douceurs de sa présence ? Bannissons de notre esprit tout ce qui lui déplaît, dépouillons notre cœur de tout ce qui l'offense. Alors, soit qu'il nous console par des grâces sensibles, ou qu'il nous éprouve par la privation et le sacrifice, nous resterons humblement soumis à sa volonté, et nous ne cesserons jamais de le louer, de prier, d'aimer et d'espérer.

MARDI APRÈS LE QUATRIÈME DIMANCHE DE PAQUES

« Il vous est utile que je m'en aille, autrement le Consolateur ne viendra pas à vous ¹. »

I. Le goût des choses célestes ne peut se former dans l'âme aussi longtemps que subsiste en elle le goût des choses sensibles et charnelles. Jésus-Christ lui-même a voulu se soustraire aux sens, afin d'épurer l'attachement trop naturel que lui portaient ses disciples. C'est pour cela que toute la perfection chrétienne a pour base la mortification. La chair est un prisme qui décompose la lumière divine ; les mirages de la nature mêlent des illusions dangereuses aux contemplations de la vérité.

¹ S. Jean, XVI.

Si donc nous aspirons à la vision de Jésus-Christ dans la gloire, il faut avant tout nous appliquer à la purification du cœur. Ce sont les cœurs purs, dit l'Évangile, qui verront les magnificences de Dieu.

II. L'absence de Jésus-Christ produit dans l'âme une peine salutaire, puisque cette peine renferme le désir de la présence de Jésus-Christ. Les privations nous font mieux apprécier les consolations; elles excitent la prière et provoquent les gémissements de l'amour.

Il faut fermer les portes de nos sens, rentrer dans les profondeurs de notre âme, et attirer par de fervents désirs les rayons du Saint-Esprit qui allument tous les parfums de la piété.

MERCREDI APRÈS LE QUATRIÈME DIMANCHE DE PAQUES

« Je vous enverrai le Consolateur. »

I. L'Évangile donne le nom de consolateur à l'Esprit-Saint qui ne fait qu'un avec le Père et le Fils dans la divine Trinité. Cet Esprit d'amour, de lumière et de bonté est la consolation suprême de l'âme pieuse. Il excite la soif de l'amour; et pour l'étancher, il nous apprend à prier comme on prie au ciel, à aimer comme on aime au ciel, à vivre comme on vit au ciel. Il féconde la semence des vertus surnaturelles que Jésus-Christ dépose dans les cœurs et les enrichit des dons célestes. Lui-même est le don par excellence, source de toute grâce et toute consolation. Mais pour le recevoir et le

goûter, il faut que l'âme s'élève au-dessus des attraites et des vaines joies de ce monde.

II. Dans les desseins de la sagesse éternelle, il fallait que Jésus-Christ remontât auprès du Père céleste pour que le Saint-Esprit descendit sur la terre. Ne cherchons point à pénétrer les profondeurs de ce mystère. Il nous suffit de savoir que les dons sacrés du Saint-Esprit forment en quelque sorte le couronnement des grands actes de la rédemption. Tout étant consommé, et l'humanité étant régénérée, le Saint-Esprit pouvait combler la mesure de l'amour. Le cœur de l'homme ne devient capable de recevoir les divines effusions du ciel que lorsqu'il a été foncièrement purifié par le sang de Jésus-Christ.

JEUDI APRÈS LE QUATRIÈME DIMANCHE DE PAQUES

« L'Esprit-Saint convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice et touchant le jugement¹. »

I. L'Esprit-Saint tranquillise l'âme fidèle au sujet du péché, parce que Jésus-Christ l'a effacé ; au sujet de la justice, parce que Jésus-Christ l'a accomplie ; au sujet du jugement, puisque Jésus nous a absous. Le péché a été lavé par l'effusion de son sang ; la justice a été rétablie par l'obéissance qui a réparé l'insubordination primitive ; le jugement a reçu son exécution par la sentence que Jésus-Christ a voulu subir pour nous.

¹ S. Jean, XVI.

Enveloppons-nous, par une foi vive et confiante, dans les mérites de notre Sauveur, afin que l'amour chasse la crainte et que notre espérance demeure inébranlable dans la paix.

II. Le même Esprit convaincra l'âme infidèle au sujet du péché, puisqu'elle a préféré les plaisirs du monde aux expiations de la pénitence ; au sujet de la justice, puisqu'elle a compté sur elle-même et n'a point participé à la justification de Jésus-Christ ; au sujet du jugement, puisqu'elle sera jugée selon ses œuvres, et qu'elle subira la sentence qui a frappé le prince de ce monde qui est déjà jugé.

Méditons, sous le regard de Dieu, les motifs de sécurité d'une âme vraiment chrétienne, et les motifs de terreur que doit concevoir l'âme ingrate et mondaine.

VENDREDI APRÈS LE QUATRIÈME DIMANCHE DE PAQUES

« J'ai encore beaucoup de choses à vous dire ; mais vous ne pouvez les porter présentement ¹. »

I. La divine Vérité ne se rend pas inaccessible ; mais notre esprit enveloppé des ombres de la terre n'est pas capable de la contempler dans sa plénitude. Elle ne se révèle que graduellement, comme le soleil qui n'est un mystère que pour ceux qui ont les yeux fermés. Si les apôtres eux-mêmes ne pouvaient être initiés que par degrés aux enseignements de Jésus-Christ, ne serait-ce pas

¹ S. Jean, XVI.

une présomption téméraire de vouloir les sonder et les comprendre par le seul travail de notre esprit propre? Les savants de l'école de Jésus-Christ ne sont pas ceux qui cherchent à contenter leur curiosité; ils méditent, ils lisent, ils étudient pour nourrir leur foi et augmenter leur amour; ils prient, et à mesure qu'ils deviennent plus dociles et plus enfants, leur esprit s'élève et s'illumine aux clartés d'en haut.

II. Notre-Seigneur se met à la portée de ses disciples; il ne leur enseigne que ce qu'ils peuvent comprendre, et il ajourne à un autre temps les leçons qui exigent plus de maturité. Ce divin procédé intéresse tous ceux qui ont mission d'instruire et d'élever les âmes; mission qui demande du tact, de la prudence et de la patience. Les aptitudes sont diverses, il faut en connaître la mesure pour ne pas les dépasser. La lumière qui éclaire certains esprits pourrait éblouir les autres. Saint Paul, le grand précepteur de l'Evangile, nous apprend de quelle sorte, à l'imitation de Jésus-Christ, il se faisait tout à tous; faible avec les faibles; petit avec les petits. Il nourrissait de lait l'âge tendre, et distribuait à l'âge mûr le pain des forts. Apportons au service de Dieu le même discernement et la même condescendance.

SAMEDI APRÈS LE QUATRIÈME DIMANCHE DE PAQUES

Marie est bienheureuse parce qu'elle a cru.

I. La très-sainte Vierge avait écouté avec une émotion pleine de surprise les révélations sublimes de l'archange

Gabriel. Mais, quelque incompréhensibles que fussent les mystères annoncés, elle ne les juge pas ; elle ne demande ni démonstrations, ni raisons, ni preuves. Sa foi docile et humble contraste avec les discussions que la femme orgueilleuse a voulu soutenir avec le tentateur. L'incrédulité d'Eve a amené sur la terre l'insubordination et la mort. La soumission de Marie a renoué les rapports de confiance et de dépendance de l'homme à l'égard de Dieu. Elle a été proclamée bienheureuse et doublement bienheureuse ; car le bonheur et la gloire qu'elle a trouvés dans sa foi, elle les a procurés à tous ceux qui la suivent dans la voie humble et soumise qu'elle a inaugurée.

II. Si nous rencontrons des points obscurs dans les enseignements de la religion, persuadons-nous que ces obscurités existent dans notre esprit, ou dans les explications incomplètes qu'on nous donne, mais non pas dans la religion où tout est lumineux et sans nuages. Quand notre raison succombe sous la majesté des mystères divins, réfugions-nous, comme Marie, dans l'adhésion confiante et complète de notre foi, de manière à unir notre esprit à l'esprit de Dieu et notre volonté à la volonté de Dieu. Alors la foi pose en nous les principes de la vraie science, et l'Esprit-Saint, venant à féconder la parole conservée dans le secret du cœur, en fait jaillir la lumière avec un rayonnement de paix, de sainteté et de félicité.

CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS PAQUES

« Ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera ¹. »

I. La prière est l'effusion de notre cœur tout entier dans le cœur de Dieu; elle doit attacher toutes les puissances de notre âme à l'amour éternel. A ce point de vue, elle est une communion continuée, perpétuée. Mais il ne suffit pas de prononcer le nom de Jésus-Christ pour obtenir ce qu'on demande; il faut que les sentiments de Jésus-Christ soient les nôtres, et que notre volonté soit tellement conforme à la sienne que, sous l'œil de notre Père céleste et devant le trône de grâce, notre nom de chrétien se confonde en quelque sorte avec le nom de Jésus-Christ. Alors nous prions réellement en son nom; et les prières suggérées par l'Esprit de Dieu obtiennent toutes les grâces.

II. Le divin Maître, en unissant nos prières aux siennes, leur a conféré une sorte de toute-puissance; car rien n'est impossible à la prière de l'âme qui croit. Elle possède la clef du ciel; elle ouvre les trésors du cœur de Dieu, elle puise à la source des grâces. Remarquons cependant que, lorsque nous prions au nom de Jésus-Christ, nous ne demandons jamais au Père céleste que ce que le Fils de Dieu demande lui-même; nos suppliques ne sauraient avoir pour objet que la gloire de Dieu et le bien des âmes.

¹ S. Jean, XVI, 23.

La grâce la plus désirable, c'est l'accomplissement des désirs de Jésus-Christ. Cette grâce renferme toutes les autres ; et si nous la demandons, nous serons exaucés.

LUNDI APRÈS LE CINQUIÈME DIMANCHE DE PAQUES

« Demandez et vous recevrez ¹. »

I. La première disposition pour bien prier, c'est de nous mettre intérieurement en communication avec Celui qui nous écoute et nous exauce. Exposons-lui avec une humble confiance et sans beaucoup de mots nos besoins, nos désirs, nos sentiments, tels qu'il les voit et les connaît. Si l'épanchement provoque des paroles, le recueillement exige du silence. Il convient d'alterner ces deux mouvements. Après avoir ouvert la bouche pour demander, il faut ouvrir le cœur pour recevoir ; après avoir parlé, il faut écouter ; et le plus sûr moyen d'être exaucé, c'est de faire nous-mêmes ce que Dieu demande de nous.

« La prière, a dit sainte Thérèse, est comme une respiration du cœur qui aspire la grâce et exhale la reconnaissance. » C'était la prière du disciple bien-aimé, quand il buvait la vie divine sur la poitrine du Sauveur.

II. La seconde disposition pour prier avec efficacité, c'est de mettre d'avance notre volonté en harmonie avec la volonté du Père, qui souvent nous exauce d'une autre manière que nous ne l'avions pensé et souhaité. Sa

¹ S. Jean, XVI.

divine sagesse rectifie nos désirs parfois imprudents ; elle fait tourner à notre avantage l'espérance différée, et nous accorde, au temps opportun, ce que nous avons demandé à contre-temps.

Gardons-nous de désirer que Dieu conforme sa volonté à la nôtre ; mais conformons la nôtre à la sienne ; et concluons toutes nos prières en disant avec Jésus-Christ : « Que votre volonté soit faite, et non pas la mienne. »

MARDI APRÈS LE CINQUIÈME DIMANCHE DE PAQUES

« Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite¹. »

I. La joie parfaite consiste dans la jouissance de Jésus-Christ lui-même ; car il est le foyer de l'amour et de la lumière ; il fait les délices des anges ; en lui réside la plénitude de la vie. Mais cette joie pure et suave qui efflue de son cœur ne souffre pas le mélange des plaisirs grossiers de la terre ; elle ne se verse que dans les âmes délicates qui s'élèvent au-dessus des concupiscences de la chair et du sang.

Il faut se faire violence à soi-même et rompre avec énergie les chaînes du monde, pour devenir capable de communiquer intimement avec Dieu et de goûter en lui les joies du ciel.

II. Le royaume de Dieu est au dedans de nous, et c'est au fond de notre cœur que nous entrons dans un rap-

¹ S. Jean, XVI.

port vivant avec Celui qui s'appelle le Dieu de notre cœur. A mesure que cette communication devient plus intime, les joies augmentent et se dilatent. Car de même qu'en se rapprochant du soleil, on participe plus abondamment à sa chaleur et à sa lumière, de même en resserrant nos rapports avec Jésus-Christ, nous ressentons une félicité qui surpasse toute pensée et toute parole. « Que puis-je désirer au ciel et sur la terre, si ce n'est vous, mon Dieu, qui êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité? »

MERCREDI APRÈS LE CINQUIÈME DIMANCHE DE PAQUES
VEILLE DE L'ASCENSION

« Je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai accompli la mission que vous m'avez donnée¹. »

I. La mission de Jésus-Christ a été célébrée par les anges dès sa naissance : « Gloire à Dieu au plus haut du ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » La gloire et la paix, voilà les deux fruits de l'Évangile. Comme Fils de Dieu, notre Sauveur a donné la paix du ciel aux hommes ; comme Fils de l'homme, il a rapporté la gloire de la terre à Dieu. Il a glorifié Dieu en payant la dette de l'homme ; il a pacifié l'homme en lui rendant la grâce de Dieu. Par sa vie et sa mort, par sa résurrection et son ascension, il a rétabli l'harmonie entre

¹ S. Jean, XVII.

le ciel et la terre. Quel est le chrétien qui, en récapitulant ces merveilles, ne se sentirait touché d'admiration et de reconnaissance?

II. Les disciples de Jésus-Christ sont appelés à continuer en ce monde l'œuvre de leur divin Maître. Vivre et mourir pour la gloire de Dieu et le salut de nos frères : telle est la noble tâche que nous avons à remplir. Si l'heure était venue pour nous de rendre compte de notre vie au Père céleste, pourrions-nous lui dire avec confiance : J'ai accompli la mission que vous m'avez donnée? Oh ! qu'ils sont à plaindre ceux qui se présenteront les mains vides devant Dieu !

Nous sommes sur la terre pour nous sanctifier, afin de concourir avec Jésus-Christ à glorifier Dieu et à sauver les âmes. Ce n'est qu'à cette condition que le chrétien traverse paisiblement la mort pour suivre le Sauveur dans la céleste ascension.

JEUDI, FÊTE DE L'ASCENSION

« Le Seigneur Jésus, après avoir adressé ses dernières instructions à ses apôtres, s'éleva dans le ciel ¹. »

I. Contemplons en esprit ce ravissant spectacle. Le Fils de Dieu, qui s'est fait fils de l'homme, monte au plus haut des cieux et emporte la nature humaine dans les splendeurs de la gloire. Mystère plein de sublimes consolations ! Car là où est le Maître, là seront les dis-

¹ S. Marc, XVI.

ciples ; là où est la tête couronnée, là seront les membres ; là où est notre trésor, là seront nos cœurs. Jésus-Christ lui-même nous affirme qu'il prépare nos places dans la céleste patrie. Bénissons la croix qui nous a ouvert ces magnifiques perspectives !

Purifions-nous, sanctifions-nous sur la terre, afin qu'avec le regard et les ailes de l'aigle, nous arrivions au terme ineffable de nos destinées, et que nous nous élevions jusqu'au soleil d'amour, où nous vivrons éternellement dans sa chaleur et sa splendeur.

II. Jésus-Christ s'était abaissé jusqu'à se mettre au rang des pécheurs ; c'est pourquoi il a été exalté au-dessus de tous les trônes et de toutes les hiérarchies des anges. Sa croix est devenue un sceptre de gloire, sa couronne d'épines une auréole de lumière, son vêtement d'ignominie un manteau royal ; et l'amertume dont il avait été abreuvé s'est changée en torrent de délices. Toutes ces transformations se reproduiront dans les disciples qui auront suivi les traces du Maître.

O mon âme ! pense que tu es étrangère en ce monde, que le ciel est ta patrie, et que, si tu portes ta croix avec Jésus-Christ, tu participeras à son ascension et à son triomphe dans les siècles des siècles !

VENDREDI APRÈS L'ASCENSION

« Ne vous arrêtez pas plus longtemps à regarder le ciel.
Jésus reviendra comme vous l'avez vu monter ¹. »

I. Ceux qui sont appelés aux travaux de la vie active

¹ Actes des Apôtres, I.

doivent consentir à renoncer aux délices de la contemplation toutes les fois qu'ils ont à vaquer aux fonctions de leur ministère. Le ciel sera la récompense de leurs sacrifices. L'inflexible devoir, le travail, les dévouements de la charité passent avant les douceurs du repos. Le Seigneur annonce qu'il reviendra sur la terre pour récolter les fruits de nos œuvres; son jugement fixera notre place dans l'éternité. C'est cette pensée qui doit nous occuper, même dans les circonstances les plus heureuses; car notre sort futur dépend de l'emploi actuel que nous aurons fait de la grâce et des dons de Dieu.

II. Les disciples, après l'ascension du divin Maître, ne se hâtent pas de publier les merveilles dont ils ont été les spectateurs; ils se retirent dans la solitude pour se préparer à leurs travaux apostoliques. Ils comprennent la nécessité du recueillement et de la prière pour se fortifier dans la grâce que réclame la vie active. Mais avant de se séparer, ils resserrent leurs liens fraternels dans la divine charité.

Unissons-nous à nos pères dans la foi et disons avec David : Envoyez-moi, Seigneur, votre Esprit-Saint; créez en moi un cœur pur; et je deviendrai un homme nouveau, puisque c'est vous qui renouvez toute la face de la terre.

SAMEDI APRÈS L'ASCENSION

Marie au jour de l'Ascension.

I. Représentons-nous les heureux disciples accourant avec émotion auprès de la très-sainte Vierge, et se pressant comme des enfants autour de leur mère, pour lui raconter l'ineffable scène de l'Ascension. Marie, environnée de ses pieuses compagnes, est elle-même inondée de bonheur. Elle connaissait ce mystère glorieux par les révélations des prophètes, et elle l'avait sans doute contemplé de ses propres yeux. Mais son ravissement est calme; elle demeure en possession d'elle-même; et dans ses joies immenses comme dans l'abîme de ses douleurs, elle reste sereine, humble et tranquille.

Quelle gloire et quelle félicité pour nous d'être les enfants d'une Mère dont le Fils règne au ciel!

II. La Vierge ressent une double joie : Jésus est au ciel, et le ciel est ouvert à l'homme. Joie de l'amour divin ! Joie de la divine charité ! D'une main, la Mère de Jésus touche le trône de Dieu ; de l'autre, elle appelle, elle attire, elle encourage les enfants que Dieu lui a donnés. Son cœur est devenu la porte du ciel. Quelles vives allégresses durent éclater parmi les filles de Sion qui naguère avaient si profondément participé aux tristesses et aux larmes de Marie !

Nous goûterons à notre tour ces joies inexprimables, si nous nous sanctifions dans la maison de Dieu, où nous

apprendrons à posséder notre âme dans la patience et l'espérance. Demeurons donc fermes dans les revers, humbles dans la prospérité, calmes et soumis dans toutes les épreuves de la vie.

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION

« Quand l'esprit de vérité sera venu, il rendra témoignage de moi¹. »

I. L'Esprit-Saint, qui est l'amour éternel procédant éternellement du Père et du Fils, ouvre en nous le sens de la vérité. Il éclaire notre foi, il révèle Jésus-Christ au fond de notre cœur, et nous fait goûter avec une onction merveilleuse la doctrine des choses surnaturelles. Cette lumière intérieure illumine tous les enseignements de l'Eglise; elle donne à l'esprit des convictions profondes et à la volonté des forces victorieuses. Le témoignage du Saint-Esprit ne s'appuie point sur les démonstrations humaines; il parle avec une divine autorité; mais il n'instruit que les âmes humbles et droites.

II. L'Esprit de Dieu parle au dedans de nous-mêmes, mais il rend aussi témoignage au dehors par la prédication évangélique; et ces deux témoignages, intérieur et extérieur, enseignent les mêmes vérités. Ce sont deux harpes dont les cordes sacrées vibrent sous le même souffle et chantent le même cantique.

Soyons dociles à ces divines leçons, soit qu'elles

¹ S. Jean, XV.

émeuvent intérieurement notre cœur, soit qu'elles frappent notre esprit par des démonstrations éclatantes. La théologie que nous apprenons à cette haute école nous initie à la connaissance de Jésus-Christ et à la pratique de son amour.

LUNDI DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION

« Et vous également, vous me rendrez témoignage, parce que vous avez été dès le commencement avec moi ¹. »

I. Les apôtres avaient reçu, comme les astres, la mission d'éclairer le monde; mais, bien qu'ils eussent été témoins de tous les actes de la vie publique de Jésus-Christ, ils ne durent porter leur témoignage aux hommes qu'après avoir été transformés par le Saint-Esprit. Ce n'est ni le zèle, ni la science, ni les mouvements de l'éloquence qui accomplissent les œuvres de Dieu. La fécondité vient d'en haut; et tout le travail de l'homme est stérile si la vertu de Dieu ne le fait fructifier. Quel que soit donc notre ministère, nous ne le remplirons avec succès que si, par une profonde humilité, nous attirons en nous les grâces du Saint-Esprit.

Confessons notre impuissance; mais en même temps disons avec saint Paul : Je puis tout en Celui qui me fortifie.

II. Les ouvriers apostoliques n'ont pas seulement la mission d'enseigner la doctrine du salut; ils doivent

¹ S. Jean, XV.

faire connaître Jésus-Christ lui-même et le faire aimer. A cet effet, leur ministère les oblige à confirmer le témoignage de leur parole par celui de leurs œuvres. Si le témoignage du sang était également nécessaire, il faudrait se rappeler que le martyre est à la fois la glorieuse confession de la vérité et la preuve suprême de l'amour.

Les disciples de l'Évangile, animés de la flamme du Saint-Esprit, doivent être disposés à souffrir et à mourir avec Jésus-Christ, pour la gloire de Dieu et le salut de leurs frères.

MARDI DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION

« Ils vous chasseront de leurs synagogues ¹. »

I. Au moment de commencer leur ministère, les apôtres durent se rappeler les paroles de Jésus-Christ, qui leur prédisait des contradictions et des peines de tout genre. En effet, les disciples ne sont pas traités autrement que le Maître ; comme lui, ils sont aux prises avec la haine inexorable de l'esprit du monde. De là des combats auxquels on doit se préparer. Bien plus, l'apôtre saint Pierre veut que nous trouvions des sujets de joie dans nos tribulations. Ne vous découragez pas, nous dit-il, quand Dieu vous éprouve par les afflictions, comme s'il vous arrivait quelque chose d'étrange et d'extraordinaire, mais réjouissez-vous de prendre votre

¹ S. Jean, XV.

part aux souffrances de Jésus-Christ, afin de partager sa béatitude au jour de la manifestation de sa gloire.

II. Les apôtres étaient des hommes timides et pusillanimes; mais une fois remplis du Saint-Esprit, ils se montrèrent pleins d'une force surnaturelle. Que la vue de notre faiblesse ou de notre incapacité ne nous serve pas d'excuse pour refuser le travail; nous sommes disciples de Jésus-Christ, et à ce titre, nous avons la mission d'édifier notre prochain et de nous sanctifier nous-mêmes. La grâce d'en haut sera toujours proportionnée à notre fidélité; nous la puiserons avec abondance dans la prière et les sacrements.

Attachés à la main de Dieu qui nous soutient et nous guide, nous surmonterons les obstacles, nous supporterons les fatigues, nous glorifierons notre Père céleste par notre vie et notre mort.

MERCREDI DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION

« Ils vous traiteront de la sorte, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi ¹. »

I. Considérons avec compassion l'aveuglement de ceux qui ne connaissent ni leur Père qui est au ciel, ni leur Sauveur qui est venu leur apporter la paix. Cet aveuglement est la cause la plus ordinaire des oppositions et des ingratitude que les ouvriers évangéliques rencon-

¹ S. Jean, XV.

trent parmi les hommes. Mais tandis que ceux-ci rendent le mal pour le bien, Notre-Seigneur nous commande de leur rendre le bien pour le mal. Leurs persécutions injustes exercent la patience, et leur malignité fait abonder la charité. La charité sans doute n'excuse pas le mal; mais elle plaint ceux qui en sont les instruments; elle gémit à la pensée des peines éternelles qui les menacent; elle prie pour leur conversion.

La prière pour les pécheurs est, elle aussi, un apostolat; elle entre dans la pensée du divin Sauveur qui ne veut la perte d'aucune âme et qui souvent transforme les plus grands persécuteurs en saints et en martyrs.

II. Les persécutions, les humiliations, les souffrances sont infiniment plus avantageuses à la sanctification que les succès et les prospérités. Aussi faut-il craindre l'esprit du monde, bien plus quand il nous aime et nous exalte que lorsqu'il nous repousse et nous force à le dédaigner. Nous travaillons plus purement et plus généreusement sous l'œil de Dieu, quand nous ne recherchons plus les regards des hommes. Les consolations divines affluent d'ailleurs à mesure que les consolations humaines se retirent.

Usons donc saintement des peines de chaque jour, et consentons à supporter de plus fortes épreuves, si elles entrent dans les desseins de la Providence.

JEUDI OCTAVE DE L'ASCENSION

« Je vous ai dit ces choses, afin que, lorsque le temps sera venu, vous vous souveniez que je les ai dites¹. »

I. Le divin Sauveur a voulu que les apôtres connussent d'avance les peines attachées à leur mission; et ses avertissements s'adressent à tous ceux qui travaillent à l'édification des âmes. Tous sont appelés à porter la croix, tous doivent se préparer à une vie d'abnégation et de sacrifices. Envisageons sérieusement notre vocation, afin d'en remplir tous les devoirs. Ce n'est pas seulement notre propre salut, mais c'est le salut de beaucoup d'autres qui est intéressé à notre ministère. On ne se sauve pas seul quand on se sauve, et l'on ne se perd pas seul quand on se perd; car les âmes s'enchaînent les unes aux autres. Notre influence sera salubre ou pernicieuse, selon l'esprit auquel nous obéirons.

II. Le ministère le plus efficace, dans toutes les situations et en toutes circonstances, c'est celui du bon exemple et de l'édification du prochain. L'apôtre veut que chacun mette au service de ses frères le don qu'il a reçu pour lui-même, et que tous concourent ensemble à faire prévaloir l'Esprit de Dieu. Quand vous parlez, que ce soit comme si Dieu parlait par votre bouche. Quand vous exercez votre fonction, que ce soit comme

¹ S. Jean, XV.

si la vertu de Dieu agissait par votre entremise, dit l'apôtre. Que si vous avez à souffrir, souffrez comme un membre de Jésus-Christ. Ainsi vous rendrez votre mission sainte pour vous-même, salutaire aux autres et glorieuse à Dieu.

VENDREDI APRÈS L'OCTAVE DE L'ASCENSION

« Les apôtres, animés d'un même esprit, persévéraient dans la prière avec Marie, la mère de Jésus¹. »

I. Les jours de la retraite au cénacle s'écoulaient, et cependant les promesses de Jésus-Christ ne se réalisaient pas, et nulle grâce extraordinaire ne s'était encore manifestée. Néanmoins les apôtres persévèrent dans l'oraison; ils espèrent sans découragement; ils attendent sans impatience.

Imitons ce grand exemple; ne prétendons pas recueillir au commencement de nos prières et de nos œuvres les consolations qui, le plus souvent, ne sont accordées qu'à la fin.

II. Si les épreuves se prolongent, si la prière est aride, si l'espérance est différée, recourons à Marie, comme à l'étoile qui brille au milieu des nuages. Son assistance ne saurait manquer à ceux qui l'invoquent avec une humble soumission. Les paroles de Jésus-Christ se réaliseront inmanquablement; mais de même que la terre

¹ Actes des Apôtres, II.

a besoin d'être labourée avant de recevoir la semence, il est nécessaire que la croix trace des sillons dans les âmes pour les rendre fructueuses et fécondes.

Demandons, par la puissante intercession de Marie, la grâce d'attendre le salut dans le silence. Ceux-là seulement seront exaucés et couronnés qui auront persévéré jusqu'à la fin.

SAMEDI, VIGILE DE LA PENTECÔTE

Marie en retraite sur la montagne de Sion.

I. Transportons-nous en esprit dans cette bienheureuse demeure où se trouvaient réunis les disciples de Jésus-Christ autour de Marie, leur mère et leur souveraine. C'était sur cette même montagne que le Seigneur avait lavé les pieds à ses apôtres ; là fut mangé l'agneau pascal ; là fut institué le sacrement de l'Eucharistie ; là se forma le berceau de l'Eglise ; c'est là aussi, sur la montagne de Sion, que le Saint-Esprit épancha ses flammes sur les premiers chrétiens. L'évangéliste rapporte que les disciples persévéraient unanimement dans l'oraison avec les saintes femmes et avec Marie. Ce texte, qui place le nom de la très-sainte Vierge à la suite de tous les autres noms, est le témoignage de son incomparable humilité. Celle qui était la première a voulu être la dernière. Au déclin de sa vie terrestre, quand son Fils règne au ciel, comme au début de sa carrière, quand elle reçoit le Fils de Dieu dans son sein, elle ne veut être que l'humble servante du Seigneur.

II. Considérons quelle dut être la ferveur de Marie et son ardente sollicitude pour les disciples de Jésus ! Mais aussi quel dut être le sentiment filial plein de vénération et d'amour que les disciples portaient à la mère de leur Sauveur bien-aimé ! Or ce que Marie a été pour eux, elle l'est pour nous ; et ce que les disciples ont été pour Marie, nous devons l'être pour elle. Les relations sont les mêmes ; elles subsistent dans l'Eglise et se perpétuent pour renouveler toujours et partout les mêmes fruits de piété.

Une fille de Sion pourrait-elle ne pas être humble, fervente et heureuse dans la maison de Marie ?

DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure¹. »

I. Considérons l'analogie de la Pentecôte chrétienne avec la Pentecôte de l'Ancien Testament. Moïse promulgua sur le Sinaï, cinquante jours après la manducation de l'agneau pascal, la grande loi qui commande à l'homme d'aimer son Dieu. Cette loi, gravée sur des tables de pierre, n'était que la formule de la loi vivante inscrite dans le cœur de l'homme. Ce fut cinquante jours après la Pâque chrétienne que l'Amour lui-même se manifesta, non plus en figure, mais en substance et en vérité. Il s'est répandu dans nos cœurs pour allumer

¹ S. Jean, XIV, 23.

au dedans de nous-mêmes l'amour que la loi écrite avait ordonné et promulgué.

Transportons-nous en esprit dans le cénacle, sur la montagne de Sion, et demandons quelques étincelles du feu divin qui a embrasé les disciples.

II. L'Esprit de Dieu, étant un esprit très-pur, ne se donne qu'aux âmes purifiées, c'est-à-dire à celles-là seulement qui se dégagent de la nature sensible et vivent pour le ciel. Il ne saurait y avoir de contact entre l'esprit de vérité et l'esprit de mensonge, entre la lumière et les ténèbres, entre le bien et le mal. C'est pourquoi le monde ne peut ni recevoir, ni comprendre, ni goûter les choses de Dieu.

Si donc nous aspirons à recevoir les délicates effusions de l'Esprit-Saint, il faut renoncer à notre esprit propre et à l'esprit du monde ; il faut aimer ce qui est en haut et rechercher ce qui est éternel.

LUNDI DE LA PENTECÔTE

« Celui qui m'aime gardera ma parole et mon Père l'aimera¹. »

I. Le Sauveur de nos âmes demande de notre part une preuve d'amour. Cette preuve unique, c'est l'hommage de notre obéissance. Garder la parole divine, réaliser ce qu'elle ordonne, voilà ce qui atteste que le cœur est uni à Celui qu'il aime. Les démonstrations exté-

¹ S. Jean, XIV.

rieures ne suffisent pas ; la ferveur sensible n'est souvent qu'une exaltation de la nature ou de l'imagination ; les consolations spirituelles elles-mêmes sont parfois illusoires. Mais l'accomplissement de la volonté de Dieu, l'empressement à lui obéir, voilà la haute et irrécusable preuve de l'amour.

Ne nous bornons pas, dit saint Jean, à aimer de bouche et en paroles ; aimons en action et en vérité.

II. Jésus-Christ donne une consolante assurance à celui qui garde sa parole. Il dit : « Mon Père l'aimera. » D'où nous voyons que notre obéissance ne prouve pas seulement que nous aimons ; elle atteste aussi que nous sommes aimés ; et ainsi en vivant d'amour et d'obéissance, nous avons le droit de nous regarder comme de vrais enfants de Dieu, héritiers du ciel et cohéritiers de Jésus-Christ.

Il n'y a que l'âme obéissante qui puisse dire avec certitude : J'aime et je suis aimée.

MARDI DE LA PENTECÔTE

« Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai un nouvel esprit au milieu de vous ¹. »

I. L'Esprit-Saint qui a instantanément transformé les apôtres, accomplit graduellement une transformation analogue dans les âmes chrétiennes. Il renouvelle en quelque sorte la substance du cœur ; il surnaturalise

¹ Ezéchiel, XXVI.

les affections et toutes les puissances de la pensée. La vie céleste qui s'allume sous l'action de ce feu sacré, perfectionne les sentiments naturels; elle s'épanouit dans l'amour de Dieu et se dilate dans la charité fraternelle. Le roi-prophète demandait ce renouvellement quand il s'écriait : « Seigneur, créez en moi un cœur nouveau, et accordez-moi l'esprit de droiture ! »

II. Quand le cœur est renouvelé par l'esprit de Dieu, tous les sentiments s'élèvent, toutes les facultés de l'intelligence prennent une direction supérieure. Car le cœur qui aime est aussi un œil qui voit; et lorsqu'il est pur, il contemple la lumière de la vérité en même temps qu'il s'ouvre à la flamme de l'amour. L'Évangile nous apprend que Dieu ne refuse jamais le bon esprit à notre humble prière.

Demandons avec instance cet esprit de sagesse; attirons-le au foyer de notre âme, afin qu'il nous purifie, nous réchauffe et nous éclaire. Nous obtiendrons inmanquablement ce don suprême si, avec une volonté ferme et droite, nous nous attachons à la parole de Jésus-Christ.

MERCREDI DE LA PENTECÔTE

« Les apôtres commencèrent à parler en diverses langues, selon que le Saint-Esprit les faisait parler. »

I. Chargés de prêcher l'Évangile à toutes les nations de la terre, les apôtres reçoivent, avec le don des langues, toutes les autres grâces qui les rendent aptes à

remplir leur divine mission. Or ce que l'Esprit-Saint a opéré en faveur des premiers disciples, il le reproduit constamment, sous diverses formes, à l'égard de ceux qui travaillent à l'édification des âmes. Il y a des grâces spéciales attachées à tous les états, à tous les emplois, à tous les offices ; par conséquent, si l'obéissance nous confère une charge dans la maison de Dieu, nous pouvons compter sur l'assistance divine, et notre succès sera en raison de notre fidélité.

II. Les apôtres embrassent leur ministère avec confiance et courage. Ils enseignent les vérités de l'Evangile, sans ménager l'esprit du monde et sans se ménager eux-mêmes. Ils annoncent Jésus-Christ crucifié, sans crainte et sans respect humain, indifférents aux censures aussi bien qu'aux louanges des hommes. Ils n'ont en vue que le mandat de leur Maître et le salut de leurs frères. C'est ainsi que la charité accomplit l'œuvre de Dieu ; et nous y contribuerons à notre tour, si nous travaillons comme des instruments dociles, sous la direction du Saint-Esprit, dans la voie de l'obéissance.

Envisageons, d'une part, les devoirs de notre vocation ; d'une autre part, les grâces qui nous sont prodiguées, afin de servir le Seigneur avec zèle et bénédiction.

JEUDI DE LA PENTECÔTE

« Les fidèles vivaient ensemble dans une parfaite union, et mettaient tout en commun. »

I. Considérons la vie des Israélites fidèles qui com-

posent le noyau primitif de l'Eglise. Tous ensemble, unis par les liens de la divine charité, embrassent les règles de la perfection évangélique ; et, détachés de la terre, ils ne redoutent ni les persécutions, ni les souffrances, ni la mort. Ils ne traversent ce monde que pour se préparer à la bienheureuse éternité.

Pour arriver à cette sainteté éminente, il faut nécessairement accomplir la condition posée par Jésus-Christ. « Quiconque veut être mon disciple, qu'il renonce à soi-même, porte sa croix et me suive ! » L'Évangile ajoute : « Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne saurait être disciple de Jésus-Christ. »

II. La charité évangélique, unissant tous les fidèles en un seul cœur, n'est pas fondée sur les sympathies et les attraites de la nature. La multitude des premiers croyants se composait d'hommes et de femmes de divers âges, de divers climats et nationalités, de diverses conditions, animés d'un même esprit d'amour descendu d'en haut, qui les attachait les uns aux autres, et tous ensemble à Jésus-Christ, comme au foyer de leur vie. Tout était en commun entre eux ; nul ne vivait pour soi-même, et l'on ne connaissait pas le mien et le tien, funeste cause des dissensions qui déchirent les sociétés humaines. Chacun jouissait du bien-être de tous, et tous contribuaient au bonheur de chacun.

Comprenons cette vie surnaturelle, afin de donner aux anges et aux hommes le spectacle d'une communauté sainte et parfaite.

VENDREDI DE LA PENTECÔTE

« Pierre leur dit : Vous recevrez le don du Saint-Esprit. »

I. L'Esprit-Saint, qui descendit sur les apôtres au jour de la Pentecôte, se donne aux âmes fidèles par le sacrement de la confirmation ; et si les dons célestes leur sont communiqués avec moins d'éclat, ils ne subsistent pas avec moins de réalité. Nous recevons les grâces de l'esprit d'intelligence et de sagesse, de l'esprit de conseil et de force, de l'esprit de science, de piété et de la crainte de Dieu.

Le grand travail, aussi bien que l'honneur de la vie chrétienne, consiste à développer ces étincelles cachées sous la cendre, et à en faire jaillir la gerbe des vertus.

II. La vertu principale que le Saint-Esprit fait éclore dans les âmes, c'est la charité. Elle est, selon saint Augustin, le fruit dont a parlé le Seigneur quand il a dit à ses disciples : « Je vous ai choisis et vous ai envoyés, afin que vous portiez du fruit, et que votre fruit subsiste éternellement. » Ce fruit, c'est le céleste amour qui nous fait aimer Dieu et nos frères. Il contient la semence de toutes les vertus évangéliques, parmi lesquelles saint Paul nomme la joie, la paix, la longanimité, la bienveillance, la mansuétude, la bonté, la confiance, la continence, la chasteté.

Tels sont les fleurons de la charité surnaturelle qui s'épanouissent dans les cœurs fécondés par le Saint-Esprit.

SAMEDI DE LA PENTECÔTE

Marie au cénacle.

I. Si le Saint-Esprit, descendu au cénacle, a confirmé les disciples dans leur vocation, en leur conférant des grâces appropriées à leur ministère apostolique, à plus forte raison a-t-il opéré dans la très-sainte Vierge les merveilles qui la rendirent capable de remplir sa mission maternelle. Ayant été divinement établie Mère des fidèles, elle reçut au jour de la Pentecôte la plénitude de tous les dons qui caractérisent une Mère divine; et dès lors son cœur, plein de grâce, devint une source intarissable de charité, de miséricorde et de tendresse. Ses sollicitudes sont celles de Jésus-Christ lui-même; elle les partage, et nous y participerons d'autant plus que nous serons plus fidèlement attachés à Notre-Seigneur.

Plus nous serons unis à Jésus-Christ comme des membres à leur chef, plus nous serons en droit de donner à Marie le nom de mère; et plus aussi Marie nous aimera comme une mère aime ses enfants.

II. L'Écriture sainte nous dit que le soleil environna la femme; c'est-à dire que l'amour divin posséda Marie tout entière; en sorte que, si les apôtres commencèrent leur mission en prêchant avec des langues enflammées, Marie remplit la sienne en nous aimant avec un cœur de feu, donnant en cela l'exemple aux filles de Sion qui demeuraient avec elle au cénacle, toutes ayant reçu

l'Esprit-Saint pour exercer l'apostolat de la charité et de la prière.

Venez, Esprit-Saint ! descendez sur ceux qui prêchent votre parole, et sur ceux qui l'entendent, et sur ceux qui la pratiquent, afin que tous apprennent de plus en plus à connaître, à aimer et à servir Notre-Seigneur Jésus-Christ.

DIMANCHE DE LA TRINITÉ

« Ecoute, Israël : Le Seigneur ton Dieu est un Dieu unique¹. »

I. Entrons dans la profonde pensée de l'Eglise qui place le mystère auguste de la Trinité à la suite de toutes les solennités de l'année chrétienne. C'est à ce dogme sacré que la série des fêtes vient aboutir comme à son terme final. Dieu est le principe et la fin de toutes choses ; il est l'auteur de la création, de la rédemption et de la sanctification de l'homme. A Lui se rapportent tous les actes d'adoration et de reconnaissance.

Ne cherchons point à sonder la majesté du divin mystère ; mais en notre qualité de créatures de Dieu, d'enfants de Dieu, de serviteurs et de servantes de Dieu, rendons à la très-sainte Trinité un triple hommage d'amour, de sacrifice et d'obéissance.

II. Elevons notre regard au-dessus des choses visibles pour contempler, dans le mystère de la Trinité, le Dieu unique et trois fois saint : « Dieu est amour. » Il a aimé

¹ Deutér., VI.

de toute éternité; dès lors il ne pouvait, avant la création, aimer que lui-même. Dieu aimant et Dieu aimé sont donc les deux premiers termes de cet ineffable mystère. Mais à ces deux termes s'unit le troisième, le Saint-Esprit, amour substantiel procédant éternellement de l'un et de l'autre, comme la vivante et mutuelle communication du Père et du Fils; trois termes distincts dans l'unité de la nature divine, source de toute vie, cause initiale de ce qui existe.

Aimons et adorons notre Dieu de toute notre âme, de tout notre esprit et de toutes nos forces, en répétant avec l'Eglise : « Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit dans les siècles des siècles ! »

LUNDI APRÈS LA TRINITÉ

« Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre¹. »

I. Le Fils de Dieu devenu fils de l'homme possède la plénitude de la puissance au ciel et sur la terre; et il associe à cette puissance les apôtres pour propager dans le monde l'œuvre de la rédemption. Il les envoie porter en son nom, à toutes les nations de la terre, la grâce de la rémission des péchés et les dons du ciel. Admiron la bonté magnanime du Sauveur! Il n'use pas de son plein pouvoir pour châtier les crimes des hommes et les contraindre de satisfaire à la justice divine; il les appelle à la pénitence et leur offre le pardon.

¹ S. Matth., XXVIII.

Ne nous bornons point à profiter pour nous-mêmes de cet immense bienfait ; procurons-le aux autres, et imitons la libéralité de Jésus-Christ en consacrant notre vie à faire des heureux.

II. Le Très-Haut possède seul une puissance infinie. Il parle, et tout est créé ; il ordonne, et tout s'accomplit. Mais quand il choisit des hommes pour travailler à son œuvre, il leur délègue, à divers degrés, une participation à son pouvoir ; ce qui a fait dire à saint Paul : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. » Ainsi l'homme le plus faible et le plus timide, quand il s'unit à Jésus-Christ, entre en quelque sorte en partage avec la puissance créatrice. Le Seigneur se plaît même à signaler la force de son bras en se servant d'instruments débiles, afin de manifester avec plus d'éclat les merveilles de sa puissance.

Jésus-Christ a vaincu Satan et le monde ; appuyés sur Lui, nous serons plus grands que le monde, plus forts que Satan, et nous triompherons de toutes les puissances de l'enfer.

MARDI APRÈS LA TRINITÉ

« Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux¹. »

I. Le premier effet d'une bonté infinie, quand elle est jointe à la toute-puissance, c'est la miséricorde ; car le propre de la bonté, c'est de compatir avec ceux qui

¹ S. Luc, VI.

souffrent ; et le propre de la toute-puissance, c'est de secourir les faibles. La miséricorde est donc un mélange d'amour compatissant et de puissante assistance ; elle s'appelle miséricorde, parce que c'est le cœur qui s'attendrit sur la misère humaine. Or, ce sentiment de tendresse qui existe en Dieu, comme une divine perfection, est la cause de toutes les merveilles de grâce qui se manifestent parmi les hommes. David témoigne que les miséricordes de Dieu sont au-dessus de toutes ses œuvres ; si bien qu'au ciel elles provoquent les ravissements des anges ; et sur la terre, elles font éclater les actions de grâces de toutes les créatures.

« Louons Dieu parce qu'il est bon, louons le Seigneur parce que sa miséricorde est éternelle ! »

II. Enfants du Père des miséricordes, soyons miséricordieux comme lui ; soyons indulgents et bons, afin de pouvoir dire avec Jésus-Christ : « Celui qui me voit voit mon Père. » Notre Sauveur ne s'est pas borné à pleurer sur nous ; il s'est fait semblable à nous, il s'est mis à notre place, il a voulu ressentir nos peines et les partager afin de les soulager. On ne connaît bien en effet que les douleurs qu'on a éprouvées, on ne compatit vivement qu'aux faiblesses qu'on a expérimentées.

Ayons sans cesse devant les yeux ce grand modèle ; supportons les imperfections de ceux qui vivent avec nous ; mettons-nous à leur place, comprenons leurs peines ; puisons dans le cœur de Jésus-Christ des sentiments de bonté, de miséricorde et de charité ; soyons heureux de faire du bien à tous.

MERCREDI APRÈS LA TRINITÉ

« Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés¹. »

I. Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour sauvegarder la dilection fraternelle, tranche par la racine la cause qui le plus souvent trouble la sérénité de cette divine vertu. Il nous défend de nous juger les uns les autres ; et afin de donner à sa parole la plus haute des consécérations, il y attache la plus consolante de toutes les promesses : « Si vous ne jugez pas, dit il, vous ne serez pas jugés. » Ainsi, nous avons entre nos mains notre destinée future. Nous paraîtrons indubitablement devant Celui qui jugera les vivants et les morts ; nous serons absous, si nous usons de miséricorde ; nous serons condamnés, si nous sommes implacables. Le Juge souverain tiendra la balance dont nous nous serons servis nous-mêmes.

Interrogeons nos sentiments et nos pensées habituelles. Voudrions-nous être jugés au tribunal de Dieu comme nous jugeons nos frères ?

II. Si l'humilité nous oblige d'ouvrir nos yeux sur nos propres défauts, la charité au contraire doit en quelque sorte nous aveugler par rapport aux imperfections des autres. Elle ne voit pas le mal, elle ne veut voir que le bien ; elle ne soupçonne pas, ne critique pas, ne condamne pas ; elle laisse à Dieu le soin de rendre justice,

¹ S. Luc, VI.

et-elle espère pour son prochain la miséricorde dont elle a besoin elle-même.

Prenons l'habitude de reporter sur nous les jugements sévères que nous portons sur les autres, et appliquons aux autres la bonne opinion que nous pouvons avoir de nous-mêmes.

JEUDI APRÈS LA TRINITÉ, FÊTE DU SAINT SACREMENT

« Jésus, ayant aimé ceux qui étaient à lui, les aima jusqu'à la fin¹. »

I. Notre bien-aimé Sauveur, après avoir partagé avec ses disciples tous les dons du ciel, se donna finalement lui-même, et voulut renfermer dans un seul mystère toute la plénitude des grâces. Comme un bienfaiteur inépuisable qui, après avoir distribué ses trésors, abandonne encore le vase qui les contenait, il se livre tout entier, ouvre son cœur, et en laisse déborder sa vie comme un breuvage d'amour. Il veut qu'entre lui et nous il n'y ait plus de réserve, plus de distance ; il nous offre son amour et nous demande le nôtre ; il choisit en nous sa demeure, et habite avec nous jusqu'à la consommation des siècles. Quelles actions de grâces lui rendrons-nous ? Elevons vers Lui nos cœurs comme des encensoirs sacrés, et remplissons-les de tous les parfums de la plus vive reconnaissance.

¹ S. Jean.

II. Le prophète, contemplant le Sauveur des hommes dans la sainte Eucharistie, l'appelle Emmanuel, Dieu avec nous. Ce nom ineffable révèle la gloire et le bonheur du chrétien. Posséder dans nos tabernacles le Dieu caché qui ne respire que douceur et délices ! entourer ce trône de grâces comme les anges entourent le trône du ciel ! vivre sous ses yeux, à l'ombre du sanctuaire, pour l'aimer et le servir, quel honneur insigne ! quelle consolation permanente ! quel avant-goût du paradis !

« O Sion ! s'écrie le prophète, ô Sion ! tressaillez de joie et chantez des cantiques d'allégresse, parce que le Très-Haut, le Saint d'Israël, est au milieu de vous ¹. »

VENREDI DANS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT

« J'ai désiré d'un désir ardent de manger cette pâque avec vous ². »

I. Le besoin de ceux qui aiment est de s'unir indissolublement à l'objet aimé ; car l'amour, dit saint Denis l'Aréopagite, est une force attractive et unitive qui de deux ou plusieurs cœurs n'en forme qu'un. Cette vérité nous laisse pressentir la pensée du Dieu d'amour dans l'institution de l'Eucharistie. Jésus-Christ ne se contente pas de nos adorations et de nos hommages, il se donne à nous et nous attire à lui ; il veut nous associer à sa nature, comme il s'est incorporé à la nôtre, afin

¹ Isaïe, XII, 6.

² S. Jean.

que nous ne fassions qu'un avec lui. Tel est le vœu qu'il a si ardemment exprimé avant de se livrer à la mort pour nous.

Correspondre au désir de Jésus-Christ par notre propre désir, entrer dans le secret de sa pensée, vouloir ce qu'il veut, lui rendre amour pour amour : voilà quelle doit être la disposition de l'âme qui aspire à communier saintement.

II. Le divin Sauveur ne vient pas à nous comme dans une demeure passagère. De même que la vérité qui entre dans notre esprit par le souffle sonore de la parole demeure fixée en nous, de même la vie de Jésus-Christ, qui nous arrive sous les espèces sacramentelles, habite dans notre âme. La communion constitue une alliance perpétuelle; elle nous unit à Jésus-Christ comme les branches sont unies à l'arbre, et comme les membres sont unis au corps dont ils font partie. Le mystère de la Table sainte n'est pas simplement une visite; c'est un don permanent, une nourriture, une manducation par laquelle nous nous assimilons la vie de Jésus-Christ. Par la communion, Jésus-Christ vit en nous et nous vivons en lui : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et je demeure en lui. »

O bien-aimé de mon âme ! changez-moi tout à fait en vous, afin que ce ne soit plus moi qui vive, mais que ce soit vous qui viviez en moi !

SAMEDI DANS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT

Marie est le tabernacle du sacrement d'amour.

I. Tandis que la première femme, pour son malheur et le nôtre, présenta à l'homme le fruit de la mort, Marie, la femme bénie entre toutes les femmes, nous présente le fruit de la vie ; car c'est dans son sein que ce fruit divin a germé. Elle a fourni au Fils de Dieu la chair sacrée qui est notre nourriture, et le sang qui est notre breuvage. C'est donc la Vierge qui est la Mère de l'Eucharistie ; en elle s'est formé le sacrement de l'amour ; elle est le vase insigne qui a primitivement contenu l'Hostie divine ; elle est le sanctuaire vivant où la puissance de Dieu a préparé le pain qui fortifie le cœur de l'homme, le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges. Elle est la dispensatrice de la sainte communion, l'organe qui transmet la grâce et la vie, la Reine du banquet céleste.

Contemplons à ce point de vue notre glorieuse Mère, et songeons que la sainte Eucharistie doit opérer en nous ce que l'Auteur de la grâce a opéré en elle-même.

II. Comme la sainte Eucharistie nous transmet tout ensemble la divinité et l'humanité de Jésus-Christ, elle nous unit tout à la fois au Père qui est au ciel, et à la Mère qui nous a été donnée sur la terre ; et par elle nous devenons en toute vérité enfants de Dieu et enfants de Marie. Ces liens intimes et sacrés sont les fondements

du culte d'amour que nous rendons à notre Mère; et nous aurons d'autant plus de droits à implorer son cœur maternel que nous serons plus unis à son Fils, dont la vie est notre vie.

Resserrons l'union que nous contractons avec la Vierge immaculée à la Table sainte, et prions-la de bénir nos communions, pour que la vie de Jésus-Christ croisse et fructifie dans nos âmes.

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT

« Faites ceci en mémoire de moi¹. »

I. Notre-Seigneur, après avoir institué le mystère de l'immolation et de la manducation de son corps sacré, donne à ses apôtres le pouvoir de le reproduire; pouvoir divin que les apôtres ont transmis à leur tour au sacerdoce catholique. C'est ainsi que le sacrement de la Cène, aussi bien que le sacrifice de la croix, subsiste à jamais dans l'Eglise. Le mystère de la messe n'est point un nouveau sacrifice ajouté à celui du Calvaire; il est identiquement le même, et ne cessera de se renouveler mystérieusement jusqu'à la fin des siècles. De même que l'esprit et la vie de Jésus-Christ se propagent dans les fidèles par le sacrement de la Table sainte, de même sa passion et sa mort se perpétuent au sacrifice du saint autel.

¹ S. Luc, XXII.

L'âme chrétienne participe efficacement à la messe quand elle s'unit tout à la fois à la vie et à la mort de Jésus-Christ. Ce n'est qu'à cette condition qu'elle en retire des fruits de bénédiction et de salut.

II. Le sacrifice en général est un acte par lequel la créature s'anéantit devant son Créateur, afin de ne plus vivre que pour lui. Elle ne veut plus s'appartenir à elle-même, et elle s'immole pour émoigner qu'à Dieu seul appartiennent la puissance, la gloire et la souveraineté. Tel est le mystère accompli par la Victime qui s'est faite obéissante jusqu'à la mort ; mystère qui est célébré incessamment à l'autel, sous une forme non sanglante, en faveur des vivants et des morts.

Tandis que le divin Agneau s'immole pour nous, qu'avons-nous à faire nous-mêmes ? Regardons la croix et suivons l'exemple qui nous est donné.

LUNDI DANS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT

« Mon Père, me voici : Je viens pour faire votre volonté¹. »

I. Considérons que l'autel, aussi bien que la croix, est l'instrument de la rédemption des hommes ; car, comme l'enseigne le concile de Trente, l'oblation du corps et du sang de Jésus-Christ qui se renouvelle tous les jours à la messe, nous rend Dieu propice et favorable, nous attire la grâce d'en haut, nous pénètre d'un salutaire esprit de pénitence, et nous purifie de tous

¹ Ps. XXXIX.

nos péchés. Cependant, pour retirer ces fruits précieux du saint sacrifice, il faut nous y unir par une fidèle correspondance ; c'est-à-dire que, Jésus-Christ étant tout à la fois Sacrificateur et Victime, il faut que nous-mêmes nous soyons sacrificateurs, en offrant à Dieu notre vie, nos affections, nos désirs et nos pensées ; victimes, en immolant notre volonté et en nous rendant obéissants jusqu'à la mort.

Entrons dans ces dispositions, et envisageons à ce point de vue les épreuves par lesquelles il plaît à Dieu de nous faire passer.

II. La sainte messe étant la reproduction mystique du sacrifice de Jésus-Christ, nous pouvons y assister en nous transportant en esprit au Calvaire, pour y participer d'une manière efficace. Or, nous remarquons au pied de la croix diverses sortes de personnes, qui sont animées de dispositions bien différentes. Les âmes aimantes et fidèles sont représentées par Marie, par saint Jean et les filles de Sion ; les âmes contrites et pénitentes sont représentées par sainte Madeleine, le centenaire et le bon larron ; les incrédules et les pécheurs, par les bourreaux ; les impies, par le larron qui expire en blasphémant.

Quelle est la place que nous assigne notre attitude à la messe ? C'est au pied de l'autel et dans notre propre cœur qu'il faut puiser les sentiments de dévotion que nous devons y apporter. La croix se présente à nos regards ; elle est le livre de prières qui nous apprend l'obéissance, les souffrances, la patience de la très-sainte

Victime. Quoi de plus salulaire que de méditer tous ces mystères d'amour? Notre cœur, bien plus que notre esprit, est capable de les comprendre et de les goûter. C'est notre cœur aussi qui, au sortir de la messe, doit dire avec Jésus-Christ : « Mon Père, me voici, je viens faire votre volonté. »

MARDI DANS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT

« De même que je vis par mon Père, celui qui me mange vit par moi¹. »

I. Quiconque reçoit dignement Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, participe à divers degrés aux perfections de Jésus-Christ ; il pense, il agit, il aime comme Lui ; il sent, il voit, il apprécie toutes choses comme Lui ; il devient un même esprit et un même cœur avec Jésus-Christ ; il peut dire avec l'apôtre : « Jésus est ma vie² ! » Or cette admirable transformation s'opère graduellement, et avec d'autant plus d'aisance que nous mettrons plus de zèle à faire disparaître les entraves et les obstacles qui s'opposent aux opérations de la grâce.

O bien-aimé Jésus ! entrez victorieusement dans mon âme ! arrachez-moi à moi-même ; faites que je m'écoule tout en vous, afin que je vous sois uni à jamais.

II. Vivre par Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, comme

¹ S. Jean, VI, 58.

² Epît. Philipp., I, 21.

il vit par son Père et pour son Père, c'est l'aimer d'un amour sans bornes; c'est nous attacher à Lui comme à l'unique raison de notre existence; c'est recevoir de Lui l'impulsion de tous nos actes, de tous nos désirs, de tous les battements de notre cœur; c'est rapporter tout à Lui comme à la fin vers laquelle nous devons tendre; c'est vivre, comme Lui, d'une vie toute céleste, toute surnaturelle et surhumaine. Le Seigneur nous l'a dit : « Celui qui me mange vit pour moi. » L'âme aimante commence sur la terre une communion qui se continuera éternellement au ciel.

O Jésus, pain des anges ! remplissez-moi de cette vie d'amour, afin que je ne vive plus par moi et pour moi; mais que je vive par vous et pour vous; pour la gloire de Dieu et le salut de mes frères !

MERCREDI DANS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT

« Je le tiens, et je ne l'abandonnerai jamais ¹. »

I. Le sacrement de l'autel est le sommaire de toutes les merveilles de Dieu; c'est le véhicule par lequel il répand ses grâces avec le plus de profusion. Le Seigneur, en venant habiter dans nos âmes, établit en nous un ciel où il fait ses délices. C'est surtout après la communion qu'il faut entrer dans ce sanctuaire intime, et nous reposer, comme saint Jean, sur le cœur du Dieu d'amour. L'oraison d'action de grâces est en quelque sorte l'infiltration de la rosée divine dans les profondeurs

¹ Cant., III, 4.

de l'âme. Cette oraison exige du recueillement, une sérénité calme, un tranquille abandon de soi-même, une reconnaissance enflammée d'amour.

Consumons-nous donc en désirs, comme les patriarches, pour l'attirer dans nos cœurs ; et, quand nous le possédons, conservons avec vigilance le trésor qui renferme tous les autres trésors. Repassons dans notre esprit ce qu'il est pour nous et ce que nous devons être pour Lui ; répétons avec l'Épouse du Cantique : « Je le tiens et je ne l'abandonnerai jamais. »

II. Pour tenir Jésus, il faut s'abstenir de ce qui éloigne Jésus ; il faut pratiquer le bien et fuir le mal ; aimer la paix et repousser le trouble ; chérir la volonté de Dieu et garder sa parole. Pour ne l'abandonner jamais, il faut ne lui préférer aucune chose, ne lui opposer aucun amour, ne mêler aucun feu profane à la flamme divine de son cœur. En un mot, pour tenir Jésus et lui rester fidèle, cherchons sans cesse à lui plaire ; et nous lui plairons si nous sommes fermes dans la foi, charitables dans nos œuvres, humbles dans nos sentiments, réservés dans nos paroles, réglés dans notre conduite, incapables d'offenser le prochain, quoique très-capables de supporter nous-mêmes une offense ; attachés à la vérité, sans jamais manquer à la charité ; remplissant avec conscience nos devoirs envers tous, afin que notre Père céleste en soit glorifié.

La fidélité est la disposition que nous devons apporter à la Table sainte ; elle est aussi le fruit que nous devons en rapporter.

JEUDI OCTAVE DU SAINT SACREMENT

« Celui qui mange de ce pain vivra éternellement ¹. »

I. Le divin sacrement de l'autel est l'arbre de vie que Dieu a planté dans l'Eglise, afin que ceux qui mangent de son fruit acquièrent une immortalité bienheureuse. La substance du fruit céleste, c'est la chair de Jésus-Christ; et cette chair, ayant été immolée, n'est plus désormais accessible à la mort. Ceux qui en sont nourris ne mourront pas, parce qu'ils possèdent en eux un germe ressuscité; la mort ne sera pour eux qu'un dépouillement, une délivrance, une transformation; elle sera vaincue par la vie. Ainsi le chrétien fidèle ne ferme les yeux à la lumière terrestre que pour s'élancer avec la puissance de l'aigle vers la lumière divine, et il ne sort de la prison étroite de ce monde que pour entrer dans l'incommensurable patrie.

Si aujourd'hui, comme aux premiers jours de la création, l'orgueil humain préfère l'arbre de la science du bien et du mal à l'arbre de la vie éternelle, pour nous, enfants de Dieu, choisissons la meilleure part.

II. La sainte communion n'est pas seulement le gage de notre gloire future; elle est, dès cette vie, une source de consolations pour les âmes aimantes et pieuses. Elle est aussi le remède général à tous nos maux, et le moyen le plus efficace de guérir nos maladies spirituelles; elle affaiblit la concupiscence, subjugué les passions, résiste

¹ S. Jean, XI.

aux tentations, dissout les orages et chasse les nuages. Elle anime la volonté courageuse, soutient la constance, assure la victoire ; elle augmente notre foi, dilate notre espérance, vivifie notre charité. Nous devrions, dit saint Jean Chrysostome, sortir de ce céleste festin, comme des lions intrépides, ne respirant que le feu de l'amour. Sans doute, pour aborder la Table sainte, il faut donner pour recevoir ; mais on reçoit infiniment plus qu'on ne donne, et le grain d'encens que nous offrons au Seigneur nous revient dans un nuage de bénédictions. Oui, elles sont riches et heureuses les âmes qui boivent l'amour à sa source ; et toutes brûlantes, ne respirent que charité. Elles préludent, dès cette vie, aux solennités futures, et s'élèvent graduellement, par des ascensions sublimes, dit le psalmiste¹, jusqu'à la contemplation de Dieu dans la céleste Sion.

VENDREDI APRÈS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT

FÊTE DU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS-CHRIST

« Mes yeux et mon cœur seront au milieu de vous². »

I. Les mystères de la religion, n'étant qu'amour et charité, ne pouvaient être mieux symbolisés que sous les traits d'un cœur. Aussi la contemplation du cœur sacré de Jésus nous donne lumière pour comprendre les secrets du ciel ; intelligence pour entrer dans les pensées les plus intimes du divin Maître ; force pour

¹ Ps. LXXXIII.

² III Rois, IX.

supporter les peines de la vie présente, grâce pour devenir humbles et doux ; espérance pour compter fermement sur les secours d'en haut. C'est dans ce cœur d'amour que nous puisons le baume qui guérit nos plaies spirituelles, et rassasie ceux qui ont faim et soif d'amour.

Approchons-nous de cette fontaine d'eau vive dont la plénitude se déverse dans nos cœurs.

II. Le cœur de Jésus est l'unique objet capable de répondre aux invincibles aspirations de notre vie ; car si nous avons besoin d'être aimés, c'est Lui qui nous aime, et si nous avons besoin d'aimer, c'est Lui qu'il faut aimer. Il est tout à nous quand nous sommes tout à Lui, et il fait en nous ses délices, quand nous ne cherchons nos délices qu'en Lui-même. Il se donne à nous, quand nous nous donnons à Lui ; il nous remplit de son onction, quand nous ne trouvons qu'en Lui notre consolation.

Imitons saint Jean ; reposons-nous sur le cœur de Jésus où l'on apprend les secrets de l'amour et de la prière. C'est là aussi que l'âme vraiment religieuse goûte les prémices des joies du ciel.

SAMEDI APRÈS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT

« Que chacun s'éprouve soi-même avant de manger de ce pain¹. »

I. Les choses les plus excellentes, dit saint Jean

¹ I Corinth., XI.

Chrysostome, ne profitent qu'à ceux qui en font un bon usage ; elles deviennent funestes à ceux qui en abusent. Or, l'Eucharistie étant le sacrement de notre union avec Dieu et avec nos frères, la condition pour le recevoir dignement, c'est d'être en paix avec Dieu par la pureté de la conscience, et en paix avec nos frères par la charité. Boire au calice du sang de l'Agneau de Dieu, et boire tout ensemble à la coupe des plaisirs du monde, unir la bonté divine à la malignité humaine ; la céleste charité à l'égoïsme, à la jalousie, à la vanité, au mensonge ; mélanger les vertus de Dieu avec les passions humaines, ce serait profaner le Saint des saints et renouveler la prévarication de Judas.

Prions le Seigneur de nous préserver des communions indignes ; et implorons la très-sainte Vierge pour obtenir la grâce de recevoir, comme elle, le Don suprême dans un cœur bien préparé.

II. Toutes les fois, dit saint Paul, que vous mangerez de ce pain et boirez de ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. Et l'apôtre ajoute immédiatement : « C'est pourquoi, quiconque mange ce pain et boit ce sang indignement, boit et mange sa condamnation¹. » Il résulte du rapprochement de ces deux textes que celui-là communie indignement qui n'annonce pas la mort du Seigneur ; ce qui n'implique pas l'obligation pour tous les chrétiens de prêcher cette mort en paroles, mais bien l'obligation

¹ I Corinth., XI.

de la manifester en eux-mêmes par la mortification des passions terrestres ; c'est-à-dire que les membres de Jésus-Christ, nourris de la substance de Jésus-Christ, sont obligés de montrer par leur conduite qu'ils n'appartiennent plus à ce monde et que leur conversation est au ciel. Ce serait donc détourner la sainte Eucharistie du but pour lequel elle a été instituée, si l'on mangeait le Pain des anges sans vouloir vivre de la vie des anges ; si l'on recevait le sacrement sans s'unir à l'esprit de Jésus-Christ. C'est pourquoi, pour communier dignement, il faut crucifier la chair avec ses convoitises.

Faisons un retour sur nous-mêmes ; éprouvons-nous ; rendons nos communions dignes, efficaces et fructueuses par la pratique constante des vertus chrétiennes.

TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

« Les publicains et les pécheurs s'approchèrent de Jésus pour entendre sa parole¹. »

1. L'Évangile nous montre la bonté miséricordieuse de Jésus-Christ envers les pécheurs qui se pressent autour de lui. Il les prévient, les appelle, les accueille. Il parcourt les villes et les bourgades, versant sa grâce et sa charité dans le sein de tous ceux qui l'implorent. Il relève les cœurs abattus, essuie les larmes, exauce les prières. Or, la sainte activité que Notre-Seigneur a déployée durant sa vie mortelle ne s'est pas ralentie ; son bras n'est pas raccourci. Tel il était visible sur la terre,

¹ S. Luc, XV.

tel il est encore ; accessible à tous, prêt à nous soutenir, à nous éclairer, à nous sauver, « Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il est dans les siècles des siècles. »

Ne soyons pas moins empressés autour de lui que ceux qui le contemplaient visiblement sur la terre. Venez donc, ô Jésus, dans l'humble demeure de mon cœur ; sanctifiez-le par votre visite ; apportez-moi la paix et le salut.

II. Admirons avec le prophète combien le Seigneur est bon envers tous ! Mais ses plus précieuses faveurs sont réservées à ceux qui, regrettant leurs péchés, s'approchent de Lui comme des pauvres qui ne possèdent rien, comme des malades qui manquent de tout, comme des pécheurs qui découvrent humblement leurs plaies, comme des aveugles et des ignorants qui désirent savoir ce qu'il faut faire pour arriver au royaume des cieux. Car c'est une marque de prédestination que d'écouter volontiers la parole de Dieu pour la mettre en pratique ; et c'est une marque de réprobation que de ne pas recevoir cette parole ou de l'écouter sans la pratiquer.

N'imitons pas les pécheurs orgueilleux qui ne croient pas avoir besoin de remèdes ; mais approchons-nous avec la componction des pécheurs humbles de Celui qui a les paroles de la vie éternelle.

LUNDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Les pharisiens et les docteurs de la loi murmurent ¹. »

I. Considérons, pour nous en éloigner avec horreur, en quoi consiste l'esprit des pharisiens et des docteurs de la loi. Les uns et les autres mettent leur perfection dans la régularité extérieure et dans les actions apparentes ; contents d'eux-mêmes, ils sont attentifs aux défauts des autres ; prompts à les juger et à les condamner ; tout en se croyant eux-mêmes au-dessus de toute critique et de tout reproche. Cependant, quelque sainte que soit la forme dont ils revêtent leur piété, ils ne sont que des sépulcres blanchis, selon l'Évangile, car ils portent dans leur cœur la corruption dévorante de la jalousie, de l'orgueil et des passions charnelles.

L'esprit pharisaïque n'a pas disparu du monde ; et l'âme chrétienne qui veut se prémunir contre ses atteintes doit veiller avec sévérité sur elle-même, tout en exerçant l'indulgence à l'égard des autres.

II. Ceux qui pactisent avec l'esprit pharisaïque murmurent contre ceux qui ont l'esprit de Jésus-Christ, principalement contre ceux qui exercent les charges de l'autorité. En obéissant extérieurement à la loi, ils gardent intérieurement leur jugement propre, et nourrissent dans le secret de leur cœur un esprit d'opposition qui contredit l'Esprit de Dieu. Ils se font scrupule

¹ S. Luc, XV

de manquer à une rubrique et ne craignent pas de transgresser l'Evangile. « La vraie piété, dit saint Augustin, procède du cœur; *res cordis*. »

Imprégnée des sentiments de Jésus-Christ, elle aime la règle et la pratique avec conscience. Mais, avant tout, elle est patiente envers les faibles, et les gagne par la charité; tandis que la piété pharisaïque les rebute et compromet la religion.

MARDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Qui d'entre vous, ayant cent brebis, s'il en perd une seule, ne laisse dans le désert les quatre-vingt-dix-neuf autres, et ne va chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve¹? »

1. Jésus-Christ en appelle à nos propres sentiments pour nous faire comprendre la sollicitude qu'il porte aux âmes égarées. S'il y a certains hommes froids et indifférents qui n'hésitent point à se dévouer pour sauver la vie d'un homme; si nous laissons parfois ceux qui se trouvent en sûreté sur le rivage pour nous jeter dans les flots et offrir notre secours au malheureux qui va périr, à plus forte raison le divin Sauveur, ne mettant aucunes bornes à sa magnanimité, n'épargnera pas sa propre vie pour rapporter au bercail les brebis perdues. Il les cherche par toutes les prévenances de sa grâce, et les ramène sous sa houlette par tous les attrails de la charité.

¹ S. Luc, XV.

Heureuses celles qui entendent sa voix, qui accourent à son appel, et persévèrent dans son amour !

II. Au souvenir de ce que Jésus-Christ a fait pour nous sauver, reconnaissons que la brebis perdue et retrouvée, c'est nous-mêmes. Le Seigneur, comme l'enseigne la théologie, n'a pas seulement souffert pour l'humanité en général ; mais chaque homme doit s'appliquer en particulier ce que Jésus-Christ a fait pour tous. Tout fidèle peut dire avec saint Paul : « Le Fils de Dieu m'a aimé et s'est livré pour moi ¹ ! » Que serais-je devenue, pauvre âme, si le Sauveur ne m'avait cherchée au milieu de mes égarements et de mes volontés chancelantes ?

O charitable Pasteur, faites que je demeure à jamais dans votre bercail !

MERCREDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Après avoir trouvé sa brebis, il la met sur ses épaules avec joie. »

I. L'allégorie du berger qui ramène sa brebis retrouvée et la presse sur son cœur est la gracieuse image du Sauveur Jésus venant chercher ce qui était perdu. En se revêtant de la nature humaine, il a pris sur Lui les péchés de tous les hommes. Car nous étions tous égarés comme des brebis errantes, dit le prophète Isaïe, et chacun de nous s'était détourné du bon chemin pour ne

¹ I Galates, II.

suivre que sa propre voie ; Jésus-Christ s'est chargé Lui seul de l'iniquité de tous. Il est descendu jusque dans l'abîme où nous allions nous perdre à jamais, pour nous ramener à la lumière ; il nous a sauvés en expiant nos péchés sur la croix.

Quel excès d'amour et de compassion ! Non-seulement il nous remet sur le chemin des célestes pâturages ; mais il nous porte Lui-même. Il accepte toutes les peines, pour nous épargner les périls et les fatigues ; il se charge de nos faiblesses et nous prête sa force divine, afin que son joug nous soit doux et son fardeau léger.

II. Après avoir été l'objet des infinies miséricordes du Sauveur, nous devons à notre tour témoigner une charité inépuisable à notre prochain. C'est la recommandation instante de l'apôtre : Si l'un de vous est tombé dans quelque faute, vous qui êtes spirituels, c'est-à-dire plus avancés dans la vertu, ayez soin de le relever avec douceur. Soyez à son égard pleins de patience, d'indulgence, de cordialité. Quand, par vos prières ou par les œuvres de votre zèle, vous aurez édifié une âme, vous goûterez une joie d'autant plus profonde que c'est la joie même de Jésus-Christ.

O divin Sauveur de mon âme ! comment ne supporterais-je point les défauts de mon prochain, alors que vous me supportez moi-même, et que vous me portez comme une brebis sur vos épaules avec tout le poids de mes misères ?

JEUDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Je vous dis qu'il y aura plus de joie au ciel pour un pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. »

I. Le nombre des cent justes représente, d'après les interprètes, la totalité des âmes bienheureuses ; en sorte que la défection de l'une d'elles laisse parmi les autres un vide qui diminue leur félicité ; les souffrances d'un seul membre gagnent tous les autres, de même la guérison d'un membre souffrant réjouit le corps tout entier. C'est pourquoi la conversion du pécheur ajoute au bien-être des justes, augmente le contentement de tous et met le comble à l'allégresse universelle.

Nos sentiments sont-ils fondés sur ces principes ? Sommes-nous touchés de ce qui attriste ou réjouit les anges de Dieu ? Ou bien ne sommes-nous sensibles qu'aux biens et aux maux qui se rapportent à nous-mêmes ? Elargissons nos cœurs, élevons nos pensées ; procurons de la joie au ciel en travaillant à notre propre sanctification et à la sanctification de nos frères.

II. Comme c'est l'humilité qui fait germer la sainteté, et que rien n'est plus capable de nous humilier que la vue de nos fautes, il arrive que le pécheur repentant est souvent plus humble que le juste ; et de là vient que, devenant plus saint, il donne aussi plus de joie au ciel. Du moment où il se détourne des choses terrestres pour revenir à Dieu, il apprécie de plus en plus la grâce

divine qui l'a prévenu; sa reconnaissance nourrit son amour; il pratique la pénitence dans la vue de réparer ses égarements; il accepte les privations et les épreuves; il recherche la dernière place; il travaille, il souffre, il obéit et prie avec des sentiments de componction qui touchent le cœur de Dieu, et font surabonder la grâce là où abondait le péché.

Prions le Seigneur de nous accorder un cœur contrit et humilié, afin que notre vie pénitente remplisse de joie les anges de Dieu.

VENDREDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. »

I. La drachme cherchée avec tant de soin et retrouvée avec tant de bonheur, c'est notre âme créée à l'image de Dieu. Le monde entier n'est rien en comparaison de sa valeur intrinsèque. Car, dit l'Evangile, à quoi vous servirait de gagner tout l'univers, si vous venez à perdre votre âme? Sa dignité est tellement sublime qu'elle a été rachetée au prix du sang de Jésus-Christ. Elle est un trône de sainteté, un foyer de délices, un miroir de la divine Lumière, une image de la beauté et de la majesté de Dieu, un reflet vivant des célestes perfections. Si donc le péché a obscurci cette âme immortelle, il faut, comme la femme de l'Evangile, allumer la lampe de la conscience, rentrer en nous-mêmes, purifier notre intérieur, persévérer à prier, à chercher,

à gémir, jusqu'à ce que nous puissions dire avec David :
« Mon Dieu, votre serviteur a retrouvé son cœur ! »

II. Le prix inappréciable de notre âme doit nous remplir aussi de zèle pour l'âme de notre prochain. Comme la femme de l'Évangile, il faut demander par nos prières et chercher par nos travaux la drachme perdue, sans nous épargner nous-mêmes. C'est ce que saint Paul écrivait aux Corinthiens : « Je donnerais volontiers tout ce que j'ai, et je me donnerais encore moi-même, pour le salut de vos âmes ¹. » Et aux Romains : « Je voudrais être anathème pour mes frères, à qui je suis lié par les liens du sang, les Israélites, qui sont sortis des patriarches et desquels est né Jésus-Christ, notre Dieu au-dessus de tout ². » Tel doit être notre zèle pour le salut des pécheurs, principalement pour ceux qui sont les plus coupables et les plus malheureux ; zèle qui recevra une éclatante récompense, selon cette parole de l'apôtre saint Jacques : « Quiconque ramènera un pécheur de ses égarements sauvera son âme de la mort et couvrira toute la multitude de ses péchés ³. »

Demandons à notre divin Sauveur, par l'intercession de saint Pierre et de saint Paul, le zèle de la charité apostolique.

¹ II Corinth., XII.

² Romains, IX.

³ S. Jacq., V.

SAMEDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Une mère peut-elle oublier ses enfants ? »

I. La femme de l'Évangile qui cherche avec tant d'activité la drachme perdue, et qui nous apparaît si heureuse quand elle la retrouve, peut nous représenter Marie, la céleste Mère des hommes. Elle ne se lasse point de chercher et de rappeler ses enfants égarés. Mère de Celui qui est venu pour nous sauver tous, elle désire ardemment, comme son Fils, le salut de tous. Elle prie pour les pécheurs; elle intercède spécialement pour ceux qui l'invoquent; elle les protège et les assiste; elle emploie en leur faveur tout son pouvoir auprès du trône de Dieu, et leur obtient les grâces de la conversion, de la pénitence et de la persévérance.

O mon âme, s'écrie saint Bernard, si tu trembles à la pensée des jugements de Dieu, rappelle-toi que tu as une mère pour te défendre, et jette-toi avec confiance dans les bras de sa miséricorde.

II. Le cœur de Marie, comme un lac pur et limpide, reflète les splendeurs du cœur de Jésus-Christ. Car si l'apôtre a recommandé à chaque fidèle de reproduire les sentiments du divin Sauveur, combien plus la grande âme de Marie doit-elle être pénétrée de la compassion tendre que son Fils porte au pécheur ! L'affliction de cette divine Mère est extrême quand une âme s'éloigne des voies de la vérité ; mais sa joie éclate avec transport

quand les pauvres égarés reviennent dans la sainte bergerie.

Est-ce qu'une mère peut oublier son enfant ? s'écrie le prophète ; mais lors même que cela serait possible, Marie, la mère des mères, n'abandonnera jamais les enfants de son cœur.

QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

« Notre-Seigneur vit deux barques sur les bords du lac de Génésareth où les pêcheurs étaient descendus pour laver leurs filets¹. »

I. Les pêcheurs de Tibériade, après avoir travaillé sans succès pendant la nuit, lavaient et raccommodaient leurs filets, quand le Seigneur entra dans une de leurs barques. Ces pêcheurs devinrent les premiers apôtres de Jésus-Christ : Pierre, André, Jacques et Jean. La grandeur de leur vocation ne fait pas naître dans leur esprit de vastes prétentions ; ils ne dédaignent pas leur vie simple et laborieuse ; ils ne hâtent point, par un zèle intempestif, les moments de Dieu ; ils se préparent à leur ministère sublime par les humbles travaux de chaque jour.

Méditons ces commencements de la vie apostolique, et comprenons tout à la fois la nécessité et les avantages de perfectionner les vertus de la vie ordinaire, avant d'aspirer aux grandes choses.

¹ S. Luc, V.

II. Les premiers disciples de Jésus-Christ, malgré la stérilité d'un long travail, se gardent bien de changer de lieux ou d'occupations. Ils ne quittent pas les bords de la mer ; ils ne déplorent point leur fatigue inutile ; ils n'accusent pas le temps perdu ; ils n'expriment aucune pensée de découragement. Mais dans l'espérance d'une meilleure pêche, ils raccommoient et lavent leurs filets. Instruction significative qui doit nous inspirer courage et persévérance ; car si nos efforts sont infructueux, bornons-nous à rentrer en nous-mêmes, afin de réparer nos forces, de corriger nos défauts, de purifier nos intentions et notre conscience ; et c'est ainsi que nous nous mettrons en état de travailler avec plus de succès, quand le temps sera venu, à la pêche des âmes.

Sommes-nous fidèles à notre examen de chaque jour ? Travaillons-nous sérieusement à corriger ce qu'il y a de défectueux en nous ? Veillons sur nous-mêmes et ne négligeons pas le soin de nos filets.

LUNDI APRÈS LE QUATRIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Notre-Seigneur entra dans la barque de Simon et le pria de s'éloigner un peu de la terre¹. »

I. La barque de Simon, dans laquelle Notre-Seigneur est entré pour instruire les peuples, nous représente le siège de saint Pierre, centre de l'unité catholique, foyer de la vérité, nœud de la divine charité. Appré-

¹ S. Luc, V.

cions la grâce immense d'appartenir à cette barque sacrée qui résiste aux tempêtes et aux flots de la mer. Elle offre à tous ceux qui s'y abritent le repos de l'esprit, la sécurité de la conscience et la certitude consolante d'atteindre le port du salut. C'est dans la barque de saint Pierre que Jésus-Christ nous parle. C'est là, et non point ailleurs, que l'âme fidèle reçoit les enseignements divins et poursuit l'itinéraire du ciel.

II. L'Évangile rapporte que le divin Maître, assis dans la barque, pria Simon de s'éloigner un peu du rivage. Il prie, tandis qu'il pouvait commander. Exemple de douceur pour ceux qui exercent l'autorité. Il demande que la barque soit un peu éloignée de la terre, afin de nous montrer la situation des personnes consacrées à Dieu par rapport à celles qui vivent dans le monde. Il ne faut ni trop s'en rapprocher, ni trop s'en écarter, afin de les édifier, sans s'exposer soi-même ; c'est-à-dire que, tout en évitant le contact de l'esprit du monde, on doit communiquer avec les âmes qui vivent dans le monde pour les éclairer, les consoler et les instruire.

Tenons-nous donc avec Jésus-Christ à distance du monde ; mais ne refusons pas à ceux qui ont recours à nous les assistances de notre dévouement.

MARDI APRÈS LE QUATRIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Quand le Seigneur eut cessé de parler, il dit à Simon :
Avancez en pleine mer et jetez vos filets. »

I. Considérons, dans le mystère de cette pêche, la conduite qu'il faut tenir à l'égard de ceux que nous vou-

lons amener à Dieu. Nous ne pouvons rien par nous-mêmes ; notre travail est stérile, nos tentatives restent infructueuses, aussi longtemps que Jésus-Christ n'a point parlé ; par conséquent, ce n'est ni Pierre, ni les apôtres, quels que soient leur habileté, leur éloquence et leur zèle, qui convertissent les âmes. C'est la grâce divine qui doit précéder, accompagner et couronner le ministère apostolique ; et sans la grâce, tous les efforts sont vains. Voilà pourquoi saint Paul dit : Celui qui plante n'est rien, et celui qui arrose n'est rien ; mais c'est Dieu qui donne l'accroissement, c'est-à-dire la bénédiction, la fécondité et la vie. Il faut donc que les ouvriers évangéliques implorent l'auteur de la grâce, afin qu'il commence, qu'il perfectionne et achève leurs bonnes œuvres.

Unissons-nous à l'esprit de Jésus-Christ pour tout faire avec Lui, et ne rien faire sans Lui.

II. Après que Jésus eut parlé à la multitude, il dit aux apôtres de jeter leurs filets ; et la pêche devint abondante. Ainsi le succès dépend de deux conditions : il faut que la grâce prévienne ceux qui écoutent, et que l'autorité donne mission à ceux qui parlent et agissent ; d'où nous voyons la nécessité de la prière pour attirer la grâce, et la nécessité de l'obéissance pour accomplir les œuvres de Dieu. La prière assidue, jointe à l'humble obéissance, sont les filets qui capturent les âmes.

Que l'exemple des apôtres et des saints nous apprenne à devenir, entre les mains de Dieu, des instruments de salut et de bénédiction.

VERGREDI APRÈS LE QUATRIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre.
Cependant, sur votre parole, je jetterai le filet. »

I. Méditons les dispositions d'esprit de saint Pierre dans le travail de la pêche, afin de nous en pénétrer nous-mêmes. L'apôtre déclare sans fausse honte, sans murmure, sans découragement, qu'il a passé la nuit entière sans rien prendre. D'où nous voyons que Dieu, pour nous convaincre de notre impuissance et nous dépouiller de notre présomption, nous laisse parfois à nous-mêmes au milieu des obscurités d'une nuit prolongée; en sorte que nos labeurs ne produisent point de résultats; nos veilles restent sans consolations, et nos fatigues sans récompenses. Dans ces épreuves pénibles, les âmes lâches et orgueilleuses désertent le service de Dieu; les âmes fidèles, au contraire, combattent les tristesses de l'amour-propre, les récriminations de la vanité, les doutes du découragement; elles reconnaissent, comme saint Pierre, que par leurs propres forces elles ne sont capables de rien; et ainsi s'acquiert et se perfectionne la vraie humilité, condition des succès à venir.

II. Saint Pierre, en cessant de compter sur lui-même, met toute sa confiance dans la parole du Seigneur; ce qui nous montre que l'humilité est la condition d'une foi vive, prompte, obéissante et courageuse. Dès que le divin Maître a parlé, l'apôtre avance en pleine mer et

jette son filet. Il ne fait ni questions, ni objections ; il ne doute pas, il ne diffère pas ; il n'hésite pas, il sait qu'à Dieu tout est possible, et il obéit. Aussi reste-t-il humble après comme avant le miracle ; il ne s'attribue rien à lui-même, ne se souvenant que de son indignité ; et dans sa confusion, il s'écrie : « Seigneur, retirez-vous, je ne suis qu'un pêcheur ! »

Tels doivent être nos sentiments dans nos succès comme dans nos échecs. Cependant, que de fois nous nous glorifions ! que de fois nous nous décourageons ! L'humilité nous préserverait de l'un et de l'autre excès !

JEUDI APRÈS LE QUATRIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Les apôtres firent signe à leurs compagnons, qui étaient dans une autre barque, de venir les aider¹. »

I. Pour appeler leurs compagnons à leur aide, les apôtres ne firent qu'un signe ; la charité n'en demande pas davantage. Les serviteurs du même Maître, unis dans un même esprit, n'ont pas besoin de beaucoup de paroles pour se comprendre. Ils sont placés, à la vérité, dans des barques différentes ; mais ils ne s'y renferment pas comme dans des sphères closes, et ne sont pas tellement absorbés par leur propre besogne qu'ils ne s'intéressent avec sympathie à celle des autres. Ils se plaisent au contraire à se rendre des services réciproques, et à se prévenir par des témoignages de fraternité. Cette

¹ S. Luc. V.

union cordiale, tant recommandée par le Seigneur, doit servir de modèle aux diverses congrégations religieuses, dont l'esprit de corps ne saurait être un esprit exclusif, mais bien un esprit de dilatation et de mutuelle assistance. A plus forte raison, ce modèle d'union doit-il exister entre les membres d'une même communauté.

II. Remarquons encore que saint Pierre appelle ses compagnons pour les associer à son abondance et à ses joies ; tandis que, durant les fatigues de la nuit, il n'avait pas demandé leurs secours. Il n'a pas ambitionné non plus la gloire d'être le seul instrument de la pêche miraculeuse. La consolation insigne de posséder Jésus-Christ dans sa barque ne lui a pas fait oublier ses frères ; il s'empresse de les faire participer à son bonheur. Combien ces procédés de la dilection évangélique sont opposés à ceux des affections naturelles qui veulent jouir seules et sans partage !

Appliquons-nous à épargner aux autres toute espèce de peines, et à leur procurer toutes sortes de soulagements.

VENDREDI APRÈS LE QUATRIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Les apôtres, ayant ramené leurs barques au rivage, quittèrent tout pour suivre Jésus-Christ. »

I. L'Évangile nous désigne trois choses que les apôtres ont quittées pour suivre Jésus-Christ. Ils ont quitté leurs barques, leurs filets et leur père. Les barques sont

la figure des biens instables de ce monde; les filets représentent les industries dont on use pour captiver la faveur ou la fortune; le père, c'est la famille naturelle. Tels sont les sacrifices que les pêcheurs de poissons ont dû faire pour devenir des pêcheurs d'hommes. Ces mêmes renoncements sont demandés à tous ceux qui aspirent à marcher sur les traces des apôtres. Si, à leur exemple, nous accomplissons généreusement ces sacrifices, Notre-Seigneur nous dira comme à eux : « Quiconque aura quitté pour moi sa maison, ses frères ou ses sœurs, son père ou sa mère, ou ses enfants, recevra le centuple en cette vie et possédera la vie éternelle. » Jésus-Christ ajoute : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. »

II. Le sacrifice des apôtres se distingue par sa promptitude et sa plénitude. Ils suivent le divin Maître sans hésitation et sans ajournement. Ils ne songent pas, dit saint Chrysostome, à retourner sur leurs pas pour prendre congé de leurs proches ou pour terminer leurs affaires; car ils se souviennent de la parole de Jésus-Christ : « Quiconque, après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière soi, n'est pas propre au royaume du ciel. » Ils se donnent entièrement, sans conserver d'attaches au monde ou à eux-mêmes, sans retenir dans les plis de leur cœur quelque idole cachée. Leur offrande n'est pas seulement pleine et entière, elle est irrévocable. Ils marchent avec Jésus-Christ en tout temps et en tout lieu, ne se laissent ébranler ni par les séductions, ni par les tribulations, ni par les menaces, ni par la

mort, comptant avec fermeté sur l'assistance de Celui qui a dit : « Si vous êtes fidèles jusqu'à la fin, vous recevrez la couronne de vie ¹. »

SAMEDI APRÈS LE QUATRIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

Le filet de Marie.

I. Si les apôtres ont reçu le pouvoir de retirer les âmes de la mer orageuse de ce monde pour les conduire dans la voie du salut, et si en effet ils ont étendu leurs filets jusqu'aux extrémités de l'univers, nous devons croire que Marie, la Reine des apôtres, a reçu un pouvoir non moins prodigieux. Elle possède un filet qui s'étend comme une chaîne de grâces du ciel sur la terre et de la terre jusqu'au ciel. Ce filet, c'est son amour; puissance attractive qui gagne les âmes, les attire à Dieu, et les amène merveilleusement à la lumière. Bien plus, les apôtres n'auraient aucun succès sans Marie; car puisqu'elle est le moyen dont Dieu s'est servi pour venir à nous, elle est aussi le moyen dont nous devons nous servir pour aller à Lui; et par conséquent elle est le céleste filet qui nous conduit au ciel.

Abandonnons-nous avec une confiance illimitée à cette Mère de grâce et d'amour.

II. L'intervention de la très-sainte Vierge dans la pêche des âmes s'exerce simultanément par une double action : elle agit sur le cœur de Dieu et elle agit sur le

¹ Apocal., II.

cœur de l'homme. Son action sur le cœur de Dieu est toujours victorieuse ; car elle possède la puissance de la foi, de l'amour et de la prière ; puissance irrésistible, quand on songe que c'est une mère qui s'adresse au cœur de Celui qui est tout ensemble son Fils et son Dieu. Aussi les docteurs de l'Eglise n'hésitent point à regarder l'intervention de Marie comme une sorte de toute-puissance. Cependant elle peut échouer quand elle s'exerce sur le cœur de l'homme ; car l'homme est libre d'accepter ou de repousser la grâce, et peut se soustraire aux bienfaits de Dieu.

Rendons-nous dociles aux inspirations de la grâce dont Marie est la généreuse dispensatrice, et demeurons avec les enfants de Dieu dans les doux filets de Marie.

CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

« Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu¹. »

I. L'Evangile nous parle de ceux d'entre les Israélites qui croyaient accomplir la loi de Moïse, en obéissant aux prescriptions littérales et en s'abstenant des actions défendues. Ils étaient donc justes selon la lettre de la loi. Mais cette justice extérieure ne pouvait les justifier devant Dieu, parce qu'elle ne changeait pas le cœur et ne purifiait pas les intentions. L'homme, étant souillé

¹ S. Matth., V.

par le péché originel, ne peut pas se justifier lui-même et par ses propres vertus. Il a besoin de Jésus-Christ, qui est seul juste, et qui, en nous communiquant ses mérites avec sa vie, transforme nos cœurs et y dépose les germes des œuvres de justice et de charité.

Unissons-nous donc, par une foi vive, à notre Sauveur Jésus-Christ qui nous rend capables de produire ce que la loi nous commande, et qui nous rend justes en nous appliquant sa propre justice.

II. La loi ancienne réglait les actions et la conduite extérieure ; la loi nouvelle règle la volonté et les actes intérieurs. La première était écrite sur la pierre ; la seconde est écrite par l'Esprit-Saint dans nos âmes, selon cette parole du prophète : « Le temps viendra où je ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël. J'imprimerai ma loi dans leurs âmes et je la graverai dans leurs cœurs¹. » Le juste de l'ancienne loi se glorifiait de ses vertus ; le juste de la loi nouvelle ne tire sa gloire que de Jésus-Christ ; il obéit par amour, tandis que le pharisien obéit par crainte. Or la crainte est stérile ; l'amour seul est fécond en œuvres de grâces, et c'est pourquoi la justice procédant de l'amour doit être plus abondante que celle qui s'accomplit par la crainte.

Excitons-nous à aimer. Et comment n'aimerions-nous pas Celui qui est l'amour ? Le vrai amour accomplit la loi et se manifeste par une vie sainte.

¹ Jérém., XXXI.

LUNDI APRÈS LE CINQUIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« La lettre de la loi donne la mort ; mais l'esprit de la loi donne la vie ¹. »

I. La régularité extérieure n'est édifiante que lorsqu'elle exprime la conformité de notre esprit avec la lettre de la règle. Elle est illusoire quand elle prend l'apparence de la vertu pour la vertu elle-même ; elle est dangereuse et mortelle quand elle endort la conscience et nous fait croire que nous sommes irrépréhensibles, tandis que nous sommes en désaccord avec Dieu qui voit le cœur. Les pharisiens nettoyaient le dehors de la coupe et négligeaient le dedans ; ils craignaient d'avaler un moucheron et avalaient des câbles ; ils s'attachaient aux œuvres ostensibles qui leur attiraient l'estime des hommes ; mais ils ne cultivaient pas les vertus cachées qui fructifient sous l'œil de Dieu. Les observances littérales, dépourvues de l'esprit intérieur, ne produisent ni consolation ni sanctification, et souvent elles ne sont qu'une écorce amère qui dérobe à la piété son arôme et son fruit succulent.

Prions le Seigneur de nous préserver de l'esprit pharisaïque qui se contente de l'observation littérale de la règle, et demandons l'esprit intérieur qui sanctifie, non-seulement les actions, mais les intentions, les affections, les pensées.

¹ II Epît. aux Corinth., III, 6.

II. La piété chrétienne devant bannir toute illusion, il convient d'examiner sérieusement les motifs qui dirigent nos œuvres. Est-ce l'amour de Dieu qui nous pousse? Est-ce la charité qui nous presse? Ou bien, l'amour de nous-mêmes, notre intérêt ou d'autres pensées humaines inspirent-elles nos actions et notre conduite? Si nous ne cherchions que l'estime des hommes, nous l'obtiendrions peut-être; mais nous aurions reçu notre récompense en ce monde, et nous n'aurions plus rien à espérer au ciel.

Travaillons à édifier les hommes, non pas pour être honorés et glorifiés, mais pour faire rejaillir sur notre Père céleste toute gloire et toute reconnaissance.

MARDI APRÈS LE CINQUIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez pas. Et moi je vous dis que celui qui se mettra en colère contre son frère méritera d'être condamné au jugement¹. »

1. Considérons la divine autorité de Jésus-Christ et la perfection de la loi nouvelle. Son autorité s'élève au-dessus de celle de Moïse et des prophètes. Ceux-là parlaient au nom du Seigneur leur Dieu, tandis que Jésus-Christ parle en législateur et en maître. Il emploie ces termes : « Et moi, je vous dis. » D'où nous voyons que sa parole n'abolit point la loi ancienne, mais lui donne une perfection nouvelle; elle ne se borne point à dé-

¹ S. Matth., V.

fendre les mauvaises actions ; mais elle défend encore les mauvais sentiments ; elle atteint la racine du mal jusque dans le cœur de l'homme ; elle condamne la pensée et le mouvement intérieur qui porte au crime, aussi bien que le crime lui-même.

Pourrions-nous laisser subsister impunément le mal dans notre intérieur, quand le divin Maître nous recommande une pureté si délicate et une sainteté si parfaite ?

II. Quand le Seigneur condamne la colère à l'instar de l'homicide, il ne prétend point nous rendre responsables des mouvements irréfléchis que nous réprimons nous-mêmes, ni des tentations que nous repoussons ; car il n'y a point de péché là où il n'y a pas de consentement. Mais il menace du jugement de Dieu les actes volontaires qui blessent l'amour fraternel. Ainsi, d'une part, il considère comme ses disciples et ses amis ceux qui aiment leurs frères ; d'une autre part, il regarde comme ses propres ennemis et comme des homicides ceux qui par leurs ressentiments violent la charité fraternelle.

Autant les récompenses promises à la charité sont magnifiques, autant seront sévères les châtiments réservés aux inimitiés. « Quiconque n'aime pas son frère, dit saint Jean, demeure dans la mort ; mais celui qui aime son frère passe de la mort à la vie, et des ténèbres à la lumière¹. »

¹ Epît. de S. Jean, II et III.

MERCREDI APRÈS LE CINQUIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Celui qui dira à son frère : *raca*, méritera d'être condamné par le conseil, et celui qui lui dira : fou, méritera le supplice de l'enfer. »

I. Les expressions mystérieuses de ce texte indiquent les divers actes de l'esprit d'hostilité qui conduisent graduellement à la haine et à l'homicide ; car le vice a ses progrès comme la vertu, et il germe longtemps dans le cœur avant de se manifester par ses fruits de mort. On n'arrive pas sans transition jusqu'aux dernières profondeurs de l'iniquité ; mais la vertu qui se néglige tombe peu à peu. On commence par la pensée ; la pensée s'exhale en paroles acerbes et blessantes ; puis aux plaintes et aux ressentiments succèdent les outrages. Notre-Seigneur nous prémunit contre ces divers actes criminels, en nous déclarant qu'il traitera comme des homicides ceux qui haïssent leur prochain.

Veillons donc sur tous les mouvements de notre cœur ; et pour mieux éviter les aversions et les antipathies, ne nous permettons jamais un jugement ou une pensée défavorable contre notre frère.

II. Si, d'une part, Notre-Seigneur n'a pas mis de bornes à la miséricorde et aux récompenses promises à ceux qui exercent la charité fraternelle, d'une autre part, il annonce d'effroyables châtiments à ceux qui manquent à la charité ; car de même qu'il y a au ciel diverses demeures qui correspondent aux divers degrés

de la vertu évangélique, il y a dans les enfers divers abîmes qui correspondent à la diversité des vices et des passions. Mais le plus terrible supplice, celui de la géhenne, est annoncé à l'homme qui hait son frère. L'Evangile le condamne comme un homicide, et les homicides ne comptent point parmi les enfants de Dieu. Voilà pourquoi l'apôtre saint Jean, le doux interprète du cœur de Jésus, ne cesse de nous répéter cette parole qui résume tout l'Evangile : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres comme le Seigneur vous a aimés¹. »

JEUDI APRÈS LE CINQUIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Quand vous présenterez votre offrande à l'autel, si vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande et allez auparavant vous réconcilier avec votre frère. »

I. Notre miséricordieux Sauveur, en se livrant à la mort pour nous, a eu pour but d'abolir le péché qui est la cause des inimitiés humaines, et de cimenter entre les hommes une sainte et indissoluble unité. C'est pourquoi toutes ses paroles ne tendent qu'à cette double fin. Elles condamnent d'une part l'esprit d'hostilité et de trouble ; elles recommandent et bénissent d'une autre part l'esprit de paix et de charité. Notre-Seigneur veut que nous nous aimions de telle sorte que nul motif humain, quel qu'il soit, ne puisse jamais altérer la cordia-

¹ I Epît. de S. Jean, III.

lité de nos sentiments, et il nous déclare que nul sacrifice ne lui est plus agréable que celui qu'on offre en vue de conserver ou de recouvrer la charité. Le dernier vœu que Jésus-Christ a exprimé en mourant est celui-ci : *Sint unum* ! qu'ils soient un ! La religion ne consiste pas seulement à aimer Dieu ; elle consiste aussi à aimer notre prochain.

Mettons notre dévotion en harmonie avec cette règle évangélique, et pratiquons la piété selon l'esprit de Jésus-Christ.

II. La charité fraternelle n'est pas une partie du culte de Dieu ; elle en est l'essence ; elle est le premier des holocaustes, et passe avant toutes les autres offrandes. Sans elle, aucun acte de religion n'a de valeur ; avec elle, les moindres sacrifices acquièrent du mérite.

Donc, avant d'offrir nos prières, nos travaux, nos souffrances, hâtons-nous de rétablir la concorde fraternelle si elle a reçu quelque atteinte, et rendons nos oblations agréables à Dieu, en les parfumant du baume de la charité.

VENDREDI APRÈS LE CINQUIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Allez auparavant vous réconcilier avec votre frère, puis vous viendrez présenter votre offrande. »

I. Le fruit de tous les actes de la vie et de la mort de Jésus-Christ, c'est la paix des cœurs. Aussi, dans l'excès de son amour pour les hommes, a-t-il voulu placer les

devoirs de la charité fraternelle en quelque sorte avant l'accomplissement du devoir envers Dieu. La loi qui nous commande d'aimer notre Père céleste et celle qui nous ordonne d'aimer nos frères ont entre elles une connexité si profonde, qu'on ne peut accomplir l'une sans l'autre. Cette liaison a son nœud en Jésus-Christ qui, étant Dieu, s'est fait homme, et par conséquent il s'est fait lui-même notre prochain. A ce titre, il a le premier observé la loi d'amour et de charité; et par sa parole aussi bien que par son exemple, il nous exhorte à l'observer comme lui. La sainte Ecriture nous apprend que Dieu règne dans la paix et que le démon règne dans la discorde. Nous vivrons sous l'un ou l'autre sceptre, selon que nous pratiquerons la loi de la charité.

II. L'amour du prochain n'est pas une vertu différente de l'amour de Dieu. Ces deux amours découlent d'une même source, comme deux ruisseaux, dont l'un remonte vers Dieu et l'autre se répand sur l'homme, son image. Quand l'un de ces ruisseaux tarit, l'autre se dessèche. Le niveau de l'un marque avec précision le niveau de l'autre. Nous pouvons donc connaître le degré de notre élévation dans l'amour de Dieu par la mesure d'amour que nous donnons à nos frères. Celui-là se trompe qui croit aimer Dieu s'il nourrit dans son cœur quelque froideur contre le prochain.

O charité, s'écrie saint Bernard, loi de toutes les lois, règle de toutes les règles! vie du ciel enseignée à la terre! sois à jamais l'objet de nos méditations et de nos observances!

SAMEDI APRÈS LE CINQUIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

Marie est le livre vivant de la loi évangélique.

I. La divine charité s'étant incarnée, et en quelque sorte inscrite en caractères vivants dans le cœur de Marie, c'est de ce cœur que découlent tous les préceptes de la loi évangélique; et en même temps c'est ce cœur qui les a primitivement accomplis. Car de même que le jet du torrent remonte à la hauteur d'où il a jailli, de même les eaux vives de la charité, avant de s'épancher du sein de Marie pour se répandre sur la terre, sont revenues à Marie qui restera éternellement dépositaire de toutes les paroles évangéliques. C'est ce que l'Écriture nous enseigne, quand elle répète deux fois que Marie conservait tout dans son cœur. Marie est donc dans sa vie intime le sanctuaire du feu de la charité; et dans sa vie extérieure elle est le modèle de la charité évangélique. C'est donc à l'école de Marie qu'il faut apprendre à aimer Dieu et à aimer nos frères.

II. « Venez et écoutez, dit le prophète, venez, vous tous qui avez la crainte de Dieu, que je vous raconte combien il a fait de grâces à mon âme¹. » La substance de toutes les grâces, c'est la divine charité. Marie en était tout imprégnée, et elle pratiquait les préceptes avec perfection, avant que l'Évangile fût prêché au monde. C'est dans son cœur que nous lisons les recon-

¹ Ps. LXIII.

mandations dont saint Paul nous trace le sommaire dans l'épître qui correspond à l'évangile de cette semaine. Il nous recommande de n'avoir tous qu'un même cœur et un même sentiment, d'aimer la fraternité, d'exercer la compassion, de conserver la charité sous la garde de la modestie et de l'humilité. Il ne veut pas que nous rendions le mal pour le mal ; mais au contraire que nous rendions le bien pour le mal ; et de cette manière, ajoute le saint apôtre, nous sanctifions Jésus dans nos cœurs.

Implorons notre divine Mère pour obtenir l'esprit évangélique, afin qu'étant unis au cœur de Jésus par le cœur de Marie, nous ne respirions tous ensemble qu'amour et charité.

SIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

« Le peuple s'étant trouvé en grand nombre et n'ayant pas de quoi manger, Jésus appela ses disciples¹. »

I. Considérons attentivement les attraits de la personne de Jésus-Christ, les charmes divins de sa parole, l'éclat de ses miracles, les témoignages sympathiques de son amour, les prodiges de sa bonté infinie ; et nous comprendrons l'empressement des hommes qui abandonnent en grande foule leurs demeures et leurs affaires terrestres pour le suivre sur les montagnes et dans les déserts. Captivés par la pensée du ciel, ils oublient les

¹ S. Marc, VIII:

choses de ce monde ; ils supportent volontiers la faim, la fatigue, les privations, les épreuves, pourvu qu'ils contemplent le divin Sauveur, pourvu qu'ils goûtent les délices de la céleste patrie.

Mettons-nous au nombre de ces âmes affamées de la parole de Dieu, et laissons-nous attirer dans la solitude intérieure pour entendre en nous-mêmes la voix du bien-aimé.

II. La parole de Jésus-Christ nourrit à la fois l'âme et l'intelligence ; mais quand on la reçoit avec humilité et qu'on accomplit ce qu'elle enseigne, le Seigneur pourvoit aussi aux besoins corporels. C'est ce que nous voyons tout d'abord dans la multiplication des pains. Ce miracle réalise une consolante promesse de l'Evangile : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. » Les chrétiens qui veulent l'accessoire avant le principal risquent souvent de perdre l'un et l'autre ; tandis que ceux qui vont droit à Jésus-Christ et lui abandonnent le soin du présent et de l'avenir, ne manquent jamais du nécessaire. Dût la Providence faire des merveilles, elle les assiste et justifie leur confiance.

Le Seigneur se plaît quelquefois à exercer la patience de ses disciples ; il permet les épreuves et les privations ; mais il ne tolère pas les inquiétudes, et il proportionne son secours à notre foi.

LUNDI APRÈS LE SIXIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« N'ayant pas de quoi manger, Jésus appela ses disciples. »

I. L'Évangile met sous nos yeux l'extrême pauvreté de Jésus-Christ et des apôtres. Ils n'ont pour toute provision que quelques pains au milieu du désert, et encore, au premier appel du Maître, ils se privent volontiers de leur nourriture pour la partager avec ceux qui n'en ont pas. Ce dénuement complet des choses de la terre avait été enseigné par l'exemple et la parole de Celui qui n'avait pas une pierre où reposer sa tête. « Je suis pauvre, disait de lui un prophète, et je vis de mon travail depuis ma jeunesse¹. » Il a voulu que ses disciples fussent, comme lui, entièrement dégagés des biens de ce monde ; et il a ennobli la pauvreté à un tel point qu'elle est devenue une condition de l'apostolat et l'apanage de tous ceux qui se sanctifient à l'école de l'Évangile.

Quand le Seigneur accorde la fortune aux riches, c'est pour en faire les instruments de sa providence envers les pauvres, comme des réservoirs dans lesquels on rassemble les eaux pour fertiliser les vallées et les campagnes.

II. Le Seigneur a choisi ses disciples parmi les pauvres ou parmi ceux qui consentent à le devenir ; il leur a commandé de prêcher l'Évangile aux pauvres. Sa pré-

¹ Ps. LXVII.

dilection pour la pauvreté et les prérogatives qu'il y attache peuvent nous faire apprécier les avantages de cette vertu évangélique. Jésus-Christ veut que nous abandonnions tout; mais ce que nous laissons n'est rien en comparaison de ce qu'il nous donne. L'âme religieuse à qui Dieu ne suffit pas sera éternellement indigente; mais celle-là est riche et enrichira les autres qui se contente de posséder Jésus-Christ. Il est le trésor que nous devons désirer, chercher et conserver avec un soin extrême. Nous en jouirons avec plénitude, quand nous serons dépouillés des attaches aux biens terrestres et de tout esprit de propriété.

MARDI APRÈS LE SIXIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« J'ai compassion de ce peuple, parce qu'il y a trois jours qu'il demeure avec moi, et ils n'ont rien à manger. »

I. Notre-Seigneur dont la bonté est ineffable, exprime une compassion pleine de tendresse et de prévoyance, à la vue des peuples qui l'ont suivi dans le désert. Il connaît leurs besoins; il compte les jours de leurs souffrances et souffre avec eux : J'ai pitié de ce peuple, dit-il à ses apôtres. Cependant il ne se presse pas de leur offrir son assistance, et laisse passer plusieurs jours avant de leur procurer du pain. Grande leçon pour les âmes qui restent fidèles dans leurs épreuves ! Elles doivent supporter les délais de Dieu et compter fermement sur le secours. Car, dit à ce sujet saint Jean Chry-

sostome, celui qui purifie l'or sait bien le temps qu'il faut donner à la purification des âmes.

Heureux ceux qui souffrent avec patience les délais et les retardements de Dieu ! Heureux ceux qui par leur humble résignation excitent la compassion du Seigneur ! Leur espérance ne sera jamais déçue.

II. Le peuple qui autrefois murmurait contre Moïse dans le désert, n'arriva point à la possession de la terre sainte. Mais le peuple fidèle qui suit Jésus-Christ sans se laisser abattre ni par la faim ni par la fatigue voit s'ouvrir devant lui la patrie céleste. Auquel des deux peuples ressemblons-nous dans nos épreuves ? Quelles sont nos dispositions aux jours des tribulations, des aridités et des sacrifices ? Quels sont nos sentiments par rapport à nos guides, quand ils exercent notre humilité et notre obéissance ?

Soyons en toutes circonstances comme des enfants dociles qui se reposent avec confiance sur un père plein d'amour.

MERCREDI APRÈS LE SIXIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Si je les renvoie dans leurs maisons sans manger, ils défailliront en chemin ; car plusieurs sont venus de loin. »

I. Le divin Sauveur ne se contente pas de pourvoir à nos besoins actuels ; il prévoit les nécessités de la route, et cette route comprend tout notre pèlerinage terrestre. Sa sollicitude clairvoyante doit nous rassurer sur l'avenir ; elle nous a assistés jusqu'à ce jour, et saura bien

nous protéger jusqu'à la fin. Ceux-là peuvent compter sur la Providence qui marchent avec droiture dans la voie de Dieu. Le Seigneur qui nous donne le pain du ciel, ne nous laissera pas manquer du pain de la terre; et si nous gardons fidèlement sa parole qui dirige nos pas, nous ne défaillirons pas sur le chemin.

II. L'Évangile ajoute que plusieurs de ceux qui suivaient le Maître étaient venus de loin; c'est-à-dire, selon les interprètes, qu'ils avaient trouvé Jésus-Christ après de longs égarements. Ceux-là excitent principalement la compassion du Sauveur, puisqu'il en fait une mention spéciale. Par conséquent, si nos péchés ont été nombreux, il faut penser que les miséricordes du Seigneur sont plus nombreuses encore, et que rien ne saurait autoriser l'affaiblissement de l'espérance chrétienne.

Ayons des sentiments dignes de la bonté infinie de Dieu qui, bien loin de rebuter les pécheurs, témoigne de la pitié pour leur faiblesse, et fait surabonder la grâce là où abondait le péché.

JEUDI APRÈS LE SIXIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Jésus, ayant rendu grâces, rompit les pains et les donna à ses disciples pour les distribuer au peuple. »

I. Admirons la toute-puissance de Notre-Seigneur qui, d'une seule parole, multiplie les pains pour nourrir la foule qui l'avait suivi dans le désert. Mais ce miracle, entouré de circonstances mystérieuses, n'était que la

figure du sacrement de l'autel, qui est le miracle des miracles et le mystère fondamental de la religion. Aussi l'Evangile rapporte ces deux prodiges dans les mêmes termes. Jésus lève d'abord les yeux vers le ciel pour nous montrer la source d'où descendent les dons de Dieu. Il rend grâce pour faire monter au ciel notre amour et notre reconnaissance. Il bénit le pain, afin que nous sachions que c'est sa main divine qui opère toutes les merveilles; il le rompt et le multiplie, pour nous apprendre qu'il n'y a qu'un seul Pain qui est descendu du ciel, qui se donne à tous, afin que tous n'aient qu'une même vie; et enfin il charge ses disciples de distribuer le mystérieux aliment, pour préfigurer le pouvoir des apôtres et la mission sacerdotale.

Tous ces actes sont pleins d'enseignements, et l'Evangile nous les a révélés pour nous initier aux secrets de la divine patrie.

II. De même que le pain du désert n'a été donné qu'à ceux qui suivirent Jésus-Christ, de même le pain eucharistique n'est offert qu'aux âmes qui s'attachent au Seigneur et gardent sa parole. Et comme le pain corporel les préservait de défaillir en chemin, ainsi la nourriture céleste conserve les âmes. Elle est le viatique qui nous donne la force de passer de la terre au ciel.

Jésus-Christ n'est pas seulement la vérité et la vie; il est aussi la voie, et en marchant avec lui, nous arrivons avec assurance dans la lumière de l'immortalité.

VENDREDI APRÈS LE SIXIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Ils mangèrent et furent rassasiés. »

I. Le cœur de l'homme est fait pour Dieu ; par conséquent, tout ce qui est moindre que Dieu ne saurait combler ses désirs. De là cette faim et la soif insatiables de ceux qui cherchent leur bonheur en dehors de Dieu. Plus ils amassent, plus ils sont vides, et après avoir épuisé les jouissances de la terre, ils avouent avec Salomon que tout n'est que vanité et affliction d'esprit. Le rassasiement, c'est-à-dire le comble de la paix et de la joie, ne peut se trouver que dans la plénitude de l'amour ; et cet amour, c'est Jésus-Christ lui-même. Il est venu pour nous donner la vie, et il veut que nous la goûtions avec abondance.

Comparons le contentement d'une âme divinement rassasiée avec les agitations de celle qui poursuit les plaisirs du monde, et remercions Dieu de nous avoir accordé la meilleure part qui ne nous sera point ôtée.

II. Nul aliment, quelque doux et quelque spirituel qu'il soit, ne saurait nous satisfaire tant que notre cœur n'est pas rassasié. Or une seule chose peut remplir la profondeur insondable de notre cœur. Cette chose unique, c'est l'amour infini, et cet amour, c'est Dieu. Dieu est amour, dit l'Évangile, et l'amour s'est fait chair. L'amour incarné, c'est Jésus-Christ ; et Jésus-Christ est devenu notre pain, notre nourriture et notre breuvage. Lui seul répond par conséquent aux besoins les plus intimes de

notre âme. Seul, il comble nos désirs, apaise notre faim, étanche notre soif et remplit toute la capacité de notre cœur. Si donc notre cœur est rassasié d'amour, que nous resterait-il à désirer ?

Disons avec saint Augustin : Vous m'avez touché, mon Dieu ; et j'ai goûté votre grâce et j'ai commencé à sentir l'incomparable douceur de vos parfums ; et j'ai brûlé d'ardeur dans la jouissance des célestes délices.

SAMEDI APRÈS LE SIXIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

Marie dans le désert.

I. Considérons que le désert où le divin Maître conduisit le peuple n'était que l'image de la solitude intérieure où Jésus-Christ attire incessamment les âmes fidèles, pour les nourrir de sa grâce et leur communiquer ses secrètes faveurs. Marie, dans sa vie active, aussi bien que dans sa vie contemplative, se conservait intérieurement recueillie et unie à Dieu ; elle ne quittait point la retraite sacrée de son âme, bien qu'elle participât aux labeurs et aux sollicitudes de l'apostolat. Telle doit être notre disposition habituelle ; et si nous aspirons à vivre saintement avec Jésus et Marie, il faut nous accoutumer à chercher Dieu dans notre cœur ; car le royaume de Dieu est en nous, et nous trouverons en Dieu le repos, la lumière et la paix.

II. Entre toutes les vertus qui caractérisent la très-sainte Vierge, et que nous devons imiter avec le plus

de ferveur, il faut distinguer son amour pour la retraite. En effet, rien n'est plus contraire à la sainteté de l'âme que la diversité des influences qui se croisent dans le monde; les choses terrestres sont comme des nuages obscurs qui empêchent l'âme de voir et d'entendre, de sentir et de goûter les choses du ciel. C'est dans la solitude que Dieu parle à notre cœur; c'est là qu'il nous apprend à prier, qu'il nous instruit et nous console; c'est au dedans de nous-mêmes et dans l'éloignement des dissipations d'esprit qu'il alimente et fortifie mystérieusement notre âme, pour qu'elle ne succombe point au milieu des épreuves et des combats.

Réveillons en nous la vie intérieure; attachons-nous à Dieu par l'oraison, et soyons vigilants dans la prière sans laquelle il n'y a ni force, ni courage, ni persévérance.

SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

« Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous sous des peaux de brebis, et au dedans sont des loups ravisseurs. »

I. Notre-Seigneur Jésus-Christ, après avoir confié à ses apôtres le soin de nourrir ses brebis fidèles, prémunir le troupeau contre les faux prophètes, c'est-à-dire contre les faux apôtres et les faux pasteurs qui assujettissent l'esprit de Dieu à leur propre esprit et à l'esprit du monde. Sous les dehors du zèle apostolique, dépourvus de vraie charité et de sollicitude désintéressée, ils se mettent eux-mêmes à la place de l'unique Pas-

teur, et captivent sous leur propre joug les brebis du Seigneur. Soyons en garde contre cette sorte de prophètes, car ils entravent les voies de Dieu. Ils exaltent la présomption et flattent les âmes, au risque de les entraîner avec eux dans la perdition. Les cœurs droits, humbles et dociles échappent à ce péril ; jamais ils ne manquent d'une direction conforme à l'Esprit de Dieu.

II. L'Écriture nous apprend que Satan lui-même se transforme en ange de lumière pour séduire les âmes. Dès lors nous ne devons pas nous étonner qu'il se serve de toutes espèces d'ouvriers trompeurs pour entraver les voies de Dieu. Aussi la vigilance chrétienne doit-elle éviter, comme faux prophète, tout esprit qui, par ses paroles ou ses exemples, contredit l'autorité de l'Eglise, trouble l'union évangélique, propage les divisions, le murmure et entrave les voies de l'obéissance.

Souvenons-nous que nous pouvons être les uns à l'égard des autres ou des anges de salut ou de faux prophètes. Appliquons-nous à édifier ceux qui nous entourent ; et Dieu, pour nous récompenser, nous donnera à nous-mêmes une direction éclairée, ferme et prudente, qui nous ouvrira les portes du ciel.

LUNDI APRÈS LE SEPTIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. »

I. Le Seigneur nous indique le plus sûr moyen de reconnaître les vrais et les faux prophètes. Ce n'est ni l'aspect, ni les paroles, ni les traits extérieurs qui

les distinguent ; on les connaît à leurs fruits, c'est-à-dire à leurs œuvres et à l'influence bonne ou mauvaise qu'ils exercent. Dieu seul voit le fond du cœur, seul il est le juge des intentions et des pensées. Cependant il exige que nous nous tenions en garde, pour ne pas donner légèrement notre confiance et ne pas subir les influences de toutes sortes d'esprits.

Appliquons cette mesure à nous-mêmes. Que sommes-nous pour les autres ? Quels fruits produisons-nous ? Quelle influence exerçons-nous ?

II. Les fruits auxquels on reconnaît les pasteurs selon le cœur de Dieu sont ceux que le Saint-Esprit fait germer dans l'âme, et que l'apôtre saint Paul énumère dans son épître aux Corinthiens : la charité, la joie, la paix, la patience, la confiance, la persévérance. Si ces fruits apparaissent dans notre conduite, et si nous contribuons à les développer dans les autres, nous serons reconnus pour des instruments de Dieu, pour des prophètes selon le Seigneur. Mais celui-là est un instrument de l'esprit du mal, qui diminue la confiance, excite les passions, trouble la paix des âmes et fait succéder la tristesse à la joie, l'irritation à la soumission, le découragement à la patience. C'est un grand malheur de subir l'influence d'un mauvais esprit ; mais c'est un malheur plus grand encore de lui servir d'organe et de complice. Dieu nous demandera compte de l'âme de notre frère. Gardons-nous de faire subir à notre prochain l'influence que nous redouterions pour nous-mêmes.

MARDI APRÈS LE SEPTIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Tout arbre qui est bon produit de bons fruits ; et tout arbre mauvais produit de mauvais fruits. »

I. L'homme le plus criminel est capable encore de quelques bonnes actions, et le plus saint peut commettre des fautes. C'est pourquoi les œuvres extérieures ne donnent pas la juste idée de la valeur d'un homme. Ce n'est pas le fruit qui communique les qualités à l'arbre, mais c'est l'arbre qui transmet ses qualités aux fruits. Un arbre n'est foncièrement bon que quand la racine est bonne ; et il n'est foncièrement mauvais que lorsque la racine est corrompue. Or, ! y a deux espèces d'arbres dont l'une produit toujours de bons fruits, et l'autre des fruits mauvais ; l'une a pour racine l'amour de Dieu ; l'autre, l'amour-propre. L'amour de Dieu qui nous fait préférer Dieu et notre prochain à nous-mêmes, produit des fruits de charité, de dévouement, de sainteté ; tandis que l'amour-propre, se préférant soi-même à Dieu et au prochain, est la racine de l'égoïsme, de la cupidité, de la jalousie et de tous les autres vices.

Faisons un retour sur nous-mêmes pour constater la nature des fruits que nous portons, et apprendre par ces fruits à nous connaître nous-mêmes. Si nous remarquons que ces fruits sont mauvais, mettons la cognée à la racine, et travaillons à l'amélioration de l'arbre.

II. Tant que la charité domine dans un cœur, l'arbre

est bon, et il n'a besoin que d'être cultivé pour porter des fruits succulents ; mais quand la charité manque, l'arbre est mauvais ; et ses fruits, semblables à ceux qui croissent sur les rives de la mer Morte, peuvent être brillants, mais ils sont vides. Les œuvres les plus humbles comptent devant le Seigneur comme des fruits précieux, quand elles sortent d'un principe de charité ; tandis que les actions les plus éclatantes, sans la charité, ne sont que des œuvres stériles. C'est ce que nous lisons dans la divine épître aux Corinthiens : Lors même que nous aurions distribué tout notre bien aux pauvres, et que nous aurions livré notre corps aux flammes pour témoigner notre foi, tout cela ne servirait à rien sans la charité¹.

MERCREDI APRÈS LE SEPTIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, et un mauvais arbre n'en peut produire de bons. »

I. Dieu seul est bon, nous dit l'Évangile. Il est bon en lui-même, dans son essence, dans sa nature ; et l'homme n'est bon que par sa participation à cette bonté initiale. L'homme ressemble à ce qu'il aime ; il reflète les traits de la bonté divine quand il aime son Dieu ; et il reproduit l'image de l'esprit de ténèbres quand il aime le mal. « Ils sont devenus semblables aux choses qu'ils ont aimées, » dit l'Écriture.

¹ I Corinth., XIII.

Si donc nous voulons devenir bons et porter de bons fruits, aimons le Dieu de bonté de tout notre cœur et soyons humbles ; car l'humilité conserve les fruits déjà mûrs et produit sans cesse des fruits nouveaux ; c'est la gloire de notre Père céleste que nous portions beaucoup de fruits. Travaillez de plus en plus à votre sanctification, dit l'apôtre, et sachez que votre travail ne sera pas sans récompense en Notre-Seigneur.

II. Examinons ce que nous aimons, ce que nous recherchons, ce que nous désirons. A cela, nous reconnaitrons ce que nous sommes. Ne nous décourageons pas cependant à la vue des productions imparfaites ou mauvaises. Les mauvais arbres peuvent devenir bons par la culture. A cet effet, ce n'est pas assez d'élaguer les branches et le feuillage, il faut améliorer les conditions du terrain, de l'atmosphère et de la température. Dieu ne veut la perte d'aucune âme ; il invite au contraire les plus grands pécheurs à rentrer en grâce. Mais pour opérer ce retour heureux, un changement radical est nécessaire. Les modifications de la conduite extérieure ne raniment pas la vie spirituelle. C'est le cœur qui doit changer et se redresser, comme l'arbre qui relève vers le ciel ses branches redevenues fécondes.

Ainsi quelque faibles que nous soyons, quelque coupables que nous puissions être, ne désespérons jamais ni du cœur de l'homme, ni du cœur de Dieu.

JEUDI APRÈS LE SEPTIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. »

I. Le Seigneur condamne, non pas seulement l'arbre qui produit de mauvais fruits, mais celui-là aussi qui n'en porte pas de bons ; c'est-à-dire l'homme inutile qui reste neutre entre le bien et le mal, et ne vit que pour lui-même. Combien il en est, même au service de Dieu, qui laissent sans culture leur bonne terre, et ne font germer ni leurs talents, ni les dons d'en haut ! Ils sont néanmoins contents d'eux-mêmes, parce qu'ils attestent, comme le pharisien, qu'ils ne sont ni voleurs, ni injustes, ni adultères. Mais sont-ils humbles, généreux, dévoués ? Ils ont peut-être acquis de la gloire, de l'honneur, de la fortune ; mais qu'ont-ils fait pour leur justification, pour le bien de leurs frères, pour la gloire de Dieu ? Ce sont des arbres qui ne produisent qu'un léger feuillage sur du bois aride. Ils seront jetés au feu ; car, dit saint Augustin, l'homme est fait pour le feu : s'il n'aspire point au feu de l'amour, il tombera dans le feu de l'enfer.

II. Ce ne sont pas d'ordinaire les arbres des grands chemins qui sont les plus fertiles. Les meilleurs arbres fruitiers sont ceux qui mûrissent dans les vergers que baignent les eaux et le soleil. Ce sont les âmes qui pratiquent les préceptes évangéliques, dont la charité

est sincère, qui ont horreur du mal et chérissent le bien, qui aiment leurs frères d'une affection vraiment fraternelle, accomplissent avec énergie leurs devoirs, sont fermes dans la vertu, patientes dans les épreuves, persévérantes dans la prière; qui ne se laissent pas surmonter par le mal, mais qui surmontent le mal par le bien. Les communautés religieuses surtout sont les jardins bénis où abondent toutes les grâces célestes; car la culture spirituelle y est organisée de manière à augmenter la fécondité des plantes du ciel et à perfectionner leurs qualités. Combien seraient donc coupables et sans excuse les âmes qui négligent l'œuvre de leur sanctification.

Préparons-nous donc avec ferveur à la saison de la récolte, afin de présenter à Dieu une abondante moisson de fruits évangéliques.

VENDREDI APRÈS LE SEPTIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux; mais celui-là seulement y entrera qui fait la volonté de mon Père. »

I. Le texte que nous méditons prouve que toute dévotion, quel que soit son caractère, est vaine, si elle ne tend à conformer notre volonté avec la volonté de Dieu; car le Seigneur demande de nous le sacrifice de notre volonté propre, et c'est par l'obéissance que nous accomplissons ce sacrifice. Ce n'est donc ni dans les jeûnes, ni dans les mortifications, ni dans les consolations que se trouve la vraie piété; mais c'est dans la

conformité de tous nos actes avec la volonté divine. L'illusion la plus dangereuse dans la voie de Dieu, c'est de pratiquer la vertu en dehors de l'obéissance ; c'est de prendre notre jugement propre pour arbitre de notre conduite ; de regarder nos aspirations comme des preuves de perfection ; de couvrir nos propres volontés du voile de la volonté de Dieu, et d'avoir la prétention d'obéir au Seigneur, tandis qu'en réalité on n'obéit qu'à soi-même.

Ceux qui se livrent à cette fausse dévotion ont toujours sur les lèvres le nom du Seigneur ; mais ils n'entreront pas dans le royaume de Dieu.

II. Le grand obstacle qui arrête la grâce et entrave notre union avec Dieu, c'est notre volonté propre ; par conséquent il n'y a de sainteté possible qu'autant que nous surmontons cet obstacle par la pratique de l'obéissance. A ceux qui disent : Seigneur, Seigneur ! saint Augustin répond qu'il ne suffit pas de dire, mais qu'il faut faire. Le vrai amour ne s'en tient pas à des invocations, à des protestations, à des promesses ; il accomplit la volonté de Celui qu'il aime. C'est à la pratique, et non point à la théorie, que Jésus-Christ ouvrira le ciel.

Si donc nous voulons porter des fruits pour l'éternité, attachons-nous de tout notre cœur à cette chose fondamentale : l'accomplissement de la volonté de Dieu. Telle est la règle de perfection que Jésus-Christ nous donne et qu'il a suivie lui-même. Il est venu pour faire la volonté de son Père, et il a obéi toute sa vie jusqu'à la mort de la croix.

SAMEDI APRÈS LE SEPTIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

Marie est l'arbre qui a produit le fruit de vie.

I. Si nous appliquons à la très-sainte Vierge la mesure d'appréciation que l'Evangile a consacrée, quelle idée nous formerons-nous de sa sainteté? Jésus-Christ est le fruit de ses entrailles! Elle est la mère du Saint des saints! Mais, contrairement aux lois ordinaires de la vie, ce n'est point l'arbre qui a communiqué au fruit la perfection de ses qualités divines; c'est le fruit qui a divinisé l'arbre. Marie est pleine de grâce; elle est aimante et aimable, parce que Jésus-Christ est le foyer de l'amour; elle est miséricordieuse, tendre et magnanime, parce que Jésus-Christ, la bonté incarnée, a reposé dans son sein; elle est toute pure et parfaite, parce que le soleil de justice s'est levé dans le ciel de son âme. Toute la beauté de Marie est un reflet du Fils de Dieu uni à son cœur.

Mais nous qui sommes ses enfants, n'avons-nous pas notre part à cette ineffable alliance? Est-ce que Jésus-Christ n'habite point également en nous? Admis à la Table sainte, nous devons produire, à l'exemple de notre divine Mère, des fruits abondants de sainteté.

II. L'apôtre saint Paul écrit aux Ephésiens que le Seigneur nous a élus, afin que nous fussions saints et sans tache devant ses yeux. Or si la sainteté doit être le partage de tous les disciples fidèles, serait-il possible de comprendre la perfection éminente de Marie, qui

est tout à la fois la Mère des saints et la Mère du Saint des saints ? Elle est le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image de sa bonté. Cependant, pour que la contemplation des magnificences de Marie produise en nous des effets salutaires, il faut nous rappeler que chacun de nous, avec la coopération de l'Esprit-Saint, doit former Jésus-Christ dans son âme, et, qu'à l'exemple de Marie, nous devons produire les fruits de toutes les vertus.

Laissons agir en nous la grâce de la sainte communion, et correspondons à cette grâce puissante par l'humilité et l'obéissance, afin que Jésus-Christ seul vive et règne dans nos cœurs.

HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

« Un homme riche avait un économe qui fut accusé devant lui de dissiper son bien ¹. »

I. La parabole de l'économe infidèle nous montre, dans un frappant contraste, d'une part la bonté infinie de Dieu, et d'une autre part la perversité de l'homme. Dieu, le souverain Maître des choses visibles et invisibles, a confié à l'homme le gouvernement des biens terrestres : par conséquent l'homme n'en est pas le propriétaire ; il en est l'administrateur ou l'économe, et il en doit compte. Il est donc bien coupable quand il détourne à son profit les trésors de la grâce et de la na-

¹ S. Luc, XVI.

ture. Combien il y a de ces économes qui donnent à leur vie entière une destination opposée à sa fin ! Et nous-mêmes, quel usage faisons-nous de notre temps, de nos forces, de nos talents, des puissances de notre âme ?

Souvenons-nous du compte que nous aurons à rendre, afin de n'avoir pas à redouter le jugement de Dieu.

II. L'économe est hautement accusé de dissiper les biens de son maître. Or le dissipateur, selon l'Évangile, n'est pas seulement celui qui abuse des grâces et les fait servir à ses propres intérêts ; c'est celui-là aussi qui néglige de les faire valoir. « Quiconque n'amasse point avec moi, dissipe, » dit Jésus-Christ. C'est une prévarication de travailler pour la vanité, les plaisirs, les intérêts de ce monde, sans se préoccuper de Dieu et de l'éternité. Mais on pêche également quand, sans abuser formellement des grâces, on les laisse infructueuses.

La justice exige que nous consacrons à Jésus-Christ tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes ; car tout est à Lui et tout est pour Lui. Quand on méconnaît cette vérité, on s'expose à passer aux yeux de Dieu pour un économe infidèle.

LUNDI APRÈS LE HUITIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Rendez-moi compte de votre administration, car vous ne pouvez plus désormais administrer mon bien. »

I. Considérons le désespoir de l'économe infidèle ! Dépouillé de sa charge, accusé par sa propre conscience,

il se voit forcé de comparaître devant son maître, pour lui rendre compte de son administration. Cet exemple nous montre le dénouement d'une vie mal employée ; car tout homme entendra, au moment où il y pensera le moins, cette parole de la justice divine : Rendez-moi compte de votre vie ! Compte rigoureux qui aura pour objet, non-seulement le mal que nous aurons fait, mais le bien que nous aurons omis ou mal fait ! Quelle sera donc l'épouvante et la confusion d'une âme qui, à cause de sa négligence au service de Dieu, se voit dégradée devant les anges, bannie du ciel, et privée de sa couronne !

Examinons sérieusement notre conscience, recevons volontiers les avertissements et les reproches ; afin de nous corriger de tout ce qui déplaît à Dieu.

II. C'est une vérité de foi que tout homme paraîtra devant le tribunal de Jésus-Christ, pour rendre compte de ce qu'il aura fait de bien et de mal durant sa vie. Or, ce jugement aura lieu immédiatement après la mort, suivant cette parole de saint Paul : « Il est statué que tous les hommes mourront, et qu'après la mort ils seront jugés. » Ainsi le jugement est une vérité aussi positive que celle de la mort. C'est pourquoi l'homme sage s'applique à employer saintement le temps si court de la vie actuelle ; et il se tient toujours prêt, de peur d'être pris au dépourvu.

Le fruit de cette méditation doit être un redoublement de vigilance, afin de faire dès à présent ce que nous voudrions avoir fait à l'heure de notre mort.

MARDI APRÈS LE HUITIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Que ferai-je, si mon maître m'ôte l'administration de son bien ?
Je ne puis bêcher la terre et j'aurais honte de mendier. »

I. Quand l'économe infidèle commence à entrevoir le sort qui le menace, il laisse échapper ce cri : « Que ferai-je ? » C'est le réveil de la conscience ; moment rapide d'où peut dépendre la réhabilitation ou une chute irrémédiable. Si, à la vue de ses fautes, le pécheur se persuade qu'il n'a plus rien à faire et que ses efforts seront inutiles, il se décourage et tombe dans le désespoir. Mais s'il envisage d'un œil sérieux le mal qu'il s'est fait à lui-même et le tort qu'il a fait aux autres, la grâce peut le relever ; car elle donne l'inspiration et la force de réparer les fautes. Dès lors en ranimant la confiance, on peut compter sur la miséricorde du Sauveur.

Les avertissements d'en haut ne manquent jamais ; ils nous montrent ce que nous avons à faire pour quitter les voies dangereuses et rentrer en grâce avec Dieu.

II. Le mauvais économe cherche bien moins à réparer ses prévarications qu'à se soustraire aux châtiements. Il déplore moins les injustices dont il s'est rendu coupable que la confusion qui en sera la suite. En cela il ressemble aux âmes qui s'affligent à l'excès des souffrances que leur attirent leurs égarements, sans jamais en reconnaître la cause. Elles ne regrettent pas de blesser la charité et d'offenser Dieu ; elles ne s'apitoient que sur elles-mêmes. Cette contrition illusoire ne pro-

duit ni réparation, ni amendement. Aussi l'économe s'écrie avec amertume : « Je ne puis pas bêcher la terre; j'ai honte de mendier ! » Il ne voit que sa propre peine, sans comprendre les avantages de l'humiliation et de la pénitence.

Ne disons jamais : j'ai honte et je ne puis pas ! une humble confusion attire la grâce d'en haut ; et avec la grâce, on peut tout.

MERCREDI APRÈS LE HUITIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Je sais ce que je ferai, dit l'économe, afin de trouver des personnes qui me recevront dans leur maison quand je serai sans emploi. »

I. Les richesses se purifient en passant par le feu de la charité. Mais cette pensée n'était pas celle de l'économe, quand pour se ménager des ressources dans l'avenir, il songea à favoriser les débiteurs étrangers au préjudice de son maître. Toutefois elle indique une prévoyance qui peut servir de modèle : « Employez vos trésors d'iniquité, dit l'Évangile, à vous faire des amis qui, au jour de la tribulation, vous recevront dans les tabernacles éternels¹. » Les bons procédés, les prévenances intelligentes, les actes de déférence et de charité gagnent les cœurs ; et au dernier jour, nous serons heureux de laisser des amis qui plaideront notre cause et prieront pour nous.

Ne négligeons donc pas les occasions de rendre ser-

¹ 8. Luc, XVI, 9.

vice ; et faisons du bien, non pas seulement à ceux que nous aimons, mais à ceux-là aussi qui ne possèdent pas nos sympathies.

II. Admirons avec l'Évangile le génie de l'économe qui saisit résolûment les moyens de se dérober aux malheurs qui le menacent. Il se dépouille volontiers d'une partie de ses biens pour s'assurer la possession de l'autre ; il emploie son adresse à se faire des amis qui le soutiendront dans sa disgrâce. Ces procédés n'avaient que les apparences d'une charité généreuse. La vraie charité, quand elle s'exerce avec intégrité, couvre en effet bien des fautes ; elle appelle la miséricorde, et les moindres aumônes faites au nom de Jésus-Christ recevront une récompense. Dès lors, quelle doit être l'espérance des âmes qui réparent leurs fautes en offrant à Jésus-Christ, non-seulement leurs biens terrestres, mais une vie entière consacrée aux œuvres de charité !

Soyons les dignes économes de notre Dieu, et servons-le avec amour et conscience.

JEUDI APRÈS LE HUITIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Le maître loua cet économe de ce qu'il avait agi prudemment ; car les enfants du siècle sont plus sages dans leurs affaires que les enfants de lumière. »

I. L'économe appelle les débiteurs de son maître l'un après l'autre ; il les fait asseoir, s'informe de leurs titres et de leurs droits ; il leur accorde des remises considérables d'huile et de froment. Cette manière d'agir,

plus habile que licite, nous donne cependant une leçon capable de nous confondre; car nous sommes parfois bien ardents et ingénieux quand il s'agit de nos intérêts temporels; tandis que nous manquons de zèle, de courage et de prudence dans les affaires qui regardent notre bien spirituel.

Notre âme est la principale partie de nous-mêmes; qu'elle soit donc aussi le principal objet de notre sollicitude et de notre prévoyance!

II. L'huile et le froment représentent les grâces spirituelles et temporelles qui nous sont prodiguées durant notre vie; ce qui nous fournit l'occasion de réfléchir aux biens de toute espèce que la bonté divine a mis à notre usage. Mais ces biens constituent une dette sacrée, puisque nous ne pouvons les employer qu'au service de Celui à qui ils appartiennent; et, à moins d'être prévaricateurs, il faut les rapporter au Maître qui nous les a confiés.

Gardons-nous donc de livrer au monde ce qui est à Dieu, et, tout en profitant de la leçon de prudence que nous donne l'économe infidèle, ne sacrifions pas comme lui aux vanités humaines et aux taveurs du monde les intérêts éternels.

VENDREDI APRÈS LE HUITIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Employez les richesses d'iniquité à vous faire des amis, afin que lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles. »

I. Il faut considérer, par rapport aux biens que nous

possédons, quelle est leur origine et quel est leur emploi? Or, sans nous arrêter ici aux richesses matérielles, dont l'origine illégitime doit être effacée par des aumônes larges et salutaires, portons notre attention sur nos biens spirituels; sur les motifs et les voies souvent coupables par lesquels nous les avons acquis; car si nous n'avons cultivé les talents que pour satisfaire la vanité, si nous n'avons pratiqué la vertu que pour captiver l'estime du monde, si nous n'avons exercé nos fonctions que pour contenter notre activité et nos goûts naturels, nous possédons des richesses mal acquises. Et dans ce cas il faut effacer les souillures de leur origine par la charité qui purifie tout, et sanctifier les richesses injustes en leur donnant une destination sainte et désintéressée.

II. En consacrant nos biens spirituels et matériels aux œuvres de la charité évangélique, nous nous faisons des amis au ciel. Mais gardons-nous de faire le bien pour nous former des amis sur la terre; et de convoiter pour nous-mêmes des sentiments de reconnaissance qui doivent se porter vers Dieu. C'est Jésus-Christ qui se tient pour obligé quand nous obligeons un homme, et c'est Lui qui est le véritable ami dont nous devons rechercher les faveurs. Aussi les plus méritoires de nos bonnes œuvres sont celles qui, n'étant payées sur la terre que par l'ingratitude, trouveront leur récompense au ciel.

SAMEDI APRÈS LE HUITIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

Marie apaise la crainte des jugements de Dieu.

I. La pensée des jugements de Dieu inspire à tous une juste crainte, et cette crainte est fondée sur trois causes : nos péchés, nos accusateurs et notre juge. Mais à chacune de ces causes répond un motif de confiance qui rassure l'âme chrétienne. Le péché a été effacé par le sang de Jésus-Christ ; les accusateurs disparaissent devant les divins mérites qui nous justifient ; et quant à notre juge lui-même, il faut écouter saint Paul : « Sera-ce Jésus-Christ qui me condamnera ? Non assurément ; car Il est mort pour moi ; Il est ressuscité pour ma justification, et Il est à la droite de Dieu, où Il intercède pour moi¹. » « Cependant, ajoute saint Bernard, si, malgré ces puissants motifs de notre confiance, nous redoutons encore les jugements de Dieu, souvenons-nous que nous avons pour mère et pour avocate la propre mère de notre Juge.

Réfugions-nous dans le cœur de Marie, et supplions-la de nous préserver des rigueurs de la justice de Dieu.

II. « L'amour, dit l'apôtre saint Jean, chasse la crainte. » Or, c'est Marie qui a inauguré le règne de l'amour ; et si la pensée de Dieu séparée de Marie nous jette dans de justes terreurs au souvenir de nos fautes, la pensée de Marie, jointe à celle de Dieu, fait naître l'amour de Jésus, qui exclut la crainte. C'est en Marie que la divine justice a rencontré la miséricorde ;

par Marie la source des miséricordes se répand de race en race, avec une intarissable profusion. Et comme Marie est le lien qui a uni la divinité à l'humanité, elle a le pouvoir de communiquer à l'homme les trésors qu'elle puise en Dieu, d'appliquer la surabondance de ses mérites à ceux qui manquent de mérites; et de faire prévaloir, par son crédit, l'indulgence sur la sévérité, le pardon sur la condamnation, la miséricorde sur la justice.

Apprécions le bonheur d'être les enfants de la sainte Vierge; et ne nous laissons jamais de la louer et de la bénir.

NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

« Comme Jésus s'approchait de Jérusalem, il porta ses regards sur la ville et pleura ¹. »

I. Un docteur de l'Eglise a dit que les larmes, c'est le sang de l'âme. Or le sang, c'est la vie, et la vie de l'âme, c'est l'amour. C'est donc l'amour qui distille les larmes. Mais comme il y a deux espèces d'amour, l'amour de Dieu et l'amour de soi-même, il y a aussi deux espèces de larmes, les larmes divines et les larmes humaines. Les larmes d'amour que Notre-Seigneur a versées sur Jérusalem étaient des larmes divines; il n'a pas pleuré à la pensée des tourments qu'il allait subir, mais il a pleuré à la vue des malheurs effroyables qui plongeraient dans la ruine et les ténèbres ceux qui repoussent la paix et la lumière.

¹ S. Luc, XIX.

Pleurons avec Jésus-Christ sur Jérusalem et entrons dans ses sentiments de compassion; afin que, par une charité désintéressée, et, oubliant nos propres peines, nous ressentions les peines de notre prochain.

II. Les larmes de Jésus nous prouvent que la sainteté qui élève le chrétien au-dessus des émotions de la nature, ne consiste pas dans l'indifférence et l'insensibilité. Les sentiments surnaturels ont aussi leurs joies et leurs tristesses. Il nous est donc permis de pleurer, et il nous est avantageux de pleurer; puisque Jésus-Christ a pleuré et qu'il a promis des consolations à ceux qui pleurent. Mais les larmes ne sont douces et salutaires qu'autant qu'elles jaillissent de la source pure de la charité; elles ne se mêlent point aux larmes amères et stériles de l'amour de soi-même. Ce sont deux fleuves qui se repoussent. Les retours tendres sur soi-même mettent une entrave aux effusions limpides des eaux du ciel, et opposent des obstacles au don des larmes.

« Pourquoi pleurez-vous? » disait l'ange à sainte Madeleine. Répondons aussi à cette question chaque fois que nous pleurons; examinons-nous sur le principe et sur les objets de nos larmes.

LUNDI APRÈS LE NEUVIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Ah! si tu avais connu, au moins en ce jour, les dons qui pouvaient apporter la paix. »

I. Le cœur de Jésus-Christ déborde, et dans son immense charité il exhale une dernière plainte, un dernier

désir à l'égard de son peuple aveugle et malheureux. Cette divine compassion n'était pas une pensée fugitive de son amour, elle s'est éternisée dans l'Eglise, avec tous les autres sentiments de Jésus-Christ; et l'apôtre saint Paul en était tout rempli quand il écrivait aux Romains ces paroles mémorables : « J'éprouve dans mon cœur une grande tristesse et une douleur continue, au point de souhaiter d'être anathème pour mes frères, les Israélites, qui me sont unis par les liens du sang, et qui sont issus des patriarches desquels est né Jésus-Christ béni dans tous les siècles ¹. » Si telle a été la charité du disciple, que devait-elle être dans le cœur du Maître !

C'est par ses larmes brûlantes, encore plus que par ses prières, que le divin Rédempteur demande le salut d'Israël.

II. Jérusalem, enivrée de sa gloire et aveuglée par son orgueil, ne connaissait pas sa dégradation morale; par conséquent, elle n'admettait pas la pensée d'une réhabilitation. Pleine de confiance en elle-même, elle repoussait la lumière et la paix. Or la coupable Jérusalem n'est pas seulement l'image du peuple juif, elle est la figure de tout homme en révolte contre son Dieu. Le plus infortuné de tous les malades est celui qui méconnaît son mal, et refuse tout à la fois le remède et le médecin. La plus incurable des misères est celle d'un pécheur qui s'estime juste et qui, dans sa folle présomption, dé-

¹ Epît. aux Rom., IX.

daigne et la grâce du salut et le sauveur lui-même.

Ne fermons jamais les yeux de notre conscience, et apprécions toute lumière qui nous montre ce que nous sommes.

MARDI APRÈS LE NEUVIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Il viendra des jours malheureux pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées; ils t'envelopperont et te serreront de toutes parts, et ne laisseront pas pierre sur pierre. »

I. Après les jours de la miséricorde viennent les jours des châtiments; car toujours la grâce dédaignée provoque les rigueurs de la justice. Les Juifs qui avaient refusé les dons de Jésus-Christ ont vu s'accomplir littéralement les catastrophes qui leur avaient été prédites. Leur histoire est la prophétie de la nôtre; et les coups sévères qui ont frappé leur ingratitude, leur présomption, leur infidélité, sont les figures des calamités analogues, mais plus terribles, qui menacent le chrétien. Les paroles de Jésus-Christ se réalisent dans le temps et l'éternité; elles sont rassurantes pour les cœurs contrits et humiliés, mais foudroyantes pour le pécheur orgueilleux.

II. Les termes dont Jésus-Christ se sert pour dépeindre la ruine de Jérusalem s'appliquent à l'état funeste des âmes qui abandonnent leur Dieu. A peine ont-elles repoussé les dernières grâces, que le démon les environne de tranchées; c'est-à-dire, que tout autour d'elles se dressent des pièges et des murs de séparation qui les

rendent inaccessibles à la lumière d'en haut. Enfermées et resserrées de toutes parts, il n'y a plus d'issue pour la conscience, et la volonté endurcie tombe subjuguée sous son propre poids. Il ne reste plus pierre sur pierre, c'est-à-dire que les œuvres aussi bien que les espérances se dissipent, et tout l'édifice spirituel s'écroule dans la poussière de la perdition.

A la pensée de ces périls, ayons pitié des âmes qui s'égarent, et prions le Seigneur d'opérer en nous une parfaite conversion.

MERCREDI APRÈS LE NEUVIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Tu n'as pas connu le temps où Dieu t'a visitée. »

I. Le Sauveur du monde, en gémissant sur la réprobation des Juifs, ne donne pas d'autre raison de leur malheur, que l'aveuglement qui leur a fait méconnaître le temps de sa visite. D'où il faut conclure qu'il y a des temps précieux où le Seigneur visite les âmes; qu'il y a des jours de grâce, des heures et des moments de salut offerts aux plus grands pécheurs. Discerner ces temps, c'est correspondre instantanément avec la grâce, c'est ouvrir sans retard notre cœur aux inspirations d'en haut, c'est accomplir aujourd'hui même ce que nous ne pourrions peut-être plus faire demain; c'est profiter du moment actuel, sans retard et sans ajournement; car si nous laissons passer ce moment, nous risquons de méconnaître la visite de Dieu.

Ainsi le grand malheur de l'âme, ce n'est pas seule-

ment de pécher, mais de négliger les occasions de réparer le péché et les moyens qui lui sont offerts de l'effacer.

II. Si Jérusalem avait compris la visite du Seigneur, elle se serait humiliée; et dès lors elle aurait évité les désastres du châtement. Car le Seigneur est venu pour nous sauver, et non point pour nous perdre. C'est ce que disait le prophète Isaïe : « Revenez à moi, enfants infidèles, et je vous guérirai du mal que vous vous êtes fait en vous détournant de moi ! » Et il ajoute : « Si aujourd'hui vous entendez la voix de Dieu, gardez-vous bien de fermer votre cœur. »

Apprenons à reconnaître les visites du Seigneur; elles sont fréquentes; elles sont douces et paisibles, et nous apportent le calme, la lumière et la sécurité.

JEUDI APRÈS LE NEUVIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Etant entré dans le temple, il en chassa ceux qui y vendaient et y achetaient. »

I. Considérons Notre-Seigneur sous les deux aspects qui nous le montrent en action dans le même mystère. D'abord, touché de compassion, il pleure sur la coupable Jérusalem; puis, tout à coup, il laisse éclater la plus vive indignation de son zèle divin. Il frappe et chasse du temple ceux qui profanent la maison de Dieu, et répand autour de lui l'effroi et la terreur. D'où vient cette transformation soudaine? Pourquoi l'Agneau de Dieu, si

doux, si indulgent, si magnanime, devient-il terrible comme le lion ? Comprendons ici le mystère de la miséricorde et de la justice de Dieu. Sa miséricorde est inépuisable en faveur des âmes qui pèchent par faiblesse ou par aveuglement ; mais sa justice est sans pitié envers ceux qui connaissent le bien et font le mal, qui abusent volontairement de la grâce et font servir à leurs passions les choses saintes elles-mêmes.

II. Si nous n'avons point à considérer ici le crime de ceux qui exploitent la religion au profit de leurs intérêts terrestres, nous devons cependant nous tenir en garde contre des prévarications analogues, mais plus subtiles, qui peuvent se glisser dans la vie spirituelle. Car ne donner que pour recevoir, servir Dieu pour plaire au monde, obliger le prochain pour captiver son estime ou sa reconnaissance, cultiver les bonnes œuvres pour en retirer de la gloire ou des profits, c'est aussi un commerce, un calcul, et, pour être moins sordide, il n'en blesse pas moins la délicatesse de la piété et la majesté de Dieu.

Repoussons loin de nous toute pensée d'intérêt personnel, et ne ressemblons en rien aux mercenaires qui cherchent leur récompense en ce monde. Les cœurs droits servent avec générosité le plus généreux des maîtres.

VENDREDI APRÈS LE NEUVIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Ma maison est une maison de prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs. Et Jésus enseignait tous les jours dans le temple. »

I. Le temple de Jérusalem était à la fois l'image de notre cœur et la figure de nos églises matérielles. Mais que nous l'envisagions dans l'un ou l'autre sens, il faut considérer que le temple est la demeure où la Divinité habite corporellement parmi nous. C'est là que monte la prière et que descend la grâce. C'est le lieu des entretiens sacrés avec le Saint des saints, le lieu des élévations du cœur de l'homme et des effusions du cœur de Dieu; c'est le sanctuaire de l'amour qui brûle sur l'autel des parfums; et ces parfums du divin amour, c'est la prière.

Mais si le feu de l'amour s'éteint, si les oblations cessent et si les communications avec le ciel sont interrompues dans le lieu saint, le temple n'est plus qu'un désert, un corps sans âme, et il ne tarde point à ouvrir ses portes à l'esprit du monde qui en fait une caverne de voleurs. Dieu réside dans la paix, dit l'Écriture; il n'habite point au milieu des passions et des agitations terrestres.

II. L'Évangile ajoute que Jésus-Christ enseignait tous les jours dans le temple. Or, ce que le divin Maître faisait visiblement à Jérusalem, il continue à le faire dans nos cœurs qui sont les temples vivants de Dieu. C'est là

que l'Esprit de vérité nous parle, nous éclaire, nous fortifie ; là est le Dieu d'amour qui nous aime et nous apprend à aimer. Donc il faut nous habituer à rentrer dans notre cœur et à prier notre Père céleste dans le secret où il nous entend et nous exauce.

Heureuse l'âme qui obéit aux douces inspirations de l'Esprit de Dieu ! Heureuse celle qui est enseignée par Jésus-Christ lui-même ! Elle deviendra savante dans la science des saints, et sainte à l'école du Saint des saints.

SAMEDI APRÈS LE NEUVIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

Les larmes de Marie.

I. Si Jésus a pleuré, et si c'est le mouvement instinctif de la charité de pleurer avec ceux qui pleurent, on ne peut douter que Marie n'ait versé bien des larmes. Mais ces larmes, comme celles de Jésus, étaient des larmes d'amour. Plus on aime, plus on ressent les souffrances de ceux qu'on aime, et quoi de plus aimant que le cœur de Marie ! Il faut réunir dans une même pensée l'amour qu'une mère porte à son fils unique, l'amour qu'une fille porte à son père, et l'amour qu'une sœur porte à ses frères, à sa famille, à sa nation et à sa patrie, pour comprendre combien ont été vives, douloureuses et brûlantes les larmes que Marie a répandues sur Jésus, sur Israël, sur Jérusalem et sur les péchés du monde. Le prophète Jérémie pleurait jour et nuit sur les ruines du temple. Avec bien plus de raison la Mère de Jésus pleure sur la perte des âmes.

Conjurons-la de nous obtenir le don des larmes, pour pleurer nos propres fautes et les égarements de nos frères.

II. Les larmes de Marie contiennent des vertus mystérieuses qui guérissent les plaies de l'âme et apaisent toutes les douleurs. Saint Ambroise dit que ce sont des larmes rédemptrices, à cause de la source d'où elles sortent et de leur affinité avec le sang divin. Plus précieuses que les perles, plus salutaires que le baume, plus fécondes que la rosée, plus efficaces que tous les mérites des bienheureux, ces larmes sont des prières qui émeuvent le cœur de Dieu et le cœur de l'homme.

Si nous n'avons pas de larmes, unissons-nous aux filles de Sion, les compagnes de Marie, qui pleuraient sur le Calvaire. Demandons avec elles le salut d'Israël et la conversion des pécheurs.

DIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Parabole du pharisien et du publicain.

I. Cette divine parabole nous montre dans sa conclusion que Dieu préfère le pécheur humble au juste présomptueux. Grande leçon qui nous fait comprendre tout d'abord le prix de l'humilité, compagne inséparable de toutes les vertus évangéliques. Sans elle, ces vertus dégénèrent en vices; avec elle, les moindres qualités se transforment en vertus. Il est écrit que Dieu résiste aux superbes et accorde sa grâce aux humbles. Les rayons du soleil laissent arides les sommets des montagnes,

tandis qu'ils échauffent et fécondent les vallées. Ce n'est pas l'or, ni la science, ni les titres qui donnent à l'homme la gloire et la noblesse ; c'est l'humilité chrétienne qui contient les germes de la vraie grandeur. Suivant saint Grégoire, l'humilité est la marque la plus certaine de la prédestination. •

II. La vraie humilité se forme dans une âme qui ressent tout à la fois une juste défiance d'elle-même et une juste confiance en Dieu. La réunion indissoluble de ces deux éléments constitue l'humilité chrétienne ; car la défiance de soi-même, séparée de la confiance en Dieu, ne produit que lâcheté et découragement ; et la confiance en Dieu, séparée de la défiance de soi-même, aboutit à une funeste présomption. Ces deux sentiments doivent donc se développer simultanément dans les cœurs et se maintenir en équilibre pour sauvegarder le vrai caractère de l'humilité.

Cherchons, comme but principal de nos méditations, à acquérir la conviction de notre impuissance, afin de ne jamais nous fier à nous-mêmes et de ne compter que sur Dieu.

LUNDI APRÈS LE DIXIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Jésus adressa cette parabole à ceux qui mettaient leur confiance en eux-mêmes et méprisaient les autres. »

I. Notre-Seigneur, voulant nous apprendre par son propre exemple, aussi bien que par son enseignement, à être doux et humbles de cœur, nous prémunit

fréquemment contre l'orgueil, racine de tous les péchés et de tous les désordres. C'est l'orgueil qui a introduit dans le monde la prévarication et la mort; l'orgueil aussi repousse la grâce et la vérité. L'idée de sa propre excellence et de sa supériorité domine tous les sentiments de l'homme orgueilleux. Il veut être le premier partout; il veut être seul aimé, honoré, respecté; il n'estime que lui, déprécie les autres, et dans ses pensées présomptueuses, il imite la perversité de l'ange déchu qui ambitionne les hommages et les adorations de l'univers. Il partagera aussi sa funeste destinée; « car, dit saint Grégoire, si l'humilité est un signe de prédestination, l'orgueil est la marque d'une réprobation éternelle. »

II. La plus dangereuse espèce d'orgueil est la vanité spirituelle, subtile satisfaction de soi-même qui se mêle, comme une substance vénéneuse, à la vertu, aux actes de piété et aux œuvres de la religion; et alors, la grâce elle-même tourne en poison pour ceux qui en abusent. Tel était l'orgueil du pharisien; il s'admirait lui-même dans ses bonnes œuvres; il se rehaussait en se comparant aux autres; il regardait au-dessous de lui les pécheurs afin de mettre en relief sa sainteté, et en rendant grâce à Dieu, il ne rendait en réalité ses hommages qu'à lui-même.

Tenons-nous en garde contre l'esprit pharisaïque, et à cet effet comparons-nous, non point aux pécheurs pour nous autoriser à nous croire justes, mais aux saints, afin de constater combien nous sommes faibles et imparfaits.

MARDI APRÈS LE DIXIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Deux hommes montèrent au temple pour y faire leur prière ;
l'un était pharisien et l'autre publicain. »

I. Les deux figures si différentes qui se rencontrent au temple nous témoignent que la maison de Dieu est accessible à tous : elle ouvre ses portes aux pécheurs aussi bien qu'aux fidèles. Les uns et les autres ont besoin de prier, parce qu'ils ont besoin de la grâce, soit pour surmonter le mal, soit pour avancer et persévérer dans le bien. Mais la grâce n'est donnée qu'à la prière humble; elle se détourne de ceux qui ne la demandent que pour s'en prévaloir et s'en glorifier.

« La prière d'une âme humble perce les nues, » dit l'Écriture; elle attire le regard de Dieu, elle obtient miséricorde et consolation.

II. Le pharisien qui énumère ses mérites devant Dieu s'éloigne de la vraie justice ; car la justice chrétienne n'est pas le fruit de nos propres œuvres; elle nous vient de Jésus-Christ, qui seul est juste, et nous applique les fruits de sa justice. Si donc nous voulons être justifiés et si nous voulons prier comme des justes, nous devons avant tout reconnaître et confesser que, par nous-mêmes, nous n'avons rien et ne sommes rien; que dès lors nous avons besoin d'un Sauveur, et que toute notre confiance est en Celui qui guérit les malades, console les pauvres, fortifie les faibles, éclaire les aveugles et rend la vie aux morts. Telle est la foi qui justifie, car Jésus-Christ n'est

pas venu pour ceux qui se croient justes par eux-mêmes; il est venu pour les malades et les pécheurs.

Pénétrons-nous des sentiments de l'humilité chrétienne, afin de rendre nos prières efficaces, confiantes et méritoires.

MERCREDI APRÈS LE DIXIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Le pharisien se tenant debout priait en lui-même. »

I. Considérons la posture du pharisien : il se tient debout. Non pas que l'attitude de la prière soit commandée, car Dieu ne regarde que le cœur. Cependant le maintien extérieur décèle presque toujours les dispositions de l'esprit; le regard, le geste, les mains reflètent nos sentiments. Le pharisien, pleinement satisfait de lui-même, ne songe point à s'abaisser devant la majesté de Dieu; il étale sa suffisance devant les hommes et se préoccupe surtout du jugement de ceux dont il veut attirer les regards. Ces démonstrations extérieures de l'esprit d'orgueil ne se montrent pas toujours sous les mêmes formes; elles sont plus ou moins subtiles.

Interrogeons notre conscience, et nous constaterons combien nous recherchons souvent l'estime des hommes plus que l'approbation de Dieu.

II. Le pharisien commence sa prière par une récapitulation de ses vertus; il jeûne, il paie la dîme, il observe rigoureusement la lettre de la loi. Et pour autoriser davantage la bonne opinion qu'il a de lui-même, il se compare au pauvre publicain dénué de tout mérite.

L'orgueil aime ces sortes de rapprochements. Il est prompt à remarquer les défauts des autres, mais il ne cherche pas à connaître leurs bonnes qualités, qui condamneraient sa médiocrité. Les âmes humbles usent d'un procédé tout contraire. Elles découvrent volontiers le bien dans les autres, et ne trouvent en elles-mêmes que faiblesse et indigence. C'est pourquoi elles obtiennent les grâces qu'elles implorent.

Jésus-Christ offre les biens de l'Evangile principalement aux pauvres; il est venu pour les pécheurs et non pour les justes.

JEUDI APRÈS LE DIXIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Le publicain se frappait la poitrine en disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. »

1. L'oraison du publicain a tous les caractères de la vraie humilité. Ce pécheur ne se prévaut d'aucun avantage; à peine s'il ose lever les yeux vers le ciel. Il est si véritablement pénétré du sentiment de son indignité, qu'il se tient à la dernière place dans la maison de Dieu; il se frappe la poitrine sans craindre de passer pour un pécheur. Sa prière est courte, il ne met pas sa confiance dans la multiplicité de ses paroles; il a foi en Celui qui les comprend et les exauce. Il ne dit que ces mots : « Mon Dieu, ayez pitié de moi, pauvre pécheur ! » Mais ces mots, partant d'un cœur contrit et humilié, renferment tout ce qu'il sent, tout ce qu'il pense, tout ce qu'il désire.

Répétons souvent l'oraison du publicain, elle a touché le Seigneur; elle le fléchira encore.

II. Le publicain, dans son humble simplicité, confesse qu'il est pécheur; il se repent, il espère, il invoque la divine miséricorde. Tels sont les actes de la vraie pénitence. On peut les exprimer en très-peu de mots, ils seront toujours efficaces, s'ils sont profondément sincères.

Nous qui ne sommes peut-être pas moins coupables que le publicain, apportons-nous toujours au tribunal de la pénitence les dispositions qui attirent la grâce de Dieu? Sommes-nous saintement confus de nos fautes? Quelles sont les résolutions que nous avons prises pour les réparer?

VENDREDI APRÈS LE DIXIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Je vous déclare que celui-ci s'en retourna justifié,
et non pas l'autre. »

1. La sentence de Jésus-Christ qui réproche le pharisien et absout le publicain doit nous rendre attentifs aux suites tout opposées d'une fausse dévotion et de la vraie dévotion. La fausse dévotion, c'est-à-dire le pharisaïsme, c'est l'orgueil dans la religion, funeste profanation qui livre la piété, les bonnes œuvres et la vertu elle-même en pâture à la vaine gloire. L'orgueil sur la scène du monde est un vice, mais là il est à sa place, et c'est une folie qui souvent trouve grâce devant les hommes. Mais l'orgueil dans la religion, l'orgueil dans la maison de Dieu, l'orgueil qui se déploie au service d'un maître

doux et humble de cœur, est de tous les vices le plus monstrueux, le plus impardonnable, le plus repoussant aux yeux de Dieu et des hommes. Aussi le jeûne, les aumônes, le soin des malades et les autres actes de charité, n'empêchent point la réprobation, quand ces actes nourrissent l'amour-propre et la vanité.

II. La vraie dévotion est avant tout désintéressée, c'est-à-dire que, n'ayant en vue que Dieu seul, elle ne se recherche point elle-même, et comme elle rapporte tout à Dieu, elle ne laisse rien à la vaine gloire. Dès lors elle ne convoite ni les hommages, ni les louanges des hommes. Elle est avant tout humble; c'est pourquoi elle aime mieux un défaut qui humilie qu'une qualité qui exalte. Et parce qu'elle est humble, elle est aussi charitable. L'humilité ne se permet ni interprétations fâcheuses, ni comparaisons défavorables; elle ne juge pas, ne murmure pas, ne se plaint pas; elle n'a pas de prétentions, par conséquent pas de déceptions.

Mettons notre piété sous la garde de l'humilité, afin de trouver devant Dieu, comme le publicain de l'Évangile, miséricorde et pardon.

SAMEDI APRÈS LE DIXIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

L'humilité de Marie est la cause de ses grandeurs.

I. L'Évangile, après avoir rapporté la sentence qui flétrit l'orgueilleux et pardonne à l'humble pécheur, conclut en ces termes : « Quiconque s'élève en lui-même sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé. » Cette

parole s'est réalisée avec un merveilleux éclat dans la très-sainte Vierge; car son élévation a été proportionnée à son profond abaissement. Il y a dans l'humilité de Marie un mérite qui ne se trouve point ailleurs. Les enfants des hommes ont tous des raisons d'être humbles, car tous peuvent dire avec David : « J'ai été conçu dans l'iniquité et j'ai été enfanté dans le péché. » Nul d'entre eux n'est sans tache et sans reproche. Mais la Vierge seule est immaculée [dans sa conception comme dans sa vie entière. Les anges l'ont trouvée pleine de grâce; et sous les yeux mêmes de Jésus-Christ, elle a été proclamée Bienheureuse. Mère du Roi des rois et du Saint des saints, elle reste, malgré tous ces titres, l'humble servante du Seigneur. Une humilité si prodigieuse, jointe à une si incomparable grandeur, voilà de quoi confondre les hommes qui unissent tant de prétentions à tant de misères.

II. Si vous me demandez, dit saint Augustin, quelle est la première chose qu'il faut apprendre à l'école de Jésus-Christ, je répondrai que c'est l'humilité. Et la seconde? je répondrai : c'est l'humilité. Et la troisième? encore l'humilité. Ainsi la chose uniquement nécessaire, selon le plus savant docteur de l'Eglise ou plutôt selon Jésus-Christ lui-même, c'est l'humilité. Elle est en effet la base de tout l'édifice de la perfection évangélique. Marie l'a témoigné dans son cantique. « Le Très-Haut a regardé l'humilité de sa servante, et c'est pourquoi toutes les nations me proclameront Bienheureuse. Il a déposé les puissants de leur trône et a exalté les hum-

bles ; il a rassasié de bien les indigents et a renvoyé affamés ceux qui vivaient dans l'opulence, selon les paroles qu'il avait dites à nos pères, à Abraham et à sa postérité dans tous les siècles. » Ce cantique est la glorification de l'humilité chrétienne.

Plus les servantes de Dieu seront humbles, à l'exemple de Marie, plus leur destinée sera belle et magnifique dans l'éternité.

ONZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Guérison miraculeuse d'un sourd-muet¹.

I. Considérons dans cette guérison, comme dans tous les autres miracles du Seigneur, la manifestation éclatante de sa puissance et de sa divine sagesse ; car chacun de ses miracles est un symbole et renferme un enseignement ; il révèle d'une manière visible quelque mystère qui s'accomplit invisiblement dans les âmes. Les nombreuses infirmités corporelles que le Seigneur a guéries représentent la multitude et la diversité des guérisons spirituelles. Il y a une mystérieuse analogie entre les maladies de l'âme et celles du corps.

Jésus-Christ est venu pour les pécheurs et les malades ; il est le médecin qui nous apporte les remèdes du ciel. Lui seul peut nous guérir et nous sauver.

II. Le sourd-muet du pays de Décapolis, selon plusieurs interprètes, personnifie les peuples de la genti-

¹ S. Marc, VII.

lité, qui étaient spirituellement privés de l'ouïe et de la parole, comme les idoles qu'ils adoraient; car l'homme finit toujours par devenir semblable à ce qu'il aime et adore. Ils étaient sourds, parce qu'ils n'entendaient pas la voix de Dieu; et ils étaient muets, parce que, séparés de la grâce et de la vérité, ils ne pouvaient réagir vers la vérité ni correspondre avec la grâce. Jésus-Christ offre le salut à tous les hommes; mais, hélas! combien en est-il qui le reçoivent? La parole évangélique frappe leurs oreilles, mais ne remue pas la volonté; et l'âme, restant fermée, n'a plus de voix pour Dieu.

Soyons dociles à écouter et fidèles à prier, de peur de contracter la maladie du sourd-muet.

LUNDI APRÈS LE ONZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« On présenta à Jésus un homme qui était sourd-muet. »

I. Le sourd-muet de l'Evangile n'est pas seulement l'image des peuples qui ne connaissent pas Jésus-Christ; il représente l'état moral du chrétien qui a cessé de communiquer avec Dieu. Car de même que les sourds corporels n'entendent pas les sons qui retentissent autour d'eux, de même dans la vie spirituelle, les cœurs fermés deviennent inaccessibles aux influences de la parole de Dieu. De là résulte le mutisme. La langue est privée de vie dès que l'oreille ne s'ouvre plus, comme la poitrine défaille quand l'air cesse de la vivifier. Le chrétien qui repousse la grâce ne rend plus d'actions de grâces. Quand il n'entend plus l'esprit de

Dieu, il perd instantanément l'esprit de prière; et le commerce avec le ciel étant interrompu, l'âme s'obscurcit et se dessèche.

Réveillons notre vigilance; l'infidélité dans les petites choses produit peu à peu l'endurcissement du cœur.

II. Le mutisme, aussi bien que la surdité spirituelle, est un mal qui a son siège dans la volonté. « Ils ne veulent pas entendre, dit le prophète, parce qu'ils ne veulent pas faire le bien; ils entendent mal, parce qu'ils veulent faire le mal. » Dans cet état funeste, l'âme repliée sur elle-même devient sourde aux cris de sa conscience, et se dérobe aux avertissements d'en haut. Elle ne comprend plus ni les leçons de la vérité, ni les prévenances de la grâce, et peu à peu elle tombe dans une mortelle langueur.

Il est plus facile de prévenir que de guérir cette maladie. On la prévient par une humble docilité, mais on n'obtient sa guérison que par des miracles de grâce.

MARDI APRÈS LE ONZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« On pria le Seigneur de lui imposer les mains. »

I. Le sourd-muet, ne pouvant ni entendre la parole de Jésus ni lui adresser sa prière, n'aurait eu aucune chance de guérison, si des âmes compatissantes ne l'avaient présenté à Celui qui accueillait avec tant de bonté les malades et les pécheurs. C'est à leur foi et à

leur charité qu'il a été redevable de son salut. Grand encouragement pour le zèle apostolique ! La charité est prévenante ; elle gagne les âmes par ses bons procédés, quand elle ne peut les atteindre par les enseignements de la vérité ; elle les attire par la prière, et les amène conquises aux pieds de Jésus-Christ.

II. Quels sont ceux qui prient le Seigneur d'imposer les mains au sourd-muet ? Ce sont, répond un docteur, les membres vivants de l'Eglise, émus de compassion en faveur des membres souffrants. Ceux-là ne vivent pas qui sont insensibles aux malheurs de leurs frères. Ils sont morts, dit saint Bernard, et ne comptent plus parmi les enfants de Dieu. L'Eglise est un corps dont tous les membres reçoivent un même esprit de vie ; et cet esprit de vie est un esprit d'amour et de charité. Donc ceux-là n'ont point l'esprit de vie qui n'éprouvent aucune compassion pour leurs frères malheureux ; et ceux-là, au contraire, vivent de la vie de Jésus-Christ qui ressentent les douleurs et les périls de leurs semblables ; la mesure de leur charité fait connaître le degré de leur vitalité ; et ils ne sont enfants de Dieu qu'autant qu'ils aiment leurs frères.

La charité compatissante est une bénédiction pour celui qui la pratique ; car, dit l'apôtre saint Jean, Dieu nous accordera tout ce que nous lui demanderons si nous faisons ce qui lui est agréable¹.

¹ Epit. de S. Jean, III.

MERCREDI APRÈS LE ONZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Jésus commença par le prendre à part, hors de la foule. »

I. Notre-Seigneur, dans la guérison du sourd-muet, fait plusieurs actions mystérieuses et significatives. Il commence par le conduire à part, loin de la foule. Et en effet, tout homme qui aspire à être divinement guéri, doit se retirer dans la solitude où la voix de Dieu se fait entendre au cœur ; car dans le monde l'esprit se dissipe ; l'attention se disperse ; et des influences contraires sollicitent la volonté ; en sorte que l'âme tout entière se répand sur tout ce qui l'entoure ; tandis que, resserrée et recueillie dans la retraite, elle concentre ses forces spirituelles ; elle s'élève et s'élance jusqu'au ciel. La voix de Dieu, souffle suave et paisible, ne se mêle point au bruit des agitations humaines ; elle ne parle que lorsque les autres voix se taisent ; elle aime le silence et le mystère, comme l'oiseau harmonieux qui ne chante que la nuit.

Excitons en nous l'amour de la solitude, puisqu'elle est une condition de notre sanctification.

II. La foule, du milieu de laquelle Notre-Seigneur fait sortir le sourd-muet, représente, selon saint Jérôme, la multitude des pensées et des imaginations qui assiègent habituellement notre esprit. Il faut s'en dégager pour goûter les grâces délicates de la solitude. Mais la vraie solitude consiste moins dans l'isolement que dans

le recueillement. En vain on chercherait le repos dans les déserts, si l'on y apportait les images, les souvenirs et les échos du monde. C'est assurément la plus heureuse des vocations que d'habiter avec Jésus-Christ sur la montagne; mais cette vocation n'est douce et vivifiante que lorsqu'on y conserve le recueillement du cœur. « Qui me donnera les ailes de la colombe, disait David au Seigneur, pour que je m'envole et me repose en vous ¹? »

JEUDI APRÈS LE ONZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Jésus lui mit ses doigts dans les oreilles, et de sa salive sur la langue; et levant les yeux au ciel, il poussa un soupir et lui dit : *Ephpheta!* »

I. Notre tout-puissant Sauveur, qui d'un seul mot ressuscitait les morts, apaisait les tempêtes, et opérait tant d'autres prodiges, n'aurait point eu recours à des signes extérieurs pour guérir le sourd-muet, s'il n'avait voulu consacrer ces signes et y attacher une vertu divine. En effet, ces actions mystérieuses préfigurent les sacrements qui sont des signes visibles par lesquels Jésus-Christ nous communique sa grâce et son esprit. Il met son doigt dans les oreilles du sourd-muet et de sa salive sur la langue; parce que la touche divine nous dispose à la foi; et la substance de Dieu, mêlée à la nôtre, est la semence de la vie nouvelle. Il lève les yeux vers

¹ Ps. LIV.

le ciel et prononce un mot impératif, pour ouvrir nos âmes à la vertu d'en haut. Ces divers actes sont tout ensemble les figures des opérations de Dieu et les moyens dont il se sert pour les produire.

Devant ces mystères vivifiants, il faut adorer, aimer et remercier Celui qui est la source de tous les dons parfaits.

II. Le miracle du sourd-muet se renouvelle dans le sacrement du baptême. Car le ministre de Jésus-Christ, par sa main et sa voix, reproduit les opérations de l'Esprit de Dieu. Il touche les oreilles, il fait des onctions de salive, il met du sel sur la langue ; il dit : Ephpheta, ouvrez-vous ! Et ces signes opèrent ce qu'ils signifient. C'est ainsi que Jésus-Christ restaure la nature humaine devenue sourde et muette par la souillure du péché originel. Le divin Sauveur, en effaçant le péché, détruit l'obstacle qui nous sépare de Dieu, et rétablit les liens d'une éternelle alliance. « Venez et écoutez, s'écrie David au souvenir des bienfaits de Dieu ; écoutez, vous tous qui avez la crainte du Seigneur, et je vous raconterai combien il a fait de grâces à mon âme ! »

VENDREDI APRÈS LE ONZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Les peuples l'admiraient en disant : Il a bien fait toutes choses ; il a fait entendre des sourds et parler des muets. »

I. Notre divin Maître nous commande d'être parfaits comme notre Père céleste est parfait. C'est pourquoi il ne s'est pas contenté de nous prodiguer les grâces des-

tinées à produire la plus haute sanctification ; il a joint l'exemple au précepte, et a voulu nous servir de modèle en toutes choses. Ainsi il nous donne tout à la fois le commandement d'être saints, les moyens d'arriver à la sainteté, et la pratique de la perfection dans la vie ordinaire ; pratique renfermée en ce peu de mots : Il a bien fait toutes choses.

Cette parole, si elle devenait la règle de notre vie, nous procurerait chaque jour des trésors de mérites.

II. Le Seigneur ne demande pas que nous fassions toutes les choses qu'il a faites ; mais il demande que nous fassions bien toutes les choses que nous avons à faire. Or, bien faire, c'est faire le bien ; et faire le bien, c'est faire la volonté de Celui qui est le souverain bien. D'où il résulte que la sainteté ne consiste point dans les actions d'éclat ; mais elle consiste dans l'esprit d'obéissance qui anime les intentions. Une âme fidèle à la grâce qui remplit ses devoirs et ses obligations, selon l'ordre, la règle et le temps prescrit, fera bien toutes choses à l'exemple de Jésus-Christ ; et sa vie, quoique tout humble et cachée, sera une bénédiction pour l'Eglise, une édification pour le monde ; et pour les incrédules eux-mêmes un sujet d'admiration qui frappera les sourds et fera parler les muets. Rien n'est plus capable de glorifier Dieu et de gagner les âmes à la religion qu'un chrétien dont on peut dire : « Il fait bien toutes choses. »

C'était pour s'exhorter lui-même à cette pratique que saint Bernard se demandait tous les jours : Pourquoi

suis-je venu ici ? pourquoi ai-je quitté le monde ? N'est-ce point pour me sanctifier et pour édifier mes frères dans la maison de Dieu ?

SAMEDI APRÈS LE ONZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

Marie est le salut des infirmes.

I. Si la charité des habitants du pays de Décapolis a obtenu la guérison miraculeuse d'un sourd-muet, que ne pouvons-nous attendre de l'intervention de Marie en faveur des infirmes, des pécheurs, des affligés de tout genre ? Elle est la mère du Médecin ; elle est aussi la mère des malades. A ces deux titres, elle sollicite les remèdes divins et les présente à ceux qui les réclament. Elle fait plus encore : elle a pitié des sourds qui n'entendent pas, elle prête sa voix à ceux qui ne parlent point. Son cœur supplée à ce qui manque au nôtre, et elle concourt, par sa charité puissante et active, à relever les âmes abattues.

Rappelons à notre divine Mère que, selon le langage des Ecritures, c'est en Israël qu'elle a jeté de profondes racines ; et prions-la d'intercéder en faveur de ceux des rejetons de son peuple qui sont sourds et muets.

II. La Vierge compatissante et miséricordieuse ne se borne point à écouter les gémissements des fidèles ; elle prie pour ceux qui ne prient pas. Comment serait-elle insensible aux malheurs des âmes qui souffrent et se perdent, la Mère de Celui qui a versé son sang pour les guérir et les sauver ? Ses sollicitudes sont celles de

Jésus-Christ lui-même ; elle les a partagées sur la terre, elle les a emportées au ciel, elle les conserve dans l'éternité. Les cœurs qui se dépouillent des éléments terrestres pour se dilater dans la Patrie, ne s'obscurcissent pas au sein de la divine lumière, et leur manteau de gloire ne les sépare pas des souvenirs et des saintes affections. L'Eglise est une famille qui peut compter sur sa mère. Dispensatrice des dons de Dieu, elle aime surtout à nous transmettre les grâces qui intéressent notre salut ; mais elle obtient aussi des guérisons corporelles, quand elles peuvent contribuer à la sanctification et au vrai bonheur.

DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

« Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez, »

I. Ils étaient en effet bien heureux, dit saint Bernard, ceux qui contemplaient le Dieu de majesté présent dans la chair ; le Créateur du monde vivant parmi les hommes ; brillant de lumière, ressuscitant les morts, triomphant des démons, guérissant les malades, multipliant les prodiges ; l'Agneau de Dieu, doux et humble de cœur, charitable et miséricordieux, dont les lèvres pleines de grâce prêchaient la céleste doctrine ; et qui, sans aucun péché, a porté lui seul les péchés du monde ! Ils l'ont vu et entendu ! Et toutefois leur bonheur consistait moins dans cet insigne privilège que dans la grâce de reconnaître en Jésus-Christ le Fils de Dieu, Sauveur du monde. Car les Juifs aussi virent et enten-

dirent Jésus-Christ; mais ils n'apprécièrent point ce bonheur et le méconnurent.

Il en est encore ainsi de nos jours. Tandis que les âmes croyantes trouvent toute leur consolation en Jésus-Christ, les autres la cherchent ailleurs, et restent aveugles et malheureuses.

II. Nous pouvons goûter le bonheur des apôtres, non point par les sens corporels, mais d'une manière plus intime et plus vraie, par la foi, qui est le sens nouveau et tout divin que Dieu nous a donné pour le connaître et l'aimer. Lors donc que nous considérons Notre-Seigneur demeurant perpétuellement au milieu de nous, nous l'admirons à l'autel où il s'immole pour notre salut; à la Table sainte, où nous goûtons les délices de sa divine chair; au tribunal de la pénitence, où il exerce son inépuisable miséricorde; nous entendons sa parole dans les Livres sacrés, dans la chaire chrétienne, et au fond de notre conscience; nous le contemplons dans son action providentielle, et dans les vertus des saints, et dans les merveilles de sa grâce. Voilà ce qui fait notre bonheur!

Nous n'avons pas à envier la destinée des contemporains de Jésus-Christ; mais nous devons souhaiter leur foi, leur générosité, leur courage, et la fidélité avec laquelle ils accomplirent leur destinée.

LUNDI APRÈS LE DOUZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Alors un docteur de la loi dit à Jésus pour le tenter : Maître, que faut-il que je fasse pour acquérir la vie éternelle? »

I. La question du docteur n'était pas un mal en elle-même ; elle n'était répréhensible que dans la bouche de celui qui l'adressait à Jésus-Christ, parce que son intention n'était pas droite. Il y a beaucoup d'esprits faux et de fausses consciences qui, comme le docteur de la loi, savent très-bien ce qu'ils ont à faire ; mais ils feignent de l'ignorer, pour échapper aux avertissements de leur conscience. Ils passent leur vie à exposer des doutes, à chercher des lumières, et n'admettent point de solution contraire à leurs propres pensées. Ils poursuivent toujours la vérité sans jamais la trouver, parce qu'ils n'ont pas l'intention de la pratiquer. Ils vont de directeur en directeur pour connaître la volonté de Dieu ; et en définitive, ce n'est qu'à leur propre volonté qu'ils prétendent obéir. L'Écriture nous déclare que le Seigneur a en abomination ces esprits tortueux. Mettons-nous en garde contre leurs subtilités.

II. L'homme de bonne volonté qui demande avec sincérité ce qu'il doit faire pour obtenir la vie éternelle, ne manque jamais de lumière. La réponse est dans la loi ; et la loi, c'est la règle de notre vie. En nous traçant nos devoirs de chaque jour, elle exclut les incertitudes, aplanit les difficultés, et ramène à Dieu tous nos actes, toutes nos pensées.

Cette loi n'est pas difficile; elle nous commande de remplir avec amour notre devoir actuel, sans nous préoccuper ni du passé ni de l'avenir. Si nous l'observons avec fidélité, nous arriverons à l'immortalité.

MARDI APRÈS LE DOUZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Le Seigneur répondit : Vous aimerez votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-même. »

I. L'amour de Dieu et du prochain est le sommaire de la loi. Dieu est amour : il nous aime et il nous commande de l'aimer. Cette loi régit le ciel ; elle doit régner également sur la terre. Elle fait le bonheur de ceux qui l'observent, comme elle fait le tourment de ceux qui la transgressent. Aimez, et vous aurez la vie éternelle. Mais aimez de tout votre cœur, en versant dans le sein de Dieu toutes vos affections et toutes les effusions de votre amour. Aimez de toute votre âme, en consacrant au Seigneur votre vie entière. Aimez de toutes vos forces, en mettant au service de Dieu l'énergie de votre volonté avec toutes vos facultés spirituelles et corporelles. La raison d'aimer Dieu, dit saint Bernard, c'est Dieu lui-même; et la mesure de l'aimer, c'est de l'aimer sans mesure. Mon Dieu, s'écrie le saint, vous me commandez de vous aimer! quel commandement doux et quelle obéissance facile ! Ce qui me serait difficile et tout à fait impossible, ce serait de vous obéir si vous m'ordonniez

de ne pas vous aimer. J'accepterais mille enfers plutôt que de renoncer à votre amour.

II. Créés pour Dieu, c'est pour Dieu que nous devons vivre ; par conséquent, aimer et servir Dieu, c'est là tout l'homme ; et sans cela, tout l'homme n'est rien. Or « celui qui aime, » dit le Seigneur, « garde ma parole. » Et que nous commande cette parole ? Elle nous commande de nous aimer les uns les autres. « Vous serez mes disciples, » continue Jésus-Christ, « si vous vous portez une dilection mutuelle ¹. » D'où il faut conclure que l'amour du prochain qui réalise la loi évangélique est la preuve certaine de l'amour de Dieu. L'illusion en cette matière n'est pas possible ; car nul ne saurait aimer Dieu s'il n'aime ses frères.

Daignez, Seigneur, allumer en nous le feu que vous avez apporté sur la terre, afin que, transformés à l'image de votre cœur, nous vivions d'amour et de charité.

MERCREDI APRÈS LE DOUZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Et vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes. »

I. La loi éternelle qui nous commande d'aimer Dieu comme notre Père, nous ordonne aussi d'aimer notre prochain comme notre frère. Bien plus, elle veut que nous l'aimions comme un autre nous-même, puisqu'il est homme, et qu'à ce titre nous sommes tous membres

¹ S. Jean, XIII, 34 et 35.

d'une même famille. Ce sentiment naturel a été élevé par l'Évangile à une puissance plus haute. Le Saint-Esprit a répandu dans nos cœurs l'amour de Dieu et l'amour de nos frères. Ces deux amours, découlant d'une même source, doivent s'enlacer et ne jamais se séparer. Nous ne sommes les enfants de notre Père qu'autant que nous sommes les frères de notre prochain.

La pratique de ce précepte consiste à ne point faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit à nous-mêmes, et à faire au contraire pour eux tout ce que nous voudrions qu'ils fissent pour nous.

II. Ne confondons pas la charité évangélique avec les amitiés humaines qui se contractent par le sang ou par les sympathies de la nature ; car la sensibilité n'est pas la charité. Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, dit Jésus-Christ, vous ne faites rien de plus que les païens et les publicains ; et si vous n'aimez que ceux qui vous sont unis par les liens du sang, vous n'aimez que vous-mêmes ; et c'est un instinct qu'on trouve aussi chez les animaux. La vraie charité, débordant du cœur de Jésus-Christ, ne reste point resserrée dans les limites d'une famille ou d'une patrie ; elle voit des frères dans tous les hommes ; et elle les aime comme Jésus-Christ les a aimés.

Rendons notre charité parfaite, et rappelons-nous que, sans la charité, aucune vertu n'a de valeur devant Dieu.

JEUDI APRÈS LE DOUZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

Parabole du charitable Samaritain ¹.

I. Notre-Seigneur, pour nous faire comprendre que le prochain n'est pas seulement celui qui nous est uni par les liens du sang ou de l'amitié, mais bien tout homme qui se trouve sur notre chemin, nous explique les devoirs de la charité chrétienne dans la parabole du Samaritain. Cet homme qui descend de Jérusalem à Jéricho, dépouillé, couvert de plaies, et laissé à demi mort par des voleurs, nous représente, selon l'explication de tous les interprètes, Adam tombé entre les mains du démon, dépouillé de ses biens spirituels, défiguré dans sa chute, et laissé à demi mort sur la terre ; parce que, tout en conservant encore sa vie naturelle, il avait perdu la vie de son âme, et se trouvait incapable de se relever par lui-même. Tel est en effet l'état de tout homme venant en ce monde, conçu dans le péché, enfanté dans l'iniquité, souillé par la concupiscence.

II. Le prêtre et le lévite qui passent sans relever le malheureux qui va expirer, nous marquent l'impuissance de la loi ancienne et des prophètes ; car, dit l'apôtre, la loi nous fait connaître le péché, mais elle n'a pas eu de remède pour l'effacer. Les prophètes ont signalé le mal et l'ont pleuré, mais ils ne l'ont pas guéri.

¹ S. Luc, X,

Le Samaritain arrive à son tour; il aborde l'homme frappé à mort; ses entrailles sont émues de compassion; il verse de l'huile et du vin sur ses plaies; il le transporte à l'hôtellerie, fournit aux premières nécessités, et s'engage à solder toutes les dépenses pour sa guérison. Ce charitable Samaritain, c'est Jésus-Christ lui-même qui, plein de compassion pour notre nature déchue, a lavé nos plaies dans son sang, a calmé nos douleurs en y versant l'huile de sa miséricorde, et s'est chargé des péchés de l'homme, en se rendant caution pour nous.

Souvenons-nous de notre divin Bienfaiteur pour l'aimer d'un amour fidèle, et témoignons-lui notre reconnaissance, en faisant pour notre prochain ce qu'il a fait pour chacun de nous.

VENDREDI APRÈS LE DOUZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

Suite de la parabole du Samaritain.

I. La malheureuse victime tombée sous les coups des voleurs n'est pas seulement la figure de l'humanité; elle représente aussi le chrétien ennobli par le baptême ou régénéré par la pénitence; il descend de Jérusalem à Jéricho; c'est-à-dire qu'il abandonne les hauteurs des divines espérances et les grâces de la cité sainte pour s'égarer, loin de l'Eglise, dans les sentiers de la perdition. Il descendait, dit l'Evangile; car toute âme qui s'engage sur les pentes du péché décline peu à peu. Les infidélités s'enchaînent les unes aux autres, un

abîme appelle un autre abîme; et c'est ainsi que le pèlerin de ce monde reste à demi mort sur la route, privé de mouvement et de sentiment. Tout péché est une chute de l'âme. Quiconque néglige la prière et la garde de son cœur s'expose à tous les périls.

II. La grande œuvre de la charité chrétienne, c'est de relever l'âme tombée, de protéger sa faiblesse, de soulager ses souffrances, de la ramener dans la bonne voie. On sait qu'une haine violente divisait les Juifs et les Samaritains. Cependant c'est à l'égard d'un Juif que le bon Samaritain multiplie les nobles procédés de son zèle compatissant. Cet exemple nous fait voir que, dans la pratique de la charité, il ne faut faire acception de personne, et que dans les œuvres de salut rien ne doit nous rebuter.

Heureux ceux qui se dépensent généreusement au service du divin Maître! Le Seigneur leur dit dans le même Évangile : « Je vous rendrai tout à mon retour. »

SAMEDI APRÈS LE DOUZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

Marie est le secours des chrétiens.

I. La Vierge pleine de grâce possède aussi la plénitude de l'amour et de la charité. Elle a enveloppé de sa chair virginale le feu du ciel qui allume les vertus surnaturelles. Son cœur contient et distille le baume céleste qui guérit, fortifie et sanctifie les âmes. Comme le Samaritain de l'Évangile, elle assiste le voyageur, le sou-

tient quand il avance, le ramène quand il s'égare, le relève quand il tombe. Elle lui offre l'huile et le vin, emblèmes de la douceur et de la force de son secours. Quelle est l'âme chrétienne qui ne raconte les assistances de Marie ? Combien doit être grande la reconnaissance de celles qui, après avoir été délivrées des séductions du monde, se trouvent à l'abri des dangers dans une humble hôtellerie, sur la route du ciel !

II. La divine parole qui a institué et consacré la maternité de Marie, a attaché à son ministère maternel toutes les grâces qui le rendent puissant et secourable. Aussi la sollicitude active que la Mère des hommes exerce dans l'Église est une providence qui justifie la foi des chrétiens. Cette sollicitude est attestée par tous ceux qui ont obtenu des preuves visibles de son secours ; elle a fait éclater dans tous les siècles d'innombrables témoignages d'admiration, de gratitude et de reconnaissance. Que de fois nous avons nous-mêmes éprouvé les effets prodigieux de la charité de Marie !

Montrons que nous sommes ses enfants en cherchant à notre tour les occasions d'assister, de consoler, d'édifier les âmes.

TREIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Guérison des dix lépreux ¹.

I. La réunion des dix lépreux que nous présente l'Évangile laisse voir la réalisation d'une vérité vulgaire ;

¹ S. Luc, XVIII.

ceux qui se ressemblent s'attirent les uns les autres et contractent aisément une mutuelle alliance. Et si les âmes régulières et pieuses ont de l'attrait pour celles qu'anime le même esprit, et recherchent volontiers leur compagnie, de même on voit les âmes orgueilleuses et mécontentes se communiquer les unes aux autres la contagion de leurs jugements et de leurs murmures.

Nous pouvons apprécier, d'après cette remarque, ce que nous sommes nous-mêmes. Quelles amitiés recherchons-nous ? Quelles sont nos préférences ? Quelles sont nos sociétés de prédilection ?

II. La loi ancienne retranchait du commerce des hommes ceux qui étaient atteints de la lèpre corporelle. La loi évangélique, pour soustraire les âmes au contact de la lèpre spirituelle, les sépare du monde. Non pas qu'il soit possible de briser toutes relations avec les pécheurs et les infidèles ; car pour cela il faudrait, dit saint Paul, sortir de cette vie. Mais l'âme vraiment chrétienne et fidèle aux vœux de son baptême doit renoncer à l'esprit du monde, afin d'échapper aux séductions des sens et de la vanité. Comment se conserverait-elle intègre, celle qui s'expose volontairement à l'atmosphère pestilentielle du vice et des passions ?

Heureuse l'âme prévenue de la grâce qui a secoué le joug des maximes mondaines ! Bienheureuse celle qui a choisi sa demeure dans l'arche qui sert d'asile aux enfants de Dieu !

LUNDI APRÈS LE TREIZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Les lépreux élevèrent ensemble leurs voix. »

I. La réunion des dix lépreux nous a présenté le tableau des liaisons mauvaises : elle peut être envisagée sous un autre point de vue. Tous ces malheureux frappés d'une même plaie se sont trouvés rapprochés par la souffrance; car les douleurs communes établissent entre les hommes des liens sympathiques. Les peines ne sont bien comprises que par ceux qui ont subi des peines analogues. Aussi l'homme qui n'a pas souffert n'est guère accessible à la pitié, il n'a pas le sens des douleurs d'autrui, et il s'isole dans son insensibilité. Mais les pauvres, les affligés, les malades de corps et d'esprit se sentent attirés les uns vers les autres, et trouvent dans leur affliction commune des encouragements et des assistances.

A la vue des souffrances de nos frères, rappelons-nous ce que nous avons souffert; mettons-nous à leur place, afin de leur prodiguer les consolations que nous aurions été heureux de recevoir nous-mêmes.

II. Les dix lépreux, unissant ensemble leurs voix suppliantes, nous font apprécier aussi les avantages de la prière commune. Ce concert de gémissements touche le cœur de Dieu. Dans ces sortes d'associations de la foi et de la piété, la ferveur des uns supplée à la tiédeur des autres, et les inégalités des mérites disparaissent sous l'action de la bonté divine qui offre sa grâce à tous. Là

où plusieurs se réunissent au nom de Jésus-Christ, il y a le ciment de la charité, et la prière est plus sûrement exaucée.

Ceux-là entrent dans l'esprit de l'Évangile et peuvent compter sur l'accomplissement de leurs vœux, qui apportent un grand zèle et une vive confiance à la prière faite en commun.

MARDI APRÈS LE TREIZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Les lépreux s'écrièrent tous ensemble : Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous. »

I. Les lépreux implorent d'une voix unanime le médecin descendu du ciel pour nous guérir et nous sauver. Ils l'appellent Jésus, c'est-à-dire Sauveur et Maître. Le nom de Sauveur contient l'idée d'une miséricorde qui excite la confiance; et le nom de Maître ou de Seigneur renferme la pensée d'une puissance qui inspire une humble soumission. Or, c'est notre soumission et notre confiance qui doivent animer nos prières et leur donner une vertu efficace; la confiance les rend ardentes, la soumission les rend humbles. L'humilité soutenue par la confiance est toujours exaucée; et la confiance appuyée sur l'humilité n'est jamais déçue.

Disons donc, comme ces lépreux, mais avec le même sentiment qui les animait; Jésus, notre Sauveur et notre Seigneur!

II. La prière des lépreux n'était pas seulement confiante et soumise; elle était pleine de charité; et c'est

là ce qui donne à cette prière une plus haute valeur ; car aucun de ces infortunés ne priaient pour lui seul ; ils priaient les uns pour les autres et disaient tous ensemble : « Ayez pitié de nous ! » Notre-Seigneur nous enseigne cette mutuelle sollicitude dans l'Oraison dominicale. Il ne veut pas que dans la prière le chrétien ne songe qu'à lui seul. Nous sommes les membres d'un même corps ; les souffrances de l'un rejaillissent sur tous ceux qui lui sont unis, et les biens communs constituent le bien-être de chacun en particulier.

Plus notre union fraternelle sera saintement resserrée, plus nos prières seront sûrement exaucées.

MERCREDI APRÈS LE TREIZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Dès que Jésus les aperçut, il leur dit : Allez vous montrer aux prêtres. Et en y allant, ils furent guéris. »

I. La miséricorde de notre divin Sauveur se manifeste à l'instant même où les lépreux lui montrent leur misère. Il n'a pas plus tôt entendu leur cri de douleur qu'il leur répond et les exauce. Mais dans ce miracle de grâce il a voulu consacrer les conditions des guérisons spirituelles. Il ordonne aux lépreux d'aller se présenter aux prêtres ; démarche humiliante, mais par cela même salutaire et curative. La lèpre de l'âme, c'est le péché, qui a sa racine dans l'orgueil. Or, cette racine doit être extirpée par l'humiliation.

Si nous n'avons pas été confus de commettre le péché, dit un Père, acceptons du moins la confusion qui réside dans l'aveu du péché.

II. Allez vous montrer aux prêtres, dit le Seigneur aux lépreux. Se montrer aux prêtres, c'est leur découvrir les plaies de l'âme. Cette ouverture de la conscience se fait par l'humble confession qui rejette le venin caché. Alors l'âme délivrée se relève et recouvre la santé morale. Remarquons que les dix lépreux acceptent avec simplicité la condition de leur guérison. Ils n'objectent pas, comme les hérétiques, que Dieu leur suffit, et qu'il n'est pas nécessaire de recourir à ses ministres. L'Evangile a d'avance condamné cette erreur de l'esprit d'orgueil. Les lépreux se conforment, sans réplique et sans raisonnements, à la parole du Seigneur. Ils se hâtent d'accomplir ce qui leur est ordonné, et ils s'en vont guéris.

Ces dispositions sont celles-là mêmes que nous devons apporter au tribunal sacré de la pénitence.

JEUDI APRÈS LE TREIZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« L'un des lépreux, se voyant guéri, revint sur ses pas, en glorifiant Dieu et en rendant grâces. »

I. La reconnaissance est la réaction de l'âme vers Celui d'où procède le bienfait; car, disent les Pères, les grâces qui découlent du ciel doivent remonter au ciel. Cependant cette vertu, commandée à la fois par le devoir de la justice et le besoin du cœur, est rare parmi les hommes. L'Evangile nous fait remarquer que, sur dix lépreux guéris, un seul est venu remercier le Seigneur. Les autres, si ardents à demander leur guérison,

n'avaient pas de voix pour rendre des actions de grâces.

Et nous-mêmes, en face des innombrables témoignages de l'amour et de la miséricorde de Dieu, sommes-nous reconnaissants? n'avons-nous pas à nous reprocher de nombreuses ingratitudes?

II. Celui des lépreux qui vint avec allégresse exprimer sa gratitude, glorifiait Dieu à haute voix. C'est en effet au Père des miséricordes et au Dieu de toute consolation que nous devons apporter nos bénédictions et nos louanges. Les ministres de Dieu, par lesquels nous arrivent les dons célestes, ne sont que des organes de transmission; ils doivent être les interprètes et non pas le terme de nos sentiments. Donc, à chaque bonheur qui nous arrive, de quelque main qu'il nous vienne, c'est à Dieu qu'il faut penser, c'est vers Lui qu'il faut porter notre gratitude et notre amour.

Que notre reconnaissance envers Dieu ne s'affaiblisse donc jamais! Que nos actions de grâces soient permanentes et perpétuelles!

VENDREDI APRÈS LE TREIZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Alors Jésus dit : Tous les dix n'ont-ils point été guéris?
Où sont donc les neuf autres? »

I. Notre-Seigneur, en demandant où sont les lépreux ingrats, nous apprend qu'il perd de vue ceux qui s'éloignent de Lui; il ne veut pas même connaître la demeure de ceux qui méconnaissent ses bienfaits. Il n'y

a point en effet de vice plus digne de mépris que le vice de l'ingratitude; et si nous-mêmes, quoique souvent ingrats envers Dieu, nous avons tant de peine à supporter l'ingratitude; si rien ne nous blesse plus cruellement que l'oubli des services rendus aux hommes, combien plus doit être criminelle la conduite de l'ingrat qui ne rend rien au bienfaiteur auquel il doit tout. L'Evangile nous montre que les grâces divines tombent inutilement sur les âmes ingrates. Il n'y a que le lépreux reconnaissant qui ait entendu cette parole vivifiante : « Allez, votre foi vous a sauvé ! »

II. Les âmes aimantes et généreuses se plaisent à rappeler constamment à leur mémoire le souvenir des grâces de Dieu. Ces grâces regardent le temps et l'éternité; elles se répandent sur le monde en général et sur chaque homme en particulier. Que de témoignages ne rendent pas nos propres souvenirs ! C'est là un sujet de méditation inépuisable. Notre-Seigneur commençait presque toutes ses œuvres merveilleuses par élever ses yeux vers le ciel, afin de rendre grâces à l'Auteur de tous les dons parfaits.

Faisons comme lui : remercions avant de demander, remercions encore après avoir demandé; et transformons toutes nos actions en actions de grâces.

SAMEDI APRÈS LE TREIZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

La reconnaissance de Marie.

I. La Vierge pleine de grâce exhale divinement son

amour et ses actions de grâces dans le cantique dont l'Evangile a recueilli le texte sacré. Chaque mot de ce cantique est plein d'un profond sentiment de reconnaissance. C'est du fond de son âme, et non pas seulement de bouche, que la royale Fille de Sion glorifie le Seigneur : elle proclame humblement qu'elle n'a rien fait pour mériter les faveurs de Dieu, si ce n'est que le Seigneur a regardé la bassesse de sa servante ; et que les grandes choses qui se sont accomplies en elle manifestent la grandeur et la puissance de Celui qui est seul grand et tout-puissant. Au Dieu unique et trois fois saint, elle fait remonter toute gloire ; et c'est pour exalter sa bonté infinie qu'elle déploie la chaîne des miséricordes dont elle est elle-même le premier anneau.

Puissions-nous avouer comme elle, en répétant les accents du *Magnificat*, que Dieu a regardé notre humilité ! Ce témoignage agrandira notre reconnaissance : il nous fera mieux apprécier le bienfait, et mieux sentir ce que nous devons au Bienfaiteur.

II. Si la reconnaissance envers Dieu est une obligation pour tous les hommes, combien doit-elle être plus vive, plus profonde et plus fervente pour ceux que la miséricorde divine a fait passer de l'état de péché à l'état de grâce ; et qui, de lépreux qu'ils étaient, ont obtenu la faveur de retourner guéris dans la cité de Dieu ! La reconnaissance est une dette, et la dette doit être proportionnée aux dons que nous avons reçus. Or, de tous les dons, le plus inappréciable, c'est la vocation qui nous élève

au-dessus du monde, et qui, sous l'œil de Jésus et de Marie, nous fait goûter dès cette vie les prémices des joies futures.

Cette grâce de prédestination doit provoquer plus que des épanchements de reconnaissance : il faut y correspondre, comme Marie, par l'offrande de la vie entière.

QUATORZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

« Jésus dit à ses disciples : Nul ne peut servir deux maîtres à la fois¹. »

I. Considérons que l'homme, étant fait pour aimer, et ne pouvant vivre sans amour, n'est jamais sans maître; car le maître de l'homme, c'est l'objet qu'il aime; c'est l'objet qui captive, domine et maîtrise son cœur. D'où il suit que, si le cœur humain ne s'attache point à son véritable Maître, qui est le Dieu d'amour, il s'attache à d'autres objets dont il se fait des maîtres et des dieux; il se soumet à leurs lois, et il devient esclave de tout ce qu'il adore. L'idolâtrie n'est autre chose qu'une interversion de l'amour. Ce désordre est souvent la secrète cause de bien des tristesses. « Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, disait saint Augustin, et notre cœur gémit dans une agitation incessante aussi longtemps qu'il ne cherche point en vous son aliment et son repos. »

II. Si le cœur ne peut vivre sans aimer, et s'il est né-

¹ S. Matth., VI.

cessairement assujetti à l'objet qu'il aime, à plus forte raison ne saurait-il aimer deux objets opposés l'un à l'autre. Il ne peut obéir à deux maîtres incompatibles qui le sollicitent en sens contraire. Pas plus qu'un même œil ne voit simultanément en haut et en bas ; pas plus qu'on ne peut goûter tout ensemble ce qui est doux et amer, ni allier dans un même assentiment le oui et le non ; ainsi nul ne saurait aimer d'un même cœur le bien et le mal, la vérité et le mensonge, la lumière et les ténèbres.

Que Dieu soit donc notre Maître et l'unique objet de notre amour ! Disons-lui avec David : « Vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité ! »

LUNDI APRÈS LE QUATORZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Nul ne peut servir deux maîtres ; car ou il aimera l'un et haïra l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. »

I. Si Jésus-Christ est notre Maître, évidemment nous n'aurons de cœur que pour Lui, nous n'aurons de zèle que pour son service, nous n'aurons d'empressement que pour faire sa volonté, nous n'aurons d'estime que pour ses œuvres ; en un mot, nous aimerons ce qu'il aime, nous haïrons ce qu'il hait. Mais si notre cœur s'attache à un maître dont l'esprit est en opposition avec l'esprit de Jésus-Christ, nous aimerons ce qui porte l'empreinte de cet autre esprit ; nous ne goûterons que ses maximes ; nous n'obéirons qu'à ses impulsions ; nous ne chercherons qu'à lui plaire ; et par le fait, nous mé-

priserons l'autorité divine du véritable Maître, en violant ses lois pour servir un adversaire. Il n'y a pas de milieu entre ces deux extrêmes ; on appartient à l'un ou à l'autre ; Dieu n'admet point de partage ; et l'on n'est point à Dieu quand on n'est pas tout à Dieu.

II. La plus dangereuse de toutes les illusions, c'est de chercher entre les deux maîtres un milieu qui permette de servir l'un sans offenser l'autre. La conciliation n'est pas possible entre l'esprit de Dieu et l'esprit du monde. Comment accommoder l'abnégation avec l'égoïsme, la mortification avec la sensualité, la componction avec la vanité, une vie d'obéissance avec l'esprit d'indépendance, les joies célestes avec les plaisirs du monde ? « Celui qui n'est pas pour moi est contre moi, celui qui n'amasse pas avec moi dissipe, » dit Jésus-Christ. Et l'Apocalypse ajoute : « Soyez chauds ou froids, parce que la tiédeur fait vomir. »

Il faut donc nous déterminer ici-bas entre celui des deux maîtres auquel nous appartiendrons dans l'éternité. C'est ce qui a fait dire à Moïse, le conducteur du peuple de Dieu : « La vie et la mort sont devant vous ; ce que vous aurez choisi vous sera donné. »

MARDI APRÈS LE QUATORZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Vous ne pouvez servir à la fois Dieu et Mammon. »

I. Notre-Seigneur Jésus-Christ résume dans le nom de Mammon la diversité des esprits qui se disputent le cœur

de l'homme, pour s'en rendre les maîtres ; car Mammon signifie la fortune ; et c'est en effet l'or et l'argent qui excitent, nourrissent et favorisent la plupart des passions mauvaises. La fortune est le Dieu du monde, et ceux qui servent cette idole lui rendent un véritable culte ; puisqu'ils mettent en elle leur foi, leur amour, leur espérance ; ils lui sacrifient corps et âme. Quelle démente de vivre pour un objet inconstant qui disparaîtra à l'heure de la mort ! Est-il possible qu'une âme chrétienne, dont la destinée est si noble, pose son amour dans des biens qui ne sont que des jouets d'enfants, en comparaison des biens immortels. Que de chrétiens passent leur vie à chercher des jouissances là où on ne trouve que mécomptes et tourments. « Mes petits enfants, dit l'apôtre saint Jean, gardez-vous des idoles. » Et saint Paul nous avertit d'un ton plus sévère « que nul idolâtre n'entrera dans le royaume de Dieu. »

II. Le vrai chrétien, héritier du ciel, dédaigne les fortunes de la terre. Si la Providence lui a confié des biens terrestres, il les administre, mais ne s'en regarde pas comme le propriétaire ; il possède comme ne possédant pas, et use de ce monde comme n'en usant pas. Semblable à la roue dont parle le prophète, il marche sans s'arrêter, et ne touche ce monde que de la pointe du pied, pour continuer incessamment sa course vers le ciel.

Elle est heureuse l'âme qui s'est dégagée des choses matérielles ; elle plane au-dessus de ce monde et n'a d'autre soin que de plaire à Dieu. La pauvreté reli-

gieuse n'est pas seulement la condition d'une vie sainte; elle est dès ce monde un trésor, une béatitude, et c'est à elle que le royaume des cieux a été promis en héritage.

MERCREDI APRÈS LE QUATORZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Ne soyez point inquiets. »

I. La paix de l'âme attire l'Esprit de Dieu; les agitations et les inquiétudes l'éloignent. Aussi l'effort principal du tentateur consiste-t-il à nous troubler. Tantôt il jette dans notre pensée le doute et le scrupule; tantôt il altère la sérénité de la confiance; et son piège le plus ordinaire, c'est de nous inquiéter par rapport aux choses temporelles. Le chrétien n'ignore pas que le travail doit y pourvoir; mais il compte sur la bénédiction de Dieu plus que sur les succès de son activité propre. Le Père qui nous a donné la vie est assez puissant pour l'entretenir et la conserver; il revêt les fleurs des champs, il nourrit les oiseaux, il offre tous les jours un banquet immense à toutes les créatures qui se meuvent dans l'univers. Est-ce que l'homme seul serait oublié?

N'ayez donc pas d'inquiétudes, dit l'Évangile, et comptez fermement sur la Providence. Dites avec le Psalmiste : « Le Seigneur me guide et prend soin de moi, et il ne permettra pas que je défaille en chemin. »

II. Le chrétien confiant en la divine Providence possède son âme dans une tranquillité constante. Il reçoit de la main de Dieu, avec une soumission toute filiale,

les prospérités et les adversités. Il tire avantage des unes et des autres, parce qu'il aime; et l'amour a le secret de tourner tout à bien. Que l'heure de la tribulation sonne, que les orages grondent, que la terre tremble sous ses pieds, il reste debout, appuyé sur le roc de la confiance.

Comment craindrait-il de manquer du pain de la terre, celui qui reçoit tous les jours le pain du ciel? Comment redouterait-il les privations et les souffrances, celui qui porte sa croix pour vivre et mourir avec Jésus-Christ?

JEUDI APRÈS LE QUATORZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Votre Père céleste sait quelles sont les choses dont vous avez besoin. »

I. Notre-Seigneur multiplie ses divines instructions pour affermir la confiance dans nos cœurs. Après avoir représenté les merveilles du Créateur qui pourvoit si admirablement aux besoins de toutes les existences de ce monde, il met le sceau à nos consolations en nous rappelant que ce Créateur puissant est notre Père, et qu'à ce titre il veille sur nous et nous prodigue une sollicitude d'autant plus tendre que, de notre côté, comme de vrais enfants de Dieu, nous nous abandonnons avec plus de foi à sa paternelle providence.

Déposons donc dans son sein toutes nos préoccupations spirituelles et temporelles. C'est le conseil que nous donne le roi-prophète, et il y ajoute ces paroles : « J'ai été jeune et je suis vieux; mais je n'ai jamais vu

que le juste ait été abandonné, ni que sa race ait cherché du pain¹. »

II. Si une Providence visible dirige tout homme qui marche dans la justice et dans la vérité, combien plus se manifeste-t-elle en faveur de ceux qui ont tout quitté pour se consacrer au service de Jésus-Christ ! Ces âmes heureuses sont l'objet d'une sollicitude qui souvent se manifeste par des miracles de grâce. Aussi quand le Seigneur demande aux disciples s'ils ont manqué de quelque chose, alors qu'il les a envoyés sans bourse et sans provisions, ils lui répondent que rien ne leur a manqué. Et les milliers d'hommes qui ont suivi Jésus-Christ dans le désert pouvaient rendre le même témoignage. C'est donc avec l'accent d'une ferme confiance que l'âme fidèle doit redire les paroles du Psalmiste : « Le Seigneur me conduit ; et dès lors rien ne me manquera jamais ; il m'a conduit dans un lieu abondant en pâturages, près d'une source d'eau vive. Sa houlette fait toute mon assurance et ma consolation². »

VENDREDI APRÈS LE QUATORZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Cherchez avant tout le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné par surcroît. »

I. Ceux qui ne connaissent pas la dignité humaine, se préoccupent beaucoup du corps et très-peu de l'âme ;

¹ Ps. XXXVI.

² Ps. XXII.

ils recherchent avec avidité les biens de la vie présente et négligent les biens futurs ; ils ne rêvent qu'à leur avenir temporel et oublient l'éternité. Mais le chrétien attentif à sa vraie destinée cherche avant tout le royaume de Dieu ; c'est-à-dire que le soin de son âme domine les autres soins ; et cette affaire principale attire des bénédictions sur les choses accessoires.

A quoi bon, dit l'Évangile, amasser des biens dans vos greniers, puisque vous devez tout abandonner un jour ? A quoi vous servirait de gagner le monde entier, si vous veniez à perdre votre âme ?

II. Si tout chrétien doit se regarder ici-bas comme un étranger et un voyageur, à plus forte raison l'âme religieuse qui ne vit que pour Dieu doit tendre uniquement vers le royaume des cieux, sa vraie patrie. Sa première vertu, ou plutôt toute sa vertu, se résume dans le désir du ciel. Ce désir absorbe toutes ses facultés, anime tous ses sentiments, règle toute sa conduite, et la tient constamment élevée au-dessus de la terre. La pensée qui la domine, c'est de se rapprocher de Dieu par le détachement des liens qui la captivent sur la terre, et de consommer dans l'éternité son union avec Jésus-Christ.

Celui qui voudra rester en possession de la vie présente la perdra, dit le Seigneur ; et celui qui y renoncera pour l'amour de moi la sauvera.

SAMEDI APRÈS LE QUATORZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

Confiance filiale en Marie.

I. Notre-Seigneur Jésus-Christ, en nous faisant participer à sa nature divine, nous a conféré, avec le titre d'enfants de Dieu, le droit de compter sur l'amour de son Père ; et en associant sa divinité à la nature humaine, par son incarnation dans le sein de la Vierge, il nous a conféré, avec le titre d'enfants de Marie, le droit de compter sur l'amour de sa Mère. Car, unis et incorporés à Jésus-Christ, son Père est devenu notre Père, et sa Mère est devenue notre Mère ; en sorte que la confiance chrétienne s'appuie sur un double fondement ; elle repose tout à la fois sur le cœur de Dieu qui nous aime comme il a aimé son Fils unique ; et sur le cœur de Marie qui ressent également pour nous la tendresse maternelle qu'elle vouait au Fils béni de ses entrailles. Concluons de là que la dévotion envers Marie est un élément inséparable de notre confiance en Dieu ; et, comme dit le Psalmiste, ceux qui s'affermissent dans ces sentiments deviennent forts et inébranlables comme la montagne de Sion.

II. Notre Sauveur, en nous attachant au cœur de sa Mère, a mêlé un élément de douceur et de suavité à la confiance chrétienne. L'indulgence d'une mère atténue dans notre esprit la pensée de la justice de Dieu ; elle rassure nos alarmes, elle rend notre abandon plus facile et plus filial. Les sollicitudes de Marie enveloppent tous

les enfants des hommes. Cependant, initiée aux prédications de Dieu, elle témoigne une protection plus tendre aux âmes qui lui sont consacrées ; car c'est dans ces âmes que le Seigneur a fait ses délices.

Vivons donc avec confiance et joie sous les ailes de Marie. Une mère ne délaisse point ses enfants ; mais lors même que cela serait possible, Marie ne nous oublierait jamais.

QUINZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Jésus-Christ ressuscite le fils d'une veuve de Naïm¹.

I. Notre-Seigneur, en approchant de la ville de Naïm, rencontra le convoi funèbre d'un mort qu'on portait à sa dernière demeure. Nous aussi, nous faisons de pareilles rencontres. Mais quelles impressions, quelles réflexions font-elles naître dans notre esprit ? La plupart des hommes ne veulent point penser à leur fin, comme si l'éloignement de cette pensée pouvait les préserver de mourir, ou retarder l'heure de la mort. Cependant plus on s'en détourne, plus elle est à craindre ; car la mort, si douce et si consolante pour celui qui s'y prépare, est effrayante quand elle arrive à l'improviste. C'est pourquoi l'Evangile ne cesse de nous dire : « Veillez et priez ; parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure. »

II. La méditation de la mort est une source abondante d'instructions et d'encouragements ; le pécheur, aussi

¹ S. Luc, VII.

bien que le juste, y doit puiser des leçons salutaires. L'image de la corruption à laquelle sera livré le corps protestera contre les soins superflus que nous lui donnons ; et la perspective des destinées immortelles de l'âme nous attachera aux saintes pratiques de la religion. Quoi de plus capable de nous détacher des choses de ce monde que la certitude de les quitter un jour ? Et au contraire, quel motif plus puissant de nous encourager à la patience, aux bonnes œuvres et aux vertus évangéliques, que la brièveté et la rapidité de la vie terrestre !

Envisageons d'un œil tranquille et sérieux le terme de notre pèlerinage ; à l'exemple de saint Paul, apprenons tous les jours à bien mourir. Attachons-nous aux divines promesses qui se réaliseront de l'autre côté du tombeau.

LUNDI APRÈS LE QUINZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Comme le Seigneur approchait des portes de la ville, on conduisait en terre un mort. »

I. La mort frappe tous les âges. Aussi le chrétien ne perd jamais de vue les portes de l'éternité ouvertes à l'extrémité du chemin. Sa vie terrestre n'est qu'une préparation à ce passage redoutable ; préparation qui consiste surtout dans le détachement progressif de toutes les choses dont il faudra se dépouiller à la dernière heure. C'est ce qui faisait dire à saint Paul : « Je meurs

chaque jour. » Il s'exerçait à mourir tous les jours ; car à mesure que les liens se dénouent, le cœur se tourne plus facilement du côté du ciel où il doit monter. Que celui-là appréhende la mort, qui ne veut pas rentrer dans sa patrie ! Quant au chrétien fidèle, il ne tremble pas ; la foi qui l'a soutenu tous les jours de sa vie se dilate au dernier passage dans les sublimes espérances de l'immortalité. Il dit avec le prophète : « Maintenant laissez partir en paix votre serviteur, puisque mes yeux ont vu la lumière et la gloire d'Israël. »

II. Considérons les voies mystérieuses de la Providence dans la mort qui frappe le jeune âge. L'Écriture nous apprend que Dieu abrège parfois le pèlerinage de ceux qui lui sont chers, de peur que le contact avec les souillures du monde ne déprave leur esprit et ne corrompe leur âme ; aussi le vrai disciple de Jésus-Christ dénoue les liens qui l'attachent à ce monde, avant que la mort ne vienne les rompre elle-même. Et c'est pourquoi l'apôtre saint Jean, pour nous encourager à cette rupture, nous écrit : Gardez-vous d'aimer le monde et ce qui est dans le monde. Il n'est rien en effet de plus salutaire pour nous préparer à une mort douce et à une immortalité heureuse que le détachement des choses passagères de ce monde.

Ce monde est la terre des mourants, dit saint Augustin. Mais cette terre des mourants nous avertit qu'il y a une terre des vivants ; et pour vivre de la vraie vie, il faut demeurer uni à Jésus-Christ. « Si vous voulez avoir un trésor dans le ciel, suivez-moi, » dit le Sauveur.

MARDI APRÈS LE QUINZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Le Seigneur, à l'aspect de la veuve de Naïm, fut touché de compassion et lui dit : Ne pleurez pas. »

I. Le Seigneur est compatissant parce qu'il est bon. L'émotion qu'il éprouve à la vue des larmes de la pauvre veuve, nous montre à quel point il prend part à nos peines. On dirait que nos douleurs sont devenues les siennes, et que sa toute-puissance ne s'applique qu'à nous soulager. Cet exemple est tout à la fois la condamnation des cœurs insensibles aux souffrances d'autrui, et une consolation pour ceux qui pleurent avec les affligés.

« La vraie compassion, dit saint Grégoire, est une aumône plus précieuse devant Dieu que celle de l'or et de l'argent ; car en donnant nos biens, nous donnons ce qui est à nous ; mais en donnant notre compassion, nous nous donnons nous-mêmes. »

II. Les sollicitudes de la charité, si vivement recommandées par l'Évangile, doivent être tendres, actives et généreuses. Ce n'est pas assez de plaindre les âmes affligées, il faut ressentir leur affliction et leur prodiguer des assistances que, dans des situations analogues, nous eussions désirées pour nous-mêmes. La compassion chrétienne nous identifie en quelque sorte avec ceux qui souffrent. Alors seulement elle est capable de comprendre les douleurs et d'essuyer les larmes.

Ce sentiment délicat qui déborde du cœur de Jésus-Christ remplit nos propres cœurs quand nous sommes fidèles à l'oraison et à la communion.

MERCREDI APRÈS LE QUINZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Jésus, s'étant approché, toucha le cercueil. »

I. Le miracle de Naïm est considéré par les interprètes comme une image de la mort et de la résurrection spirituelle du pécheur. « Tel homme se croit vivant, et il est mort, » dit l'Apocalypse. « En effet, ajoute saint Jean Chrysostome, bien qu'il n'ait pas les yeux fermés, qu'il ne soit pas glacé dans son cercueil, ni rongé de vers dans le sépulcre, je vous dis qu'il est mort et dans un état pire que les morts. » Le péché exerce dans l'âme des ravages plus désastreux que la mort n'en exerce sur les cadavres; il ternit et défigure la beauté morale; il obscurcit l'intelligence, endurecit le cœur, et abaisse l'homme au niveau de la brute. Les pécheurs doivent d'autant plus être pleurés qu'ils ne se pleurent point eux-mêmes. « J'ai été réduit à rien, disait un saint pénitent, et je l'ignorais. »

Si la vue de la corruption corporelle nous cause tant d'horreur, quel serait notre effroi, si nous pouvions voir la corruption d'une âme souillée par le péché?

II. Saint Ambroise attribue la résurrection du jeune homme de Naïm aux prières de sa mère. C'est aussi aux larmes de sa mère que saint Augustin a dû sa résurrection spirituelle. « Cette pieuse mère, rapporte son fils, le saint évêque d'Hippone, me pleurait avec une douleur plus vive qu'on ne pleure ordinairement la

mort des enfants; car elle me croyait mort devant Dieu, et ce spectacle lui faisait verser des torrents de larmes. Le monde où nous vivons est plein de ces morts; mais leur multitude, au lieu d'exciter notre pitié, semble au contraire la tarir. C'est la prédiction de l'Evangile : « La charité s'est refroidie à mesure que l'iniquité a abondé ¹. » Et cependant quelle œuvre plus digne devant Dieu et plus utile à nous-mêmes que de contribuer à sauver les âmes perdues !

Encouragés par le triomphe des prières de la veuve de Naïm, ne désespérons jamais d'aucune conversion : la prière humble, confiante et persévérante, obtient des miracles de grâce.

JEUDI APRÈS LE QUINZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Jésus lui dit : Jeune homme, levez-vous. »

I. De même, dit saint Augustin, que le corps meurt quand l'âme le quitte, ainsi l'âme elle-même tombe dans la mort quand elle quitte son Dieu. Et si nous admirons la puissance divine dans la résurrection des corps, nous devons l'admirer bien plus dans la résurrection des âmes : le miracle visible et corporel nous fait connaître les actes et les opérations invisibles de la main de Dieu ; car le Sauveur s'approche de l'âme, comme il s'est approché du jeune homme de Naïm ; il la touche par sa grâce ; il lui fait entendre sa voix, tan-

¹ S. Matth., XXIV.

tôt par de secrètes inspirations, tantôt par des avertissements éclatants, et il lui ordonne de se lever, c'est-à-dire de se dégager du monde et de porter vers le ciel son regard, son espérance et sa pensée.

Habituons-nous à écouter fidèlement la voix de Dieu ; et prions-le de nous préserver de toute chute mortelle.

II. La résurrection du corps ne réclame aucune coopération de la part de l'homme ; mais les résurrections spirituelles ne peuvent s'accomplir sans le concours de notre volonté. Dieu ne force pas le libre arbitre ; il offre sa grâce, mais ne l'impose pas. Quand donc la grâce touche le cœur, il faut que le cœur s'ouvre et réagisse, et que la main de l'homme s'appuie sur la main de Dieu. Alors l'âme se ranime ; elle sort du tombeau de ses passions et commence une vie nouvelle. Mais parmi les âmes ressuscitées, combien en est-il qui, après avoir ouvert les yeux à la lumière et levé la tête vers le ciel, se replongent volontairement dans les ténèbres du tombeau !

Il ne suffit pas de ressusciter, il faut persévérer dans la nouvelle vie ; et c'est pourquoi Jésus-Christ nous dit « Demeurez dans mon amour. » « Celui-là sera sauvé qui aura persévéré jusqu'à la fin. »

VENDREDI APRÈS LE QUINZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Le mort se leva ; il commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère. »

1. Aussitôt que le jeune homme de Naïm fut ressus-

cité, il se dégagea de son linceul et commença à parler. Ces deux actes sont des signes de vie. Le premier mouvement de l'âme revenue à la lumière est de se dépouiller de ses entraves; elle repousse le joug des fausses doctrines, des passions, des préventions, des habitudes invétérées. Et après les élans énergiques de sa volonté, elle s'ouvre, elle a besoin de rendre témoignage à la vérité. Quand la vie abonde, la bouche parle de la plénitude du cœur. Mais c'est par les œuvres, encore plus que par les paroles, que l'âme ressuscitée prouve qu'elle est vivante; et à ses œuvres elle joint les accents de sa reconnaissance, elle raconte avec le Psalmiste les miséricordes éternelles.

II. Le Seigneur, en rendant le jeune homme à sa mère, nous donne la certitude que, si nous ressuscitons à la vie spirituelle, nous redevenons les enfants bien-aimés de l'Eglise. Car l'Eglise est la mère des vivants, elle enfante les âmes, les nourrit et les élève; elle les fortifie par les sacrements, les édifie par les exemples des saints, les dirige dans la voie du salut et les conduit jusqu'aux portes du ciel. C'est à l'Eglise que Jésus-Christ a remis les clefs du royaume de Dieu; elle a le pouvoir de l'ouvrir et de le fermer; elle le ferme aux âmes obstinées qui préfèrent les ténèbres à la lumière; elle l'ouvre à celles qui demandent à sortir du mal pour revenir au bien.

Nous vivrons heureux sous la protection d'en haut, si nous restons fidèles à cette grande famille des enfants de Dieu.

SAMEDI APRÈS LE QUINZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

Marie figurée par la veuve de Naïm,

I. La pauvre veuve qui suit en pleurant le corps inanimé de son fils, représente la divine Mère des chrétiens qui verse des larmes sur la perte de ses enfants. Quelle douleur déchirante pour elle de voir que des âmes rachetées d'un si grand prix restent enlacées dans les liens du péché et de la mort ! Comment ne pas les plaindre, ces âmes rebelles ! Elles brisent leur alliance avec Dieu, lui refusent leur amour et se rejettent volontairement dans le ténébreux abîme d'où Jésus-Christ les avait tirées. En mourant à la grâce, elles meurent d'une seconde mort, dit l'apôtre, et risquent de rester plongées dans une irrémédiable perdition. Marie les regarde avec compassion ; elle les redemande et les rappelle ; elle prie, elle espère, même contre toute espérance.

Nous qui avons été plus d'une fois peut-être l'objet de ses larmes, prions à notre tour avec persévérance pour la conversion des âmes égarées.

II. Si notre Sauveur a été touché des larmes d'une femme étrangère ; si, pour la consoler, il a ressuscité un mort ; que ne fera-t-il pas pour les Filles de Sion auxquelles il a formellement recommandé de prier pour les morts d'Israël ? Que ne fera-t-il point pour consoler sa propre Mère ? Cette réflexion peut nous faire pressentir quelle est la haute efficacité des prières de la très-

sainte Vierge ; quelle est la vertu de ses larmes, la force de ses désirs, la toute-puissance de son intercession.

Comptons fermement sur son assistance, et rendons-nous-en dignes par notre piété et notre fidélité. L'Église, pleine de confiance, ne se lasse jamais de lui recommander les vivants et les morts, afin de leur obtenir une participation aux mérites infinis de Jésus-Christ.

SEIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

« Jésus-Christ prend un repas chez les pharisiens et guérit un hydropique ¹. »

I. La divine charité du Rédempteur se montre dans la bienveillance avec laquelle il accepte un repas chez des hommes dont il connaissait la secrète jalousie. Il n'ignorait pas que les pharisiens ne l'attiraient chez eux que pour épier ses paroles et ses actions. Néanmoins il se rend dans leur compagnie et ne refuse pas de s'asseoir à leur table. Grande leçon pour nous qui ne devons pas uniquement rechercher les personnes qui nous plaisent et sympathisent avec nous, mais qui devons nous donner tout à tous, et consentir même à vivre avec nos ennemis, si, par notre charité, nous pouvons les gagner à Dieu.

II. Considérons la tolérance de Jésus-Christ, au milieu des pharisiens. Cette tolérance s'applique aux personnes,

¹ S. Luc, XIV.

mais non point aux doctrines. Notre-Seigneur tolère avec longanimité des hommes frappés d'aveuglement ; il se rend parmi eux pour les instruire et les édifier ; mais il combat et confond leurs erreurs. Tel est aussi l'esprit de l'Église catholique qui combat sans relâche le péché et l'hérésie, tout en se montrant indulgente et charitable envers ceux qui en sont coupables ; tandis que bien au contraire les hérétiques tolèrent toutes les doctrines d'erreur, et ne sont intolérants que pour les hommes qui professent la vérité.

A l'exemple de Jésus-Christ, dans nos relations avec notre prochain, proposons-nous toujours quelque objet d'utilité ; et ainsi nous rendrons profitable même le temps de nos récréations où la vue d'une seule âme pieuse et régulière suffit parfois pour édifier toutes les autres.

LUNDI APRÈS LE SEIZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Et les pharisiens l'observaient¹. »

I. Considérons l'esprit qui animait les pharisiens, pendant que Jésus-Christ, plein de douceur et de mansuétude, était assis au milieu d'eux. Ils l'observaient, dit l'Évangile, non point pour s'instruire et s'édifier ; mais pour le juger et remarquer ses défauts. Cette disposition pharisaïque se retrouve, à divers degrés, dans tous ceux qui unissent à la dévotion des sentiments d'orgueil et de vanité. Ils épient avec un secret plaisir les faiblesses de

¹ S. Luc, XIV.

leur prochain, pour se donner à eux-mêmes quelque relief ; ils poursuivent les autres de leurs jugements et de leur critique, tandis que, susceptibles à l'excès, ils n'admettent pour eux ni observations, ni réprimandes ; ils se flattent d'être clairvoyants et aperçoivent la moindre paille dans l'œil de leur frère, tandis qu'ils ne voient pas la poutre qui aveugle leurs propres yeux.

Bannissons loin de nous cet esprit de dénigrement qui blesse la charité et altère toutes les sources de la piété chrétienne.

II. L'homme sage s'observe lui-même. Au lieu de rechercher les défauts des autres et de s'en croire exempt, il ferme les yeux sur les faiblesses d'autrui pour ne voir que celles qui existent dans son propre fonds. Apprendre à se connaître, c'est la condition de la science des saints ; science très-rare, parce que nos imperfections, qui frappent le regard du prochain, se dérobent à notre amour-propre qui parfois nous les fait prendre pour des vertus.

Pour avancer dans la voie sainte, ce n'est pas assez de nous observer ; il faut accepter les observations des autres, et en tirer notre profit, de quelque part qu'elles viennent.

MARDI APRÈS LE SEIZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Il y avait devant lui un hydropique. »

I. L'hydropisie, qui consiste dans l'enflure du corps, est l'image de l'enflure non moins monstrueuse de l'es-

prit; maladie mortelle qui a sa racine dans l'amour de soi-même et produit tous les dérèglements de l'orgueil. Le propre de l'hydropisie spirituelle est de pousser au dehors toute la substance de la vie, afin de paraître aux yeux des autres, et de s'élever de plus en plus, pour se mettre au-dessus de tous. L'orgueilleux ne souffre point de supériorité à côté de lui; il veut, à tout prix, commander l'attention et l'estime; et il exige que les autres lui rendent les hommages qu'il se décerne à lui-même. Aussi, pour arriver à son but, il ne recule devant aucun moyen; il se fait un échafaudage de ses vertus, de ses talents, aussi bien que de ses vices; et il tire vanité même de ses actes d'humilité. Cette passion de soi-même, dit saint Grégoire, est une maladie qui aboutit à la mort.

II. Comme la nourriture de l'orgueil est la contemplation de nous-mêmes et des avantages qui nous distinguent, il faut, pour obtenir la guérison de cette maladie, détourner notre attention de nous-mêmes et la diriger vers Dieu; il faut, comme l'hydropique de l'Évangile, nous mettre en la présence du Seigneur et nous tenir humblement devant Lui, pour observer ses vertus et ses perfections divines. Cette contemplation, bien loin de nous enfler, nous fera comprendre notre pauvreté, nos misères et notre néant. Le souvenir de Dieu, de sa présence en nous et au-dessus de nous; de sa bonté infinie, de sa toute-puissance, de sa justice et de ses miséricordes, ce souvenir constant et vivant est le moyen assuré d'abattre notre orgueil et de nous inspi-

rer les sentiments que nous devons avoir de nous-mêmes.

MERCREDI APRÈS LE SEIZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Notre-Seigneur dit aux pharisiens : Est-il permis de faire des guérisons le jour du sabbat ? »

I. Considérons les nobles procédés de Jésus-Christ envers les hommes qui l'avaient invité à leur table. Ceux-ci dissimulaient leur malveillance et leurs critiques sous les dehors des honneurs qu'ils lui rendaient ; mais Jésus, connaissant toutes leurs pensées, ne veut pas cependant les confondre en public ; il leur pose humblement des questions, comme s'il avait besoin de s'instruire lui-même ; il leur parle avec douceur. Son but évident est de les éclairer et de les gagner, sans les offenser ; il en appelle à leur propre conscience pour rectifier leurs faux jugements ; il cherche à ramener, par la modération et la patience, des esprits prévenus et égarés. On voit que c'est par son humilité qu'il veut guérir leur orgueil ; et afin de donner à sa leçon une consécration éclatante et instructive, il opère sous leurs yeux la guérison de l'hydropique.

II. Le Seigneur triomphe par sa douceur plus que par sa puissance, selon cette parole de l'Écriture : « L'homme doux et patient est plus fort que celui qui subjugué les villes. » Grande vérité qui nous apprend de quelle manière on désarme la malveillance. Elle

condamne, par conséquent, l'opiniâtreté fâcheuse avec laquelle nous soutenons parfois notre opinion en refusant celle des autres. Appliquons-nous à supporter sans émotion les contradictions des hommes ; ne laissons pas dominer l'amour-propre dont les susceptibilités se formalisent au plus léger manquement d'égards et à la moindre offense ; souvent même il suppose des intentions qui n'existent pas. « Touchez ces montagnes, et elles fumeront, » disait David. Le Seigneur n'exhale que des paroles humbles pour dissoudre les nuages de l'esprit d'orgueil.

Et nous parfois, nous augmentons les ressentiments par l'inflexibilité de nos exigences. Saint Paul oppose à cette humeur contentieuse les conseils de l'Évangile : « Prévenez-vous mutuellement par des témoignages de déférence et d'honneur. Que chacun croie les autres au-dessus de soi ! Que tout se fasse parmi vous avec un esprit de charité et d'humilité ! » — « Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre. »

JEUDI APRÈS LE SEIZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Qui de vous, si son bœuf ou son âne tombe dans une fosse, ne l'en retire même le jour du sabbat ? »

I. Notre-Seigneur, en faisant un appel au bon sens des pharisiens, cherche à réveiller dans leur esprit les plus simples notions de la vérité ; car quand les sions mauvaises ont faussé la conscience et ¹

les questions les plus élémentaires se compliquent ; et la religion elle-même n'est plus qu'une source de contradictions et de minuties. C'est ainsi que les pharisiens, sous prétexte de régularité, se croient autorisés, le jour du sabbat, à secourir un animal qui tombe dans la fosse, tandis qu'ils craignent d'empêcher la Loi divine, en secourant leurs frères. Ils se font scrupule d'avalier un moucheron, dit l'Évangile, et ils avalent un chameau ; ils se purifient soigneusement les mains, tout en gardant dans leur cœur des sentiments de haine et d'orgueil. Méfions-nous de nous-mêmes ; car une fois que l'orgueil se mêle à nos jugements, nous ne voyons plus les objets tels qu'ils sont ; nous les regardons à travers des verres de couleur et de grosseur différentes.

II. Quand l'orgueil vient à s'infiltrer dans les sentiments religieux, il commence par obscurcir l'esprit, puis il dessèche le cœur ; car là où manque l'humilité, il n'y a pas de charité. C'est ce que démontre l'exemple des pharisiens qui veulent bien qu'au jour du sabbat on sauve un bœuf tombé dans la fosse ; mais qui contestent au Sauveur le droit de guérir un hydropique. Ils sont pleins de sollicitude pour un vil animal, et ils ne se soucient pas de sauver un homme. Ce défaut de vraie charité se retrouve dans beaucoup de chrétiens qui s'intéressent à la vie animale, et sont indifférents, non pas seulement à l'égard de l'âme de leur prochain, mais aussi à l'égard de leur propre salut ; leur zèle ne s'applique qu'à la vie terrestre ; et quand une âme tombe

dans l'abîme, ils n'y font point attention et ne sont point émus.

Comprenons mieux le prix des âmes; et travaillons, par tous les moyens possibles, à leur procurer le salut.

VENDREDI APRÈS LE SEIZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Quiconque s'élève sera humilié, et celui qui s'humilie sera élevé. »

I. Notre-Seigneur nous représente, sous toutes les formes, les funestes suites de l'orgueil et les avantages inappréciables de l'humilité. Se complaire en soi-même, attirer à soi les louanges et la gloire, se hausser par de vaines prétentions au-dessus des autres, c'est renouveler à divers degrés la prévarication des anges déchus; c'est perpétuer sur la terre l'injustice, le désordre et le mensonge; c'est se poser comme une idole à la place de Dieu. Ceux qui marchent dans cette voie d'exaltation seront profondément abaissés; car Dieu qui donne sa grâce aux humbles, résiste aux superbes, et précipite l'orgueilleux jusqu'aux abîmes.

Si tu veux être grand devant Dieu, dit l'Écriture, sois petit à tes propres yeux, et n'aie que de bas sentiments de toi-même.

II. Le contraste de notre extrême fragilité avec la majesté de notre Créateur devrait suffire pour nous rendre humbles. Mais il faut encore considérer que c'est de Dieu que nous avons reçu tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes. Par conséquent, si nous pos-

sédons des vertus, des qualités, des talents, des avantages spirituels ou temporels, c'est à Lui qu'il faut les consacrer; c'est à Lui qu'il faut en rendre hommage. L'humilité qui règle nos rapports avec Dieu, doit dominer aussi nos relations avec nos frères, en nous interdisant tout mépris à leur égard et toute prétention de supériorité. Elle nous pousse au contraire à reporter sur eux l'estime que nous nous refusons à nous-mêmes, et à ne croire personne au-dessous de nous.

! L'Âme fidèle qui, à l'exemple de Jésus-Christ, pratique une humilité sincère, obtiendra une couronne de gloire et d'honneur.

SAMEDI APRÈS LE SEIZIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

La très-sainte Vierge, modèle d'humilité.

I. La Mère de Jésus est évidemment le modèle de l'humilité. Tel était le Fils, telle était la Mère; et c'est au fruit qu'on reconnaît l'arbre. Marie était déjà humble avant la salutation de l'archange, puisque, selon ses propres paroles, c'est son humilité qui a attiré sur elle les regards du Très-Haut. Mais combien n'a-t-elle pas perfectionné cette divine vertu sous les yeux de Jésus-Christ! Que d'exemples, que de leçons évangéliques n'a-t-elle pas reçus et donnés, alors qu'elle était encore l'unique dépositaire des paroles du divin Maître! Elle pratiquait la doctrine de la sainteté avant que Jésus-Christ ne l'eût révélée à ses apôtres; et elle était déjà

parfaite dans l'humilité, quand le Seigneur a dit à ses disciples : « Apprenez de moi à être doux et humbles de cœur. »

II. Considérons avec quelle précaution et quelle simplicité la divine Vierge s'efface aux yeux du monde, et voile à tous les regards les dons et les prérogatives dont elle était si merveilleusement douée. Elle se complait dans l'obscurité et le silence, évitant les actions d'éclat, bien qu'elle eût pu opérer des miracles, à plus de titres que les apôtres et les autres saints. Mais l'humilité, c'est toute sa vie ; et pour la conserver intacte, elle renferme dans son cœur les trésors de la grâce, et cache au dedans d'elle-même, comme il convient à la Fille de Sion, toutes les beautés de sa vertu et tous les secrets de son amour. Si elle permet aux hommes de la contempler une seule fois dans l'attitude de la force et de la majesté, c'est au Calvaire, au pied de la Croix, où elle se tient debout au milieu des humiliations et des opprobres.

Formons-nous à l'image de Marie et soyons humbles, afin d'attirer sur nous les regards de notre Dieu.

DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

« Un docteur de la loi s'adresse à Jésus pour lui faire cette demande : Maître, quel est le plus grand commandement de la loi ? »

I. Les docteurs pharisiens ne voyaient dans la religion que les cérémonies extérieures du culte ; et, contents de leur scrupuleuse régularité, ils négligeaient de les

vivifier par l'esprit de charité et d'amour. Notre-Seigneur leur reproche en toute circonstance ce funeste aveuglement. Mais ce reproche s'adresse aussi à ceux d'entre les chrétiens qui professent des doctrines analogues. Ces chrétiens ont toutes les apparences édifiantes ; ils possèdent la science et les éléments de la sanctification ; mais à ces éléments il manque le feu sacré sans lequel tout le reste est mort. « Je suis venu apporter le feu sur la terre, nous dit le Sauveur, et quel est mon désir sinon que ce feu s'allume? »

II. Les incertitudes des pharisiens au sujet du principal commandement de Dieu prouvent que, lorsque le cœur n'est pas droit, la foi chancelle et la science est vaine. Alors on érige en systèmes les fausses lumières qui favorisent les passions et tranquillisent la conscience. On cherche dans la raison humaine des arguments pour excuser ou dissimuler les fautes ; on interprète la loi de manière à exclure le remords ; on parvient, à force de discuter avec soi-même, à trouver juste ce qui est injuste et bien ce qui est mal. La rectitude du jugement se perd avec la droiture du cœur, et alors l'âme s'endort dans les illusions d'une conscience qui ne voit plus la vérité. « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. »

LUNDI APRÈS LE DIX-SEPTIÈME DIMANCHE DE LA
PENTECÔTE

« Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur,
de toute votre âme et de tout votre esprit. »

I. L'amour de Dieu est le grand commandement qui résume toute la religion ; il est la fin de l'homme, puisque l'homme n'a été créé que pour aimer son Dieu ; il est le but des autres commandements et de tous les enseignements sacrés, puisque tous ne tendent qu'à relier l'homme à Dieu. C'est l'amour qui est le lien de cette union, la condition de la vie immortelle, la voie du bonheur, la clef du ciel. Aimer Dieu, c'est épancher en lui toute la substance de notre cœur ; c'est lui rapporter tous les actes de notre volonté, toutes les pensées de notre esprit, toutes les œuvres de notre vie ; c'est verser en Lui notre âme tout entière.

L'âme fidèle tire de son propre fonds les victimes qu'elle offre à Dieu : elle brûle en se consumant, comme le cierge pascal, devant l'autel de l'amour.

II. De même que le feu se manifeste par la flamme, de même l'amour se prouve par les œuvres. « Celui qui m'aime, dit Jésus-Christ, garde ma parole. » Or, garder la parole, c'est la mettre en action et en pratique. Si donc nous gardons le premier commandement, nous pratiquerons tous les autres préceptes, et nous prouverons notre amour par une fidèle obéissance. La vie chrétienne est féconde ou stérile, selon qu'elle réalise avec plus ou moins d'énergie la grande loi de l'amour.

MARDI APRÈS LE DIX-SEPTIÈME DIMANCHE DE LA
PENTECÔTE

« C'est là le premier et le plus grand commandement. »

I. L'amour de Dieu, qui est le premier des commandements, doit être aussi le principal objet de notre méditation et de notre vie pratique. Il n'ordonne rien moins que l'offrande de notre cœur tout entier ; par conséquent, c'est violer la Loi divine que de n'offrir à Dieu qu'une partie de notre cœur et d'en retenir une autre ; ou ce qui serait plus funeste encore, de reprendre notre cœur après l'avoir donné. Ainsi ce grand précepte nous oblige essentiellement à aimer Dieu sans réserve et sans mesure ; à l'aimer sans retour et sans fin ; c'est-à-dire qu'il faut l'aimer de plus en plus, en se rapprochant sans cesse du foyer éternel de l'amour. C'est ce que nous enseigne saint Paul : Je ne pense point avoir atteint encore le terme où je tends, mais tout ce que je sais maintenant, c'est qu'oubliant ce qui est derrière moi, et m'avançant vers ce qui est devant moi, je cours incessamment vers le but de ma carrière.

II. Le premier commandement est aussi le plus doux et le plus facile des commandements ; car les hommes sont naturellement portés à aimer ; et le commandement divin n'a pour but que de les rattacher à l'objet éternel de l'amour. Or, pour aimer ce Dieu d'amour, il faut le connaître et le sentir, il faut rentrer au fond de notre

cœur ; c'est là qu'il se révèle ; c'est là qu'il fait ses délices ; c'est là que l'amour se fait aimer. L'âme aimante et persévérante qui a goûté au fond d'elle-même la divine onction de l'amour, n'a plus besoin qu'on lui commande d'aimer ; elle possède un trésor qui renferme tous les autres trésors et un bonheur qui renferme tous les autres bonheurs. Sous l'action de cette flamme divine, les affections humaines pâlissent et s'effacent comme les étoiles de la nuit au lever du soleil.

C'est ce que proclame saint Augustin : Dites aux créatures que, si elles ont quelque bonté et quelques charmes, elles tiennent ces avantages de Celui qui est plus beau qu'elles, plus excellent qu'elles, plus aimable et par conséquent plus souverainement digne d'être aimé. Ne demandez pas, dit un autre docteur de l'Eglise, pourquoi j'aime mon Dieu. Je l'aime parce que je l'aime. J'aime pour aimer.

MERCREDI APRÈS LE DIX-SEPTIÈME DIMANCHE DE LA
PENTECÔTE

« Voici le second commandement qui est semblable au premier :
Vous aimerez le prochain comme vous-mêmes. »

I. Considérons que d'un même amour, comme d'une même racine, procèdent tout à la fois les sentiments de dilection que nous portons à notre prochain, et les sentiments de prédilection que nous portons à Dieu. Ces deux branches se produisent simultanément, s'embrassent mutuellement et ne se développent jamais l'une

sans l'autre. C'est pourquoi le deuxième commandement est semblable au premier. Aimer Dieu, c'est garder sa parole; et garder sa parole, c'est aimer le prochain. Comment en effet pourrait-on aimer Dieu, sans aimer ceux qu'Il aime, ceux qu'Il nous ordonne d'aimer? Et comment aimer notre prochain, sans aimer Dieu dont il est l'image? « En cela on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, dit Jésus-Christ, si vous vous aimez les uns les autres. »

II. Le divin Sauveur qui nous a aimés jusqu'à nous donner sa vie, nous a montré dans sa mort le type de la charité parfaite; car le sacrifice de soi-même est le plus haut degré de l'amour. Sans doute les occasions de mourir pour nos frères sont rares; mais celles de les obliger, de les édifier, de les servir, s'offrent à nous tous les jours. La vraie charité ne calcule pas les services; elle ne compte pas les privations et les peines; elle surmonte les répugnances et se fait tout à tous. Elevée à cette hauteur, la charité se confond avec l'amour de Dieu, puisqu'elle sert Dieu en aimant le prochain, et qu'elle sert le prochain pour témoigner à Dieu son amour. « Tout ce que vous ferez pour l'un des miens, dit Jésus-Christ, vous le ferez pour moi-même. »

Puissions-nous pratiquer ce commandement de manière à ce qu'on dise de nous ce qu'on disait des premiers chrétiens : Voyez comme ils s'aiment !

JEUDI APRÈS LE DIX-SEPTIÈME DIMANCHE DE LA
PENTECÔTE

« Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements. »

I. La vie du ciel consiste à aimer éternellement et à être éternellement aimé. Les bienheureux dans l'éternité reçoivent avec plénitude les effusions de l'amour et se les transmettent les uns aux autres. Au ciel il n'y a pas d'autre loi que celle de l'amour et de la charité. Cette loi a été apportée en ce monde par Jésus-Christ pour initier les chrétiens et les former à la vie céleste. Aussi tous les préceptes, aussi bien que les défenses, n'ont pour but que d'en seconder l'accomplissement. D'où nous pouvons conclure que le chrétien fidèle à l'amour de Dieu et du prochain garde la loi tout entière, tandis que celui qui transgresse la charité viole tous les autres commandements. Aussi l'apôtre nous déclare que, sans la charité, les autres vertus, même les plus sublimes, ne serviraient de rien.

II. La charité étant la somme de tous les devoirs, la plénitude de toutes les vertus, l'essence et la substance de toute la Religion, il s'ensuit que nos progrès spirituels seront en raison de notre avancement dans la voie de la charité; et qu'en définitive, la sainteté n'est que la perfection de la charité. Nous sommes donc plus ou moins rapprochés de Dieu, selon que nous exerçons plus

ou moins la charité évangélique. Elle donne du prix aux œuvres, des mérites au sacrifice, des succès au zèle, des fruits aux souffrances, des récompenses aux moindres actions ; elle purifie et couronne la vie chrétienne. Par sa force attractive et son onction unitive, elle nous attire au ciel et nous unit à Dieu.

Appliquons-nous saintement à nous perfectionner dans cette voie royale, afin de pouvoir dire comme saint Paul que rien ne nous séparera jamais de l'amour de Dieu, en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

VENDREDI APRÈS LE DIX-SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS
 LA PENTECÔTE

« Jésus leur dit : Si le Christ est fils de David, pourquoi David l'appelle-t-il son Seigneur ? »

I. Considérons que le texte du psaume, cité par Jésus-Christ, annonce clairement que le Messie devait être tout à la fois fils de David et fils de Dieu ; mais ce texte prophétique ne fit jaillir aucune lumière dans ces esprits qui restaient volontairement fermés aux témoignages de la vérité. Ils gardèrent le silence, et ne comprirent point qu'ils avaient au milieu d'eux Celui qui venait accomplir toute la Loi, remplir toutes les promesses et réaliser toutes les prophéties. C'est ainsi que les hommes pleins d'eux-mêmes et attachés à leurs propres pensées sont dépourvus du sens des choses de Dieu ; et tandis que les divins mystères se révèlent à ceux qui sont humbles, ils se voilent pour les esprits orgueilleux et se dé

robent à ceux qui aiment mieux les ténèbres que la lumière.

Conservons précieusement notre foi, et mettons-la sous la garde de l'humilité.

II. Dans le texte sacré que Jésus-Christ rappelle, David prophétise la gloire de son fils, et en même temps il l'adore comme son Seigneur et son Dieu. C'est la révélation mystérieuse de la double nature de Jésus-Christ. Par sa génération éternelle, il est le Fils de Dieu béni dans tous les siècles; par son incarnation dans le sein de Marie, il est le fils de l'homme, issu de la race de David. Or, le rapprochement de ce texte avec celui des deux commandements de Dieu que Jésus-Christ cite ensemble, nous prouve qu'il faut appliquer tout à la fois au divin Sauveur le commandement d'aimer Dieu et celui qui nous ordonne d'aimer notre prochain; c'est-à-dire que Jésus-Christ étant notre Dieu, nous devons l'aimer de toute notre âme, de tout notre cœur et de toutes nos forces; et que, s'étant fait homme, il est devenu notre prochain, et à ce nouveau titre, nous devons l'aimer comme un autre nous-même.

Aimons donc Jésus-Christ d'un double amour, et portons sur lui tous les sentiments que nous inspirent le Créateur et les créatures.

SAMEDI APRÈS LE DIX-SEPTIÈME DIMANCHE DE LA
PENTECÔTE

« Marie est l'origine des voies de Dieu. »

I. L'Eglise met dans la bouche de la Vierge immacu-

lée cette parole du livre de la Sagesse : « Je suis le commencement des voies de Dieu. » Avec elle en effet commence l'ère de la régénération. Elle a conçu le Verbe de Dieu dans sa chair virginal; elle a enfanté le Messie; elle l'a présenté aux adorations des bergers et des mages, des peuples et des rois. Par sa médiation, l'esprit de prophétie a sanctifié dans le sein d'Elisabeth le plus grand de tous les hommes; par elle, aux noces de Cana, les miracles de Jésus-Christ ont éclaté pour la première fois dans le monde. Elle possédait l'esprit apostolique bien avant la vocation des apôtres. Elle est plus qu'un évangéliste, puisqu'elle portait en elle toutes les paroles de vie. C'est aussi par elle que le sacerdoce catholique a été mystérieusement inauguré; car, comme un pontife, elle a offert la sainte victime. Ce ne sont là que les grands traits de son rôle dans l'Eglise. Mais qui pourrait dire les œuvres innombrables de charité, de piété, de miséricorde auxquelles Marie a donné naissance?

Apprécions le bonheur de porter son nom, d'habiter sa maison et de vivre sous sa royale bannière.

II. Marie est le vivant Evangile où les disciples de Jésus-Christ étudient les mystères de l'amour et de la charité; théologie divine qui renferme dans une lumineuse clarté la connaissance de Dieu et la science des saints. Il faut comprendre Marie pour entrer dans le cœur du christianisme. « Elle est, dit saint Jean l'amas-cène, le commencement, le milieu et la fin de toutes les œuvres divines. » Comme Jésus-Christ, elle a accompli le premier commandement en gardant la parole dans son

cœur et en pratiquant l'obéissance jusqu'à la mort. Comme Jésus-Christ, elle a aimé son peuple, jusqu'à se vouer elle-même au sacrifice pour coopérer avec Jésus-Christ au salut du monde.

A son exemple, soyons tout à Dieu et tout à nos frères. Alors nous répéterons avec elle ces paroles de Jacob et de David : « Seigneur, vous me portez dans vos bras; vous êtes mon héritage, mon espérance et ma couronne. »

DIX-HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

Guérison d'un paralytique¹.

I. Les diverses maladies corporelles dont l'Evangile nous rapporte la guérison sont autant de figures visibles des maladies spirituelles. La paralysie représente l'état d'une âme qui reste stationnaire dans la voie du salut. Elle n'est pas morte; mais elle est sans mouvement; elle ne marche plus, elle ne sait plus ni agir, ni souffrir, ni combattre; toutes ses bonnes volontés avortent; ses résolutions sont ajournées au lendemain; elle commence toujours et n'achève jamais; sa vie est un rêve, son réveil sera une déception. Quelles sont les causes de cette funeste immobilité? « Mon cœur s'est desséché, disait David, parce que j'ai oublié de manger mon pain. »

La négligence de la prière, de la communion, des devoirs journaliers, produit à la longue de graves désor-

¹ S. Matth., IX.

dres dans la santé morale. L'âme, aussi bien que le corps, s'engourdit lorsqu'elle est privée de nourriture et d'exercice.

II. La vie de l'homme sur la terre est un combat perpétuel. De là les alternatives de santé et de maladie, de ferveur et de défaillance. La grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ répond surabondamment aux besoins de ces divers états; elle maintient ou rétablit l'équilibre de notre bonne volonté; et il n'y a point d'infirmité qui ne trouve son secours dans les sacrements. Cependant si la grâce ne tarit pas, elle ne produit pas toujours ses effets. Une foule de chrétiens, trop semblables en cela aux Juifs dont parle l'Évangile, ne recourent point aux remèdes alors qu'ils en auraient le plus besoin, ou bien ils en abusent quand ils n'en profitent point. L'âme qui ne s'améliore pas se détériore; celle qui refuse d'avancer risque de tomber en paralysie. « Eclaircz mes yeux, disait le Psalmiste, afin que je ne m'endorme pas du sommeil de la mort. »

LUNDI APRÈS LE DIX-HUITIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Jésus, étant entré dans une barque, vint dans sa ville ¹. »

I. Quelle est la ville de Jésus, dont parle l'évangéliste? Il n'avait pas une pierre où reposer sa tête. La ville de Jésus-Christ, répondent les interprètes, est l'emblème du cœur de l'homme; car c'est là qu'il fait sa résidence

¹ S. Matth., IX.

permanente. Il n'est pas descendu du ciel pour se fixer dans les habitations terrestres ; et s'il demeure dans les temples qui lui sont consacrés, il n'est là que transitoirement, comme dans un reposoir où il nous attend. Le monde tout entier est un temple où resplendissent les merveilles de sa toute-puissance ; mais le cœur humain est le lieu sacré où s'accomplit le mystère de son amour. C'est là qu'il veut faire ses délices : « J'ai demandé une seule chose au Seigneur, disait le roi-prophète, et je la chercherai uniquement : c'est d'habiter dans la maison de mon Dieu tous les jours de ma vie. »

II. L'Évangile nous apprend que le royaume de Dieu est au dedans de nous, et que c'est au fond de notre âme qu'il faut rentrer, pour demeurer uni au Dieu d'amour. Cependant, comme le Seigneur qui est le Saint des saints, ne saurait habiter avec les idoles, nous ne pouvons le posséder dans la cité de notre âme qu'à la condition de la purifier et de la lui consacrer tout entière ; afin qu'à l'instar de Sion, elle soit une ville forte, une ville sainte, une ville où règnent la paix, la régularité et la concorde. Jésus-Christ est le prince de la paix, et il se donne aux âmes pacifiques. « Vous êtes en nous, ô Seigneur, et votre saint nom a été invoqué sur nous, » disait le prophète Jérémie. La voix dit à l'Épouse : « Prépare ton âme ; car voici l'Époux qui vient ! Ouvre tes portes ; voici le Dieu des vertus ! »

MARDI APRÈS LE DIX-HUITIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« On lui présenta un paralytique étendu sur son lit. »

I. Les hommes charitables qui ont amené le malade au divin Sauveur, nous offrent un modèle de zèle évangélique. Ils ne se laissent arrêter ni par la foule qui se presse autour de Jésus-Christ, ni par le respect humain, ni par les invectives des scribes et des pharisiens. Ils ne se découragent devant aucune contradiction, et leur persévérance est récompensée par un miracle.

Cet exemple montre l'efficacité des services que les hommes se rendent les uns aux autres. Toujours ils sont bénis ; car en vertu de l'échange de ces bons procédés, les pécheurs participent aux mérites des saints, et les saints ont une part aux grâces qu'ils procurent aux pécheurs. Mais la mesure des joies est plus grande pour ceux qui donnent que pour ceux qui reçoivent.

II. Il n'y a rien de plus divin, dit un Père, que le zèle évangélique avec lequel nous travaillons à l'édification des âmes. Ce zèle est toujours fécond et méritoire, alors même qu'il ne porte point immédiatement ses fruits. Quand la grâce est repoussée par les uns, elle va toucher les autres, ou bien elle revient à nous-mêmes ; et ainsi en coopérant au salut de nos frères, nous contribuons à notre propre félicité. L'apôtre nous assure que lorsque, par nos prières, nos œuvres ou nos souffrances, nous attirons une seule âme dans la voie du sa-

lut, nous obtenons en récompense la rémission de nos péchés et la vie éternelle.

Donnons à notre Sauveur une preuve d'amour en édifiant ses brebis fidèles et en gagnant les infidèles.

MERCREDI APRÈS LE DIX-HUITIÈME DIMANCHE DE LA
PENTECÔTE

« Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. »

I. La bonté avec laquelle Notre-Seigneur accueille le paralytique, les paroles consolantes qu'il lui adresse, sont des encouragements pour tous les affligés et les infirmes. Les souffrances de corps et d'esprit sont d'ailleurs de puissants moyens de salut quand on en fait usage, soit pour perfectionner la patience, soit pour s'exercer à la mortification, soit pour expier ses fautes en unissant ces expiations à la Passion de Jésus-Christ. De même que le feu purifie la rouille qui s'attache au métal, de même les épreuves douloureuses dégagent l'âme de ses souillures et lui donnent plus de lucidité et de splendeur. Mais pour que les maux de la vie terrestre produisent ces précieux avantages, il faut les accepter avec soumission, les sanctifier par la foi. La croix nous donne des traits de ressemblance avec le Sauveur crucifié.

II. Le divin Sauveur, pour opérer la guérison de l'âme et du corps, ne demande au paralytique et à ceux qui le lui amènent qu'une seule chose : il demande de la

confiance; et pour exciter ce sentiment, il donne au malade le nom de fils, nom qui exclut toute crainte et toute hésitation. Si donc nous abordons le Seigneur avec confiance, nous ne devons jamais désespérer; puisqu'il nous déclare dans les saintes Ecritures que tout pécheur qui se convertit du fond de son cœur sera sauvé, et que là même où abondait le péché, là il peut y avoir surabondance de grâce.

Méditons la bonté ineffable de Jésus-Christ. Il est venu pour les pécheurs, et non point pour les justes; pour les malades, et non point pour les bien portants.

JEUDI APRÈS LE DIX-HUITIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : Pourquoi formez-vous dans vos cœurs de mauvais jugements? »

I. Au moment d'opérer la double guérison du paralytique, Notre-Seigneur fait un autre miracle non moins instructif. Il lit dans le cœur des pharisiens et dévoile toutes leurs pensées. Ainsi l'œil de Dieu pénètre jusqu'aux profondeurs de la conscience; il voit les actions, il entend les paroles; mais il sonde surtout les intentions. Ce regard de Dieu n'a rien de redoutable pour les cœurs droits; au contraire, leur consolation est de marcher devant Celui qui juge non selon les apparences, mais selon la justice et la vérité. Dieu seul est notre juge; les hommes ne voient que le dehors, et l'Evangile leur défend de se juger les uns les autres. C'est

d'ailleurs le propre de la charité de ne jamais penser mal de personne.

II. Puisque notre divin Juge aperçoit le mal dans son germe intérieur, et condamne l'action mauvaise dans la pensée qui l'a conçue, nous devons veiller sur notre esprit, et le régler de telle sorte qu'il ne se passe rien au dedans de nous qui puisse lui déplaire. Toutefois ce n'est pas la pensée fugitive, mais c'est la pensée volontairement admise qui est condamnable; car il n'y a point de péché là où il n'y a pas de volonté et de consentement formel. Le mal qui se présente à l'esprit n'est qu'une tentation, et la tentation peut devenir une occasion de mérite quand elle est repoussée, ou une occasion de péché quand elle est consentie.

VENDREDI APRÈS LE DIX-HUITIÈME DIMANCHE DE LA
PENTECÔTE

« Jésus dit au paralytique : Levez-vous, emportez votre lit et retournez dans votre maison. »

I. Considérons les trois mystérieux actes que le Seigneur prescrit au paralytique. D'abord il lui ordonne de se lever, car le premier mouvement d'une âme qui recouvre la santé est de reprendre une direction droite et de se tenir debout, dans l'attitude du courage et de la confiance. Le second acte est figuré par le lit dont le paralytique doit se charger lui-même. Quand l'âme est guérie, il faut qu'elle prenne la croix sur laquelle elle était auparavant étendue, et qu'elle porte son lit de dou-

leur et de misères jusqu'à ce qu'elle soit rentrée dans sa maison. Or, sa maison n'est pas sur la terre, elle est au ciel. Ne cherchons pas la croix loin de nous; prenons notre propre fardeau et, quelque pesant qu'il soit; portons-le comme un instrument de salut. Ce sont les travaux, les fatigues, les sueurs de chaque jour qui nous ramèneront dans la maison de notre éternité.

II. L'Évangile ajoute que les peuples, témoins du miracle, et touchés des paroles de Jésus-Christ, bénissaient Dieu de ce qu'il avait donné une telle puissance aux hommes. Le divin Sauveur qui est venu pour effacer les péchés du monde et pour sauver ce qui était perdu, a déposé dans son Eglise la puissance qu'il a exercée lui-même sur la terre. Il a communiqué aux hommes consacrés au saint ministère le pouvoir de délier, de guérir et de remettre les péchés; et, par le sacrement de la pénitence, il a perpétué jusqu'à la fin des siècles les effusions de son inépuisable miséricorde.

Puisque cette source ne s'épuise jamais, ne laissons pas tarir non plus les sentiments de notre reconnaissance.

SAMEDI APRÈS LE DIX-HUITIÈME DIMANCHE DE LA
PENTECÔTE

« Marie tient dans ses mains la clef des miséricordes divines. »

I. Jésus-Christ lui-même est la clef mystérieuse du

ciel. Il ouvre, et personne ne ferme ; il ferme, et personne n'ouvre. Son cœur est le trésor de toutes les grâces ; le sang qui découle de ce cœur sacré est le prix de notre rédemption, le gage de notre salut. Mais cette clef du bonheur éternel n'est-elle point entre les mains de Marie ? N'est-ce point dans le sein de Marie que le Fils de Dieu a puisé le sang qui efface les péchés du monde ? N'est-ce point à Marie que Jésus-Christ a été soumis et obéissant pendant les trente premières années de sa vie ? N'est-ce point à Marie qu'il a légué sa tendresse pour les enfants des hommes ?

Approfondissons cette vérité pour comprendre avec quelle puissance notre divine Mère parle au cœur de Jésus ! Elle parle en faveur des malades, des pécheurs et des affligés. Elle parle ; et un mot de sa bouche fait jaillir jusqu'à nous les miséricordes d'en haut.

II. Jésus-Christ a institué les sacrements comme des canaux qui transmettent à l'âme les effusions de la vie céleste. Mais il a consacré la maternité de sa Mère comme un autre canal par où nous arrive le baume des vivifiantes consolations. Marie est en quelque sorte le sacrement de la tendresse maternelle. Elle nous prodigue les dons de la bonté, de la miséricorde et de l'amour. Elle est plus qu'un sacrement, puisqu'elle a fourni les éléments qui nous communiquent le feu sacré de la Divinité.

Comment l'âme chrétienne pourrait-elle ne pas aimer Marie ? Cet amour filial, disent les docteurs de l'Eglise, est un signe de prédestination. C'est un culte vivant

qui offre à la Mère de Jésus un tribut perpétuel d'honneur, d'actions de grâces et d'œuvres saintes.

DIX-NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

« Le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut célébrer les noces de son fils¹. »

I. Les noces royales auxquelles nous sommes conviés sont les fêtes de l'alliance que le Fils de Dieu a contractée avec la nature humaine ; alliance pleine de mystère. Elle a commencé en ce monde au moment de l'incarnation, et elle se consommera au ciel. Toutes les âmes régénérées peuvent aspirer à l'union divine ; mais celles-là seulement qui sont spécialement consacrées au Seigneur reçoivent avec solennité le titre auguste d'épouses de Jésus-Christ. Les magnificences de Salomon que nous décrivent les livres sacrés n'étaient que les pâles images du mystère du mariage spirituel ; et l'homme ne saurait s'en faire une idée, puisque l'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, le cœur n'a pas compris ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. La vie religieuse, avec ses labeurs et ses joies, n'est qu'une préparation à ces fêtes éternelles.

Immense charité de Dieu ! comment ne pas être ravi d'admiration quand on considère l'excès de son amour !

II. L'âme qui aspire à l'honneur des noces divines doit avant tout s'humilier, afin de devenir sainte ; car

¹ S. Matth., XXII.

son fiancé est le Saint des saints. Or, il n'y a que les âmes religieuses, dit saint Bernard, qui puissent mener une vie parfaitement sainte; puisque, éloignées du commerce du monde, elles pratiquent les règles de la sainteté évangélique; et, préservées de l'esprit du siècle, elles sont plus humbles, plus recueillies et plus fortes. Les communautés, dit saint Grégoire de Nazianze, sont les noviciats du ciel. Ce sont les asiles sacrés où le Seigneur assemble ses fiancées pour les préparer au jour des noces. Et à cet effet, il les nourrit d'amour, les enrichit de vertus et les exerce à la vie des anges. Saint Augustin dit qu'elles doivent mener une conduite toute divine, puisqu'elles ont pour époux un Dieu.

Reconnais donc, âme religieuse, ta haute dignité! Purifie-toi par la pénitence; couvre-toi de tous les parfums de la vertu; et rends-toi digne par une incorruptible fidélité de porter la couronne nuptiale au festin de l'Epoux.

LUNDI APRÈS LE DIX-NEUVIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Il envoya ses serviteurs pour appeler aux noces ceux qui y étaient invités. »

I. Le Seigneur a dressé en tous lieux, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, une table sainte où les âmes choisies mangent le pain de l'amour et boivent le breuvage de l'immortalité. Le festin est comparé aux joies nuptiales, puisque ce mystère nous unit au Seigneur et nous laisse pressentir l'amour immense que Dieu porte à la créature faite à son image.

Que cet amour excite le nôtre ! Sans cesse méditons les bienfaits de Dieu et empruntons les accents du royal psalmiste, pour célébrer avec lui les miséricordes éternelles.

II. C'est la foi qui tout d'abord doit répondre à l'invitation divine. Sans elle, nul ne saurait se placer parmi les convives de la Table sainte. La vocation à la foi précède les autres grâces, et elle est le principe de toutes les vocations particulières. Saint Paul, en parlant de la foi et des obligations qu'elle impose, résume ses enseignements en nous exhortant à marcher d'une manière digne de notre vocation.

Prions donc le Seigneur d'augmenter cette foi, de l'affermir et de la vivifier, afin qu'elle serve de fondement à toutes les grâces que le Seigneur nous destine, et qu'elle produise les fruits que nous devons porter pour sa gloire.

MARDI APRÈS LE DIX-NEUVIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Ils refusèrent de se rendre à l'invitation. »

I. Le premier invité aux noces de l'Agneau, ce fut le peuple d'Israël. Dieu lui avait envoyé successivement Moïse et les prophètes, les apôtres et les disciples. Mais à mesure que le Seigneur multipliait les témoignages de son amour, ce peuple ingrat les repoussait avec plus d'opiniâtreté ; et dans son aveuglement, il refusa les dons que lui offrait la main divine. « Les ténèbres n'ont

pas compris la lumière, » dit l'Évangile. En considérant cette lutte entre la bonté de Dieu et l'insensibilité des hommes, deux choses paraissent inexplicables : d'une part, la patience divine qui ne se lasse pas de faire le bien; et d'une autre, la perversité de ceux qui ne cessent de méconnaître leur Bienfaiteur. Ce contraste se perpétue dans le monde entre la grâce et la nature.

Est-ce que dans le cours de notre vie passée et dans nos actes journaliers, l'Esprit de Dieu ne rencontr^é pas en nous plus d'une résistance, plus d'un murmure, plus d'une ingratitude ?

II. L'histoire des Juifs est la prophétie de l'histoire de l'Eglise : elle doit servir d'exemple et d'instruction aux chrétiens. Or si les Juifs ont préféré les biens de la terre à ceux du ciel, et s'ils n'ont répondu que par des outrages aux envoyés de Dieu qui leur offraient les grâces d'en haut, combien est plus coupable l'âme chrétienne qui dédaigne des bienfaits bien autrement précieux ! Notre-Seigneur dit à tous : « Venez à moi, vous qui êtes chargés et accablés, et je vous soulagerai. » Il dit à tous : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ! »

Comment répondons-nous à ces divines prévenances ? Est-ce auprès du Seigneur que nous cherchons à éteindre notre soif ? Est-ce à lui que nous demandons la consolation de notre cœur ? Est-ce en lui que nous trouvons notre paix et notre repos ?

MERCREDI APRÈS LE DIX-NEUVIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Ils négligèrent de venir au festin, et s'en allèrent l'un à sa campagne, l'autre à son négoce. »

I. La négligence retient un grand nombre d'hommes loin du festin nuptial, et les prive d'un bonheur qu'ils n'apprécient point. On n'excuserait pas cette négligence dans les chrétiens qui vivent dans les affaires du monde; mais combien ne serait-elle pas plus impardonnable dans les âmes vouées au service de Dieu ! Tout ce qui les entoure leur parle des noces de l'Agneau : la voix de Dieu, la voix des supérieurs, la voix de la règle, la voix des bons exemples ; tous les exercices religieux, toutes les pratiques journalières sont autant de voix qui convient les âmes au banquet de l'Amour, et les portent vers les choses du ciel. Négliger ces grâces ou les recevoir avec tiédeur, c'est risquer de tomber sous le coup d'une effrayante sentence de l'Écriture : « Maudit est celui qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence. »

II. La négligence dans la vie spirituelle est semblable à l'une de ces plaies mortelles, d'abord imperceptibles, qui peu à peu s'étendent sur le corps tout entier et le rendent méconnaissable. On ne tombe pas tout à coup dans des fautes graves ; on commence par négliger la prière, l'oraison, les examens ; puis on néglige la règle, les emplois, les offices ; on finit par négliger la commu-

nion; et alors on ne tient compte ni des avertissements ni des plus saints engagements de la conscience. L'étincelle qu'on avait laissée tomber devient un incendie qui prépare des ruines.

« Veillez et priez! » Ces deux mots, répétés tant de fois par Notre-Seigneur, remédient à ces dangers et résument toutes les recommandations évangéliques.

JEUDI APRÈS LE DIX-NEUVIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Les autres se saisirent des serviteurs, et, après les avoir outragés, ils les égorgèrent. »

I. Les Juifs infidèles ne se bornèrent pas à repousser la grâce; ils s'élevèrent contre ceux qui avaient été chargés de la leur apporter, et les accablèrent d'injures. Il en est toujours ainsi. Les consciences qui redoutent la lumière s'irritent contre ceux qui ont mission de les éclairer; elles ne veulent entendre ni conseils, ni avertissements, ni observations; elles écartent toute parole de vérité, de peur d'y trouver leur condamnation. Les partisans des ténèbres de ce monde sont les ennemis irréconciliables de Dieu et de l'Eglise. C'est pourquoi Jésus-Christ a dit : « Je ne prie pas pour ce monde. » Et l'apôtre saint Jean ajoute : « N'aimez pas le monde; car tout ce qui est dans le monde est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie. »

II. Outre les persécutions ouvertes que l'esprit du siècle suscite contre les serviteurs de Dieu, il y a une

autre sorte de persécution plus subtile qui se cache et se couvre d'apparences trompeuses : c'est celle de la jalousie. Nous la voyons en œuvre dans la conduite des pharisiens. L'aspect d'une âme pieuse qui d'ordinaire fait tant de bien à ceux qui l'entourent, excite en certains esprits des sentiments d'irritation et d'envie. Ils discutent les avantages qu'ils ne possèdent pas ; ils déprécient les vertus qu'ils ne savent point imiter, et poussent la passion mauvaise jusqu'aux outrages. De là des souffrances intimes auxquelles doivent s'attendre ceux qui aspirent à une vie sainte. L'apôtre nous en avertit dans son épître à Timothée : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ seront persécutés ¹. »

VENDREDI APRÈS LE DIX-NEUVIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Le roi, ému de colère, extermina les meurtriers
et brûla leur ville. »

I. Quand l'Écriture attribue à Dieu la vengeance et la colère, elle ne prétend pas que nous prenions ces mots dans le sens ordinaire qu'on y attache ; car en Dieu on ne saurait supposer les passions irascibles que lui-même condamne dans les hommes. Ces expressions, adaptées au langage humain, sont des analogies qui désignent les actes formidables de l'indignation de Dieu. Les châtiments qui ont frappé les Juifs ingrats et infidèles sont

¹ II épît. à Timothée, III.

les figures de ceux qui menacent d'une manière plus terrible le chrétien dégénéré.

La Bonté divine se transforme en justice en face des âmes qui méprisent l'amour et négligent la grâce. « Le Seigneur, dit le prophète, couvrira ses ennemis d'une confusion éternelle ¹. »

II. Le Seigneur, qui attire les âmes par les attraits de son amour, les repousse et les réprouve par sa Justice, quand l'amour est dédaigné. De là, cette effroyable sentence qui menace le pécheur : Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. Double supplice ! puisqu'au regret irrémédiable d'avoir perdu le bonheur méconnu, se joignent les tourments de l'enfer, tourments sans relâche, sans consolations et sans espérance, qui commencent à l'heure où toutes les illusions disparaissent, pour ne finir jamais. Cette pensée qui effrayait les saints, ne fait malheureusement que peu d'impression sur ceux qui devraient la redouter. Les pécheurs sont comme suspendus sur un abîme de feu ; un léger accident peut les y précipiter ; et trop souvent ils s'endorment dans une fausse sécurité, sans songer à l'horrible réveil.

Pour nous, prêtons une humble attention aux avertissements sévères de l'Évangile ; et craignons le mal en ce monde, pour n'avoir point à le redouter dans l'éternité.

¹ Ps. LXXVII.

SAMEDI APRÈS LE DIX-NEUVIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

Marie préside comme une reine aux noces du fils du roi.

I. Marie se trouvait avec Jésus au festin des noces de Cana. Et quelle était la place de l'immaculée Mère de Jésus, sinon à côté de Jésus même ? La place d'honneur est aussi celle qu'elle occupe dans l'éternité. C'est ce que chante le Psalmiste : La Reine est assise à la droite du Roi des rois, dans la splendeur de son vêtement de lumière, environnée de l'immense variété des élus ; mystère qui avait été figuré par les magnificences du palais de Salomon. Le roi d'Israël, au faite de la gloire, avait placé le trône de sa mère à côté de son propre trône. Telle est la grandeur de la Vierge dont nous sommes les heureux enfants ! En la contemplant à cette prodigieuse élévation, l'âme chrétienne éprouve une juste fierté, en même temps qu'elle goûte les ravissantes joies de la piété filiale. Car si la majesté de la Souveraine se reflète sur le front de ses enfants, la tendresse de la Mère est pour eux un perpétuel sujet de confiance et d'espérance.

II. Les vrais enfants de la sainte Vierge participeront aux honneurs de leur Mère, s'ils correspondent comme elle aux grâces d'en haut, et s'ils imitent sa constante fidélité. A ce point de vue, nous ne saurions assez méditer les exemples qu'elle nous donne. Elle a aimé la vie cachée, elle n'a jamais prêté l'oreille aux flatteries du monde. Son ambition unique a été de marcher avec

Jésus-Christ, de vivre avec Lui, de souffrir avec Lui. Son humilité a été telle qu'à l'exemple du divin Maître, elle a voulu se mettre au rang des pécheresses dans le temple, bien que sa vie fût toute pure et toute sainte. Nous la voyons s'effacer de plus en plus, à mesure que le Seigneur opère en elle de plus grandes merveilles ; et elle ne reparait dans l'Evangile que pour prendre la première part aux ignominies de la croix.

Si, avec les Filles de Jérusalem, nous accompagnons la très-sainte Vierge au Calvaire, nous l'entourerons aussi dans la Jérusalem céleste, aux solennités des noces royales.

VINGTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

« Il y avait un officier de la cour dont le fils était malade
à Capharnaüm ¹. »

I. L'Evangile, en parlant du personnage de Capharnaüm, ne le nomme pas ; ce qui fait dire à saint Grégoire qu'il y a des noms très-illustres sur la terre et peu connus au ciel. A quoi sert d'être inscrit sur l'airain ou sur le marbre, quand on n'est pas écrit dans le livre de vie ? Le retentissement de notre passage en ce monde ne va pas bien loin ; et ceux-là ne vivent pas longtemps qui ne vivent que dans la mémoire des hommes ; notre immortalité est ailleurs qu'ici-bas. Plaignons le chrétien qui emploie ses talents et ses forces à rechercher une popularité éphémère ou des prospérités sans consis-

¹ S. Jean, IV.

tance. Une plus noble ambition doit animer ses efforts. C'est en haut qu'il faut porter nos désirs et nos espérances. Voulons-nous acquérir un nom immortel? Attachons-nous à Jésus-Christ; il nous a donné une vie qui ne meurt pas. « Celui qui mange le pain du ciel vivra éternellement. »

II. Considérons que le Seigneur a choisi ceux qui étaient infirmes et pauvres selon le monde, pour les enrichir selon la foi, et les appeler au céleste héritage. Si donc la Providence nous laisse dans l'obscurité, réjouissons-nous d'être inconnus aux hommes, pourvu que nous soyons connus de Dieu; car il est écrit que Dieu connaît les siens et que le Bon Pasteur connaît chacune de ses brebis. La vraie gloire ne consiste ni dans les richesses, ni dans les talents; ni dans les louanges du monde; c'est la sainteté qui décore l'âme fidèle d'une auréole de lumière; et ce sont les bonnes œuvres qui forment la couronne de l'immortalité.

« Si quelqu'un est victorieux, dit l'Apocalypse, j'imprimerai en lui le nom de mon Dieu, et je graverai sur lui un Nom nouveau¹. »

LUNDI APRÈS LE VINGTIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« L'officier, ayant appris que Jésus arrivait de Judée en Galilée, alla le trouver. »

I. Considérons que c'est l'affliction qui amène à Jésus l'officier de Capharnaüm; car si le fils n'avait été

¹ Apoc., III.

dangereusement malade, le père n'eût point cherché le divin Sauveur. Dieu permit la maladie de l'un pour procurer le salut de l'autre. C'est à ce point de vue que nous devons envisager toutes les peines de la vie présente; elles produisent toutes, si nous savons en faire bon usage, des fruits salutaires. Aussi le prophète, en parlant des Israélites, annonce que dans l'excès de leurs afflictions, ils reviendront un jour humiliés et contrits au Seigneur leur Dieu. « Ils vous chercheront, dit Isaïe, dans leurs maux extrêmes; et poussés par l'adversité, ils vous adresseront leur humble prière. » En effet, Dieu châtie ceux qu'il aime; et il ne frappe que pour guérir.

II. Remarquons que c'est le plus souvent dans les objets de nos plus chères affections que Dieu nous blesse; et la douleur est en raison de l'amour qui nous y attache. Or, cet amour doit se purifier dans la peine, comme le métal se purifie dans le feu. Mais si, au lieu de recourir à Jésus, nous cherchons les consolations humaines, la peine reste stérile, et de là les tristesses des âmes qui manquent de foi et de confiance. Elles consentent à souffrir, mais elles voudraient elles-mêmes choisir leurs croix; elles préféreraient toujours une autre croix à celle qui leur est présentée; et elles s'impatientent quand les afflictions ne sont pas conformes à leurs pensées et à leurs volontés.

Entrons avec plus de soumission dans les voies de Dieu, et souffrons patiemment les épreuves qui nous purifient et nous unissent à Jésus-Christ.

MARDI APRÈS LE VINGTIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Il pria Jésus de venir dans sa maison, pour guérir son fils
qui se mourait. »

I. Le père du malade de Capharnaüm qui se déplace et entreprend un voyage pour implorer la miséricorde de Jésus-Christ, nous montre que, pour obtenir les grâces que nous sollicitons, il faut joindre l'action à la prière. Dieu nous encourage à prier, puisqu'il nous dit : « Demandez et vous recevrez. » Mais il veut que nous coopérions, et que nous agissions de concert avec lui. Ceux qui comptent sur eux-mêmes et ne prient pas, sont des présomptueux ; mais ceux qui prient sans agir, sans faire d'efforts, sans se donner ni peine, ni mouvement, ceux-là, dit saint Augustin, sont des paresseux ; et ni les uns ni les autres ne verront l'accomplissement de leurs désirs. Le plus sûr moyen d'obtenir des grâces, ajoute ce Père, c'est de nous rendre dignes, par notre conduite, d'être exaucés.

II. « Rien n'est plus puissant sur la terre, dit saint Jean Chrysostome, qu'un homme qui prie ; car il tient dans sa main les clefs du ciel. » La prière humble et assidue touche le cœur de Dieu. Mais la vertu de la prière ne réside point dans la multiplicité des paroles. L'officier de Capharnaüm ne dit que peu de mots ; et ces mots sont simples, sans art, sans protestations verbeuses et superflues. Quand le cœur souffre, ou quand il

aime, son gémissment rend un son qui émeut le cœur de Dieu et en fait jaillir les grâces. Aussi le saint roi David se borne à dire : « J'ai aimé et le Seigneur a exaucé la voix de ma prière¹. » « Soyez pleins de confiance, ajoute le Psalmiste, vous tous qui espérez en Dieu ². »

MERCREDI APRÈS LE VINGTIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Jésus lui dit : Si vous ne voyez des prodiges et des miracles, vous ne croyez pas. »

I. Le Seigneur, avant d'exaucer les supplications de ce père affligé, lui adresse une parole sévère qui dut augmenter son anxiété douloureuse. Il lui reproche son manque de foi ; car il pense au salut de cette âme, et il veut la guérir avant de rendre la santé corporelle au fils. Le céleste Médecin en agit souvent ainsi envers les âmes languissantes. Au lieu de les exaucer, il semble augmenter leurs peines. Ce procédé est un remède ; car notre cœur, parfois dur et insensible, a besoin d'une secousse pour s'épancher avec plus d'abondance, comme le caillou a besoin d'un choc pour donner des étincelles.

Les retardements de Dieu produisent un redoublement d'instances ; et après le temps des épreuves, les consolations surpassent les peines.

¹ Ps. XXXVI.

² Ps. XXX.

II. L'exemple du personnage de Capharnaüm nous montre que la douleur est une des conditions les plus favorables au triomphe de la grâce et au réveil de la foi; car, tandis que les prospérités de la terre épuisent la vie spirituelle, énervent le sens des choses de Dieu, et produisent un rassasiement factice qui éloigne l'homme des biens véritables, les adversités au contraire le rappellent à Dieu, en détruisant les illusions et les rêves qui endormaient la conscience. A ce point de vue, les souffrances, les déceptions, la privation des objets qu'on aime, les coups sanglants des afflictions, sont des moyens dont Dieu se sert pour faire luire, à travers les plaies de notre cœur, un rayon de sa grâce; si bien que David, pénétré de cette vérité, témoigne que la tribulation a dilaté son espérance; et il regarde chaque adversité comme une visite du Seigneur. De là ces paroles : « Votre verge, Seigneur, et votre bâton m'ont consolé. »

JEUDI APRÈS LE VINGTIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« L'officier insista en disant : Seigneur, venez avant que mon fils ne meure. — Allez, lui dit Jésus, votre fils est guéri. »

I. Considérons que, nonobstant l'accueil sévère que lui fit Jésus-Christ, l'officier de Capharnaüm ne persista pas moins dans sa prière, et ne renonça point à l'espérance d'être exaucé. Cette persévérance doit être le modèle de la nôtre; car ce n'est pas l'importunité; c'est le découragement qui déplaît à Dieu. Donc, quel-

que nombreuses et coupables que soient ses infidélités, le pécheur ne sera pas confondu, s'il prie avec confiance ; ses misères et ses maladies spirituelles seront autant de titres à la miséricorde divine ; et pourvu qu'il persévère, il obtiendra la grâce qu'il demande.

Disons avec le prophète : Ce n'est pas en vue de nos propres mérites que nous répandons nos prières devant le Seigneur ; mais notre espérance est fondée sur la bonté infinie de Dieu.

II. Remarquons l'effet instantané de la parole de Jésus-Christ. Il dit : « Votre fils est guéri ! » Et au même instant, cette parole efficace et vivifiante produit, par sa force divine, la chose qu'elle signifie et qu'elle ordonne ; miracle qui est la figure sensible de la grâce invisible des sacrements. Elle régénère l'âme aux fonts baptismaux ; elle lui rend la grâce au tribunal de la pénitence ; elle renouvelle au saint autel les mystères sacrés de la Passion et de la Cène ; elle ouvre au chrétien réconcilié les portes du ciel. Elle agit d'une autre manière, mais avec une vertu non moins admirable, dans la prédication évangélique ; si bien que saint Augustin compare le pain de la divine parole au pain de la sainte Table, et il déclare que le chrétien qui laisse tomber à terre les enseignements de Jésus-Christ est coupable comme celui qui, par sa négligence, laisse tomber à terre les parcelles de l'Eucharistie.

« Quiconque entend mes paroles et les pratique, dit Jésus-Christ, est semblable à un homme sage qui a bâti sa maison sur le roc. »

VENDREDI APRÈS LE VINGTIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Il crut, lui et toute sa maison. »

I. La foi de l'officier de Capharnaüm se communique de proche en proche à tous ceux qui l'entourent. Grand encouragement pour les âmes qui, après avoir goûté les douceurs de la piété, cherchent à répandre autour d'elles les influences du bon exemple. Le bien est contagieux comme le mal, plus que le mal ; et de même qu'un seul mauvais esprit est capable de scandaliser beaucoup d'autres, de même une seule bonne influence peut édifier et sauver tout une maison. C'est la grande affaire de la charité chrétienne de contribuer en toutes circonstances à la sanctification du prochain. Il faut, selon saint Paul, que les membres d'un même corps s'entr'aident les uns les autres, et que chacun concoure pour sa part au bonheur de tous. Cette règle caractérise la vie de communauté. Saint Grégoire dit à ce sujet : « Autant de bons exemples que vous aurez donnés, autant de couronnes d'honneur vous seront décernées. »

II. Considérons que, pour édifier le prochain, les exemples ont incomparablement plus de portée que les paroles. Aussi le grand apôtre veut que ses auditeurs soient ses imitateurs ; et pour montrer à son disciple de quelle sorte on travaille utilement au salut des âmes, il l'engage à pratiquer d'abord lui-même ce qu'il enseigne aux autres, et à se conduire en toutes choses de

manière à servir de modèle et de règle à ses frères. Cette recommandation s'adresse particulièrement à ceux qui sont engagés au service de Dieu.

« Ils seront grands au ciel, dit saint Grégoire, ceux qui, par leurs exemples édifiants, gagnent les cœurs et les portent à la piété, à la vertu, à l'amour de Dieu. »

SAMEDI APRÈS LE VINGTIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

L'intercession de Marie.

I. La prière ardente de l'officier de Capharnaüm était celle d'un père qui intercédait pour son fils; et ses instances furent exaucées. Mais quelle plus grande efficacité doit avoir l'intercession de la divine Mère de nos âmes ! L'amour qu'elle nous porte est sans comparaison au-dessus de l'amour naturel ; il en diffère autant que la grâce diffère de la chair et du sang. Les affections de la parenté charnelle ne sont d'ailleurs jamais entièrement pures et désintéressées ; elles sont entachées de la concupiscence originelle ; elles se relient à l'amour de soi-même et se refroidissent avec l'âge. Aussi quand la religion n'a pas consacré ces liens, le temps les dénoue et la mort les brise. Les liens de l'esprit et de la grâce, au contraire, constituent une paternité, une maternité, une fraternité et une filiation qui ne sont assujetties ni au temps, ni à l'espace, ni à la mort ; ils se perpétuent au ciel, parce qu'ils ont leur foyer et leur racine immortelle dans l'amour de Jésus et de Marie.

II. La très-sainte Vierge, digne Mère de Celui qui est venu principalement pour les infirmes et les pécheurs, veille avec une tendresse toute maternelle sur les membres souffrants de l'Eglise. Mais sa sollicitude se manifeste selon l'esprit, et non pas selon la chair ; c'est-à-dire que, connaissant les avantages de la souffrance, elle ne cherche point à nous les épargner ; et qu'ayant elle-même accompagné son fils au Calvaire, elle ne voudrait point nous soustraire à la croix. Néanmoins son intervention se fait sentir par les grâces qui adoucissent toutes les plaies spirituelles et corporelles ; elle prie pour nous obtenir la force de souffrir, pour que notre vertu se perfectionne dans les infirmités, pour que notre cœur s'épure dans les épreuves, pour que les fruits de sainteté mûrissent dans la patience, et que nos douleurs se confondent avec les douleurs de Jésus-Christ et augmentent les trésors de l'Eglise.

Ayons donc recours à Marie dans tous nos besoins temporels et spirituels ; mais confions-lui surtout l'œuvre de la guérison et de la sanctification de nos âmes.

VINGT-UNIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

« Le royaume du ciel est semblable à un roi qui fait rendre compte à ses serviteurs¹. »

I. Le roi figuré dans cette parabole, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Sauveur du monde, fils de Dieu et fils

¹ S. Matth., XVIII.

de David ; celui dont parlait le prophète quand il a dit que le divin Messie serait établi roi dans Sion. Ses serviteurs sur le terre, ce sont tous les enfants des hommes ; tous lui doivent la vie ; par conséquent, tous auront à lui rendre compte de l'usage qu'ils en auront fait. Quelle est la conscience qui envisagerait sans crainte le jour du rendement des comptes ? Les saints eux-mêmes en éprouvaient de l'effroi. La vue de notre pauvreté, de nos péchés, de nos infidélités, nous jetterait dans le désespoir, si nous ne possédions l'espérance chrétienne. Nous ne pouvons que répéter avec David : « Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur, puisque nul mortel ne sera trouvé juste devant vous. »

II. Les dix mille talents dont le serviteur était redevable à son roi représentent l'immense dette de l'homme. Mais les cent deniers qui étaient dus à ce même serviteur, nous font comprendre qu'il n'y a aucune proportion entre ce que les hommes se doivent les uns aux autres, et ce qu'ils doivent à Dieu. Quand nous examinons sérieusement notre dette, nous reconnaissons que, n'ayant rien de nous-mêmes, nous devons au Seigneur tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons. Encore faut-il décompter les biens dont nous nous sommes privés par notre faute. Que de grâces perdues, que d'inspirations négligées ! Combien de sacrements sont restés inutiles et stériles ! Que de lumières se sont éteintes ! Que de manquements, que d'ingratitude !

Ce coup d'œil nous aidera à pressentir l'énormité de

notre dette et à prendre les moyens de nous en acquitter.

LUNDI APRÈS LE VINGT-UNIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« On lui présenta un serviteur qui lui devait dix mille talents. »

I. Le serviteur insolvable, réduit à être vendu, lui et les siens, nous représente l'état d'une âme qui se trouve dans l'impossibilité de satisfaire à la justice de Dieu. Le genre humain tout entier gémissait dans cette situation, quand le divin Sauveur est venu sur la terre pour payer la dette de l'homme. Il s'est chargé d'accomplir lui-même, dit Isaïe, les conditions qui devaient nous rendre la paix et la sécurité. Combien donc est inexcusable le chrétien, disciple de Jésus-Christ, qui, après avoir été racheté à si grand prix, contracte de nouvelles dettes et rend inutiles les grâces qu'il a reçues ! Quelle sera sa destinée ? « C'est une chose terrible, s'écrie l'apôtre, de tomber entre les mains du Dieu vivant ! »

II. Quelque énorme que fût sa dette, le serviteur coupable ne se découragea point. Il connaissait la magnanimité du roi son maître, et alla se jeter à ses pieds pour implorer sa clémence. Ce triomphe de la confiance sur le désespoir donne une leçon instructive à tous les hommes. Tous ont péché, tous sont insolubles, tous ont besoin de miséricorde. Leur ressource unique est d'implorer la bonté du Maître et de le conjurer de prendre patience, lui promettant d'employer désormais la vie à réparer le temps perdu.

Dans cette disposition, l'âme humiliée se mettra devant Dieu et lui dira : O Dieu de bonté, vous qui souffrez avec tant de longanimité les plus grands pécheurs, accordez-moi le temps, les moyens et la grâce de réparer ma vie passée, et de produire de dignes fruits de pénitence !

**MARDI APRÈS LE VINGT-UNIÈME DIMANCHE DE LA
PENTECÔTE**

« Alors le roi, touché de compassion, lui remit sa dette. »

I. Admirons la générosité du Roi du ciel. Il accorde au serviteur insolvable plus qu'il n'espérait. Celui-ci n'avait demandé qu'un délai pour acquitter sa dette, et il obtient une remise totale ; ce qui inspire à l'apôtre saint Paul ce consolant témoignage : Là où abondait le péché, là surabonde la grâce. Le bienfait divin est d'autant plus insigne que le pécheur puise en quelque sorte dans les trésors de Jésus-Christ lui-même tous les biens qui lui manquent, et il se voit instantanément riche, après avoir humblement confessé sa pauvreté. Ce mystère de grâce se renouvelle pour chacun de nous dans le sacrement de la Pénitence. L'absolution sacerdotale efface le péché, remet la dette et nous délivre de toute appréhension.

Sommes-nous touchés de ce pardon magnanime ? Répondons-nous toujours par la ferveur de la reconnaissance à la grandeur de la miséricorde ?

II. La bonté infinie de notre divin Sauveur nous doit inspirer des sentiments d'admiration et de gratitude. Mais ce n'est point assez ; il faut correspondre à la grâce pour la rendre fructueuse ; car elle resterait stérile, si le pécheur, après avoir été absous, continuait à offenser Dieu. Or, la condition essentielle du sacrement de la Pénitence, c'est la résolution ferme de ne plus retomber dans le péché, c'est la détermination de fuir les occasions du mal, de réprimer les passions mauvaises, de combattre les tentations et de marcher fidèlement dans les voies de Dieu.

Nous ne pouvons rien sans la grâce ; mais cette grâce ne nous manque jamais ; et avec elle, nous pouvons tout.

MERCREDI APRÈS LE VINGT-UNIÈME DIMANCHE DE LA
PENTECÔTE

« Le serviteur, rencontrant un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, lui dit avec colère : Rends-moi ce que tu me dois. »

I. Mettons en parallèle les miséricordes infinies de Dieu à l'égard de l'homme, et les rigueurs de l'homme envers son prochain. Le serviteur qui avait obtenu la remise d'une dette de dix mille talents, réclame avec une implacable dureté le paiement de cent deniers qu'il avait prêtés à son compagnon. Si ce contraste nous frappe, faisons un retour sur nous-mêmes. Nous aussi nous avons été l'objet de grandes miséricordes ;

mais sommes-nous toujours indulgents envers nos frères ? Que de fois notre susceptibilité se formalise et ne veut rien excuser, rien pardonner ! Que de fois, même au sortir du tribunal de la pénitence, nous nous montrons inflexibles dans la réclamation de nos droits ; et nous condamnons sans ménagements ceux qui manquent aux égards qui nous sont dus ! Ces procédés nous scandalisent dans les autres : prenons garde de ne pas nous en rendre coupables nous-mêmes.

II. On ne saurait justifier l'inconséquence d'un chrétien qui demande pardon à Dieu, et ne veut point pardonner lui-même à ses frères ! Si le pardon des offenses n'était qu'un conseil évangélique, il faudrait y avoir égard ; mais ce pardon est un précepte formel, précepte qui n'admet ni excuse, ni exception ; c'est la loi de la Charité appliquée à ceux qui nous ont offensés. Nous devons aimer non-seulement ceux qui nous aiment, car les païens en faisaient autant ; mais nous devons aimer ceux qui ne nous aiment pas ; nous devons faire du bien à ceux qui nous font du mal, et bénir ceux qui nous maudissent. Pardonner sincèrement à un ennemi cruel, c'est un acte qui peut coûter beaucoup à la nature ; mais aussi, dit saint Bernard, cet acte est une chose surnaturelle et toute divine, et nous ne sommes capables de l'exercer, à l'exemple de Jésus-Christ, qu'autant que l'esprit de Jésus-Christ nous anime et surmonte notre nature.

« Ne laissez jamais coucher le soleil, dit l'apôtre, sans pardonner à ceux qui vous ont offensés. »

JEUDI APRÈS LE VINGT-UNIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Le roi indigné le livra aux exécuteurs de la justice jusqu'à ce qu'il eût payé toute sa dette. »

I. La sentence qui condamne le serviteur insolvable à rester sous la main de la justice jusqu'à l'extinction de sa dette, prouve à la fois les tourments et la durée du purgatoire. Ces tourments surpassent ce qu'on peut concevoir de plus terrible dans la souffrance ; car, selon l'enseignement des théologiens, ils sont les mêmes que ceux de l'enfer, sauf le désespoir éternel. Et quant à leur durée, on ne voit leur terme qu'après le paiement de la totalité de la dette, c'est-à-dire après la purification complète de l'âme captive. Si les peines de ce monde sont parfois accablantes, malgré les consolations qui les adoucissent ; et si la vie actuelle, malgré sa brièveté, paraît insupportable aux malheureux privés de secours ; combien doivent être effrayantes les tortures des sombres demeures ! La sagesse nous conseille de faire notre purgatoire en ce monde ; et à cet effet elle nous exhorte à la pénitence.

Sachons donc porter chrétiennement notre croix de chaque jour et travaillons avec courage à nous sanctifier.

II. Les âmes détenues dans les ténèbres du Purgatoire peuvent être soulagées et délivrées par la prière et les œuvres chrétiennes. Le bien qu'on leur procure a une grande valeur devant Dieu ; car, selon saint Thomas, la charité qui s'exerce à l'égard des âmes est générale-

ment supérieure à celle qui soulage les infirmités corporelles. Cela nous fait comprendre que rien n'est plus recommandable que la compassion envers les défunts. Faisons pour eux ce que nous voudrions qu'on fit pour nous. Concourons à payer leurs dettes, en leur appliquant les indulgences de l'Eglise, les aumônes, les fruits du saint sacrifice.

Dilatons nos cœurs, et donnons à nos sentiments chrétiens toutes les dimensions de la catholicité. Que notre charité s'élève dans les hauteurs sublimes pour honorer nos frères glorifiés ! Qu'elle descende dans les abîmes expiatoires pour assister ceux qui souffrent ! Qu'elle s'étende aussi en largeur pour embrasser dans une généreuse sollicitude tous les membres de l'Eglise militante !

VENDREDI APRÈS LE VINGT-UNIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« C'est ainsi que vous traitera mon Père qui est au ciel, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond de son cœur. »

I. Le Roi du Ciel, après avoir remis sans aucun reproche la somme qui lui était due, se montre inexorable à l'égard du même serviteur qui use de rigueur pour se faire payer de son compagnon ; d'où nous pouvons conclure que les peines que nous causons à nos frères sont plus sensibles au divin Maître que celles que nous lui causons à lui-même ; et qu'il pardonne plus aisément les offenses graves dont nous nous rendons

coupables envers Lui, que les fautes légères que nous commettons contre notre prochain. D'un autre côté, il accepte aussi pour lui-même le moindre acte de charité que nous accomplissons pour nos frères; et quand nous disons avec David : Seigneur, que ferons-nous pour reconnaître les bienfaits que vous nous prodiguez ? il nous répond : « Tout ce que vous ferez pour l'un des miens, c'est pour moi-même que vous l'aurez fait ! »

II. Notre-Seigneur nous a enseigné cette prière : « Pardonnez-nous, comme nous pardonnons ! » Prière douce et pleine d'espérance, quand elle est animée d'une sincère charité; mais accablante, si elle n'exprimait pas les vrais sentiments de notre cœur; puisqu'alors elle se changerait en imprécations contre nous-mêmes et deviendrait, dans notre bouche, l'arrêt de notre condamnation. « Vous serez traités comme vous aurez traité les autres. » Par conséquent, celui-là subira un jugement sévère qui aura été sévère à l'égard du prochain.

Vous serez traités avec indulgence, si vous êtes indulgents; vous trouverez en Dieu une infinie miséricorde, si vous êtes vous-mêmes bons et miséricordieux.

SAMEDI APRÈS LE VINGT-UNIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

Marie est la Mère des miséricordes.

I. Dieu, dit l'Écriture, est le Père des miséricordes, c'est-à-dire qu'il est la source intarissable de toute bonté

et de toute charité. Or, cette divine source s'est épanchée dans le sein de Marie ; et parmi les perfections qu'elle y a déposées, la miséricorde reluit d'un éclat particulier. La Mère de Dieu est donc la Mère des miséricordes, non-seulement parce qu'elle a enfanté la Charité, mais parce que, à ce titre, elle dispose des miséricordes divines et les dispense avec profusion à tout le genre humain. Elle couvre de sa protection l'enfant prodigue ; elle donne caution pour les serviteurs insolubles ; elle fait prévaloir l'indulgence sur la rigueur, la miséricorde sur la justice ; et elle obtient le pardon aux pécheurs.

Mais puisqu'elle est la plus tendre des mères, comment serions-nous ses enfants, si nous n'étions pas nous-mêmes tendres et miséricordieux ?

II. Le souvenir de nos infidélités, loin de nous éloigner de Marie, doit redoubler notre confiance ; car ce sont les pécheurs, et non pas les justes, qui ont besoin de miséricorde. Les âmes chrétiennes se plaisent à rendre le bien pour le mal. Que ne fera pas la générosité de Marie ? Le patriarche Joseph, de l'Ancien Testament, paya l'ingratitude de ses frères d'une infinité de bienfaits ; Moïse pria ardemment pour son peuple aveugle et rebelle ; l'apôtre saint Paul désirait d'être anathème pour les Juifs qui le persécutaient ; saint Etienne implorait le pardon de Dieu en faveur de ceux qui le lapidaient. Qu'elle doit donc être grande l'indulgence de la Vierge qui unit dans son cœur la compassion d'une mère à la miséricorde d'un Dieu !

Ne doutons jamais de Marie, et quel que soit le poids de nos fautes, réveillons notre foi, humilions-nous, et nous respirerons sous sa toute-puissante protection.

VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

« Les pharisiens tinrent conseil entre eux sur les moyens de surprendre Jésus dans ses paroles¹. »

I. Un des stratagèmes des adversaires de la vérité, c'est d'entraver ou de compromettre la parole qui nous la transmet. Ils cherchent avec malignité des raisons de la critiquer ou des moyens de l'obscurcir. On veut y trouver des contradictions, afin de justifier aux yeux de la conscience les pensées d'incrédulité et de désobéissance. Tel est aussi le procédé qu'emploient les esprits invisibles qui, selon saint Paul, tournent autour de nous pour tenter ceux qui leur prêtent l'oreille. Ils inspirent des sentiments de défiance à l'égard des enseignements sacrés ; ils critiquent l'autorité pour ternir la vérité ; ils excitent une secrète révolte contre la doctrine et contre ceux qui l'enseignent. Ces tentations sont subtiles ; mais on les reconnaît aux victoires qu'elles donnent à la nature sur la grâce ; et toujours elles aboutissent à l'endurcissement de l'orgueil. Écoutons saint Pierre : il nous exhorte à rester fermes dans la foi pour repousser les suggestions des ennemis visibles et invisibles.

¹ S. Matth., XXII:

II. Les pharisiens cherchaient à surprendre Jésus-Christ en signalant des contradictions dans ses paroles. Ils savaient par l'Écriture que celui-là est vraiment sage qui ne pêche pas par la langue ; et c'est à cette épreuve qu'ils prétendaient le soumettre. Appliquons cette mesure d'appréciation à nous-mêmes. Que de fautes se rattachent aux paroles irréfléchies ! Il faut du tact et un bon esprit pour éviter tout à la fois le bavardage qui sème le trouble, et la taciturnité qui décèle l'orgueil ou la dissimulation. Si, grâce à un long exercice de patience et de vigilance, l'homme s'est rendu maître de sa langue, il ne craindra pas d'être surpris dans ses paroles ; il n'aura point à regretter des indiscretions compromettantes et des imprudences souvent irréparables ; il apprendra à régler ses actions, à diriger sa vie entière avec sagesse et succès.

LUNDI APRÈS LE VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Les pharisiens lui envoyèrent quelques-uns de leurs disciples avec les hérodiens. »

I. Les deux sectes principales de Jérusalem, les pharisiens et les hérodiens, opposées l'une à l'autre, se liquent ensemble pour tendre des pièges au Seigneur. Telle est la stratégie ordinaire des ennemis de Jésus-Christ. Toujours divisés entre eux, ils se mettent d'accord quand il s'agit de combattre la doctrine de l'Eglise et les chrétiens qui la professent. « La lumière divine a

lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise. » L'homme charnel, dit l'apôtre, n'a pas le sens des choses de Dieu. Ne soyons donc pas surpris des oppositions que rencontre dans le monde la piété chrétienne. Les persécutions qui ont poursuivi le Maître s'acharnent aussi contre les disciples; et tous ceux qui vivent selon l'esprit de Jésus-Christ doivent s'attendre à des contradictions, à des haines, à des souffrances.

II. La longanimité du divin Maître, au milieu des écueils qu'on plaçait sur sa route, peut nous servir de modèle. C'est dans la patience que nous posséderons nos âmes. Les persécutions sont inséparables de la vie chrétienne; mais si, d'après plusieurs docteurs, elles sont des marques de prédestination pour ceux qui en sont l'objet, d'une autre part, on s'expose à la réprobation quand on pactise avec les persécuteurs. L'Evangile nous apprend que Jésus-Christ s'est identifié avec les siens; c'est donc à lui que s'applique le mal ou le bien que nous leur faisons.

A la vue des méchants qui se liguient ensemble pour abreuver d'amertume le cœur de Jésus, les enfants de Dieu doivent s'unir avec un redoublement de charité, afin de consoler ce Cœur divin par la fidélité de leur amour.

**MARDI APRÈS LE VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE DE LA
PENTECÔTE**

« Maître, nous savons que vous dites vrai, et que vous ne faites point acception des personnes. »

I. Les pharisiens, ayant plusieurs fois échoué, dans les accusations qu'ils portaient contre Jésus-Christ, recourent à un autre subterfuge, et lui adressent des paroles de flatterie. Cette tentative est celle-là même que le démon avait employée pour séduire le père des hommes ; elle est aussi le moyen subtil dont se servent les ennemis de notre âme pour nous perdre. Le vrai chrétien, jaloux de la gloire de Dieu, n'écoute qu'avec répugnance les louanges qui tendent à le glorifier lui-même ; et, fidèle à sa conscience, il est aussi indifférent à l'encens qui exalte, qu'à la médisance qui décourage. Sa crainte, c'est d'être estimé au delà des limites de la vérité ; et il dit avec saint Paul : « C'est par la grâce que je suis ce que je suis, et la grâce n'est pas restée stérile en moi. »

II. Les âmes accessibles aux tentations de l'amour-propre, non-seulement reçoivent avec complaisance les hommages de la flatterie, mais elles les provoquent. Elles se persuadent qu'elles les méritent, s'affligent quand ils manquent ; et, à défaut des louanges d'autrui, elles s'encensent elles-mêmes. Comme ces animaux stupides qui vivent au fond des eaux, et n'apparaissent à la surface que pour mordre à l'hameçon, ces âmes, que

l'Évangile appelle des vierges folles, se laissent prendre dans les filets de la vanité. Celles qui sont véritablement humbles échappent à ces funestes embûches; elles se connaissent trop bien pour s'attribuer des mérites qu'elles n'ont pas; elles se méfient trop de l'esprit du monde pour donner prise à ses adulations; elles sont d'ailleurs trop pénétrées du sentiment de leur imperfection pour aspirer aux honneurs que les hommes se décernent les uns aux autres. Si elles sont réellement enrichies des dons de la grâce et de la nature, elles les rapportent à Dieu qui en est la source, et à qui seul appartiennent gloire, bénédiction et louanges.

MERCREDI APRÈS LE VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE DE LA
PENTECÔTE

« Maître, est-il permis de payer le tribut à César? »

I. Ceux qui posèrent cette question insidieuse au divin Maître avaient bien moins l'intention de s'instruire que de tourner contre lui-même ses propres réponses. Ils réalisent à leur insu ce texte prophétique : « Leurs paroles sont des paroles de paix, et leurs cœurs sont pleins d'artifices¹. » Insensés et aveugles, ils sont en face de la Vérité même, et au lieu d'écouter avec une foi humble les enseignements sacrés, ils ne se préoccupent que de leurs opinions, de leurs préventions et de leurs intérêts. Combien de consciences fausses ap-

¹ Ps. XXXIV.

portent ces mêmes dispositions d'esprit dans l'étude de la religion ! On soulève des nuages pour obscurcir la lumière ; on s'attache aux difficultés qui n'existent que dans la raison humaine, pour avoir un motif de rejeter la vérité. Les bons esprits ne prétendent pas sonder tous les mystères ; ils connaissent cette parole que Jésus-Christ a dite à ses apôtres : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire ; mais vous ne pouvez les comprendre présentement. » La science chrétienne n'est pas donnée à ceux qui n'y cherchent que les satisfactions de leur curiosité. C'est dans la vie pratique, et non dans les théories, que toutes les questions s'éclaircissent au temps opportun.

II. Les vaines subtilités des pharisiens se retrouvent sous diverses formes dans les dévotions mal entendues. Il y a des esprits, même parmi ceux qui aspirent à la perfection, qui s'attachent aux minuties de la morale, bien plus qu'aux points fondamentaux de la piété. Ils sont consciencieux jusqu'à l'excès dans les petites choses, et relâchés dans les devoirs essentiels ; ils scrutent avec inquiétude, comme dit Bossuet, la délimitation des péchés mortels et véniels, et ne songent point à perfectionner la foi, l'espérance, la charité et les autres vertus évangéliques.

Laissons aux pharisiens les questions frivoles, et servons notre bien-aimé Maître avec de grands cœurs, avec une conscience droite, avec un amour généreux.

JEUDI APRÈS LE VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE DE LA
PENTECÔTE

« Jésus, voyant leur méchanceté, leur dit : Hypocrites,
pourquoi me tentez-vous ? »

I. L'hypocrite, dit saint Grégoire, c'est un homme au cœur double qui cache ce qu'il est, et fait paraître ce qu'il n'est pas. L'hypocrite, ajoute saint Jérôme, est celui dont les paroles sont en désaccord avec les sentiments. L'hypocrite, dit saint Clément, est celui qui compose son extérieur d'une manière opposée à son intérieur. Quelque odieuse que soit l'hypocrisie, ce vice est devenu un art qui règne dans le monde; il y est l'objet d'une constante étude; car l'esprit du monde est une dissimulation perfectionnée. Il cache les ruses les plus pernicieuses sous des formes séduisantes; il ne procède que par des circuits, des détours et des artifices; il fait consister la finesse à mettre le mensonge en action. Or, si l'hypocrisie dénature le caractère de l'homme du monde, combien ne serait-elle pas plus monstrueuse dans les chrétiens qui font profession de dévotion? Notre-Seigneur, si plein de miséricorde pour les plus grands pécheurs, est sans pitié pour les hypocrites.

II. Quel est l'homme qui demeurera dans les tabernacles du Seigneur? C'est, répond le roi-prophète, c'est celui qui, dans la simplicité de son cœur, parle le langage de la vérité, et ne fait jamais servir sa langue au

mensonge. La simplicité est la vertu opposée à l'hypocrisie; elle est la ligne droite de la conscience. Dans ses rapports avec Dieu, comme dans ses relations avec les hommes, elle n'admet ni affectation, ni exagérations, ni apparences trompeuses. La simplicité est aimable, parce que naturellement on aime les âmes franches et ouvertes. Jésus-Christ lui-même témoignait des prédilections à la simplicité, et à cet effet il nous recommande de devenir semblables à de petits enfants.

Demandons à Notre-Seigneur l'esprit d'une sainte enfance qui nous vaudra ses divines bénédictions et ses plus douces caresses.

VENDREDI APRÈS LE VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE DE LA
PENTECÔTE

« Rendez à César ce qui est à César et à Dieu
ce qui est à Dieu. »

I. Notre-Seigneur, dans cette courte parole, délimite nettement les devoirs de l'homme envers Dieu et envers la société. La fidélité aux uns n'empêche pas l'accomplissement des autres; et le chrétien n'est juste que lorsqu'il les remplit tous. Comme enfants de Dieu, nos devoirs sont tracés par l'Eglise. Donc obéir à l'Eglise, c'est rendre à Dieu ce qui est à Dieu. Comme membres de la société, nos devoirs sont marqués par la loi civile. Obéir à cette loi, c'est rendre à César ce qui est à César.

Le péril qu'il faut éviter, c'est d'intervertir la hiérarchie des devoirs; car donner à César ce qui est à

Dieu, ce serait sacrifier la conscience aux intérêts humains, et placer les choses du temps avant celles de l'éternité.

II. « De qui est cette image ? » demande le Seigneur. L'image gravée sur la monnaie des princes de la terre indique le tribut qu'on doit aux princes. Mais l'âme humaine est l'image de Dieu. Elle a été ternie par le péché et ensevelie dans la chair ; sa beauté ne paraît point ; mais elle se révélera à la lumière divine comme le charbon embrasé prend les couleurs de la flamme. Elle resplendira au jour de la manifestation de Jésus-Christ, et reproduira ses traits divins. C'est donc à Dieu qu'elle doit rendre tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle possède. Tel est le devoir primordial auquel tous les autres tributs sont subordonnés.

SAMEDI APRÈS LE VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE
DE LA PENTECÔTE

Marie est le miroir de la sainteté de Dieu.

I. Le Créateur avait dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Mais l'homme ne sut pas garder l'empreinte de cette auguste origine. En se livrant au mal, il cessa de reproduire les traits de son Dieu ; et l'âme humaine, se dégradant de plus en plus, devint semblable à la brute, selon l'expression du prophète. Cependant par un privilège unique, gage de la rédemption du monde, la Vierge de Sion conserva intacte et immaculée la beauté primitive. En elle subsis-

tèrent tous les types de la perfection. Toujours unie au Saint des saints qui est la bonté par excellence, elle était bonne, elle était sainte ; et elle réalisait, bien avant la prédication évangélique, cette parole du Seigneur : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

Grâce à ce miroir sans tache, nous pouvons contempler les magnificences de Dieu dans la Vierge, sa fidèle image.

II. Si Marie, la fille immaculée de l'homme, représente l'image de Dieu, Jésus, le Fils de Dieu, représente, dans son humanité, l'image de Marie ; car la nature humaine dont il s'est revêtu a été prise uniquement dans le sein de Marie. « Sa chair, dit saint Augustin, c'est la chair de Marie ; son sang est le sang de Marie ; » par conséquent, son corps sacré est l'expression substantielle de sa mère, comme sa divinité est la substance de Dieu, son Père.

Et nous aussi, incorporés en Jésus-Christ, et devenus, selon le texte de saint Paul, la chair de sa chair, les os de ses os, nous devons ressembler à Jésus-Christ, et comme lui reproduire tout à la fois les traits de Dieu et les traits de Marie. Qu'elle est sublime la destinée chrétienne ! Combien nous serons aimés de Jésus, s'il voit en chacun de nous les traits de Marie ! et combien nous serons aimés de Marie, si elle trouve en nous la vivante image de Jésus !

VINGT-TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

« Notre-Seigneur guérit une femme malade et ressuscite la fille d'un chef de synagogue ¹. »

I. Méditons le sens mystérieux que renferme ce double miracle. Jésus-Christ allait ressusciter la fille d'un chef de la synagogue. Mais sur son chemin, avant d'opérer ce prodige, il rend la santé à une femme affligée d'une maladie depuis douze ans. Cette femme profondément humiliée représente, selon les interprètes, les peuples de la gentilité dont la conversion devance la résurrection des Juifs. Ceux-ci, qui étaient les premiers, deviennent les derniers, et les derniers sont les premiers. C'est ainsi, ajoute saint Jérôme, que s'accomplira la prophétie de l'Écriture : « Quand la plénitude des nations sera entrée, tout Israël sera sauvé ! »

Nous devons adorer ici, sans les comprendre, les jugements de Dieu, impénétrables à l'esprit humain ; et avec saint Paul, tout en déplorant l'orgueil qui a perdu les Juifs, prions ardemment pour obtenir le miracle de leur résurrection.

II. La fille du chef de la synagogue était âgée de douze ans ; la femme de l'Évangile avait été malade également depuis douze ans lorsqu'elle fut guérie. La mort de l'une coïncide avec la guérison de l'autre ; la maladie de la femme commença à la naissance de l'en-

¹ S. Matth., IX.

fant. Ce rapprochement, selon saint Jérôme, donne lieu de remarquer que la gentilité se mourait au temps où Israël était plein de jeunesse et de vie ; tandis qu'au moment où Israël meurt, la gentilité renaît à la santé. Or, dit saint Paul, la miséricorde accordée aux uns doit servir au salut des autres, afin que tous soient sauvés.

Puisque les nations infidèles ont précédé le peuple de Dieu dans le sein d'Abraham, nous devons reconnaître que ni l'ancienneté, ni les titres, ni les droits acquis, ne nous autorisent à nous élever au-dessus des autres. Il n'y a que la foi humble qui ouvre à l'âme le royaume des cieux.

LUNDI APRÈS LE VINGT-TROISIÈME DIMANCHE DE LA
PENTECÔTE

« Le chef de la synagogue s'approcha de Jésus-Christ et lui dit : Seigneur, ma fille vient de mourir. »

I. Il y a deux vies, celle de l'âme et celle du corps ; l'une et l'autre sont exposées aux coups de la mort. Généralement on est plus affecté de la mort corporelle que de la mort spirituelle. Nous en avons une preuve dans la douleur du chef de la synagogue. Cependant la mort de l'âme est bien autrement redoutable que celle du corps, puisqu'en perdant la vie céleste, on perd tout, et les autres avantages ne servent plus de rien.

Concluons de là que si c'est une bonne œuvre de sauver la vie corporelle de notre prochain, l'œuvre est plus excellente et plus méritoire quand elle procure le salut

d'une âme. Soit donc qu'il s'agisse de nous ou de notre frère, occupons-nous avant tout des besoins spirituels, et conservons la ferveur de la prière jusqu'à ce que nous soyons exaucés.

II. Si nous comprenions les dommages que souffrent les âmes, et si nous sentions nos infirmités spirituelles avec l'émotion douloureuse qui oppressait le chef de la synagogue, nos prières seraient plus vives et plus suppliantes. Mais trop souvent nous sommes insensibles aux plaies de l'âme, tandis que nous compatissons avec excès aux douleurs corporelles.

Apprenons à diriger nos sollicitudes avec l'intelligence de la charité évangélique; et en toutes circonstances, laissons prévaloir les pensées de la foi. Prions, souffrons, agissons sous l'impulsion de l'Esprit de Dieu. Le royal psalmiste nous y exhorte avec instances : « Espère fermement, travaille avec courage, fortifie ton cœur et compte sur le secours de Dieu¹. »

MARDI APRÈS LE VINGT-TROISIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Seigneur, venez lui imposer les mains, et elle vivra. »

I. La douleur du chef de la synagogue le pousse vers le Sauveur, et donne un vif élan à sa requête; effet salutaire que produisent les grandes afflictions. David s'écrie dans un psaume : « Mon âme s'est élargie au milieu de mes peines. » L'adversité, en réveillant les

¹ Ps. XXVI.

hommes de leur torpeur, ouvre leurs yeux à la lumière et donne accès à la grâce. Alors que le monde leur est infidèle, que les secours humains manquent, et qu'on n'attend plus rien des circonstances, l'âme abandonnée regarde le ciel, et sa prière n'a plus besoin d'être stimulée. Donc, abstenons-nous de murmurer et de gémir, quand Dieu nous éprouve ou nous châtie. Les châtiments sont des pénitences curatives, des gages de miséricorde et souvent des conditions de bonheur.

II. L'âme est, selon le langage de l'Écriture, une pierre vivante qui doit être taillée ici-bas pour prendre sa place dans l'édifice immortel. Le divin sculpteur frappe cette pierre; il en détache, par les coups du ciseau, tout ce qu'elle a de défectueux ou de superflu; il la polit, la façonne et la transfigure. Ces opérations sont douloureuses, le cœur souffre et saigne d'autant plus que les objets dont on le prive lui étaient plus adhérents. Mais ces douleurs sont salutaires; elles nous dégagent des éléments terrestres, nous purifient et favorisent les attractions du ciel.

C'est ce qu'enseigne l'Écriture quand elle nous dit qu'à l'exemple de Jésus-Christ, nous devons entrer dans le royaume des cieux, en passant à travers les tribulations de ce monde. « Heureux celui qui souffre patiemment les maux de la vie présente, dit l'apôtre saint Jacques; puisque après que sa vertu aura été éprouvée, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. »

MERCREDI APRÈS LE VINGT-TROISIÈME DIMANCHE
DE LA PENTECÔTE

« Jésus se lève, et se rend avec ses disciples dans la maison
du chef de la synagogue. »

I. Comparons la divine condescendance de Jésus-Christ, si empressé d'accéder aux prières du chef de la synagogue, avec la conduite opposée qu'il a tenue à l'égard de la Chananéenne. Celle-ci l'avait également imploré en faveur de son enfant, et le Seigneur semblait la rebuter ; tandis qu'il exauce instantanément la prière d'un père affligé. Ces procédés contraires s'expliquent par les diverses situations de ceux qui en sont l'objet. Jésus est plein de miséricorde pour tous, mais il diversifie sa grâce selon l'état et les besoins des âmes. Il accueille les unes par des paroles sévères, les autres par des prévenances touchantes ; son but est toujours le même ; il veut notre bien et notre bonheur. Soit donc qu'il exerce notre patience et nous humilie, soit qu'il ménage notre faiblesse ou ravisse notre admiration, demeurons avec confiance entre ses mains. Les peines, aussi bien que les consolations, contribueront à notre avancement et à notre félicité.

II. Jésus-Christ se lève : il répond sans délai à l'appel du chef de la synagogue. Cette promptitude nous montre la charité évangélique sous un de ses aspects les plus aimables. Son caractère propre est d'être ac-

tive, dévouée, empressée; elle ne laisse pas languir ceux qui souffrent; elle n'ajourne pas ses services au lendemain; elle a des ailes et elle vole quand il s'agit d'assister, d'obliger, de soulager. L'exemple de Jésus-Christ condamne la piété froide qui préfère ses consolations au bien-être des autres.

Soyons prévenants et charitables dans les petites choses comme dans les grandes, et apprenons de notre divin Maître à nous oublier nous-mêmes pour nous donner tout à tous.

JEUDI APRÈS LE VINGT-TROISIÈME DIMANCHE DE LA
PENTECÔTE

« Au même temps, une femme malade s'approcha de lui par derrière, disant en elle-même : Si je touche seulement le bord de son vêtement, je serai guérie. »

I. La femme malade que le Seigneur rencontre sur son chemin, se distingue par une foi plus humble et plus confiante que celle du père de la jeune fille défunte. Elle n'ose se présenter devant Jésus-Christ; elle n'a pas même le courage de parler; elle se tient timidement derrière lui, au milieu de la foule, et toute son ambition est de toucher la frange de son vêtement. Son exemple nous montre comment il faut compter sur la bonté de Dieu. David ne cesse de le répéter : « Le Seigneur est bon à ceux qui espèrent en lui; il est bon à ceux qui le cherchent avec un cœur droit; il est proche de ceux qui l'invoquent dans leurs peines. Béni est l'homme qui met en lui sa confiance ! » Lors donc que,

malades ou pécheurs, nous recourons à notre Sauveur, pénétrons-nous des sentiments de l'humble femme de l'Evangile, et disons avec le Psalmiste : « Seigneur, guérissez-moi, et je serai guéri ! sauvez-moi, et je serai sauvé ! » .

II. Jésus-Christ a distingué, parmi tant de malades qui se pressaient autour de lui, la femme qui a touché son vêtement ; et celle-là seule obtient sa guérison : circonstance instructive dont il faut méditer la signification. Ce n'est pas assez de courir à Jésus-Christ, il faut le toucher ; c'est-à-dire qu'il ne suffit pas d'entourer les saints autels, de prolonger nos prières, de multiplier nos pratiques de dévotion ; il faut toucher le cœur de Jésus ; et ce qui le touche, ce qui en fait jaillir les grâces, c'est notre foi humble et confiante.

Approchons-nous de lui dans cet esprit, et nous ressentirons, comme la femme de l'Evangile, les effets miraculeux de cette parole : « Ma fille, soyez guérie ; allez en paix, votre foi vous a sauvée, »

VENDREDI APRÈS LE VINGT-TROISIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« Jésus, ayant congédié la foule, entra dans la maison ; il prit la main de la jeune fille et la ressuscita. »

I. En entrant dans la maison du chef de la synagogue, Notre-Seigneur y trouva rassemblée une bruyante troupe de musiciens ; usage que les Juifs avaient emprunté au

paganisme et qui dénote une étrange aberration du sentiment religieux. Mais cette coutume se perpétue, sous d'autres formes, parmi les chrétiens frappés de mort spirituelle. Dans leur aveuglement, et pour s'étourdir sur l'état de leur conscience, ils recherchent le bruit et s'entourent de dissipation. Aussi la première chose que fait le divin Sauveur pour rappeler à la vie la jeune fille défunte, c'est d'éloigner cette musique tumultueuse. Par là, il nous apprend que, si nous voulons conserver ou recouvrer la vie de la grâce, il faut bannir de notre cœur une multitude de préoccupations qui habituellement nous étourdissent; et que, pour recevoir les visites du Seigneur, il faut non-seulement nous éloigner du monde, mais empêcher le monde de venir à nous.

Dieu, dit l'Écriture, ne se plaît point dans le tumulte et la confusion; il aime la paix, parce qu'il est le Dieu de la paix; et ses enfants sont appelés des enfants de paix.

II. L'Évangile rapporte qu'au moment où Jésus-Christ commanda à la défunte de se lever, il lui donna la main. Cela nous fait comprendre la faiblesse des âmes convalescentes. Elles sont revenues à la vie; mais, quoique délivrées du mal, elles ne sont pas encore assez fortes pour pratiquer le bien. Elles commencent à marcher, mais elles chancellent et n'avancent pas; elles sont pleines de bons désirs, mais leur bonne volonté ne sait pas encore agir.

Il ne suffit pas d'exhorter ces âmes; il faut leur donner la main, les soutenir et les traiter avec indulgence.

« Heureux celui qui a l'intelligence de la charité ! le Seigneur le consolera au dernier jour ! »

SAMEDI APRÈS LE VINGT-TROISIÈME DIMANCHE DE LA
PENTECÔTE

La robe de Jésus-Christ est une figure symbolique de Marie.

I. On peut entrevoir un consolant mystère dans l'action de cette femme de l'Evangile qui, pour obtenir sa guérison, n'aspire qu'à toucher la robe de Jésus-Christ. En effet le Fils de Dieu, en s'incarnant, a pris la robe de la nature humaine ; et c'est Marie qui l'en a revêtu ; c'est elle qui a fourni la substance de ce vêtement sacré. Or, si les malades recouvrent la santé au seul attouchement de la tunique figurative, quelles grâces ne recevront pas ceux qui touchent le cœur de Marie ! Son sein virginal a caché, comme sous les plis d'un mystérieux vêtement, le Dieu d'amour, le foyer des miséricordes, la source de toutes les vertus, la racine et la plénitude de toutes les grâces. Toucher le cœur de Marie, c'est donc remuer le cœur de Jésus ; c'est exciter les flammes du divin amour ; c'est faire déborder la grâce ; c'est faire jaillir les étincelles de la charité. Oui, parlons avec notre cœur au cœur de Marie, et nous la toucherons ; car pour toucher un cœur de mère, il faut un cœur d'enfant.

II. La divinité, dans son essence toute pure, était inaccessible à la bassesse de l'homme. L'immaculée Marie l'a mise à notre portée ; elle nous a donné Jésus ; elle l'a

enveloppé des langes de l'humanité pour l'offrir à nos regards. Dépositaire du prix de notre rédemption, elle prodigue des trésors de grâce aux hommes qui l'invoquent. Elle est le lien visible qui unit la terre au ciel. Par elle monte la prière; par elle descend la vertu d'en haut. Par elle nous allons à Dieu, et par elle Dieu vient à nous. Aussi, selon l'enseignement des docteurs, l'âme qui s'attache fortement à Marie ne peut se perdre. ❧

Elevons vers elle nos voix suppliantes; produisons du fond de notre cœur des actes et des œuvres qui puissent la toucher. Prions le Seigneur de nous pénétrer des sentiments que lui-même portait et portera éternellement à sa divine Mère.

VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE ¹

« Alors toutes les tribus de la terre pleureront; elles verront venir le Fils de l'homme dans les nuées du ciel avec une grande force et une grande majesté². »

I. L'Évangile termine la série de l'année liturgique par l'annonce de deux grands événements dont l'un est

¹ *Nota.* — La dernière semaine des dimanches de la Pentecôte se place immédiatement avant la première semaine de l'Avent.

S'il reste encore quatre semaines avant le premier dimanche de l'Avent, on revient à la troisième, à la quatrième, à la cinquième et à la sixième semaine qui suivent l'Épiphanie;

S'il n'en reste que trois, on prend la quatrième, la cinquième et la sixième semaine;

S'il y en a deux, on prend la cinquième et la sixième;

S'il ne reste qu'une semaine avant le premier dimanche de l'Avent, on la remplit par la sixième semaine après l'Épiphanie.

² S. Matth., XXIV.

la figure de l'autre. La première prophétie regarde la dévastation de Jérusalem ; elle s'est littéralement accomplie. La seconde se rapporte à la fin du monde, et se réalisera avec la même rigueur. Le passé est une attestation qui éclaire l'avenir. C'est à nous à faire le rapprochement des analogies de ces deux catastrophes. Les ruines de Jérusalem nous feront comprendre les désastres des derniers jours. Ouvrons les yeux ! Demandons l'intelligence de ces mystères, et donnons-leur la place qu'ils doivent occuper dans nos pensées. Nous savons que ce monde sera un jour la proie d'un incendie universel. N'y attachons donc pas nos espérances, et n'y fixons pas nos cœurs.

II. Des guerres, des pestes, des famines, des tremblements de terre ont été les présages des bouleversements de Jérusalem. Ces fléaux se produiront, mais d'une manière plus formidable, aux approches de la fin des temps ; et ce ne sera, dit l'Évangile, que le commencement des douleurs. Quels seront donc les derniers coups de la Justice divine, si les calamités les plus désastreuses n'en sont que les préliminaires ? Cependant Notre-Seigneur recommande à ses disciples de ne pas s'abandonner au découragement, car ce ne sont ni les maux physiques, ni la mort corporelle qu'il faut craindre. « Craignez, dit Jésus-Christ, Celui qui peut précipiter dans l'enfer et l'âme et le corps. »

Les annonces du jugement dernier épouvantent les partisans du monde ; mais elles ne doivent éveiller dans les âmes fidèles qu'une salutaire vigilance.

LUNDI APRÈS LE VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE DE LA PENTECÔTE

« La désolation de ce jour sera si grande qu'il n'y en a jamais eu de semblable. »

I. La divine Miséricorde s'était pleinement manifestée au premier avènement de Jésus-Christ ; mais le second avènement sera la révélation imposante de la Justice. Alors le soleil, la lune, les étoiles perdront leur éclat ; la terre sera ébranlée jusque dans ses profondeurs, et tous les monuments de l'orgueil tomberont en poussière. Au milieu de cet effroyable chaos, les anges exécuteront les ordres du souverain Juge et opéreront la séparation des bons et des mauvais. Tous les hommes assisteront inévitablement aux dernières scènes du monde ; nous nous y trouverons nous-mêmes. Serions-nous assez imprudents pour n'y point penser, pour ne pas nous y préparer ?

II. Les illusions de la terre se dissiperont aux rayons de l'éternelle vérité, et toutes les consciences seront mises à jour. L'homme apparaîtra devant Dieu tel qu'il est, avec ses œuvres bonnes et mauvaises, avec les fruits de ses pensées, de ses désirs et de son travail. Sa vie entière se dévoilera aux yeux de tous, et sera pesée au poids de la justice. La lumière divine mettra en relief les intentions, les actions, les paroles. Dieu qui autrefois chassa les ténèbres de l'abîme, dissipera avec non moins de puissance les obscurités du cœur de l'homme, où se

cachent parfois tant d'idoles de la vanité. Tout ce qui est secret sera révélé à l'univers.

Quelle sera notre situation dans cette extrémité ? Soyons aujourd'hui ce que nous voudrions être au dernier jour.

MARDI APRÈS LE VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE DE LA PENTE-
CÔTE

« L'un sera pris et l'autre laissé. »

I. Ils seront séparés les uns des autres, dit l'Evangile. La cause qui dans ce monde tient en suspens le glaive de la justice de Dieu, c'est le mélange des bons et des mauvais. Le temps actuel est le temps des épreuves et de la patience. Mais aux approches du jugement, commencera la moisson, et le froment sera séparé de la paille. Les esclaves du péché, les hommes de plaisir, les serviteurs inutiles, les vierges infidèles, tous ceux qui auront assujetti l'esprit à la chair, la grâce à la nature, les dons de Dieu à la vanité, se trouveront soudainement et irrévocablement séparés de Dieu, séparés de l'Eglise, séparés des élus. Terrible menace ! Etre banni à jamais de tout amour, de toute lumière, pour tomber dans un oubli éternel, dans un éternel désespoir ! Cette pensée devrait frapper toutes les consciences et les réveiller de leur sommeil.

II. Que celui qui est dans son champ, ajoute l'Evangile, ne retourne pas en arrière ; parole qui a été expliquée par Jésus-Christ lui-même : « Quiconque, après

avoir mis la main à la charrue, regarde en arrière, n'est pas digne de moi. » L'apôtre saint Pierre nous dit d'une autre part qu'il vaudrait mieux n'avoir jamais connu les douceurs du service de Dieu, que de les abandonner après les avoir goûtées. Si donc nous avons commencé, ne songeons qu'à continuer, à persévérer sans reculer d'un pas. Ne pensons plus aux choses que nous avons quittées ; ne regrettons pas les chaînes que nous avons brisées.

Le plus sûr moyen de ne pas rétrograder, c'est de ne jamais cesser de marcher en avant. Il faut dire avec saint Paul : Je m'applique à oublier ce qui est derrière moi, pour me rapprocher de plus en plus vers le but où je tends ; je cours jusqu'au bout de la carrière, afin d'arriver à la bienheureuse patrie.

MERCREDI APRÈS LE VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE DE LA
PENTECÔTE

« Malheur aux femmes qui seront grosses en ce temps. »

I. Les femmes dont parle l'Évangile représentent, selon saint Augustin, un très-grand nombre d'âmes qui sont remplies de bons désirs, de pieuses pensées et de grands projets ; mais qui n'en viennent jamais à l'exécution. Leur langage est plein d'ampleur ; elles promettent beaucoup et aspirent à une haute perfection ; mais elles se découragent devant les sacrifices. C'est à ces âmes présomptueuses que Jésus-Christ dit : Malheur !

Car aucune grâce ne leur a manqué; ce sont elles qui ont manqué à la grâce. Elles se trouveront surprises et les mains vides au dernier jour. Alors, à la vue de leurs compagnes couronnées de gloire, elles s'écrieront : « Insensées que nous étions ! Celles que nous regardions comme au-dessous de nous sont maintenant élevées parmi les bienheureux ; tandis que nous, couvertes de confusion, nous voici effacées du livre de vie. »

II. Un des grands avantages des âmes appelées à l'état religieux, c'est d'échapper aux entraves du monde. Leurs engagements sacrés forment une barrière qui les sauvegarde ; et affranchies des liens terrestres, elles sont toujours prêtes à suivre l'Agneau partout où il va. Ces âmes possèdent la meilleure part ; elles ne s'agitent point dans une activité stérile, puisqu'elles concourent les unes avec les autres aux mêmes travaux. Elles vivent d'amour et d'obéissance ; et leur affaire unique, c'est de plaire à Dieu.

Pour se perdre en communauté, il faut le vouloir positivement ; car la voie de la sanctification est tracée par la règle, et il suffit de la suivre avec fidélité pour s'élever de degré en degré jusqu'à la céleste perfection.

JEUDI APRÈS LE VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE
DE LA PENTECÔTE

« Les hommes sécheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver. »

I. Notre-Seigneur insiste avec tant de force sur les calamités des derniers temps, que nous serions inexcu-

sables de ne pas nous pénétrer de ses avertissements. Cependant l'esprit du siècle nous détourne de ces graves pensées. Comme aux jours de Noé où le déluge engloutit la terre, et comme au temps de Loth où le feu du ciel tomba sur les villes coupables, les hommes, séduits par les plaisirs et les affaires, ne tiennent pas compte des présages d'en haut. Ils donnent un démenti à l'Evangile, sinon en paroles, du moins par leur conduite, quand ils vivent comme si la vie de ce monde devait ne finir jamais. Quelle serait la folie d'un condamné au dernier supplice, s'il perdait en vains amusements le temps qui lui serait accordé pour obtenir sa grâce ! Entrons plus sérieusement dans les pensées de la foi ; vivons de manière à pouvoir dire avec notre divin Maître : « Je ne suis pas de ce monde ; » ma patrie est au ciel.

II. Si la fin du monde ne nous apparaît que dans le lointain, songeons que notre propre fin est imminente. Nous habitons ici-bas une maison de boue qui s'affaisse de jour en jour sous son propre poids, et le moindre accident peut la réduire en poussière. La chute de la cloison fragile qui nous sépare de l'éternité amènera pour nous les mêmes effets que le renversement du monde. Et alors que nous importera que tout subsiste autour de nous, si nous-mêmes nous ne subsistons plus au milieu de toutes ces choses ? La mort sera la fin des temps pour chacun de nous, et ce terme sera le commencement d'une éternité heureuse ou malheureuse.

Le chrétien qui ne serait pas touché de cette vérité, s'exposerait à des surprises formidables et à des regrets sans remède.

VENDREDI APRÈS LE VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE
DE LA PENTECÔTE

« Lorsque ces choses commenceront à venir, levez les yeux et regardez en haut. »

I. Notre-Seigneur, après avoir prédit les épouvantes des pécheurs au jour de la sentence solennelle, parle aussi des âmes fidèles qui, en ce même jour, cueilleront le fruit de la rédemption. C'est le terme dont l'Evangile se sert pour nous apprendre que la rédemption, commencée sur la croix, ne sera complète et achevée qu'à la consommation des temps. Mais les réprouvés n'y auront aucune part. Ils n'ont pas voulu de la grâce alors qu'elle leur était offerte; ils l'ont méconnue ou repoussée; ils en demeurent exclus à jamais. Aussi pendant qu'ils penchent la tête vers l'abîme qui s'ouvre pour les engloutir, les bienheureux regardent en haut, et contemplent avec ravissement la lumière qui les attire dans les régions célestes. Pour ces âmes, la période des épreuves est passée; une atmosphère vivifiante les enveloppe, et la joie qui les inonde n'aura pas de fin.

II. Le dogme du dernier jugement ne doit pas être seulement l'objet de notre foi; il doit être le mobile de

notre conduite. Jésus-Christ lui-même nous en montre les conséquences pratiques quand il conclut en nous recommandant la vigilance et la prière. Par la vigilance, nous éviterons les surprises du jugement; par la prière, nous désarmerons le bras du souverain Juge. Si nous y sommes fidèles, bien loin de redouter le dernier jour, nous le verrons arriver avec confiance, nous l'appellerons même, et nous l'attendrons comme un jour de triomphe.

Que la pensée du règne de Jésus-Christ s'empare de notre cœur, de notre esprit, de toutes nos facultés ! Qu'elle nous suive partout et toujours ! elle nous donnera courage dans nos tentations, patience dans nos douleurs, persévérance dans l'accomplissement de nos devoirs d'état; elle nous fera redire avec saint Jean cette prière ardente : « Venez, Seigneur Jésus, venez ! »

SAMEDI APRÈS LE VINGT-QUATRIÈME DIMANCHE
DE LA PENTECÔTE

Marie est notre dernier refuge.

I. La Loi ancienne consacrait des villes de refuge où les coupables trouvaient un abri contre les poursuites de la justice. Pour nous, disciples de Jésus-Christ, nous nous réfugions dans les bras de Marie, quand notre conscience alarmée appréhende les jugements de Dieu. La mère de Celui qui a effacé les péchés du

monde a pitié des pécheurs; elle couvre de son égide les infortunés qui en appellent à son amour. Elle sait ce que nous avons coûté à son divin Fils et ne détourne pas son regard de nos infirmités. Pleine de compassion, elle tend la main à ceux de ses enfants qui aspirent à se relever de leurs chutes. Le désir ardent de Marie, comme celui de Jésus, est que toutes les âmes soient sauvées. Si donc la crainte de la justice comprime nos cœurs, ne tardons pas à recourir à la Mère qui nous a été donnée. La pensée de Marie est une pensée d'amour qui doit chasser la crainte et ranimer l'espérance.

II. Nous sommes les enfants de la Mère de Jésus, et c'est pour nous que Marie intercède au ciel. C'est pour nous qu'elle est une Mère puissante, une Mère indulgente, une Mère généreuse. Puissante, elle plaide victorieusement notre cause; indulgente, elle a compassion de notre faiblesse; généreuse, elle pardonne nos fautes; elle oublie nos torts; elle rend le bien pour le mal. Dans toutes les circonstances de notre vie, elle nous assiste, nous relève, nous console. Elle sera là quand sonnera notre dernière heure, elle tendra ses mains à celui qui l'appelle sa Mère, elle ouvrira son cœur aux âmes qui lui sont authentiquement consacrées.

Quelle sera notre joie à la fin de notre pèlerinage terrestre, si la Mère du Sauveur daigne nous admettre à vivre éternellement avec les anges et les bienheureux dans la Sion du ciel !

SUPPLÉMENT

2 FÉVRIER, LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE ET LA PRÉSENTATION DE JÉSUS-CHRIST AU TEMPLE

« Le temps de la purification étant accompli, selon la loi de Moïse, ils portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur¹. »

I. Contemplons le ravissant spectacle que présente aujourd'hui le temple de Jérusalem. Le Fils de Dieu, sous les traits d'un petit enfant, s'y montre pour la première fois. Autour de Jésus, nous voyons Marie, Joseph, Siméon et Anna la prophétesse. La réunion de toutes ces augustes figures dans un même groupe a toujours profondément ému la piété chrétienne; au point qu'on appelait ces mystères la fête des *bonnes rencontres*. Admirable conduite de la Providence! Tous ceux qui marchent devant Dieu avec un cœur droit trouvent sur leur chemin une lumière qui les conduit par des voies diverses à un même foyer, où ils se rencontrent pour s'unir dans l'amour du Seigneur. Il y a

¹ S. Luc, II.

dans les âmes pieuses une secrète attraction qui les rapproche les unes des autres ; et quels que soient leur âge, leur condition et les distances qui les séparent, elles se rejoignent aux pieds de Jésus-Christ pour ne plus se quitter jamais. Si les chemins sont parfois rudes, si la patience, comme celle de Siméon et de sainte Anne, est longuement éprouvée, on ne doit jamais perdre courage : c'est au bout de la carrière que la persévérance reçoit son dédommagement et sa récompense.

II. Le mystère de la Purification nous montre combien la mission de la sainte Vierge s'identifiait avec celle de son divin Fils. D'une part, Jésus-Christ, le Saint des saints, accomplit la loi imposée à l'homme pécheur. D'une autre part, la Vierge immaculée se soumet également aux prescriptions légales qui ne concernaient pas les vierges. Ces deux mémorables exemples se réunissent pour consacrer l'obéissance religieuse et le respect de la règle. Les âmes vraiment humbles, quelle que soit leur perfection, ne cherchent jamais à s'y soustraire ; pour elles, la pratique de l'obéissance l'emporte sur toutes les considérations. Ce fut à la suite de ces grands actes d'humilité que Siméon célébra tout à la fois les grandeurs de Marie et les magnificences de Celui qui est la lumière des nations et la gloire du peuple d'Israël.

19 MARS, FÊTE DE SAINT JOSEPH

« Voici le serviteur fidèle et prudent que le Seigneur a établi sur sa famille¹.

I. Saint Joseph est l'homme choisi entre tous pour tenir lieu de père à l'Enfant Jésus et d'époux à la Vierge immaculée. Cette mission incomparable renferme tous les titres de sa grandeur. Saint Joseph a concouru à la réalisation du plan de la Providence en cachant à l'ennemi du genre humain le secret de l'incarnation du Fils de Dieu. Grâce au mariage légal que Joseph a contracté avec Marie, l'antique serpent n'a pas connu l'accomplissement de la prédiction du prophète Isaïe : « Une vierge concevra et enfantera un fils qui s'appellera *Dieu avec nous, Emmanuel*. » Cette vocation ne ressemble à aucune autre; elle fait de saint Joseph un homme à part. Il a veillé sur l'Enfant et la Mère; il les a soustraits à tous les périls, les a guidés sur la terre étrangère et les a ramenés en Israël. Dépositaire de la confiance de Dieu, il est l'ange visible de la sainte famille. Combien doit être puissant devant le trône de grâce le serviteur fidèle auquel Dieu a donné en garde les trésors du ciel et de la terre !

II. La mission angélique que saint Joseph a remplie à l'égard de la sainte famille se perpétue dans l'Eglise; car les vocations de Dieu sont irrévocables; et ce que

¹ S. Luc, XII.

les saints ont été sur la terre, ils le seront éternellement au ciel. Toujours Joseph sera le mandataire de Dieu, l'instrument de la Providence. Il veille sur les enfants de l'Eglise comme il a veillé sur le berceau de Bethléem; il les préserve des embûches de l'ennemi, pourvoit à leurs besoins spirituels et temporels, console les douleurs de l'exil et ramène les pèlerins de ce monde dans la céleste patrie. Saint Joseph est surtout le modèle et le guide des âmes intérieures. Adressons-nous à lui pour demander l'amour d'une vie cachée, la science de la prière et du culte de Dieu. Ce serait peu d'honorer saint Joseph par nos fervents hommages, si nous ne cherchions pas à mériter sa paternelle protection.

25 MARS, L'ANNONCIATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

« Je vous salue, pleine de grâce¹. »

I. La fête de l'Annonciation rappelle à nos cœurs les abaissements du Fils de Dieu qui s'est fait homme, et les ineffables grandeurs de la Vierge qui devient mère de Dieu. Aucune parole ne saurait raconter les secrets de la divine incarnation. « Le Verbe s'est fait chair, et il a habité en nous. » La chair, divinisée dans le sein virginal, se transformera en nourriture et en breuvage, pour déposer dans nos âmes la semence de l'immortalité. L'Évangile ne rapporte que l'annonce de cet auguste mystère; annonce bienheureuse que le monde

¹ S. Luc, 1, 28.

attendait depuis quatre mille ans, et qui, en réalisant les prophéties anciennes, inaugure l'ère nouvelle du christianisme. La coupable mère des hommes, dit saint Irénée, avait été séduite par la parole de l'ange déchu, et elle enfanta la mort. Marie, saluée par l'ange Gabriel et fécondée par le Saint-Esprit, enfante la vie divine qui triomphera de la mort. L'Enfant qui naîtra de Marie vient nous rendre le titre d'enfants de Dieu. Quelle allégresse, quelle dignité ! Les chrétiens sont plus que des princes, plus que des fils de rois, ils sont les fils du Très-Haut.

II. Tous les saints de la terre ont exalté les gloires de Marie ; et la dévotion la plus ardente s'est épuisée à célébrer les magnificences de sa vocation. Mais aucune louange n'a jamais égalé celle de Gabriel : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Ces étonnantes paroles troublent la délicate modestie de la Vierge ; et bien loin de l'éblouir, elles provoquent une réponse qui exhale le parfum de la plus suave humilité : « Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole ! » Ainsi, à la vue des splendeurs qui l'entourent, elle ne songe qu'à sa bassesse ; et tandis que l'archange s'incline devant elle comme devant la Mère de son Dieu, elle n'offre au Seigneur que le simple hommage d'une servante ! Que cette grande leçon soit l'objet de nos méditations. Voulons-nous glorifier Dieu, voulons-nous grandir nous-mêmes, imitons Marie, abaissons-nous et soyons humbles.

24 JUIN, SAINT JEAN-BAPTISTE

« Il marchera devant le Seigneur pour lui préparer sa voie¹. »

I. Saint Jean-Baptiste, d'après le témoignage du Seigneur lui-même, surpassait tous les enfants des hommes par l'éminence de sa sainteté. Sa vie n'était pas la vie d'un homme, mais celle d'un ange. On ne raconte de lui aucun miracle : il était lui-même un miracle qui suffisait pour accréditer sa parole. L'Évangile le caractérise en ces deux mots : « Il était une lampe brûlante et luisante ². » Sur quoi les commentateurs font remarquer que l'évangéliste ne dit pas que saint Jean était une lampe qui éclaire et brûle, mais une lampe qui brûle et éclaire. Ce n'est pas la lumière qui produit le feu, c'est le feu qui produit la lumière. Voulons-nous éclairer le prochain? Commençons par brûler nous-mêmes. Car, ajoute saint Bernard, ceux qui prétendent instruire les autres avant d'avoir longtemps pratiqué ce qu'ils enseignent, ne réussissent jamais ³. La parole du saint précurseur n'a été lumineuse que parce qu'elle jaillissait d'un cœur brûlant d'amour et de charité.

II. Saint Jean-Baptiste est le patriarche de la vie religieuse. Il n'a point écrit les règles de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance, mais il en a donné l'exemple. Il a vécu pauvre dans le désert où il a conservé in-

¹ S. Luc, VII.

² S. Jean, V.

³ Serm. in Nat. J. Bap.

tact le trésor de sa pureté virginal; et sa pensée unique, comme son occupation constante, était d'accomplir fidèlement la volonté de Dieu. Bien que ses austérités corporelles fussent aussi rigoureuses que possible, sa mortification spirituelle alla plus loin encore, puisqu'il resta privé, pendant trente ans, de la consolation ineffable de voir l'Agneau de Dieu dont il était le précurseur. Son humilité parfaite est l'effet de sa totale abnégation; au point que, tandis que toute la Judée le considère comme le Messie, il proclame à la face des peuples qu'il n'est qu'une voix qui crie dans le désert. C'est à son école que se formèrent les premiers disciples de Jésus-Christ; il fut leur guide et leur modèle. Instruisons-nous à la même école, et apprenons de saint Jean-Baptiste les saintes préparations qu'il faut apporter à l'apostolat évangélique et aux visites de notre Dieu.

29 JUIN, SAINT PIERRE ET SAINT PAUL

« Vous les avez établis princes sur toute la terre¹. »

I. Nous honorons aujourd'hui les deux princes des apôtres qui, après avoir été liés étroitement durant leur vie, n'ont pas été séparés par la mort. C'est le langage de l'Eglise; et les docteurs ajoutent que ces deux grandes lumières du monde sont comme les yeux du corps mystique de Jésus-Christ. Ils ont scellé ensemble de leur sang leur glorieux apostolat; ensemble ils règnent au ciel où

¹ Psalm. XLIV.

ils ont emporté leurs sollicitudes. Saint Pierre, selon l'épître aux Galates ¹, est plus particulièrement l'apôtre des Juifs ; et saint Paul, l'apôtre des nations. Pierre est le fondement de l'édifice ; Paul est comme le ciment qui attache tous les peuples à ce rocher immuable. Saint Pierre est le régulateur de la foi ; saint Paul est le prédicateur de l'obéissance. Pierre est le centre du cercle immense de la catholicité ; Paul est le rayon qui en marque la circonférence. Saint Pierre personnifie la divine autorité de Jésus-Christ ; saint Paul représente la coopération de l'épiscopat. La mission de saint Pierre est unique ; mais le Seigneur a voulu lui adjoindre saint Paul, pour que la chaire de la vérité fût aussi le siège de la charité.

II. Le Seigneur a voulu placer deux apôtres à la base de l'édifice, afin de consacrer le divin principe de la charité fraternelle. Cependant saint Pierre seul est la pierre fondamentale de l'Eglise. A lui seul Jésus-Christ a dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » Seul il a reçu les clefs du royaume des cieux ; seul il a reçu la mission d'affermir ses frères. Et pour donner à son autorité une consécration qui la fasse participer en quelque sorte à la stabilité des choses éternelles, Jésus-Christ a prié pour que la foi de saint Pierre ne défaille jamais. Cette auguste mission, avec toutes les prérogatives qui s'y rattachent, s'est transmise et perpétuée dans les Pontifes romains. Le Pape, successeur

¹ Ch. I, 14.

du prince des apôtres, représente visiblement dans l'Eglise celui qui a dit : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. » Au moment de conférer à saint Pierre cette magistrature souveraine, le Seigneur lui demande trois fois ; « Pierre, m'aimez-vous ? » Et l'unique preuve d'amour qu'il réclame, c'est de prendre soin des brebis et des agneaux. Méditons ce mystère de charité qui nous fait comprendre de quelle sorte le Seigneur veut être aimé et servi.

2 JUILLET, LA VISITATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

« D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Dieu
vienne jusqu'à moi ¹. »

I. « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » Cette belle parole de Jésus-Christ s'est vérifiée d'une manière éclatante dans les mystères de la Visitation. La sainte Vierge avait reçu la plénitude des grâces, et Dieu lui-même s'était donné à elle avec toute la profusion de son amour. Cependant la Vierge, au comble de la gloire et enrichie des trésors du ciel, goûte avec calme son ineffable félicité ; et dans la réponse qu'elle fait à l'archange, on ne remarque aucun élan d'allégresse : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Mais quand, pressé de partager ses émotions avec sainte Elisabeth, elle reconnaît les effets merveilleux de sa visite ; quand, à son aspect, toute la maison

¹ S. Luc, I.

de Zacharie est inondée de paix et de joie divine, alors elle sent qu'elle n'est plus heureuse toute seule ; elle procure le bonheur aux autres ; elle est devenue la médiatrice des dons de Dieu, la dispensatrice des grâces ; et son cœur, palpitant de reconnaissance, exhale les brûlants accents du Cantique : « Désormais toutes les nations m'appelleront bienheureuse. »

II. Elles sont privilégiées les âmes fidèles qui attirent les visites de Marie, et reçoivent par son entremise les gages du divin amour. Mais plus heureuses sont celles qui, à leur tour et à l'imitation de Marie, deviennent des anges de bienfaisance et de consolation. La très-sainte Vierge, pleine du Dieu qui la vivifie, verse une rosée de grâces sur toutes les montagnes de la Judée. C'est ainsi que nous aussi, après avoir mangé le Pain du ciel, nous devons répandre autour de nous, par nos exemples, nos paroles et nos œuvres, les parfums de la foi, de la piété, de la charité. L'édification que nous donnerons aux autres nous enrichira nous-mêmes ; et le bien que nous leur aurons procuré contribuera à nous rendre heureux sur la terre et au ciel.

15 AOUT, ASSOMPTION DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE

« Il a fait en moi de grandes choses Celui qui est tout-puissant¹. »

I. Il était juste et convenable, dit un docteur de l'Eglise, que le Fils de Dieu reçût au plus haut du ciel la

¹ S. Luc, II.

Vierge qui l'avait conçu et enfanté sur la terre. Les prophètes la voyaient monter comme l'aurore naissante. Elle franchit les espaces, les cieux, les chœurs des anges et des saints, et va s'asseoir sur le trône royal dans la céleste Jérusalem. Quel éclat ! quelle majesté ! Allez, filles de Sion, contemplez votre Reine couronnée ! Cependant, s'il n'est pas donné à l'homme de comprendre ici-bas la félicité que Dieu prépare aux âmes saintes, comment pourrait-on se former une idée des grandeurs de Marie ! Bornons-nous à méditer cette vérité : là où est la Mère, là seront les compagnes et les enfants qui lui sont consacrées. Les épouses du Christ rejoindront leur souveraine, si elles marchent à sa suite dans la voie de l'obéissance et de l'humilité.

II. La bienheureuse Vierge nous révèle elle-même la raison de son élévation : « Le Très-Haut a regardé l'humilité de sa servante. » Elle est restée humble au milieu des hommages insignes dont elle était l'objet de la part des anges et des hommes. Ce prodigieux abaissement est devenu la mesure de sa grandeur. Les âmes humbles se rapprochent de Dieu d'autant plus qu'elles se détachent plus parfaitement d'elles-mêmes, comme le plateau d'une balance s'élève à mesure que l'autre plateau s'incline. Des joies et des délices inexprimables nous attendent au ciel : nous en recevons les gages dès cette vie à la sainte table. Mais, pour les mériter, soyons humbles ; et pour obtenir cette vertu, célébrons les fêtes de Marie par un renouvellement de ferveur au service de Dieu.

8 SEPTEMBRE, LA NATIVITÉ DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE

« Une tige sortira de la racine de Jessé¹. »

I. Saluons avec allégresse la fête de la nativité de notre Mère, qui est le premier anneau de toutes les fêtes chrétiennes. Dieu seul connaissait la haute destinée de cette enfant de bénédiction. Issue des patriarches, des prophètes et des rois d'Israël, elle était cependant plus illustre par sa noblesse intérieure que par les titres de ses aïeux. Sa naissance apporte la joie au monde, comme l'aurore dissipe la nuit et prélude aux splendeurs du soleil. Elle réjouit la terre, parce qu'elle fait descendre d'en haut les eaux vives qui fertilisent les vallées et les collines; elle réjouit le ciel, parce que les anges contemplent leur Reine dans le berceau de Sion; elle réjouit principalement l'Eglise qui, tout imprégnée des sentiments de Jésus-Christ, offre aujourd'hui à la Mère du Seigneur les plus fervents hommages de son culte filial. Reconnaissons cependant avec saint Augustin qu'il n'y a pas de mots qui puissent louer dignement la Vierge pleine de grâces; et à défaut de paroles, offrons-lui nos cœurs avec toutes les effusions de notre amour.

II. La naissance de Marie sera éternellement un jour de bonheur. Par Marie, la source de toutes les grâces s'ouvre, et c'est elle qui les déverse sur nous. Demandons pour notre part un accroissement dans la paix de

¹ Isaïe, XI.

Dieu, une dilatation dans les joies de la charité, un progrès dans la vie d'amour, une inviolable fidélité à nos engagements religieux. Mais prions surtout Marie de présider à notre naissance future ; car le jour où nous nous dépouillerons de la vie corporelle, nous naîtrons à une nouvelle vie ; et si nous mourons dans la grâce de Dieu, nous vivrons avec Marie dans la Sion du ciel. C'est dans cette espérance que nous disons tous les jours à notre divine Mère : Priez pour nous maintenant et à l'heure de notre mort.

2 OCTOBRE, LES SAINTS ANGES GARDIENS

« Les anges sont envoyés pour exercer leur ministère en faveur des héritiers du salut¹. »

I. Les livres sacrés de l'Ancien et du Nouveau Testament attestent les relations des anges avec les hommes ; relations tellement fréquentes qu'on pourrait croire que leur félicité se rattache à notre salut. Ils unissent leurs voix à nos chants et à nos actions de grâces ; ils nous consolent et nous éclairent ; ils guérissent les maladies, spirituelles et corporelles ; ils accusent devant Dieu ceux qui scandalisent les petits enfants ; ils portent le pauvre Lazare dans le sein d'Abraham. Nous les voyons intervenir dans tous les grands actes de la Rédemption. Un archange est envoyé à Marie, d'autres anges célèbrent les joies de Bethléem ; ils apparaissent à saint

¹ Hébr., I, 14.

Joseph, entourent le divin Sauveur sur la montagne de la tentation; ils l'adorent à Gethsémani, publient sa résurrection et reparaitront avec Jésus-Christ au dernier jour. « Mille millions l'assistent et dix mille millions se tiennent devant son trône, » dit le prophète Daniel¹. L'Évangile rapporte la délivrance de saint Pierre par l'entremise d'un ange; mais si tous les hommes ont leurs anges gardiens qui les conduisent et les protègent, ceux-là seulement sauraient en parler qui, devenus semblables aux anges, ont mérité d'avoir avec eux des communications sensibles. Quel amour et quel honneur ne devons-nous pas rendre à ces admirables messagers de Dieu?

II. Les anges ne respirent que pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. Plus nous serons remplis des mêmes ardeurs, plus nous acquerrons avec eux des traits de ressemblance. A force d'écouter les anges, de les imiter et de manger le Pain des anges, le chrétien devient lui-même un ange; et dans sa sphère d'activité il exerce une influence angélique. Elle est chérie et bénie l'âme qui répand autour d'elle une céleste édification. Dans les communautés religieuses, qui représentent sur la terre les demeures du ciel, toutes les âmes doivent être des anges. Elles entourent le trône de grâce, elles préludent aux solennités futures; et, comme les esprits bienheureux, elles offrent nuit et jour au Très-Haut l'encens du sacrifice et de la prière.

¹ Daniel, VII.

1^{er} NOVEMBRE, LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS

« Dieu est admirable dans ses saints ¹. »

I. L'Eglise militante célèbre aujourd'hui les gloires de l'Eglise triomphante. C'est la fête de la grande famille catholique. Autour du trône de Dieu se rejoignent successivement les âmes heureuses qui ont achevé leur purification, et elles se réunissent dans les demeures sublimes que Jésus-Christ leur a préparées. La mort n'a pas brisé les liens qui les attachaient à nous ; au contraire, leur affection augmente à mesure qu'elles se dilatent dans les régions de l'amour ; et plus elles deviennent ardentes et aimantes, plus elles s'intéressent à nous et compatissent aux douleurs de notre exil. Les bienheureux nous associent à leurs mérites, nous protègent par leur crédit et leurs prières. Ils nous attendent et nous attirent ; car leur béatitude ne sera complète que lorsque nous en jouirons avec eux. Honorons-les de toutes manières ; mais surtout imitons leur courage et leur fidélité.

II. Les saints couronnés de gloire se trouvaient en ce monde dans les diverses situations où nous sommes ; ils ont subi les difficultés de l'âge, des climats, des sociétés que nous traversons nous-mêmes. Ils ont lutté, souffert et pleuré ; mais, appuyés sur la parole de Jésus-

¹ Ps. LXVII.

Christ, fidèles à la grâce, ils ont persévéré jusqu'à la fin, et sont entrés triomphants dans la Sion du ciel. Remercions le Seigneur de nous avoir appelés à leur héritage, et marchons avec résolution sur leurs traces. La source des grâces coule pour nous comme pour eux; et ce qu'ils ont fait, nous pouvons le faire. Offrons-nous avec eux au Très-Haut, comme des victimes volontaires de l'amour et de la charité.

2 NOVEMBRE, COMMÉMORATION DES FIDÈLES DÉFUNTS

« Mon âme a soif du Dieu vivant. Quand me sera-t-il donné de paraître devant la face de mon Dieu¹? »

I. « C'est une sainte et salutaire pensée, dit l'Ancien Testament, de prier pour les défunts, afin d'obtenir la rémission de leurs péchés²; » car ils sont redevables à la justice de Dieu; et, selon l'Evangile, ils ne seront délivrés de leurs tortures que quand ils auront acquitté toute leur dette³. Mais d'où viendra le secours dans les sombres demeures où il n'y a plus ni bonnes œuvres ni mérites? C'est vers nous qu'ils élèvent leurs regards; puisque sur la terre où nous vivons nous pouvons communiquer à la fois avec le ciel et avec le purgatoire. Il est certain que nous leur procurons des soulagements et que nous hâtons leur délivrance par nos prières et nos actes de charité, par le saint sacrifice et les indulgences

¹ Ps. XLI.

² II Mach., XII.

³ S. Matth., VIII.

que nous offrons à leur intention. Faisons pour eux ce que nous voudrions qu'on fit pour nous ; et ranimons aujourd'hui tous nos sentiments de compassion.

II. Nous vivons ici-bas dans l'abondance des biens spirituels, et cependant nous avons besoin de secours et d'assistance. Malgré les sacrements qui nous fortifient et les consolations qui nous environnent, nous succombons parfois sous le poids des douleurs. Si telles sont les conditions de la vie actuelle, combien plus grandes doivent être les nécessités des âmes qui, avec infiniment moins d'assistances, subissent infiniment plus de souffrances ! Eloignées de Dieu, séparées de ceux qu'elles aiment, ces âmes, dit saint Grégoire de Nysse, sont plongées dans une fournaise où elles réparent leurs fautes et achèvent la purification qu'elles avaient négligée sur la terre. Nous serions émus jusqu'aux larmes, s'il nous était donné de voir dans ces indescriptibles tourments celles que nous avons aimées et connues. Mais ce spectacle nous porterait aussi à faire un retour sur nous-mêmes, afin d'accomplir en cette vie le travail de la pénitence et de la sanctification. Disons avec saint Augustin : « Mon Dieu, faites-moi expier mes fautes ici-bas, afin que j'évite les flammes du purgatoire ! »

21 NOVEMBRE, LA PRÉSENTATION DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE

« Félicitez-moi vous tous qui aimez le Seigneur; car alors que j'étais encore toute jeune, j'ai été agréable au Très-Haut¹. »

I. La consécration de la très-sainte Vierge au temple de Jérusalem inaugure la voie des vocations religieuses. David avait contemplé ce mystère, et dans son divin psaume il chante l'alliance nuptiale que les âmes élues contractent avec le Dieu d'amour : O Roi, vous surpassez en beauté tous les enfants des hommes; la grâce est répandue sur vos lèvres, et vos vêtements exhalent les doux parfums de la myrrhe, de l'ambre et de l'aloës. Les filles des princes en ont été embaumées; et dans leur ravissement, elles ont recherché l'honneur de votre alliance. La Reine s'est tenue à votre droite, parée d'un manteau d'or et d'une infinie variété de richesses. Ecoutez, ma fille, et soyez attentive à mes paroles : oubliez et votre peuple et votre parenté; et le Roi du ciel vous comblera d'amour; car il est le Seigneur votre Dieu, puissant et adorable. La gloire de la fille du Roi est au dedans d'elle-même, et son éclat efface les splendeurs de ses vêtements. D'autres vierges viendront après elle et se consacreront au Roi des rois; elles seront présentées au temple avec des transports de jubilation². »

II. Sous le voile des paroles symboliques du Psal-

¹ Off. de l'Egl.

² Ps. XLIV.

miste, nous pouvons découvrir la destinée glorieuse des âmes qui marchent à la suite de Marie et forment le cortège sacré de l'Agneau de Dieu. Elles se présentent au temple pour se préparer à l'ombre du sanctuaire, à la célébration des noces divines. Vocation auguste qui élève les plus humbles des enfants des hommes jusqu'au trône même de Dieu ! Dans cette voie ascendante, la fiancée du Roi des anges laisse derrière elle parents, famille, fortune, patrie ; elle quitte tout pour retrouver le centuple. Elle n'a qu'une pensée, qu'une seule aspiration : c'est de plaire au céleste Epoux. Elle doit être morte au milieu de toutes les choses de ce monde ; sa conversation est au ciel, en attendant le jour de sa présentation dans le temple de la gloire.

8 DÉCEMBRE. L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA TRÈS-SAINTE
VIERGE

« Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël et l'honneur de notre peuple¹ ! »

I. La miraculeuse victoire que Judith a remportée sur les ennemis du peuple de Dieu n'était que la figure prophétique du triomphe de Marie. C'est la Vierge qui, par sa conception immaculée, a jeté la confusion dans les légions de l'enfer. Elle seule a échappé à la contagion du péché originel ; elle a réalisé cette parole de la

¹ Judith, XV, 10.

Genèse qui ouvre l'histoire humaine : « Une femme écrasera la tête du serpent. » Tous les prophètes ont célébré cette femme merveilleuse dans laquelle ne se trouve aucune tache; et c'est à elle que s'appliquent les acclamations qui ont glorifié l'illustre Judith. Mais la Vierge immaculée a joint un mérite personnel à sa perfection innée; elle est restée humble au milieu de ses augustes prérogatives; elle s'est montrée vigilante, bien qu'elle fût inaccessible aux périls du péché; et enfin elle a uni la pénitence à son innocence; car elle a participé volontairement à toutes les humiliations de la croix. Nous qui sommes si loin de la sainteté de Marie, combien n'avons-nous pas de raisons d'être humbles et vigilants !

II. Le baptême, que saint Jérôme appelle le sacrement de la conception spirituelle, produit dans l'âme une renaissance immaculée. Il efface le péché et restaure la pureté primitive. C'est en conservant cette grâce, ou en la recouvrant par une salutaire pénitence, que nous porterons dignement le titre d'enfants de Dieu et d'enfants de la Vierge. Cultivons en nous la vie nouvelle; dégageons-la par la mortification des entraves qui arrêtent son essor; nourrissons-la du suc divin de l'oraison et de la communion; fortifions-la par l'exercice des vertus évangéliques. Alors le mystère de l'Immaculée Conception portera en nous son fruit, fruit d'une vie sainte et toute céleste.

FÊTE DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE

« Refuge des pécheurs¹. »

I. Le cœur d'une mère éveille en général dans notre esprit l'idée de tout ce qu'il y a de plus tendre, de plus compatissant et de plus aimable dans la nature humaine. Mais le cœur de Marie! quelle idée pourrions-nous en concevoir? Ce cœur immaculé est le chef-d'œuvre de la création surnaturelle; il a été prédestiné pour devenir le réservoir de la plénitude des grâces, *gratia plena*; il est le tabernacle vivant de la Divinité, *requievit in tabernaculo meo*. En lui a été puisé le sang qui efface les péchés du monde. Conçue dans la justice et la sainteté originelles, Marie a été fécondée par le Saint-Esprit pour enfanter le Saint des saints. Comme un vase embaumé du plus précieux parfum, son cœur virginal a conservé l'arome de la bonté et de toutes les perfections divines; d'où nous pouvons conclure ce qu'il est par rapport à nous. Le cœur de Marie aime ce que Jésus-Christ a aimé; il souffre et se sacrifie pour

¹ L'office de cette fête a été concédé par le Saint-Siège au diocèse de Paris, à l'occasion des miracles de grâce qui ont éclaté à l'église de Notre-Dame des Victoires et dans quelques autres sanctuaires agrégés à l'archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs. Cette fête a été fixée au dernier dimanche après l'Epiphanie, ou, en cas d'empêchement, au dimanche de la Sexagésime.

ceux que Jésus-Christ veut sauver. A l'exemple de Jésus-Christ, il s'incline de préférence vers les âmes malades et vers celles qui, frappées de cécité, courent à leur perte. C'est pour ces malheureux surtout que nous devons invoquer le saint cœur de Marie, en lui disant avec l'Eglise : *Ora pro nobis peccatoribus*. Mais en priant pour eux, nous prions aussi pour nous ; car nul n'est sans péché ; et tous les enfants des hommes, sans exception, ont besoin de Celui qui est venu sauver les pécheurs.

Prions donc avec foi, avec confiance, avec persévérance ! Nous réjouirons les anges et le cœur de la Reine des anges si nous implorons la miséricorde divine en faveur des pauvres âmes qui, pour leur malheur, se privent des grâces de la Rédemption.

II. L'Eglise emprunte la prière ardente de l'Ecclésiastique, dans l'office de ce jour, pour solliciter la conversion des pécheurs. On peut appliquer cette prière aux brebis égarées de la maison d'Israël. Elevons donc nos yeux vers le cœur de Marie et disons avec l'Eglise :

« O Dieu, Seigneur de toutes choses, ayez pitié de
« nous ; regardez-nous favorablement et faites-nous voir
« la lumière de vos miséricordes. Rassemblez toutes les
« tribus de Jacob, afin qu'elles connaissent qu'il n'y a
« point d'autre Dieu que vous, qu'elles racontent la
« grandeur de vos merveilles, et qu'elles deviennent
« votre héritage, comme elles l'ont été au commence-
« ment. Ayez pitié de votre peuple qui a été appelé de
« votre nom, et d'Israël que vous avez traité comme

« votre fils aîné. Ayez compassion de Jérusalem, de
« cette ville que vous avez sanctifiée, où vous avez établi
« votre repos. Remplissez Sion de la vérité de vos pa-
« roles ineffables, et votre peuple de votre gloire. Ren-
« dez témoignage à ceux qui ont été à vous dès le com-
« mencement, et vérifiez les prédictions que les anciens
« prophètes ont prononcées en votre nom. Récompensez
« ceux qui vous ont attendu longtemps, afin que vos
« prophètes soient trouvés fidèles; exaucez les prières
« de vos serviteurs, selon les bénédictions qu'Aaron a
« données à votre peuple; et conduisez-nous dans la
« voie de la justice¹. »

¹ Eccl., ch. XXXVI. Messe du Saint Cœur de Marie, au propre du diocèse de Paris.

FIN.

NOTE FINALE

En terminant cette nouvelle édition des *Miettes évangéliques*, nous croyons devoir indiquer aux esprits sérieux une lecture plus forte et plus substantielle ; et nous obéissons à l'impulsion de notre conscience en leur recommandant de lire et de relire les ouvrages suivants de M. l'abbé Doublet, chanoine d'Arras :

- 1^o *Saint Paul* étudié en vue de la prédication ;
- 2^o *Jésus-Christ* étudié en vue de la prédication ;
- 3^o *Les Psaumes* ;
- 4^o *L'Heure délicieuse*.

Ces ouvrages sont tout à fait hors ligne, On les croirait sortis de la plume d'un écrivain des temps apostoliques. Nous voudrions faire goûter à beaucoup d'âmes les consolations vivifiantes que nous y avons puisées. L'auteur a longtemps professé avec éclat l'Écriture sainte au grand séminaire d'Arras, en sorte qu'il est tellement imprégné de l'Esprit de Dieu que toutes ses pages exhalent les plus doux parfums du ciel.

Le livre des *Psaumes* est tout à la fois un cours de philosophie divine, un cours d'histoire prophétique, et une exposition lumineuse des vérités qui résolvent

¹ Librairie Berche et Tralin, rue de Rennes, Paris.

les problèmes de la vie sociale. Cette lecture attrayante ne répond pas seulement aux aspirations des âmes pieuses ; elle peut rallumer instantanément la foi des incroyants ; et nous ne connaissons pas de livre plus capable d'éclairer les savants aussi bien que les illettrés.

La magnifique étude sur *Saint Paul*, pleine d'onction et de chaleur, illumine tous les horizons du christianisme ; et la vie surnaturelle y apparaît dans sa divine réalité, avec ses incommensurables grandeurs.

Que dirons-nous du livre sur *Jésus-Christ* ? On ne saurait analyser des études si vastes dont le style, plein d'images et de splendeur, enchante l'imagination, captive l'intelligence et persuade le cœur.

Le petit volume intitulé : *l'Heure délicieuse aux pieds de Jésus* justifie son titre. C'est un recueil de méditations et de courtes lectures que nous voudrions voir entre les mains de tous ceux qui recherchent dans leur dévotion les aliments de l'amour et de la vérité.

Que le Dieu de bonté, source de toute grâce, soit remercié et glorifié ! C'est Lui qui suscite, à toutes les époques, les remèdes que réclament les sociétés malades. Puisse-t-il bénir de plus en plus ces précieux ouvrages destinés à nourrir toutes les âmes droites qui aiment le beau, le bien et le vrai dans la lumière !

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.	1
1^{er} DIMANCHE DE L'AVENT. — Annonce du jugement dernier.	9
LUNDI APRÈS LE 1^{er} DIM. DE L'AVENT. — Il paraîtra des prodiges dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles.	10
MARDI APRÈS LE 1^{er} DIM. DE L'AVENT. — Les hommes sécheront de frayeur, dans l'attente de ce qui devra arriver.	12
MERCREDI APRÈS LE 1^{er} DIM. DE L'AVENT. — Alors ils verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté.	13
JEUDI APRÈS LE 1^{er} DIM. DE L'AVENT. — Pour vous, lorsque toutes ces choses commenceront à arriver, levez la tête.	14
VENDREDI APRÈS LE 1^{er} DIM. DE L'AVENT. — Considérez le figuier et les autres arbres.	16
SAMEDI APRÈS LE 1^{er} DIM. DE L'AVENT. — Marie apparaîtra au jugement comme l'arc-en-ciel au firmament.	18
II^e DIMANCHE DE L'AVENT. — Jean, ayant appris dans sa prison les œuvres merveilleuses de Jésus-Christ, lui envoya deux de ses disciples.	19
LUNDI APRÈS LE II^e DIM. DE L'AVENT. — Et ils lui dirent : Etes-vous Celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ?	20
MARDI APRÈS LE II^e DIM. DE L'AVENT. — Allez dire à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu.	22
MERCREDI APRÈS LE II^e DIM. DE L'AVENT. -- Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et les pauvres sont évangélisés.	23

JEUDI APRÈS LE II ^e DIM. DE L'AVENT. — Les pauvres sont évangé- lisés.	25
VENDREDI APRÈS LE II ^e DIMANCHE DE L'AVENT. — Jésus leur parla de Jean-Baptiste en ces termes : Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? est-ce un roseau agité du vent?	26
SAMEDI APRÈS LE II ^e DIM. DE L'AVENT. — Marie considérée comme la mère spirituelle de saint Jean-Baptiste.	28
III ^e DIMANCHE DE L'AVENT. — Les Juifs de Jérusalem en- voient à saint Jean des prêtres et des lévites.	29
LUNDI APRÈS LE III ^e DIM. DE L'AVENT. — Ils lui demandèrent : Qui êtes-vous ?	31
MARDI APRÈS LE III ^e DIM. DE L'AVENT. — Je suis la voix de Celui qui crie dans le désert.	32
MERCREDI APRÈS LE III ^e DIM. DE L'AVENT. — Pourquoi baptisez- vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni prophète ?	34
JEUDI APRÈS LE III ^e DIM. DE L'AVENT. — Il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas.	35
VENDREDI APRÈS LE III ^e DIM. DE L'AVENT. — Je ne suis pas digne de délier les cordons de sa chaussure.	37
SAMEDI APRÈS LE III ^e DIM. DE L'AVENT. — Marie, aussi bien que Jésus, est toujours présente au milieu de nous.	38
IV ^e DIMANCHE DE L'AVENT. — Préparez la voie du Sei- gneur.	40
LUNDI APRÈS LE IV ^e DIM. DE L'AVENT. — Faites pénitence; car le règne de Dieu approche.	41
MARDI APRÈS LE IV ^e DIM. DE L'AVENT. — Voici que je suis à la porte et que je frappe.	42
MERCREDI APRÈS LE IV ^e DIM. DE L'AVENT. — Je poserai une pierre dans les fondements de Sion.	44
JEUDI APRÈS LE IV ^e DIM. DE L'AVENT. — Voici que le tabernacle est au milieu de vous.	45
VENDREDI APRÈS LE IV ^e DIM. DE L'AVENT. — Je suis sorti de mon Père, et je suis venu dans le monde.	47
SAMEDI APRÈS LE IV ^e DIM. DE L'AVENT. — Marie concourt à former Jésus-Christ dans les âmes.	48
VIGILE DE NOEL. — O cieux, daignez répandre la rosée d'en haut et faites pleuvoir le Juste! Que la terre ouvre son sein et donne naissance au Rédempteur.	50
NOEL. — Vous trouverez un enfant enveloppé de langes.	51

FÊTE DE SAINT ÉTIENNE. — Je vois le ciel ouvert, et Jésus-Christ à la droite de Dieu.	52
FÊTE DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE. — Un des disciples, que Jésus aimait, reposait sur son cœur.	54
FÊTE DES SAINTS INNOCENT. — Ils ont été rachetés d'entre les hommes pour être offerts en prémices à Dieu et à l'Agneau.	55
IV^e JOUR DANS L'OCTAVE DE NOËL. — Un petit enfant nous est né; un fils nous est donné.	57
V^e JOUR DANS L'OCTAVE DE NOËL. — Les bergers se disent les uns aux autres : Allons à Bethléem !	58
VI^e JOUR DANS L'OCTAVE DE NOËL. — Marie conservait toutes ces choses dans son cœur.	59
I^{er} JANVIER, FÊTE DE LA CIRCONCISION. — J'ai dit : Me voici ! Car il est écrit de moi que je ferai votre volonté. Je viens donc pour l'accomplir, et je l'ai gravée au fond de mon cœur.	60
II JANVIER. — Et l'enfant fut nommé Jésus.	62
III JANVIER, FÊTE DE SAINTE GENEVIÈVE, PATRONNE DE PARIS.	63
IV JANVIER. — Il y avait dans le temple une prophétesse nommée Anne, qui attendait la rédemption d'Israël.	64
V JANVIER. — L'enfant croissait et se fortifiait en esprit,	65
FÊTE DE L'ÉPIPHANIE. — Nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer.	67
VII JANVIER DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE. — Où est Celui qui est né roi des Juifs ?	68
VIII JANVIER DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE. — Hérode se troubla, ainsi que toute la ville de Jérusalem.	70
IX JANVIER DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE. — Hérode rassembla les prêtres et les docteurs pour les interroger sur le lieu où devait naître le Messie.	71
X JANVIER DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE. — Les Mages trouvèrent l'Enfant avec sa Mère; et s'étant prosternés, ils l'adorèrent.	73
XI JANVIER DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE. — Les Mages, ayant ouvert leurs trésors, lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe.	74
XII JANVIER DANS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE. — Jésus étant âgé de douze ans, son père et sa mère l'emmenèrent à Jérusalem.	75

XIII JANVIER, OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE. — Jésus descendit à Nazareth avec Joseph et Marie, et il leur était soumis.	77
XIV JANVIER APRÈS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE. — Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.	78
XV JANVIER APRÈS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE. — La voie des justes est comme la lumière qui pointe le matin et augmente jusqu'au jour parfait.	80
XVI JANVIER APRÈS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE. — Dieu nous a appelés par une vocation sainte à devenir des saints.	81
XVII JANVIER APRÈS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE. — Nous ne formons qu'un seul corps, dont chacun de nous est un membre.	82
XVIII JANVIER APRÈS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE. — Je demande à Dieu que votre charité croisse de plus en plus.	84
XIX JANVIER APRÈS L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE. — La vie de Marie à Nazareth.	85
* II^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE. — Il se fit des noces à Cana en Galilée.	87
LUNDI DE LA II^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE. — Présence de la Mère de Jésus aux noces de Cana.	88
MARDI DE LA II^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE. — Le vin étant venu à manquer, la Mère de Jésus dit : Ils n'ont plus de vin.	90
MERCREDI DE LA II^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE. — Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue.	91
JEUDI DE LA II^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE. — La Mère de Jésus dit à ceux qui le servaient : Faites tout ce qu'il vous dira.	93
VENDREDI DE LA II^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE. — Voici l'Époux qui vient ; allez à sa rencontre.	94
* SAMEDI DE LA II^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE. — Imitation de Marie.	95
III^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE. — Jésus étant descendu de la montagne, une troupe nombreuse le suivit, et en même temps un lépreux vint l'aborder.	97
LUNDI DE LA III^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE. — Le lépreux, voyant Jésus, l'adora et lui dit : Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir.	98
MARDI DE LA III^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE. — Jésus, étendant sa main, le toucha et lui dit : Soyez guéri, je le veux.	100

- MERCREDI DE LA III^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE.** — Alors Jésus dit au lépreux : Gardez-vous de parler de ceci à personne. 101
- JEUDI DE LA III^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE.** — Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement un mot, et mon serviteur sera guéri. 102
- VENDREDI DE LA III^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE.** — En vérité je vous le dis : Je n'ai pas trouvé une aussi grande foi dans Israël. 104
- SAMEDI DE LA III^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE.** — L'exemple de Marie nous apprend à sanctifier nos maux spirituels et corporels. 105
- IV^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.** — Jésus étant entré dans une barque, ses disciples le suivirent. 107
- LUNDI DE LA IV^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE.** — Il s'éleva une tempête violente sur la mer. 109
- MARDI DE LA IV^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE.** — La barque se couvrait de flots. 110
- MERCREDI DE LA IV^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE.** — Cependant le Seigneur dormait. 111
- JEUDI DE LA IV^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE.** — Alors les disciples l'éveillèrent et lui dirent : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. 113
- VENDREDI DE LA IV^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE.** — Il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. 114
- SAMEDI DE LA IV^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE.** — Recours à Marie dans les épreuves et les tentations. 115
- V^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.** — Parabole du bon grain et de l'ivraie. 117
- LUNDI DE LA V^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE.** — Le royaume de Dieu est semblable à un homme qui a semé du bon grain dans son champ. 118
- MARDI DE LA V^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE.** — Le bon grain étant venu à croître, l'ivraie commença également à pousser. 120
- MERCREDI DE LA V^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE.** — Seigneur, voulez-vous que nous arrachions l'ivraie ? 122
- JEUDI DE LA V^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE.** — Laissez croître l'une et l'autre semence jusqu'à la moisson. 123
- VENDREDI DE LA V^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE.** — Le Seigneur leur dit : Arrachez d'abord l'ivraie et liez-la pour la brûler ; et amassez le froment pour mon grenier. 124

SAMEDI DE LA V ^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE. — Marie est la céleste fleur des champs.	125
VI ^e DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE. — Parabole du grain de sénévé.	127
LUNDI DE LA VI ^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE. — Le royaume de Dieu est semblable à un grain de sénévé.	128
MARDI DE LA VI ^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE. — Le grain de sénévé est déposé dans un champ.	130
MERCREDI DE LA VI ^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE. — Quand le grain de sénévé croît, il forme un grand arbre.	131
JEUDI DE LA VI ^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE. — Le royaume du ciel est semblable à un levain.	132
VENDREDI DE LA VI ^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE. — Continuation de la parabole du levain.	133
SAMEDI DE LA VI ^e SEM. APRÈS L'ÉPIPHANIE. — Marie est la femme évangélique qui nous donne le levain céleste.	135
DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME. — Parabole des vignerons.	136
LUNDI DE LA SEPTUAGÉSIME. — Le père de famille sortit au point du jour pour louer des ouvriers.	137
MARDI DE LA SEPTUAGÉSIME. — Le père de famille dit aux ouvriers : Allez travailler à ma vigne.	139
MERCREDI DE LA SEPTUAGÉSIME. — Pourquoi demeurez-vous oisifs tout le long du jour ?	140
JEUDI DE LA SEPTUAGÉSIME. — Le soir étant venu, le maître dit à son économe : Appelez les ouvriers et payez leur salaire.	141
VENDREDI DE LA SEPTUAGÉSIME. — Les ouvriers, s'étant approchés, reçurent chacun un denier.	143
SAMEDI DE LA SEPTUAGÉSIME. — Marie encourage les ouvriers qui travaillent à la vigne du Seigneur.	144
DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME. — Parabole de la semence.	146
LUNDI DE LA SEXAGÉSIME. — La parole de Dieu est une semence.	147
MARDI DE LA SEXAGÉSIME. — Une partie de la semence tomba le long du chemin, où elle fut foulée aux pieds.	148
MERCREDI DE LA SEXAGÉSIME. — Une autre partie de la semence tomba sur une terre pierreuse, et elle se dessécha, parce qu'elle n'avait pas de profondeur.	150

JEUDI DE LA SEXAGÉSIME. — Une autre partie de la semence tomba parmi les épines qui l'étouffèrent.	151
VENDREDI DE LA SEXAGÉSIME. — Une partie de la semence tomba dans une bonne terre et rapporta du fruit au centuple.	152
SAMEDI DE LA SEXAGÉSIME. — Marie conservait la parole et la méditait dans son cœur.	154
DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME. — Voilà que nous allons à Jérusalem; et tout ce qui a été écrit par les prophètes au sujet du Fils de l'homme sera accompli.	155
LUNDI DE LA QUINQUAGÉSIME. — Les apôtres ne comprirent point ce que Jésus-Christ leur prédisait au sujet de ses souffrances.	156
MARDI DE LA QUINQUAGÉSIME. — Le Fils de l'homme sera livré aux tourments et à la mort.	158
MERCREDI DES CENDRES. — Sonnez la trompette à Sion, et annoncez un jeûne solennel.	159
JEUDI DE LA QUINQUAGÉSIME. — Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison; mais dites seulement un mot, et mon serviteur sera guéri.	160
VENDREDI DE LA QUINQUAGÉSIME. — Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.	162
SAMEDI DE LA QUINQUAGÉSIME. — Les disciples prennent pour un fantôme le Seigneur qui marche sur les eaux.	163
I^{er} DIMANCHE DU CARÊME. — Les tentations de Notre-Seigneur dans le désert.	164
LUNDI APRÈS LE 1^{er} DIM. DU CARÊME. — Les uns iront au supplice éternel, les autres à la vie éternelle.	166
MARDI APRÈS LE 1^{er} DIM. DU CARÊME. — Jésus chasse les vendeurs du temple.	167
MERCREDI APRÈS LE 1^{er} DIM. DU CARÊME. — Les Juifs demandent à voir un miracle.	169
JEUDI APRÈS LE 1^{er} DIM. DU CARÊME. — Prière de la Chana-néenne.	170
VENDREDI APRÈS LE 1^{er} DIM. DU CARÊME. — La piscine de Bethesda.	171
SAMEDI APRÈS LE 1^{er} DIM. DU CARÊME. — La transfiguration de Notre-Seigneur.	173
II^e DIMANCHE DU CARÊME. — La transfiguration.	174

LUNDI DE LA II ^e SEM. DU CARÊME. — Vous mourrez dans votre péché.	176
MARDI DE LA II ^e SEM. DU CARÊME. — Faites tout ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font.	177
MERCREDI DE LA II ^e SEM. DU CARÊME. — La mère des Zébédée sollicite les premières places pour ses fils.	179
JEUDI DE LA II ^e SEM. DU CARÊME. — Le mauvais riche et le pauvre Lazare.	180
VENDREDI DE LA II ^e SEM. DU CARÊME. — Parabole des vigneron homicides.	181
SAMEDI DE LA II ^e SEM. DU CARÊME. — Parabole de l'enfant prodigue.	183
III ^e DIMANCHE DU CARÊME. — Jésus chasse un démon muet.	184
LUNDI DE LA III ^e SEM. DU CARÊME. — Médecin, guérissez-vous vous-même.	186
MARDI DE LA III ^e SEM. DU CARÊME. — Là où deux ou trois sont unis en mon nom, je suis au milieu d'eux.	187
MERCREDI DE LA III ^e SEM. DU CARÊME. — Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi.	189
JEUDI DE LA III ^e SEM. DU CARÊME. — Jésus guérit la belle-mère de saint Pierre.	191
VENDREDI DE LA III ^e SEM. DU CARÊME. — La Samaritaine.	192
SAMEDI DE LA III ^e SEM. DU CARÊME. — Que celui qui n'a pas péché lui jette la première pierre.	193
IV ^e DIMANCHE DU CARÊME. — Multiplication des pains dans le désert.	195
LUNDI DE LA IV ^e SEM. DU CARÊME. — Jésus ne se fiait point à eux, parce qu'il les connaissait tous et qu'il n'avait pas besoin qu'on lui rendit témoignage d'un homme.	196
MARDI DE LA IV ^e SEM. DU CARÊME. — Celui qui veut accomplir la volonté de Dieu reconnaîtra que ma doctrine vient de Dieu.	198
MERCREDI DE LA IV ^e SEM. DU CARÊME. — Guérison de l'aveuglé.	199
JEUDI DE LA IV ^e SEM. DU CARÊME. — Notre-Seigneur ressuscite le fils de la veuve de Naïm.	201
VENDREDI DE LA IV ^e SEM. DU CARÊME. — Résurrection de Lazare.	202

SAMEDI DE LA IV^e SEM. DU CARÊME. — Personne ne mit la main sur Jésus, parce que son heure n'était pas venue.	204
DIMANCHE DE LA PASSION. — Celui qui est de Dieu entend les paroles de Dieu.	205
LUNDI APRÈS LE DIM. DE LA PASSION. — Des fleuves d'eau vive jailliront du cœur de celui qui croit en moi.	207
MARDI APRÈS LE DIM. DE LA PASSION. — Ses parents lui dirent : Puisque vous faites de si grandes choses, pourquoi ne vous produisez-vous pas dans le monde ?	208
MERCREDI APRÈS LE DIM. DE LA PASSION. — Si vous ne croyez point à mes paroles, croyez à mes œuvres.	210
JEUDI APRÈS LE DIM. DE LA PASSION. — Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.	211
VENDREDI APRÈS LE DIM. DE LA PASSION. — Compassion de la très-sainte Vierge.	212
SAMEDI APRÈS LE DIM. DE LA PASSION. — Celui qui aime sa vie la perdra, et celui qui la hait en ce monde la sauvera.	214
DIMANCHE DES RAMEAUX. — Dites à la fille de Sion : Voici votre roi qui vient à vous, plein de douceur.	215
LUNDI DE LA SEMAINE SAINTE. — Amertumes de Jésus-Christ au jardin des Olives.	216
MARDI DE LA SEMAINE SAINTE. — Découragement des disciples.	218
MERCREDI DE LA SEMAINE SAINTE. — Jésus crucifié implore le pardon de ses bourreaux.	219
JEUDI SAINT. — La sainte Cène.	220
VENDREDI SAINT. — Jésus-Christ exhale son dernier soupir.	222
SAMEDI SAINT. — La sépulture de Jésus-Christ.	224
DIMANCHE DE PAQUES. — Il est ressuscité !	225
LUNDI DE PAQUES. — Les disciples d'Emmaüs.	227
MARDI DE PAQUES. — La paix soit avec vous !	229
MERCREDI DE PAQUES. — Jésus apparaît de nouveau à ses disciples sur le rivage.	230
JEUDI DE PAQUES. — Apparition de Jésus-Christ à sainte Madeleine.	232
VENDREDI DE PAQUES. — Jésus-Christ apparaît aux apôtres dans la Galilée.	234
SAMEDI DE PAQUES. — Pierre et Jean courent ensemble au tombeau.	235

OCTAVE DE PAQUES DIMANCHE IN ALBIS. — Incrédulité de saint Thomas.	237
LUNDI APRÈS L'OCTAVE DE PAQUES QUASIMODO. — Les apôtres à la vue du Seigneur sont comblés de joie.	239
MARDI APRÈS L'OCTAVE DE PAQUES. — Jésus revient à ses apôtres et leur dit encore une fois : <i>Pax vobis</i> .	240
MERCREDI APRÈS L'OCTAVE DE PAQUES. — Jésus-Christ confère le pouvoir de remettre les péchés.	241
JEUDI APRÈS L'OCTAVE DE PAQUES. — Jésus a fait un grand nombre d'autres miracles qui ne sont pas écrits dans ce livre.	243
VENDREDI APRÈS L'OCTAVE DE PAQUES. — Mes petits enfants, gardez-vous des idoles.	244
SAMEDI APRÈS L'OCTAVE DE PAQUES. — <i>Regina cœli, lætare, alleluia!</i>	246
II ^e DIMANCHE APRÈS PAQUES. — Je suis le bon Pasteur.	248
LUNDI QUI SUIV LE II ^e DIM. APRÈS PAQUES. — Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis.	249
MARDI QUI SUIV LE II ^e DIM. APRÈS PAQUES. — Je suis venu pour que mes brebis aient la vie et qu'elles l'aient abondamment.	251
MERCREDI QUI SUIV LE II ^e DIM. APRÈS PAQUES. — Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent.	252
JEUDI QUI SUIV LE II ^e DIM. APRÈS PAQUES. — Les brebis fidèles ne suivent pas l'étranger et le mercenaire.	254
VENDREDI QUI SUIV LE II ^e DIM. APRÈS PAQUES. — J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie; il faut aussi que je les amène, et il n'y aura plus qu'un troupeau et un pasteur.	255
SAMEDI QUI SUIV LE II ^e DIM. APRÈS PAQUES. — La houlette de Marie.	257
III ^e DIMANCHE APRÈS PAQUES. — Dans peu de temps vous ne me verrez plus, et dans peu de temps vous me reverrez.	258
LUNDI APRÈS LE III ^e DIM. DE PAQUES. — Les disciples se demandaient; Qu'est-ce que cela signifie; Encore un peu de temps?	260
MARDI APRÈS LE III ^e DIM. DE PAQUES. — Dans peu de temps vous me reverrez, parce que je vais à mon Père.	261
MERCREDI APRÈS LE III ^e DIM. DE PAQUES. — Vous pleurerez et vous gémirez, tandis que le monde sera dans la joie.	262

- JEUDI APRÈS LE III^e DIM. DE PAQUES.** — Vous serez dans la tristesse. 263
- VENDREDI APRÈS LE III^e DIM. DE PAQUES.** — Vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. 265
- SAMEDI APRÈS LE III^e DIM. DE PAQUES.** — Marie est la cause de nos joies. 266
- IV^e DIMANCHE APRÈS PAQUES.** — Maintenant je vais à Celui qui m'a envoyé. 267
- LUNDI APRÈS LE IV^e DIM. DE PAQUES.** — Parce que je vous ai dit ces choses, votre cœur est rempli de tristesse. 268
- MARDI APRÈS LE IV^e DIM. DE PAQUES.** — Il vous est utile que je m'en aille; autrement le Consolateur ne viendra pas à vous. 269
- MERCREDI APRÈS LE IV^e DIM. DE PAQUES.** — Je vous enverrai le Consolateur. 270
- JEUDI APRÈS LE IV^e DIM. DE PAQUES.** — L'Esprit-Saint convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice et touchant le jugement. 271
- VENDREDI APRÈS LE IV^e DIM. DE PAQUES.** — J'ai encore beaucoup de choses à vous dire; mais vous ne pouvez les porter présentement. 272
- SAMEDI APRÈS LE IV^e DIM. DE PAQUES.** — Marie est bienheureuse parce qu'elle a cru. 273
- V^e DIMANCHE APRÈS PAQUES.** — Ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. 275
- LUNDI APRÈS LE V^e DIM. DE PAQUES.** — Demandez et vous recevrez. 276
- MARDI APRÈS LE V^e DIM. DE PAQUES.** — Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite. 277
- MERCREDI APRÈS LE V^e DIM. DE PAQUES VEILLE DE L'ASCENSION.** — Je vous ai glorifié sur la terre; j'ai accompli la mission que vous m'avez donnée. 278
- JEUDI FÊTE DE L'ASCENSION.** — Le Seigneur Jésus, après avoir adressé ses dernières instructions à ses apôtres, s'éleva dans le ciel. 279
- VENDREDI APRÈS L'ASCENSION.** — Ne vous arrêtez pas plus longtemps à regarder le ciel. Jésus reviendra comme vous l'avez vu monter. 280
- SAMEDI APRÈS L'ASCENSION.** — Marie au jour de l'Ascension. 282

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION. — Quand l'esprit de vérité sera venu, il rendra témoignage de moi.	283
LUNDI DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION. — Et vous également, vous me rendrez témoignage, parce que vous avez été dès le commencement avec moi.	284
MARDI DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION. — Ils vous chasseront de leurs synagogues.	285
MERCREDI DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION. — Ils vous traiteront de la sorte, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi.	286
JEUDI OCTAVE DE L'ASCENSION. — Je vous ai dit ces choses, afin que, lorsque le temps sera venu, vous vous souveniez que je les ai dites.	288
VENDREDI APRÈS L'OCTAVE DE L'ASCENSION. — Les apôtres, animés d'un même esprit, persévéraient dans la prière avec Marie, la mère de Jésus.	289
SAMEDI, VIGILE DE LA PENTECÔTE. — Marie en retraite sur la montagne de Sion.	290
FÊTE DE LA PENTECÔTE. — Nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure.	291
LUNDI DE LA PENTECÔTE. — Celui qui m'aime gardera ma parole et mon Père l'aimera.	292
MARDI DE LA PENTECÔTE. — Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai un nouvel esprit au milieu de vous.	293
MERCREDI DE LA PENTECÔTE. — Les apôtres commencèrent à parler en diverses langues, selon que le Saint-Esprit les faisait parler.	294
JEUDI DE LA PENTECÔTE. — Les fidèles vivaient ensemble dans une parfaite union, et mettaient tout en commun.	295
VENDREDI DE LA PENTECÔTE. — Pierre leur dit : Vous recevrez le don du Saint-Esprit.	297
SAMEDI DE LA PENTECÔTE. — Marie au cénacle.	298
DIMANCHE DE LA TRINITÉ. — Ecoute, Israël : Le Seigneur ton Dieu est un Dieu unique.	299
LUNDI APRÈS LA TRINITÉ. — Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre.	300
MARDI APRÈS LA TRINITÉ. — Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux.	301

MERCREDI APRÈS LA TRINITÉ. — Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés.	303
JEUDI APRÈS LA TRINITÉ, FÊTE DU SAINT SACREMENT. — Jésus, ayant aimé ceux qui étaient à lui, les aima jusqu'à la fin.	304
VENDREDI DANS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT. — J'ai désiré d'un désir ardent de manger cette pâque avec vous.	305
SAMEDI DANS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT. — Marie est le tabernacle du sacrement d'amour.	307
DIMANCHE DANS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT. — Faites ceci en mémoire de moi.	308
LUNDI DANS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT. — Mon Père, me voici : Je viens pour faire votre volonté.	309
MARDI DANS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT. — De même que je vis par mon Père, celui qui me mange vit par moi.	311
MERCREDI DANS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT. — Je le tiens, et je ne l'abandonnerai jamais.	312
JEUDI, OCTAVE DU SAINT SACREMENT. — Celui qui mange de ce pain vivra éternellement.	314
VENDREDI APRÈS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT, FÊTE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS-CHRIST. — Mes yeux et mon cœur seront au milieu de vous.	315
SAMEDI APRÈS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT. — Que chacun s'éprouve soi-même avant de manger de ce pain.	316
III ^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Les publicains et les pécheurs s'approchèrent de Jésus pour entendre sa parole.	318
LUNDI APRÈS LE III ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Les pharisiens et les docteurs de la loi murmurent.	320
MARDI APRÈS LE III ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Qui d'entre vous, ayant cent brebis, s'il en perd une seule, ne laisse dans le désert les quatre-vingt-dix-neuf autres, et ne va chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve ?	321
MERCREDI APRÈS LE III ^e DIMANCHE DE LA PENTECÔTE. — Après avoir retrouvé sa brebis, il la met sur ses épaules avec joie.	322
JEUDI APRÈS LE III ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Je vous dis qu'il y aura plus de joie au ciel pour un pécheur qui fait pénitence	

- que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. 324
- VENDREDI APRÈS LE III^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. 325
- SAMEDI APRÈS LE III^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Une mère peut-elle oublier ses enfants ? 327
- IV^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.** — Notre-Seigneur vit deux barques sur les bords du lac de Génésareth où les pêcheurs étaient descendus pour laver leurs filets. 328
- LUNDI APRÈS LE IV^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Notre-Seigneur entra dans la barque de Simon et le pria de s'éloigner un peu de la terre. 329
- MARDI APRÈS LE IV^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Quand le Seigneur eut cessé de parler, il dit à Simon : Avancez en pleine mer et jetez vos filets. 330
- MERCREDI APRÈS LE IV^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre. Cependant, sur votre parole, je jetterai le filet. 332
- JEUDI APRÈS LE IV^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Les apôtres firent signe à leurs compagnons, qui étaient dans une autre barque, de venir les aider. 333
- VENDREDI APRÈS LE IV^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Les apôtres, ayant ramené leurs barques au rivage, quittèrent tout pour suivre Jésus-Christ. 334
- SAMEDI APRÈS LE IV^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Le filet de Marie. 336
- V^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.** — Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu. 337
- LUNDI APRÈS LE V^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — La lettre de la loi donne la mort ; mais l'esprit de la loi donne la vie. 339
- MARDI APRÈS LE V^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez pas. Et moi je vous dis que celui qui se mettra en colère contre son frère méritera d'être condamné au jugement. 340
- MERCREDI APRÈS LE V^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Celui qui dira à son frère : *raca*, méritera d'être condamné par le conseil, et celui qui lui dira : fou, méritera le supplice de l'enfer. 342

- JEUDI APRÈS LE V^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Quand vous présenterez votre offrande à l'autel, si vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande et allez auparavant vous réconcilier avec votre frère. 343
- VENDREDI APRÈS LE V^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Allez auparavant vous réconcilier avec votre frère, puis vous viendrez présenter votre offrande. 344
- SAMEDI APRÈS LE V^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Marie est le livre vivant de la loi évangélique. 346
- VI^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.** — Le peuple, s'étant trouvé en grand nombre, n'avait pas de quoi manger. 347
- LUNDI APRÈS LE VI^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — N'ayant pas de quoi manger, Jésus appela ses disciples. 349
- MARDI APRÈS LE VI^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — J'ai compassion de ce peuple, parce qu'il y a trois jours qu'il demeure avec moi, et ils n'ont rien à manger. 350
- MERCREDI APRÈS LE VI^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Si je les renvoie dans leurs maisons sans manger, ils défailliront en chemin ; car plusieurs sont venus de loin. 351
- JEUDI APRÈS LE VI^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Jésus, ayant rendu grâces, rompit les pains et les donna à ses disciples pour les distribuer au peuple. 352
- VENDREDI APRÈS LE VI^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Ils mangèrent et furent rassasiés. 354
- SAMEDI APRÈS LE VI^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Marie dans le désert. 355
- VII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.** — Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous sous des peaux de brebis, et au dedans sont des loups ravisseurs. 356
- LUNDI APRÈS LE VII^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. 357
- MARDI APRÈS LE VII^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Tout arbre qui est bon produit de bons fruits ; et tout arbre mauvais produit de mauvais fruits. 359
- MERCREDI APRÈS LE VII^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, et un mauvais arbre n'en peut produire de bons. 360
- JEUDI APRÈS LE VII^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. 362

- VENDREDI APRÈS LE VII^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux ; mais celui-là seulement y entrera qui fait la volonté de mon Père. 363
- SAMEDI APRÈS LE VII^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Marie est l'arbre qui a produit le fruit de vie. 365
- VIII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.** — Un homme riche avait un économe qui fut accusé devant lui de dissiper son bien. 366
- LUNDI APRÈS LE VIII^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Rendez-moi compte de votre administration, car vous ne pouvez plus désormais administrer mon bien. 367
- MARDI APRÈS LE VIII^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Que ferai-je, si mon maître m'ôte l'administration de son bien ? Je ne puis bêcher la terre et j'aurais honte de mendier. 369
- MERCREDI APRÈS LE VIII^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Je sais ce que je ferai, dit l'économe, afin de trouver des personnes qui me recevront dans leur maison quand je serai sans emploi. 370
- JEUDI APRÈS LE VIII^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Le maître loua cet économe de ce qu'il avait agi prudemment ; car les enfants du siècle sont plus sages dans leurs affaires que les enfants de lumière. 371
- VENDREDI APRÈS LE VIII^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Employez les richesses d'iniquité à vous faire des amis, afin que, lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles. 372
- SAMEDI APRÈS LE VIII^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Marie est notre avocate devant Dieu. 374
- IX^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.** — Comme Jésus s'approchait de Jérusalem, il porta ses regards sur la ville et pleura. 375
- LUNDI APRÈS LE IX^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Ah ! si tu avais connu, au moins en ce jour, les dons qui pouvaient t'apporter la paix. 376
- MARDI APRÈS LE IX^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Il viendra des jours malheureux pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées ; ils t'envelopperont et te serreront de toutes parts, et ne laisseront pas pierre sur pierre. 378

MERCREDI APRÈS LE IX ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Tu n'as pas connu le temps où Dieu t'a visitée.	379
JEUDI APRÈS LE IX ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Etant entré dans le temple, il en chassa ceux qui y vendaient et y achetaient.	380
VENDREDI APRÈS LE IX ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Ma maison est une maison de prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs. Et Jésus enseignait tous les jours dans le temple.	382
SAMEDI APRÈS LE IX ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Les larmes de Marie.	383
X ^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. — Parabole du pharisien et du publicain.	384
LUNDI APRÈS LE X ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Jésus adressa cette parabole à ceux qui mettaient leur confiance en eux-mêmes et méprisaient les autres.	385
MARDI APRÈS LE X ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Deux hommes montèrent au temple pour y faire leur prière; l'un était pharisien et l'autre publicain.	387
MERCREDI APRÈS LE X ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Le pharisien, se tenant debout, priait en lui-même.	388
JEUDI APRÈS LE X ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Le publicain se frappait la poitrine en disant: Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur.	389
VENDREDI APRÈS LE X ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Je vous déclare que celui-ci s'en retourna justifié, et non pas l'autre.	390
SAMEDI APRÈS LE X ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Glorification de l'humilité de Marie.	391
XI ^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. — Guérison miraculeuse d'un sourd-muet.	393
LUNDI APRÈS LE X ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — On présenta à Jésus un homme qui était sourd-muet.	394
MARDI APRÈS LE XI ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — On pria le Seigneur de lui imposer les mains.	395
MERCREDI APRÈS LE XI ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Jésus commença par le prendre à part, hors de la foule.	397
JEUDI APRÈS LE XI ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Jésus lui mit ses doigts dans les oreilles, et de sa salive sur la langue; et levant les yeux au ciel, il poussa un soupir et lui dit: <i>Ephpheta!</i>	398
VENDREDI APRÈS LE XI ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Les peuples	

l'admiraient en disant : Il a bien fait toutes choses; il a fait entendre des sourds et parler des muets.	399
SAMEDI APRÈS LE XI ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Marie est le salut des infirmes.	401
XII ^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. — Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez.	402
LUNDI APRÈS LE XII ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Alors un docteur de la loi dit à Jésus pour le tenter : Maître, que faut-il que je fasse pour acquérir la vie éternelle?	404
MARDI APRÈS LE XII ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Le Seigneur répondit : Vous aimerez votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-même.	405
MERCREDI APRÈS LE XII ^e DIMANCHE DE LA PENTECÔTE. — Et vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes.	406
JEUDI APRÈS LE XII ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Parabole du charitable Samaritain.	408
VENDREDI APRÈS LE XII ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Suite de la parabole du Samaritain.	409
SAMEDI APRÈS LE XII ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Marie est le secours des chrétiens.	410
XIII ^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. — Guérison des dix lépreux.	411
LUNDI APRÈS LE XIII ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Les lépreux élevèrent ensemble leur voix.	413
MARDI APRÈS LE XIII ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Les lépreux s'écrièrent tous ensemble : Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous.	414
MERCREDI APRÈS LE XIII ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Dès que Jésus les aperçut, il leur dit : Allez vous montrer aux prêtres. Et en y allant, ils furent guéris.	415
JEUDI APRÈS LE XIII ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — L'un des lépreux, se voyant guéri, revint sur ses pas, en glorifiant Dieu et en rendant grâces.	416
VENDREDI APRÈS LE XIII ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Alors Jésus dit : Tous les dix n'ont-ils point été guéris? Où sont donc les neuf autres?	417
SAMEDI APRÈS LE XIII ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — La reconnaissance de Marie.	418

- XIV^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.** — Jésus dit à ses disciples : Nul ne peut servir deux maîtres à la fois. 420
- LUNDI APRÈS LE XIV^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Nul ne peut servir deux maîtres; car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. 421
- MARDI APRÈS LE XIV^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Vous ne pouvez servir à la fois Dieu et Mammon. 422
- MERCREDI APRÈS LE XIV^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — N'ayez point d'inquiétudes. 424
- JEUDI APRÈS LE XIV^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Votre Père céleste sait quelles sont les choses dont vous avez besoin. 425
- VENDREDI APRÈS LE XIV^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Cherchez avant tout le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné par surcroît. 426
- SAMEDI APRÈS LE XIV^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Confiance filiale en Marie. 428
- XV^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.** — Jésus-Christ ressuscite le fils d'une veuve de Naïm. 429
- LUNDI APRÈS LE XV^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Comme le Seigneur approchait des portes de la ville, on conduisait en terre un mort. 430
- MARDI APRÈS LE XV^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Le Seigneur, à l'aspect de la veuve de Naïm, fut touché de compassion et lui dit : Ne pleurez pas. 432
- MERCREDI APRÈS LE XV^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Jésus; s'étant approché, toucha le cercueil. 433
- JEUDI APRÈS LE XV^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Jésus lui dit : Jeune homme, levez-vous. 434
- VENDREDI APRÈS LE XV^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Le mort se leva; il commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère. 435
- SAMEDI APRÈS LE XV^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Marie figurée par la veuve de Naïm. 437
- XVI^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.** — Jésus-Christ prend un repas chez les pharisiens et guérit un hydropique. 438
- LUNDI APRÈS LE XVI^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Et les pharisiens l'observaient. 439
- MARDI APRÈS LE XVI^e DIM. DE LA PENTECÔTE.** — Il y avait devant lui un hydropique. 440

- MERCREDI APRÈS LE XVI^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Notre-Seigneur dit aux pharisiens : Est-il permis de faire des guérisons le jour du sabbat ? 442
- JEUDI APRÈS LE XVI^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Qui de vous, si son bœuf ou son âne tombe dans une fosse, ne l'en retire même le jour du sabbat ? 443
- VENDREDI APRÈS LE XVI^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Quiconque s'élève sera humilié, et celui qui s'humilie sera élevé. 445
- SAMEDI APRÈS LE XVI^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — La très-sainte Vierge, modèle d'humilité. 446
- XVII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Un docteur de la loi s'adresse à Jésus pour lui faire cette demande : Maître, quel est le plus grand commandement de la loi ? 447
- LUNDI APRÈS LE XVII^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. 449
- MARDI APRÈS LE XVII^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — C'est là le premier et le plus grand commandement. 450
- MERCREDI APRÈS LE XVII^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Voici le second commandement qui est semblable au premier : Vous aimez le prochain comme vous-mêmes. 451
- JEUDI APRÈS LE XVII^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements. 453
- VENDREDI APRÈS LE XVII^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Jésus leur dit : Si le Christ est fils de David, pourquoi David l'appelle-t-il son Seigneur ? 454
- SAMEDI APRÈS LE XVII^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Marie est l'origine des voies de Dieu. 455
- XVIII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Guérison d'un paralytique. 457
- LUNDI APRÈS LE XVIII^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Jésus, étant entré dans une barque, vint dans sa ville. 458
- MARDI APRÈS LE XVIII^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — On lui présenta un paralytique étendu sur son lit. 460
- MERCREDI APRÈS LE XVIII^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. 461
- JEUDI APRÈS LE XVIII^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Jésus, connais-

- sant leurs pensées, leur dit : Pourquoi formez-vous dans vos cœurs de mauvais jugements ? 462
- VENDREDI APRÈS LE XVIII^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Jésus dit au paralytique : Levez-vous, emportez votre lit et retournez dans votre maison. 463
- SAMEDI APRÈS LE XVIII^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Marie tient dans ses mains la clef des miséricordes divines. 464
- XIX^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. — Le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulut célébrer les noces de son fils. 466
- LUNDI APRÈS LE XIX^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Il envoya ses serviteurs pour appeler aux noces ceux qui y étaient invités. 467
- MARDI APRÈS LE XIX^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Ils refusèrent de se rendre à l'invitation. 468
- MERCREDI APRÈS LE XIX^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Ils négligèrent de venir au festin, et s'en allèrent l'un à sa campagne, l'autre à son négoce. 470
- JEUDI APRÈS LE XIX^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Les autres se saisirent des serviteurs, et, après les avoir outragés, ils les égorgèrent. 471
- VENDREDI APRÈS LE XIX^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Le roi, ému de colère, extermina les meurtriers et brûla leur ville. 472
- SAMEDI APRÈS LE XIX^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Marie préside comme une reine aux noces du fils du roi. 474
- XX^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. — Il y avait un officier de la cour dont le fils était malade à Capharnaüm. 475
- LUNDI APRÈS LE XX^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — L'officier, ayant appris que Jésus arrivait de Judée en Galilée, alla le trouver 476
- MARDI APRÈS LE XX^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Il pria Jésus de venir dans sa maison, pour guérir son fils qui se mourait. 478
- MERCREDI APRÈS LE XX^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Jésus lui dit : Si vous ne voyez des prodiges et des miracles, vous ne croyez pas. 479
- JEUDI APRÈS LE XX^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — L'officier insista en disant : Seigneur, venez avant que mon fils ne meure. — Allez, lui dit Jésus, votre fils est guéri. 480
- VENDREDI APRÈS LE XX^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Il crut, lui et toute sa maison. 482

SAMEDI APRÈS LE XXI ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — L'intercession de Marie.	483
XXI ^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. — Le royaume du ciel est semblable à un roi qui fait rendre compte à ses serviteurs.	484
LUNDI APRÈS LE XXI ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — On lui présenta un serviteur qui lui devait dix mille talents.	486
MARDI APRÈS LE XXI ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Alors le roi, touché de compassion, lui remit sa dette.	487
MERCREDI APRÈS LE XXI ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Le serviteur, rencontrant un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, lui dit avec colère : Rends-moi ce que tu me dois.	488
JEUDI APRÈS LE XXI ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Le roi indigné le livra aux exécuteurs de la justice jusqu'à ce qu'il eût payé toute sa dette.	490
VENDREDI APRÈS LE XXI ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — C'est ainsi que vous traitera mon Père qui est au ciel, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond de son cœur.	491
SAMEDI APRÈS LE XXI ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Marie est la Mère des miséricordes.	492
XXII ^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. — Les pharisiens tinrent conseil entre eux sur les moyens de surprendre Jésus dans ses paroles.	494
LUNDI APRÈS LE XXII ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Les pharisiens lui envoyèrent quelques-uns de leurs disciples avec les hérodiens.	495
MARDI APRÈS LE XXII ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Maître, nous savons que vous dites vrai, et que vous ne faites point acception des personnes.	497
MERCREDI APRÈS LE XXII ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Maître, est-il permis de payer le tribut à César?	498
JEUDI APRÈS LE XXII ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Jésus, voyant leur méchanceté, leur dit : Hypocrites, pourquoi me tentez-vous?	500
VENDREDI APRÈS LE XXII ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.	501
SAMEDI APRÈS LE XXII ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Marie est le miroir de la sainteté de Dieu.	502
XXIII ^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. — Notre-Sei-	

gneur guérit une femme malade et ressuscite la fille d'un chef de synagogue.	504
LUNDI APRÈS LE XXIII ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Le chef de synagogue s'approcha de Jésus-Christ et lui dit : Seigneur, ma fille vient de mourir.	505
MARDI APRÈS LE XXIII ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Seigneur, venez lui imposer les mains et elle vivra.	506
MERCREDI APRÈS LE XXIII ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Jésus se lève et se rend avec ses disciples dans la maison du chef de la synagogue.	508
JEUDI APRÈS LE XXIII ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Au même temps, une femme malade s'approcha de lui par derrière, disant en elle-même : Si je touche seulement le bord de son vêtement, je serai guérie.	509
VENDREDI APRÈS LE XXIII ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Jésus, ayant congédié la foule, entra dans la maison ; il prit la main de la jeune fille et la ressuscita.	510
SAMEDI APRÈS LE XXIII ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — La robe de Jésus-Christ est le symbole de Marie.	512
XXIV ^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Alors toutes les tribus de la terre pleureront ; elles verront venir le Fils de l'homme dans les nuées du ciel avec une grande force et une grande majesté.	513
LUNDI APRÈS LE XXIV ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — La désolation de ce jour sera si grande qu'il n'y en a jamais eu de semblable.	515
MARDI APRÈS LE XXIV ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — L'un sera pris et l'autre laissé.	516
MERCREDI APRÈS LE XXIV ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Malheur aux femmes qui seront grosses en ce temps.	517
JEUDI APRÈS LE XXIV ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Les hommes sècheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver.	518
VENDREDI APRÈS LE XXIV ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Lorsque ces choses commenceront à venir, levez les yeux et regardez en haut.	520
SAMEDI APRÈS LE XXIV ^e DIM. DE LA PENTECÔTE. — Marie est notre dernier refuge.	521

SUPPLÉMENT

- II FÉVRIER, LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE ET LA PRÉSENTATION DE JÉSUS-CHRIST AU TEMPLE. — Le temps de la purification étant accompli, selon la loi de Moïse, ils portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. 523
- XIX MARS, FÊTE DE SAINT JOSEPH. — Voici le serviteur fidèle et prudent que le Seigneur a établi sur sa famille. 525
- XXV MARS, L'ANNONCIATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE. — Je vous salue, pleine de grâce. 526
- XXIV JUIN, SAINT JEAN-BAPTISTE. — Il marchera devant le Seigneur pour lui préparer sa voie. 528
- XXIX JUIN, SAINT PIERRE ET SAINT PAUL. — Vous les avez établis princes sur toute la terre. 529
- II JUILLET, LA VISITATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE. — D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Dieu vienne jusqu'à moi ? 531
- XXII JUILLET, SAINTE MADELEINE. (Voir la Méditation du jeudi après le dimanche de la Passion.)
- XV AOUT, ASSOMPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE. — Il a fait en moi de grandes choses, Celui qui est tout-puissant. 532
- VIII SEPTEMBRE, LA NATIVITÉ DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE. — Une tige sortira de la racine de Jessé. 534
- III^e DIMANCHE DE SEPTEMBRE, NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS. — (Voir la Méditation de la Compassion.)
- II OCTOBRE, LES SAINTS ANGES GARDIENS. — Les anges sont en-

voyés pour exercer leur ministère en faveur des héritiers du salut.	535
I ^{er} NOVEMBRE, LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS. — Dieu est admirable dans ses saints.	537
II NOVEMBRE, COMMÉMORATION DES FIDÈLES DÉFUNTS. — Mon âme a soif du Dieu vivant; quand me sera-t-il donné de paraître devant la face de mon Dieu?	538
XXI NOVEMBRE, LA PRÉSENTATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE. — Félicitez-moi, vous tous qui aimez le Seigneur; car alors que j'étais encore toute jeune, j'ai été agréable au Très-Haut.	540
VIII DÉCEMBRE, L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE. — Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël et l'honneur de notre peuple!	541
FÊTE DU SAINT CŒUR DE MARIE.	543
NOTE FINALE.	547

FIN DE LA TABLE.

ON TROUVE A LA LIBRAIRIE PALMÉ

rue de Grenelle-Saint-Germain, 25

LES OUVRAGES SUIVANTS

DU R. P. RATISBONNE

HISTOIRE DE SAINT BERNARD ET DE SON SIÈCLE. 2 vol. gr. in-8. Édition de luxe	12 fr.
LE MÊME OUVRAGE. 2 vol. in-12. 8 ^e édition . . .	6 fr.
MANUEL DES MÈRES CHRÉTIENNES. 1 vol. in-18. 15 ^e édition.	2 fr. 50
MIETTES ÉVANGÉLIQUES. 1 vol. in-18. Nouvelle édition	2 fr. 50
ALLÉGORIES illustrées, à l'usage des petits et des grands enfants. 1 beau vol. grand in-8.	6 fr.
RAYONS DE VÉRITÉ. 1 vol. in-12, 3 ^e édition . . .	3 fr.
MÉDITATIONS' SUR LA VIE PRÉSENTE ET FUTURE, <i>tirées des Pères de l'Église.</i> 1 vol. in-18. 2 ^e édit. .	0 fr. 50

OEUVRES DU CARDINAL DE BONNECHOSE, arche- vêque de Rouen. 3 vol. in-8.	15 fr.
OEUVRES POLÉMIQUES DE MONSIEUR FREP- PEL. 1 vol. in-8.	6 fr.
OEUVRES DE M. L'ABBÉ DOUBLET.	
OEUVRES DE M. L'ABBÉ GAY, vicaire général de Poitiers.	





